

Série
LE DESTIN
D'UNE DÉESSE

Sept épreuves,
une seule
tentation...

LE MANOIR DES IMMORTELS

Aimée Carter

DARKISS

Aimée Carter

Le Manoir
des Immortels

D A R K I S S

*Pour papa, qui a lu chaque mot.
Tu avais raison.
Et à la mémoire de ma mère.*

Prologue

Henry détourna le regard de la jeune fille étendue sur le lit. Diana, sa meilleure amie, sa confidente, sa famille à tous points de vue, excepté celui du sang, se tenait près de lui.

— Je l'ai trouvée qui flottait dans la rivière, tôt ce matin, dit-il. Pas de témoins, pas d'empreintes de pas, rien qui indique qu'elle ne se soit pas jetée volontairement à l'eau.

— Alors, c'est probablement ce qu'elle a fait, reconnut Diana. Soit elle a paniqué, soit c'est un accident.

— Onze filles en quatre-vingts ans ! s'exclama Henry. Ne viens pas me dire que ce sont des accidents !

Diana caressa la joue déjà froide de la jeune fille et soupira :

— Avec celle-ci, nous étions tellement proches du but...

— « Celle-ci » ? Elle s'appelait Bethany, et elle avait vingt-trois ans. A présent, à cause de moi, elle ne fêtera jamais plus son anniversaire...

— Henry..., reprit Diana avec douceur. De toute façon, elle n'aurait jamais atteint ses vingt-quatre ans, tu le sais bien. Même si elle n'avait pas été l'élue.

La colère d'Henry explosa.

— Mais elle aurait dû réussir ! Je pensais...

Diana le dévisagea.

— C'est ce que nous pensions tous.

Abattu, il se laissa tomber sur une chaise. Le poids familier du chagrin. Combien d'épreuves comme celle-ci allait-il encore devoir endurer avant que le Conseil et les autres le laissent enfin en paix ?

— Nous avons encore le temps, affirma Diana avec conviction. Il nous reste encore vingt ans...

Ces mots lui firent l'effet d'un coup de poignard. Il y avait déjà eu trop de mortes. Mais Diana insista :

— Vingt ans, Henry. Tu ne peux pas renoncer maintenant.

— Vingt ans qui n'y changeront rien, répliqua-t-il.

Elle s'agenouilla devant lui pour lui saisir les mains et l'obliger à la regarder en face.

— Tu m'as promis un siècle.

— Non. Je ne laisserai plus personne mourir à cause de moi. Que comptes-tu faire ? Amener ainsi chaque année une nouvelle élue au manoir jusqu'à ce qu'il y en ait une qui réussisse ? Qui passe Noël ?

— Si c'est le prix à payer pour te sauver, oui. Elle aura le choix, tu le sais aussi bien que moi.

Je la choisirai jeune, mais pas stupide.

— Le Conseil n'acceptera jamais, objecta Henry en désespoir de cause.

— Je leur ai déjà fait ma requête. J'ai leur autorisation...

Quoi ? Elle avait manigancé dans son dos ?

— Sans me consulter au préalable ?

— Je savais ce que tu dirais. S'il te plaît... Laisse-moi essayer...

Il ferma les yeux, saisi d'un terrible sentiment d'impuissance. Il n'avait plus d'échappatoire. Pas si le Conseil avait donné son accord.

— Vous ne pourrez pas obtenir de moi que je tombe amoureux d'elle.

— Ce n'est pas ce qu'on te demande.

Diana sourit et ajouta :

— Mais une surprise se produira peut-être. Je te connais, et je sais quelles erreurs j'ai commises précédemment. Je ne les reproduirai pas.

Henry s'accorda encore quelques secondes de répit et de réflexion. Après tout, songea-t-il, il ne s'agissait que de vingt ans ; il pouvait bien tenir jusque-là si cela lui permettait de ne pas blesser Diana davantage. Et, cette fois, lui non plus ne commettrait pas les mêmes erreurs.

— Cette fille sera la dernière, annonça-t-il solennellement. Si elle échoue, je renonce pour de bon.

Diana lui étreignit la main. Qu'elle ne se méprenne pas : il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que la prochaine fille reste en vie.

Eden

J'ai fêté mon dix-huitième anniversaire sur la route entre New York City et Eden, dans le Michigan, où je conduisais ma mère afin qu'elle puisse mourir comme elle le souhaitait, dans la ville qui l'avait vue naître. Mille cinq cents kilomètres de bitume que j'ai parcourus avec une unique pensée : chaque panneau que nous dépassions me rapprochait un peu plus du moment le plus terrible de ma vie.

J'ai conduit tout le trajet. Ma mère était trop épuisée pour rester éveillée bien longtemps et à plus forte raison pour prendre le volant. Il nous a fallu deux jours pour arriver au pont menant à la péninsule supérieure du Michigan.

— Kate, prends la prochaine sortie, me demanda soudain ma mère.

Je lui lançai un regard surpris, mais enclenchai néanmoins le clignotant.

— Nous ne sommes pas censées sortir de l'autoroute avant au moins cinq kilomètres, tu sais...

— Je sais, oui. Mais je voudrais te montrer quelque chose.

J'en avais assez de toute cette route et j'étais peu désireuse de rallonger encore le trajet, mais j'obtempérai. Il y avait peu de chances pour qu'elle ait une autre occasion de faire ce détour.

Nous nous engageâmes bientôt sur une route de terre bordée de pins aux silhouettes élancées et menaçantes. Aucun panneau, aucune borne kilométrique ; il n'y avait que des arbres et ce chemin qui semblait ne mener nulle part.

Au bout de huit kilomètres, je fus saisie d'une inquiétude.

— Tu es sûre que c'est la bonne route ?

— Evidemment !

Ma mère appuya son front contre la vitre de sa portière. Elle avait l'air si faible que j'en eus une nouvelle fois le cœur serré de douleur.

— Il n'y en a plus pour longtemps.

Sa voix était à peine audible.

— Où va-t-on ?

— Tu verras...

Au bout de quelques kilomètres, les pins firent place à une grande haie. Elle s'étirait le long de la route, si haute et si touffue qu'il était impossible de voir ce qui se trouvait derrière. Nous dûmes parcourir encore trois kilomètres avant qu'elle dévie à angle droit, comme si elle marquait les frontières d'un territoire. Tout le temps que nous la longeâmes, ma mère la contempla à travers la vitre avec un air d'étrange contentement.

— Alors c'est ça que tu voulais me faire voir ? demandai-je sur un ton plus acerbe que je ne

J'aurais voulu.

Ma mère ne releva pas.

— Bien sûr que non... Tourne à gauche, trésor.

Je lui obéis.

— J'admets que c'est joli, dis-je avec précaution pour ne pas la blesser, mais c'est juste une haie. On ferait peut-être mieux de trouver la maison et de...

— Ici ! s'exclama-t-elle avec une ferveur qui me surprit. C'est juste ici !

Je ralentis, tendant le cou, et vis enfin ce qu'elle tenait tant à me montrer. Au beau milieu de la haie se profilait un portail en fer forgé noir, et à mesure que nous nous en approchions, je le trouvais de plus en plus imposant. A vrai dire, ses dimensions étaient même carrément monstrueuses. Il était manifestement destiné à coller la frousse de sa vie à quiconque aurait été tenté de le franchir !

J'arrêtai la voiture devant et fis de mon mieux pour jeter un coup d'œil à travers ses barreaux, mais tout ce que je pus distinguer, c'étaient des arbres, et encore des arbres. Au loin, le sol semblait s'incliner en pente douce, mais j'eus beau me tordre le cou, il me fut impossible de voir ce qui se trouvait au-delà.

— C'est magnifique, tu ne trouves pas ?

Il y avait dans la voix de ma mère un enthousiasme qu'elle n'avait plus eu la force de manifester depuis longtemps. Pendant un instant, j'eus l'impression de l'entendre telle qu'elle était avant sa maladie. Elle glissa sa main dans la mienne et je l'étreignis aussi fort que je l'osai.

— C'est l'entrée du Manoir d'Eden...

— Ça a l'air... énorme, dis-je en m'efforçant, sans grand succès, de paraître enthousiaste. Tu connais ? Tu y es déjà allée ?

Au regard qu'elle m'adressa, je sentis que la réponse était tellement évidente que, même si je n'avais jamais entendu parler de cet endroit auparavant, j'aurais dû le savoir.

Un instant, elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, la fugace animation que j'avais vue dans son regard s'était dissipée.

— Il y a très longtemps, répondit-elle d'une voix abattue.

Je me mordis les lèvres de dépit. J'avais rompu le charme, et je m'en voulais.

— Je suis désolée, Kate. Je voulais juste le voir. On peut repartir, maintenant.

Puis elle me lâcha la main, et je remarquai soudain combien l'air qui me caressait la paume était froid. Tout en appuyant sur la pédale d'accélérateur, je repris sa main. J'avais besoin de la toucher. Elle garda le silence et, quand je détournai un instant les yeux de la route pour la regarder, elle avait de nouveau posé la tête contre la vitre.

Nous n'avions pas parcouru un kilomètre qu'une vache surgit soudain en plein milieu de la route, à moins de cinq mètres de la voiture.

Ecrasant la pédale de frein, je donnai un brusque coup de volant. La voiture partit en tête-à-queue et je me retrouvai projetée contre ma portière. Ma tête heurta la vitre, mais je réussis tant bien que mal à garder le contrôle du véhicule qui s'immobilisa dans un hurlement de pneus, évitant par miracle la rangée d'arbres en bordure de la route.

— Maman ! criai-je, paniquée.

Je la vis secouer la tête.

— Je n'ai rien, Kate... Que s'est-il passé ?

— Il y a une...

Je m'interrompis pour scruter la route. La vache avait disparu.

Interloquée, je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur. Une silhouette était plantée au milieu de

la route : un garçon brun d'à peu près mon âge, vêtu d'un manteau noir dont le vent soulevait les larges pans. Je me retournai d'un bond pour mieux le voir à travers le pare-brise arrière, mais il avait disparu.

Qu'est-ce que c'était que ça ? Agitée d'un frisson, je me frottai la tempe. Une bosse y avait poussé. Ça, au moins, c'était bien réel !

— Je ne sais pas, répondis-je d'une voix tremblante. Je pense que j'ai juste passé trop de temps au volant, c'est tout... Je suis désolée.

Tout en redémarrant avec précaution, je lançai un dernier regard dans le rétroviseur. La haie... La route déserte... D'une main, j'agrippai fermement le volant et, de l'autre, j'attrapai de nouveau celle de ma mère.

* * *

Nous n'avions pas eu la possibilité de visiter la maison avant de l'acheter, mais l'agent immobilier qui nous l'avait vendue nous avait juré ses grands dieux qu'elle était en parfait état. De toute évidence, ce crétin avait menti : le plafond de ma chambre fuyait. Et sans doute n'étions-nous pas au bout de nos mauvaises surprises...

Le premier soir, je me contentai de déballer le strict nécessaire pour la nuit, dont une casserole pour récupérer l'eau qui dégoulinait du plafond. Nous n'avions pas apporté grand-chose avec nous, juste ce qui rentrait dans la voiture. Pour le reste, les meubles d'occasion que j'avais commandés avaient déjà été livrés.

Même si ma mère n'avait pas été mourante, j'aurais été malheureuse, ici. Les voisins les plus proches de la maison habitaient à plus d'un kilomètre, les seules odeurs environnantes étaient celles de la campagne, et la petite ville d'Eden ne comptait pas le moindre livreur de pizzas.

Et encore ! quand je dis « petite ville », je suis généreuse... A peine une bourgade. C'est bien simple : son nom ne figurait même pas sur la carte que j'avais utilisée pour y arriver. Dans la rue principale, longue de huit cents mètres, les magasins se résumaient — pour ce que j'en avais vu — à des commerces d'antiquités ou des épiceries. Aucune boutique de vêtements, en tout cas aucune qui propose quoi que ce soit de mettable. Ni McDonald, bien sûr, ni Pizza Hut, ni Taco Bell... Rien du tout. Juste un café-restaurant vieillot et un petit commerce qui vendait des bonbons au kilo.

— Ça te plaît ?

Ma mère était lovée dans le fauteuil à bascule installé près de son lit, la tête calée contre son oreiller préféré. Un oreiller tellement défraîchi et usé que sa couleur d'origine n'était plus qu'un lointain souvenir, mais il avait survécu à quatre années de séjours à l'hôpital et de chimiothérapies. Contre toute attente, ma mère aussi.

— La maison ? Oui, mentis-je tout en faisant son lit. Elle est... mignonne...

Ma mère sourit et me lança un regard qui signifiait qu'elle n'était pas dupe.

— Tu t'y habitueras, tu verras... Tu finiras peut-être même par l'aimer assez pour y vivre quand je serai partie.

Je pinçai les lèvres, refusant de répondre. Elle venait de déroger à la règle tacite selon laquelle il nous était interdit d'évoquer ce qui se passerait après sa mort.

— Kate..., dit-elle avec douceur.

Le fauteuil craqua. Elle s'était levée. Instinctivement, je redressai la tête, prête à passer à l'action si elle chancelait.

— Il va bien falloir qu'on en parle, un de ces jours.

La surveillant du coin de l'œil, je repliai le drap et attrapai une couette que j'étais sur le lit, avant de m'attaquer aux oreillers.

— Oui, mais pas maintenant.

Quand ce fut fait, je m'écartai d'un pas pour que ma mère puisse se glisser dans le lit. Ses gestes, lents et douloureux, me faisaient du mal. Je détestai la voir souffrir à ce point.

— Pas encore...

Une fois installée, elle posa sur moi ses yeux rougis et fatigués.

— Bientôt, Kate..., dit-elle, presque à voix basse. S'il te plaît.

Je ne répondis rien, les larmes au bord des yeux. Je ne parvenais pas à concevoir de vivre sans elle, et moins j'essayais, moins cela m'était douloureux.

Je déposai un baiser sur son front.

— L'infirmière de jour sera là demain matin. Je vais faire en sorte que tout soit prêt pour l'accueillir et qu'elle sache exactement ce qu'elle aura à faire avant que je parte pour le lycée.

— Pourquoi ne resterais-tu pas ici cette nuit ? proposa-t-elle en tapotant la place vide à côté d'elle. Tiens-moi compagnie.

J'hésitai.

— Tu as besoin de te reposer.

Elle me caressa la joue. Le bout de ses doigts était glacé.

— Je me reposerai mieux si tu es là.

Je ne pus résister à l'idée de me pelotonner contre elle comme quand j'étais enfant. La tentation était trop forte, d'autant plus que, chaque fois que je la laissais seule, je n'étais jamais certaine de la revoir vivante. Cette nuit, au moins, j'allais m'épargner cette angoisse.

— O.K.

Je me glissai à côté d'elle dans le lit en m'assurant qu'elle était assez couverte avant de remonter sur mes jambes le reste des draps. Une fois certaine qu'elle ne risquait pas d'avoir froid, je l'enveloppai de mes bras, humant son odeur si familière. Au cours des dernières années, elle avait passé l'essentiel de son temps à l'hôpital, mais elle n'en continuait pas moins de sentir la pomme et le freesia. Elle se blottit contre moi et je fermai les yeux pour contenir mes larmes.

— Je t'aime, murmurai-je.

J'avais envie de la serrer très fort, mais son corps, je le savais, était trop fragile pour le supporter.

— Moi aussi, je t'aime, Kate, répondit-elle doucement. Je serai encore là demain matin, je te le promets.

Mais un jour, quoi qu'elle en dise, elle ne serait plus capable de tenir cette promesse.

* * *

Cette nuit-là, les cauchemars se succédèrent, peuplés de vaches aux yeux rouges, de rivières de sang et d'eaux sombres qui m'engloutissaient. Je finis par m'éveiller en sursaut, le souffle court et l'esprit égaré. Repoussant les couvertures, j'épongeai mon front moite. Avais-je réveillé ma mère ? Non. Heureusement non... Elle était toujours profondément endormie à côté de moi.

J'avais passé une nuit atroce, et la journée risquait de l'être également. Je faisais ma rentrée au lycée d'Eden High parce qu'il le fallait bien, mais je n'avais absolument aucune envie de faire les efforts nécessaires à mon intégration dans un environnement nouveau. L'établissement, un bâtiment de briques, ressemblait plus à une grange surdimensionnée qu'à un établissement scolaire. Il abritait si

peu d'élèves qu'il était surprenant qu'on ait pris la peine de le construire, et plus encore de le maintenir en activité. C'est ma mère qui m'avait poussée à m'y inscrire ; j'avais passé ma première année de terminale à la soigner au lieu d'aller en cours et, à présent, elle était bien décidée à s'assurer que j'aurais mon bac.

Pour bien commencer, j'arrivai au lycée avec quelques minutes de retard. Il n'y avait déjà plus personne dans le parking ni dans la cour. Ma mère avait été saisie de nausées en se réveillant, et je ne faisais pas encore confiance à l'infirmière — une femme bien en chair, aux allures de matrone, prénommée Sofia — pour prendre correctement soin d'elle. Non qu'elle m'ait semblé incompétente, mais après avoir passé l'essentiel de ces quatre dernières années à m'occuper de ma mère, je savais précisément ce qu'il fallait faire selon les circonstances et je savais le faire correctement. J'étais bien tentée de rester avec elle, mais elle avait insisté pour que j'aille en cours. La journée avait plutôt mal commencé, mais j'étais certaine que le pire restait à venir.

Au moins, me dis-je en apercevant un autre élève qui traversait le parking sur mes talons, je ne serais pas la seule à être en retard. Le garçon semblait trop jeune pour avoir le permis, et ses cheveux ébouriffés, d'un blond presque blanc, ne parvenaient pas à masquer une paire d'oreilles démesurées. A en juger par son expression réjouie, il se moquait éperdument d'être à la bourre.

Alors que j'approchais de la porte d'entrée, il se précipita et me devança pour l'ouvrir puis pour me laisser entrer. Un geste un rien désuet pour quelqu'un de ma génération qui me surprit. Dans mon ancien lycée, personne n'aurait jamais fait ça.

— Après vous, *mademoiselle*, me dit-il en français.

Mademoiselle ? Là, c'était peut-être un peu trop ! Je fixai mes pieds, me retenant de lui lancer un regard consterné. Inutile de me montrer malpolie dès le premier jour.

— Merci, marmonnai-je en entrant.

Puis je pressai le pas pour ne pas me trouver à sa hauteur, mais il était plus grand que moi et, avec ses longues jambes, il me rattrapa en un rien de temps. Ce que je voulais absolument éviter arriva donc : au lieu de me dépasser, il ralentit et se mit à marcher à mes côtés.

— Je te connais ?

Tenait-il vraiment à ce que je réponde à cette question stupide ? Non, apparemment, car il ne me laissa même pas le temps d'ouvrir la bouche, avant d'ajouter :

— Je ne te connais pas.

Brillante remarque, Einstein !

— Mais je devrais te connaître...

Nous étions arrivés devant le secrétariat. Là, il pivota brusquement sur ses talons, s'interposant entre la porte et moi, et me tendit la main.

— Je m'appelle James, dit-il.

Maintenant qu'il me faisait face, je pus l'examiner à loisir. Il y avait quelque chose d'enfantin dans son visage, mais il n'était sans doute pas aussi jeune que je ne l'avais cru au premier abord. Ses traits étaient marqués, son expression plus mûre que je ne m'y attendais.

— James McDuffy. Ne ris pas, s'il te plaît, sinon je vais être obligé de te détester.

J'affichai un petit sourire forcé et serrai la main qu'il me tendait.

— Kate Winters.

Il me regarda avec attention, l'air un peu niais. Quelques secondes s'écoulèrent ainsi et je restais là, me balançant maladroitement d'une jambe sur l'autre.

— Euh... tu pourrais peut-être..., fis-je en désignant du regard ma main qu'il tenait toujours.

— Quoi ? Oh... pardon !

Il me lâcha et ouvrit la porte du secrétariat, qu'il tint de nouveau ouverte pour me laisser passer.

— Après toi, Kate Winters...

Mon sac serré sur le ventre, j'entrai dans le bureau, où je trouvai une femme vêtue de bleu des pieds à la tête et dotée d'une extraordinaire chevelure auburn. J'aurais tout donné pour avoir la même.

— Bonjour, je suis...

— Kate Winters, m'interrompit James en venant se poster à côté de moi.

La secrétaire émit un son qui tenait à la fois du rire et du soupir.

— C'est quoi, ton excuse, cette fois, James ?

— Un pneu crevé.

Puis il précisa, avec un grand sourire :

— J'ai dû le changer moi-même.

La femme griffonna quelques mots sur un bloc de formulaires roses puis en déchira une page qu'elle lui tendit.

— Tu viens à pied.

— Ah bon ?

Le sourire de James s'élargit encore.

— Vous savez, Irène, si vous continuez à mettre ma parole en doute, je vais penser que vous ne m'aimez plus. On se voit demain ? A la même heure ?

Elle étouffa un rire, et James disparut. Au lieu de le suivre du regard, je gardai obstinément les yeux rivés sur une annonce scotchée sur le comptoir : les photos de classe auraient lieu dans trois semaines.

— Katherine Winters, dit la femme — Irène, donc — quand la porte du bureau se fut refermée. Nous t'attendions.

Elle s'absorba dans un dossier, et je restai là, mal à l'aise, cherchant désespérément quelque chose à dire. Je n'étais pas très douée pour les discours mais, au moins, je pouvais tenir une conversation. Enfin, quelquefois...

— Vous avez un joli prénom.

Elle me considéra un instant, ses sourcils parfaitement épilés arqués dans une expression amusée.

— Tu trouves ? Je suis contente qu'il te plaise. Personnellement, je l'aime bien aussi. Ah, voici ce que je cherchais !

Extrayant une feuille du dossier, elle me la tendit.

— Ton emploi du temps, ainsi qu'un plan du lycée. Tu ne devrais pas avoir de mal à te repérer. Il y a des codes couleurs dans tous les couloirs, et si tu te perds, n'hésite pas à demander ton chemin. Tout le monde est plutôt gentil, par ici.

Hochant la tête, je jetai un coup d'œil à mon emploi du temps pour voir quel était mon premier cours. Maths. Génial !

— Merci.

— Je t'en prie.

Je fis demi-tour, m'apprêtant à sortir mais, au moment où ma main toucha la poignée, je l'entendis se racler la gorge.

— Kate ? Je voulais juste... je tenais à te dire que je suis désolée. Au sujet de ta mère, je veux dire... Je l'ai bien connue, autrefois et... eh bien, je suis navrée.

Je fermai les yeux. Tout le monde était au courant. J'ignorais comment, mais ils savaient tous.

Ma mère m'avait dit que sa famille habitait Eden depuis des générations ; c'était idiot de ma part de penser qu'en débarquant ici j'allais passer inaperçue.

Refoulant mes larmes, je sortis en hâte du bureau, les yeux baissés afin de déjouer toute nouvelle tentative de conversation de la part de James, au cas où il m'aurait attendue.

Au moment où je tournais au bout du couloir, je me heurtai de plein fouet à ce qui me sembla être un mur. Je perdis l'équilibre et m'affalai de tout mon long. Mon sac s'ouvrit, répandant tout son contenu. Rouge de confusion, je bredouillai une excuse tout en essayant de rassembler mes affaires.

— Tu n'as rien ?

Je levai les yeux. Debout devant moi, arborant un blouson aux couleurs de l'équipe de football du lycée très probablement, le mur me considérait. De toute évidence, James et moi n'étions pas les seuls à être en retard, ce matin.

— Je m'appelle Dylan.

S'agenouillant près de moi, il m'offrit sa main. Je ne la saisis que le temps de me relever, puis, à mon tour, je me présentai :

— Kate.

Il me tendit mes livres, que je lui arrachai d'un geste brusque avant de les fourrer dans mon sac. Je ne remarquai à quel point il était mignon que deux cahiers et cinq classeurs plus tard. Mignon pas seulement pour une petite ville comme Eden, mais aussi selon les critères de New York. Malgré cela, quelque chose dans sa façon de me regarder me donna envie de partir en courant.

Une jolie blonde apparut alors et vint se pendre à son bras en me lançant un coup d'œil appuyé. Certes, celui-ci s'accompagnait d'un sourire, mais elle étreignait le bras du garçon avec tant de force que le message était clair : propriété privée.

— Tu me présentes ton amie, Dylan ? demanda-t-elle en se collant encore davantage à lui.

Il fallut un moment à Dylan pour réagir avant de se reprendre, et de lui enlacer les épaules.

— Euh, Kate. C'est une nouvelle.

Le sourire d'apparat de la blonde s'élargit, et elle tendit la main.

— Kate ! Moi, c'est Ava. J'ai *tellement* entendu parler de toi. Mon père est agent immobilier, il m'a tout raconté sur ta mère et toi.

Au moins, maintenant, je savais à qui m'en prendre pour la fuite dans le plafond de ma chambre. Je savais aussi que sa cordialité était tout à fait feinte, mais je saisis néanmoins la main qu'elle me tendait.

— Salut, Ava. Ravie de te rencontrer.

— Moi aussi, je suis contente de faire ta connaissance, dit-elle.

Et sa façon de me regarder disait clairement que son vœu le plus cher, à ce moment précis, était de m'entraîner dans les bois et de m'y enterrer vivante.

— C'est quoi, ton premier cours ? demanda Dylan en lorgnant mon emploi du temps. Maths. Je... On peut te montrer la salle, si tu veux.

J'ouvris la bouche pour décliner son offre : je ne voyais aucune bonne raison de tenter le diable en poursuivant cette conversation en présence d'Ava. Pourtant, Dylan m'attrapa résolument par le coude et m'entraîna dans le couloir comme si j'étais sa dernière prise. Me tournant vers Ava, je m'apprêtais à m'excuser de lui emprunter son petit ami mais, en voyant le rouge lui monter aux joues et sa mâchoire délicate se crispier, je me ravisai.

Ava

Je n'étais pas d'une beauté spectaculaire. J'aurais bien aimé, mais je devais me contenter de n'être que moi. Je n'avais jamais posé comme modèle, aucun garçon ne s'était retourné sur moi, et je n'avais jamais ressemblé, ni de près ni de loin, à ces merveilles de popularité génétiquement favorisées que j'avais côtoyées dans mon école privée de New York.

Pour toutes ces raisons, j'étais incapable de m'expliquer pourquoi Dylan continuait à me regarder.

Il m'avait dévisagée durant le cours d'histoire, puis tout au long de celui de chimie et maintenant, dans le réfectoire, il me dévorait des yeux depuis le début du repas. J'étais assise seule au bout d'une table déserte, le nez plongé dans un livre pour éviter d'avoir à parler à quiconque. Je n'allais pas rester ici bien longtemps, alors quel intérêt de chercher à me faire des amis ? J'avais bien l'intention, quand tout serait fini, de repartir pour New York et de reprendre où je l'avais laissée, ma vie d'avant.

De toute façon, j'avais l'habitude de déjeuner seule. Chez moi, je n'avais pas eu non plus beaucoup d'amis : ma mère était tombée malade alors que j'entrais en seconde, et quand je n'étais pas en cours, je passais mon temps avec elle à l'hôpital où elle enchaînait rayons et chimios. Tout cela ne m'avait guère laissé le loisir de participer à des soirées pyjama entre copines ou de sortir avec des garçons. Ce qui n'était pas plus mal : les uns comme les autres auraient été incapables de comprendre les épreuves que nous traversions.

— Cette chaise est prise ?

Surprise, je levai le nez de mon livre, m'attendant à trouver Dylan planté devant moi. A la place, les bras chargés d'un plateau de frites et coiffé d'écouteurs grand format qui masquaient ses oreilles d'éléphant, James me toisait, un sourire guilleret sur les lèvres. J'étais partagée entre la contrariété et le soulagement.

Il s'installa en face de moi sans prendre la peine d'attendre ma réponse. Pour éviter qu'il ne cherche à engager plus avant la conversation, je fis mine de m'absorber dans mon bouquin. Mine seulement car sa présence me déconcentrait, les mots se brouillaient sur la page et je me surpris à relire quatre fois la même phrase.

— Tu es assise à ma place, dit-il d'un ton désinvolte.

Puis il se mit à fouiller dans son sac à dos pour en extraire une grande bouteille de ketchup. J'en oubliai mon livre, abasourdie. Quel genre de type se baladait avec du ketchup dans son sac de cours ?

James dut surprendre mon expression car, tout en noyant ses frites dans la sauce, il poussa son

plateau dans ma direction.

— Tu en veux ?

Je fis signe que non. J'avais une pomme et un sandwich, mais son arrivée inopinée m'avait coupé l'appétit. Non que je ne le trouve pas sympathique comme garçon, mais j'avais juste envie qu'on me laisse tranquille. Bien décidée à ne pas lui parler, je mordis dans ma pomme, prenant tout mon temps pour la mâcher. James se mit à manger ses frites et pendant un instant, je crus que la conversation était close. Je me trompai.

— Dylan n'arrête pas de te regarder, me fit-il remarquer.

Avant que j'aie pu avaler ma bouchée pour l'informer que Dylan ne m'intéressait pas, il leva le menton pour me signaler que quelqu'un approchait derrière moi.

— Oh ! Oh ! Ennemi en vue !

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule : Ava se dirigeait droit sur nous.

— Génial..., murmurai-je en posant mon trognon sur une serviette en papier.

J'aurais voulu sortir vivante de mon année de terminale mais, apparemment, c'était trop demander.

— Kate ?

La voix haut perchée d'Ava était reconnaissable entre mille. Ravalant un soupir, je me tournai vers elle à contrecœur, un sourire innocent plaqué sur le visage.

— Salut... *Ava...*, c'est ça ?

Elle parut un bref instant déconcertée par ma question. C'était sans doute la première fois qu'on lui redemandait son prénom.

— C'est bien ça ! répondit-elle avec un enthousiasme qui sonna faux. C'est vraiment super que tu te le sois rappelé ! Je voulais te demander... tu as quelque chose de prévu, demain soir ?

A part nettoyer les bassins et les draps de ma mère, ou doser ses médicaments pour la semaine suivante, voulait-elle dire ?

— J'ai deux ou trois trucs à faire, pourquoi ?

Elle émit un petit reniflement condescendant avant de se souvenir qu'elle était venue pour faire ami-ami avec moi.

— On organise une petite soirée dans les bois, demain soir, autour d'un feu de camp...

Elle repoussa gracieusement une boucle blonde derrière son oreille. Exactement le genre de geste que je ne savais pas faire.

— Et je me demandais si ça te dirait de venir avec nous. Ce serait une bonne façon pour toi, rencontrer tout le monde, tu ne crois pas ?

Elle se tourna à demi pour lancer un regard vers l'endroit où étaient attablés une bonne douzaine de joueurs de l'équipe de foot, avant d'ajouter :

— J'en connais quelques-uns qui ont vraiment hâte de faire ta connaissance.

Alors c'était pour ça ? Elle voulait me caser avec un garçon pour que Dylan cesse de s'intéresser à moi ?

— Les garçons ne m'intéressent pas.

Elle en resta bouche bée.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout.

— Mais pourquoi ?

Je n'avais pas envie de répondre à sa question, et lorgnai du côté de James, en quête d'un peu de soutien. Mais il était absorbé dans la construction d'une cabane en frites particulièrement complexe,

et semblait bien décidé à ne pas se mêler à la conversation.

— Ecoute, reprit Ava. C'est juste une petite fête. Une fois que tous les élèves t'auront rencontrée et auront un peu parlé avec toi, ils arrêteront de t'observer comme une bête curieuse. Je suis prête à te donner un coup de main pour la coiffure et le maquillage, si tu veux... Je peux même te prêter une de mes robes. A condition que tu rentres dedans...

A condition que tu rentres dedans ? Non, mais qu'est-ce que ça voulait dire ? Elle croyait qu'elle allait me décider en m'insultant, peut-être !

— S'il te plaît, Kate ! Ne m'oblige pas à te supplier ! Ce n'est pas le genre de soirées auxquelles tu as été habituée à New York, j'imagine, mais je te garantis qu'on va s'amuser.

Je la considérai un instant, étonnée de son insistance. Son regard s'était fait presque implorant et elle avait sincèrement l'air de tenir à ma présence.

— Très bien, répondis-je. Je viendrai, mais je resterai une heure, pas plus. Et laisse tomber le maquillage et la robe. Ce n'est pas trop mon style...

Un sourire radieux éclaira son visage. Spontané, cette fois...

— Marché conclu ! Je passerai te prendre à 19 heures.

Je griffonnai mon adresse sur une serviette en papier que je lui tendis, et elle repartit d'un pas nonchalant vers sa table, se déhanchant outrageusement sous les yeux subjugués de tous les garçons présents dans le réfectoire. Tous sauf un : James était toujours concentré sur l'édification de sa cabane ridicule.

— Merci beaucoup pour ton aide ! fis-je d'un ton acide.

— Ben quoi ? Tu avais l'air de très bien t'en sortir.

— C'est ça, oui. En tout cas, merci de m'avoir jetée dans la gueule du loup !

Tendant le bras, je volai une frite dans son assiette en prenant bien soin de choisir une de celles sur lesquelles reposait sa structure. La cabane s'effondra. Je m'attendais à ce qu'il pousse des cris d'orfraie. A la place, il engouffra placidement une autre frite qu'il mâcha ensuite longuement d'un air songeur.

— Bon, dit-il après l'avoir avalée, on dirait que tu viens officiellement de conclure un pacte avec le diable !

* * *

A la fin de la journée, alors que j'étais en train de me diriger vers ma voiture, James me rattrapa. Un flot de musique s'échappait des écouteurs pendus autour de son cou. Comme je lui en voulais encore de n'être pas intervenu pendant ma confrontation avec Ava, je fis mine de ne pas remarquer sa présence.

Mais il s'obstina, marchant en silence à mes côtés, si bien qu'arrivée devant ma voiture, agacée, je lui lançai :

— J'ai oublié quelque chose, ou quoi ?

Je ne voulais pas lui parler. C'était pourtant clair, non ?

— Comment ? Non, bien sûr que non ! Autrement, je te l'aurais rendu...

Apparemment, il n'avait pas saisi le message.

Ma clé dans la serrure, j'hésitai un instant. Combien de temps cela allait-il encore durer ? Jusqu'à quand allais-je garder ce statut de bête curieuse ? Mais peut-être le pire était-il passé. On m'avait observée toute la journée, mais en dehors de James, de Dylan et d'Ava, personne ne m'avait abordée. Ce qui n'était pas surprenant : dans ce genre de petite ville, tout le monde se connaît depuis

le berceau, et les bandes d'amis sont constituées de longue date. Il n'y avait pas de place pour moi parmi eux et cela m'allait très bien !

— Les garçons ne m'intéressent pas, dis-je puisque de toute évidence il fallait mettre les points sur les *i*. Même à New York, je n'avais pas de petit copain. C'est juste que... ça ne m'intéresse pas. Vraiment...

La réaction de James me surprit : au lieu de se montrer déçu ou penaud, de rougir ou de me signaler que je faisais fausse route, que moi non plus je ne l'intéressais pas, il me fixa de ses grands yeux bleus, une expression indéchiffrable sur le visage. Et c'est moi qui me mis à rougir en comprenant qu'il n'était jamais entré dans ses intentions de sortir avec moi. Qu'est-ce que j'étais allée m'imaginer ?

— Je te trouve jolie, Kate...

Je ne pus retenir un léger mouvement de surprise.

— Sur une échelle de un à dix, on te mettrait au moins huit, et à moi seulement quatre. Nous ne pouvons pas sortir ensemble, c'est la société qui veut ça.

Est-ce qu'il était sérieux ? C'était vraiment un drôle de garçon et il était difficile de savoir sur quel pied danser avec lui. Mais il ne semblait pas plaisanter et, de nouveau, il rivait ses yeux sur moi, l'air d'attendre de ma part autre chose qu'un raclement de gorge méprisant.

— Huit sur dix ? finis-je par demander.

— Peut-être même neuf, si tu te maquillais un peu. Mais huit, c'est bien. Une fille qui a huit ne prend pas la grosse tête, alors qu'à neuf... Quant à celles qui ont dix, n'en parlons pas, c'est pire ! Regarde Ava, par exemple.

Il ne plaisantait pas. Gênée, je fis tourner la clé dans la serrure.

— Eh bien... je suppose que je dois te remercier pour le compliment...

— Je t'en prie.

Il marqua une pause.

— Kate ? Je peux te demander quelque chose ?

Je faillis lui dire qu'il venait de le faire.

— Bien sûr, vas-y.

— Ta mère... qu'est-ce qu'elle a ?

Je ne m'attendais pas à cela. Pendant quelques instants, je gardai le silence, mais il ne bougeait pas, attendant une réponse.

La maladie de ma mère était la dernière chose au monde dont je souhaitais parler. D'abord parce que y penser était une douleur permanente, mais le verbaliser était plus douloureux encore, comme si les mots rendaient la réalité plus cruelle. Et puis il me semblait déplacé d'évoquer le sujet devant n'importe qui — j'aurais eu l'impression de faire de ma mère un phénomène de foire.

Plus égoïstement, je voulais l'avoir pour moi seule pendant les derniers jours, les dernières semaines ou les derniers mois qu'elle avait à vivre. Quel que soit le temps qu'il restait, je voulais qu'il soit à nous deux. Rien qu'à nous. Non, ma mère n'était pas un monstre qu'on exhibe aux yeux de tous ; je ne voulais pas non plus qu'elle devienne l'objet d'une rumeur chuchotée derrière mon dos dans tout le lycée.

Une lueur de compassion dans les yeux, James s'appuya contre ma voiture. Je lui en voulus horriblement, je détestais qu'on me prenne en pitié !

— Combien de temps lui reste-t-il ?

Ou j'étais incapable de cacher mes émotions, ou James était plus fin qu'il n'en avait l'air et lisait en moi comme dans un livre ouvert.

— Les médecins lui ont donné six mois à vivre quand j'étais en seconde, m'entendis-je lui répondre, et même si cela faisait mal de le dire, j'en éprouvais paradoxalement une forme de soulagement.

— Elle tient le coup depuis un sacré bout de temps, ajoutai-je. Et maintenant je crois qu'elle est prête...

Mes mains tremblaient.

— Et toi, est-ce que tu l'es, Kate ?

Autour de nous, l'air semblait étrangement lourd pour un mois de septembre. J'étais au bord des larmes et je cherchais désespérément quelque chose à dire pour faire partir James. Mais il ne bougeait pas, debout à côté de la voiture. Toutes les autres voitures avaient déserté le parking ; nous étions seuls.

Il tendit le bras pour m'ouvrir la portière.

— Ça ira ? Tu peux conduire ?

— Oui...

Je n'en étais pas aussi sûre.

Il attendit que je m'installe au volant puis referma doucement la portière. Juste après avoir mis le moteur en marche, je baissai ma vitre.

— Tu veux que je te raccompagne ?

Il inclina à demi la tête, souriant comme si j'avais dit quelque chose d'extraordinaire.

— Jusqu'à aujourd'hui, je suis toujours rentré du lycée à pied, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. Tu es la première personne à me proposer de me ramener chez moi.

— Pas de quoi en faire tout un plat ! C'est oui ou c'est non ?

Il resta un long moment à me regarder, comme s'il se demandait ce qu'il devait penser de moi.

— C'est non, je vais marcher. Mais merci quand même.

— A demain, alors.

Il acquiesça, et je passai la marche arrière. Au moment où j'allais lever le pied de la pédale de frein, James se pencha de nouveau à la vitre.

— Kate... ? Peut-être qu'elle va tenir le coup encore un peu...

Je ne répondis pas ; j'avais trop peur de ne pas pouvoir contenir mes larmes, cette fois. Il me regarda sortir de ma place et, au moment où je m'engageai sur la route, je l'aperçus dans mon rétroviseur qui traversait le parking. Il avait de nouveau mis ses écouteurs.

A mi-chemin de la maison, je dus m'arrêter sur le bas-côté pour pleurer.

* * *

Ma mère passa la nuit à vomir, courbée au-dessus d'une bassine, pendant que je lui tenais le front. Au matin, quand Sofia arriva, ma mère eut à peine la force d'appeler le lycée pour les informer que je n'irais pas en cours, et nous passâmes une grosse partie de la journée à dormir.

Il était tout juste 16 heures quand j'émergeai d'un cauchemar épouvantable, le cœur battant et secouée de frissons. J'étais entraînée par le courant au fond d'eaux sombres souillées de volutes de sang. L'eau entra par mon nez, par ma bouche. Je me débattais pour respirer, suffoquant, cherchant la surface, mais plus je luttais, plus je sombrais. Il me fallut quelques minutes pour retrouver mon calme. Dès que ma respiration se fut apaisée, je me levais et entrepris de me rafraîchir. J'appliquai notamment de l'anticerne sous mes yeux. Pour rien au monde je ne voulais que ma mère s'inquiète pour moi, en plus du reste.

Comme je me rendais dans sa chambre pour voir comment elle allait, je trouvai Sofia assise sur une chaise devant sa porte, fredonnant doucement tout en tricotant ce qui me semblait être un pull-over rouge vif. A voir son visage enjoué, personne ne se serait douté que, juste derrière la cloison, ma mère était en train de mourir.

— Est-ce qu'elle est réveillée ? demandai-je.

Sofia secoua la tête.

— Vous avez mis son médicament dans la perfusion ?

— Bien sûr, ma chérie, répondit-elle gentiment.

Je rentrai les épaules, confuse de m'être montrée un peu incisive.

— Tu vas à la fête, ce soir ?

— Comment savez-vous que je suis invitée à une fête ?

— Ta mère m'en a parlé.

— Je n'irai pas, dis-je en baissant les yeux sur mon pyjama.

Je ne voulais pas passer une seule heure sans ma mère. Chaque moment perdu, je ne le retrouverais pas. Il nous en restait si peu... Mais Sofia émit un claquement de langue réprobateur qui eut le don de m'agacer fortement. De quel droit jugeait-elle ma décision ?

— Vous ne feriez pas la même chose, à ma place ? Je préfère passer la soirée avec elle.

— C'est ce qu'elle voudrait que tu fasses ? me demanda Sofia en posant son tricot. Que tu mettes ta vie de côté en attendant sa mort ? Tu crois vraiment que c'est ce qui la rendrait heureuse ?

Je détournai le regard.

— Elle est malade.

— Elle était malade hier, et elle le sera encore demain, répondit Sofia avec douceur.

Je sentis soudain la chaleur de sa main autour de la mienne et, me dégageant brusquement, je reculai d'un pas avant de croiser les bras.

— Elle voudrait que tu aies une soirée libre, pour toi, Kate...

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Je détestai sa sollicitude.

— Vous ne savez rien d'elle, alors arrêtez de dire n'importe quoi !

Sofia m'adressa un petit sourire triste, se leva et disposa soigneusement son ouvrage sur la chaise.

— Je suis sûre d'une chose, en tout cas : elle ne parle que de toi.

Incapable de la regarder, je me mis à fixer le tapis.

— Elle veut être sûre que tu seras heureuse, et que tu t'en sortiras quand elle sera partie. Alors prouve-lui que ce sera le cas... Offre-lui ce réconfort... En lui montrant que tu peux vivre aussi pour toi, tu la rassureras.

— Bien sûr, mais...

— Mais rien du tout ! me coupa-t-elle.

Elle avait beau être de la même taille que moi, elle me parut soudain beaucoup plus grande.

— Elle ne souhaite que ton bonheur, et tu peux lui faire plaisir en sortant ce soir et en te faisant des amis. Elle ne sera pas seule, ici. Je vais rester et veiller sur elle. Il n'est pas question que tu refuses !

Les joues empourprées, brûlant de colère et de frustration, je ne répondis rien, et me contentai de la fixer. Elle soutint mon regard sans ciller et, pour finir, je fus la première à détourner les yeux. Elle ignorait à quel point chaque petite minute était précieuse pour moi ! Elle ne pouvait bien sûr pas le comprendre. En revanche, elle avait raison sur un point : si cela devait réconforter ma mère de

savoir que je ne renonçais pas à tout, j'accepterais de sortir ce soir.

— D'accord. Mais s'il lui arrive quoi que ce soit pendant mon absence...

— Il ne lui arrivera rien, me rassura Sofia d'un ton chaleureux. Elle ne remarquera peut-être même pas que tu es partie, et quand tu reviendras, ça te fera des choses à lui raconter, tu ne crois pas ?

La rivière

Il me restait encore l'espoir qu'Ava oublie de venir me chercher, mais à 19 h 5, quand je sortis à contrecœur sur le porche, un énorme Range Rover attendait dans l'allée. A côté, ma voiture ressemblait à un jouet. Ma mère dormait encore la dernière fois que j'étais allée la voir, et, au lieu de me laisser la réveiller pour lui dire au revoir, Sofia m'avait poussée hors de la chambre.

J'étais d'une humeur de dogue, mais Ava ne sembla pas y prendre garde.

— Kate ! Je suis tellement contente que tu sois venue !

Oh ! Cette voix suraiguë qui sonnait le faux enthousiasme !

— Tu as trop de chance que ta mère te laisse sécher les cours !

Je grimpai dans le véhicule et bouclai ma ceinture, atterrée par tant de bêtise. « Chance » n'était pas exactement le genre de mot que j'aurais employé dans mon cas.

— Tu n'es pas contagieuse, au moins ?

Je n'avais pas du tout envie de lui expliquer les raisons de mon absence en cours, mais répondit néanmoins :

— Je ne suis pas malade !

— Tu vas voir, tu vas adorer, ce soir.

J'en doutais mais préférais me taire. Elle prit l'allée en marche arrière sans prendre la peine de regarder dans son rétroviseur.

— Tout le monde sera là, tu vas pouvoir rencontrer plein de gens.

— James aussi ?

Pendant une fraction de seconde, Ava sembla tellement dégoûtée à cette idée que je faillis retirer ma question, mais elle se reprit et répondit d'une voix neutre :

— James n'est pas invité.

— Oh...

De toute façon, j'aurais été surprise qu'il vienne — Ava et lui n'avaient pas tout à fait les mêmes fréquentations.

— Et Dylan ?

— Bien sûr !

L'entrain que je percevais dans sa voix me parut aussi faux que ses ongles. Quand je me tournai vers elle dans la pénombre de l'habitacle, je vis ses yeux briller d'une drôle de lueur. De la colère, peut-être. Ou de la jalousie ?

— Je ne lui cours pas après, tu sais ? dis-je une fois encore, au cas où le message n'aurait pas été assez clair la première fois. Je ne mentais pas quand je disais que les garçons ne m'intéressaient

pas.

— Je sais.

Mais, à sa façon de garder les yeux obstinément fixés devant elle, je vis bien que la question n'était pas réglée. Je poussai un soupir. J'aurais dû m'en moquer complètement, mais à New York, dans mon lycée, j'avais vu pas mal de garçons officiellement en couple qui ne se gênaient pas pour draguer d'autres filles en douce. Ça ne finissait jamais bien, en général. Et malgré toute la haine que pouvait me porter Ava, elle ne méritait pas ça.

— Pourquoi tu sors avec lui ?

Ma question parut la décontenancer.

— Parce que c'est Dylan, répondit-elle comme si c'était l'évidence même. Parce qu'il est mignon, intelligent et que c'est le capitaine de l'équipe de foot. Pourquoi ne voudrais-je pas sortir avec lui ?

— Je n'en sais rien. Peut-être parce que c'est un salaud qui ne sort avec toi que pour ton physique et parce que tu fais partie des pom-pom girls.

— Je suis *capitaine* de l'équipe des pom-pom girls *et* de l'équipe de natation, rectifia-t-elle d'un ton comiquement indigné.

— C'est bien ce que je disais...

Ava donna un grand coup de volant pour bifurquer, et les pneus crissèrent sur le revêtement. Dans ma tête, je vis brièvement s'inscrire l'image d'une vache plantée au milieu de la route et je fermai les yeux, priant intérieurement.

— On est ensemble depuis des années, reprit Ava, et je ne vais pas le laisser tomber juste parce qu'une fille qui se croit plus futée que tout le monde débarque ici en me disant que je suis une imbécile !

— Je ne me crois pas plus futée que tout le monde, Ava. Seulement, je ne suis pas venue ici pour me faire des amis.

Elle demeura silencieuse quelques instants tandis que nous roulions dans l'obscurité. Je crus qu'elle avait décidé de ne plus m'adresser la parole mais, quelques minutes plus tard, elle parla de nouveau, d'une voix si ténue que j'avais du mal à l'entendre.

— Mon père dit que ta mère est très malade.

— C'est vrai.

— Je suis désolée. Je ne sais pas ce que je ferais sans ma mère.

— Ouais, marmonnai-je. Moi non plus.

Elle prit un nouveau virage, plus calmement, cette fois.

— Kate ?

— Mmm ?

— Je suis vraiment amoureuse de Dylan, tu sais... Même si je me doute qu'il ne reste avec moi que parce que je suis populaire.

— Peut-être qu'il a d'autres raisons, dis-je, plus conciliante, en appuyant ma tête contre la vitre. Peut-être qu'il est différent.

Elle soupira.

— Peut-être...

* * *

Ava gara son monstre bouffeur de carburant sur le bas-côté d'une route sombre. La cime des

arbres s'élevait au-dessus de nos têtes et la lune projetait des ombres sur le sol, mais je n'avais aucune idée de l'endroit où elle m'avait amenée. Pas la moindre maison en vue, et pas d'autre voiture que son Range Rover.

— Où sommes-nous ? demandai-je en la suivant dans la forêt.

— Le feu de camp est plus loin dans les bois, répondit-elle en évitant lestement une branche basse sur son passage.

Je n'eus pas sa chance, et la reçus en plein visage.

— Ce n'est plus très loin...

Marmonnant un chapelet d'injures, je continuai de la suivre. Voilà qui réduisait à néant tous mes espoirs de m'échapper tôt ni vue ni connue ; j'allais être coincée dans cet endroit sinistre avec Ava jusqu'à ce qu'elle accepte de rentrer — à moins que je ne me fasse raccompagner entre-temps par l'un de mes nombreux soupirants.

A cette pensée, je fis une grimace de dégoût. J'aimais encore mieux rentrer à pied !

— C'est juste de l'autre côté de cette haie, dit Ava.

Je m'arrêtai net. La haie ?

— Tu veux dire, la haie qui entoure un immense manoir ?

— Tu en as déjà entendu parler ?

Elle avait l'air étonnée.

— Ma mère m'en a montré l'entrée.

— Oh... eh bien, c'est là que nous organisons nos fêtes. Mon père connaît le propriétaire. Il est cool...

Quelque chose dans la manière dont elle venait de prononcer cette phrase me mit mal à l'aise. Le souvenir de la silhouette entraperçue dans mon rétroviseur me revint soudainement. Sans doute disait-elle la vérité. Elle n'avait aucune raison de me mentir. Par ailleurs, autant que je sache, il n'y avait qu'un moyen d'entrer dans la propriété : le portail. Sauf que nous étions désormais loin de la route.

— Et comment allons-nous entrer ?

Elle se remit à avancer, et je n'eus d'autre choix que de lui emboîter le pas.

— Il y a un ruisseau, un peu plus haut. Et une ouverture dans la haie, on peut se faufiler à travers. La fête se déroule juste de l'autre côté.

A ces mots, mes cauchemars de noyade me revinrent à l'esprit, et je me sentis pâlir.

— On va devoir nager ?

— Non, pourquoi ?

Quelque chose avait dû l'alerter dans le son de ma voix, car elle cessa de nouveau d'avancer et se tourna vers moi.

— Je ne sais pas nager. Je n'ai jamais appris.

C'était la vérité, et je me refusais à lui parler des cauchemars que je faisais depuis quelque temps. Devoir les revivre nuit après nuit était déjà bien assez difficile ; si je m'en ouvrais à elle, j'étais certaine qu'elle allait s'en servir contre moi.

Elle eut un petit rire.

— Oh ! Ne t'en fais pas, on n'a pas besoin de nager. On peut traverser en marchant sur des cailloux, et il y a des trucs pour s'accrocher, c'est très facile.

A présent, nous pouvions distinguer la haie. J'avais les mains moites et la respiration courte, mais j'étais sûre que cela n'avait rien à voir avec notre course à travers bois.

— C'est juste là...

Ava désigna un point à une dizaine de mètres devant nous. Un bruit de cascade nous parvint, et je dus lutter de toutes mes forces pour ne pas rebrousser chemin.

En fait de ruisseau, il s'agissait carrément d'une rivière. Le courant n'était pas très fort, mais il semblait suffisamment puissant pour m'emporter, si je tombais. Sans compter que, dans cette quasi-obscurité, il était presque impossible de distinguer les cailloux supposés nous aider à passer. En revanche, elle n'avait pas menti au sujet du trou dans la haie : je distinguais bien une ouverture de petite taille, à un endroit où la rivière paraissait s'étrangler. Nous allions devoir nous plier en deux et marcher sur les pierres affleurant à la surface de l'eau pour passer sous les branchages, mais effectivement nous ne serions pas obligées de traverser à la nage.

— Suis-moi, m'enjoignit Ava à voix basse.

Les bras écartés pour assurer son équilibre, elle avança vers la rivière, tâtonnant du bout de sa chaussure jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une large pierre.

— Le passage est ici. Tout va bien ?

— Ça va...

En réalité, j'étais paniquée. Cependant, je la suivis. Je pris soin de poser mes pieds aux mêmes endroits que les siens et de l'imiter en écartant les bras pour garder l'équilibre mais, à chaque pas, j'avais l'impression que j'allais plonger dans les eaux sombres juste au-dessous de moi.

Ava se plia en deux pour passer sous la haie et je la perdis de vue. Pourtant, m'agrippant aux branches de mes mains tremblantes, je me penchai à mon tour et entrepris d'avancer, un pas à la fois.

Miraculeusement, je parvins sur l'autre rive sans m'être mouillée. Les pierres qui formaient le gué s'interrompaient brutalement et je dus sauter pour rejoindre la terre ferme, mais j'avais réussi — j'étais saine et sauve ! Je poussai un soupir de soulagement. Si Ava imaginait une seule seconde qu'elle me ferait passer par ce trou pour le retour, elle se mettait le doigt dans l'œil.

C'est alors que je la vis, à quelques pas de moi. Elle avait déjà ôté son haut et était en train de retirer sa jupe. En dessous, elle portait un Bikini dont, dans l'obscurité, je ne parvenais pas à discerner les couleurs.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle ne répondit pas. Je pris un moment pour scruter les alentours. Nous étions dans une futaie exactement semblable à celle qui se trouvait de l'autre côté de la barrière d'arbres.

— Désolée, Kate, dit-elle alors.

Elle avait sorti un sac plastique d'une des poches de sa jupe et, après avoir plié ses vêtements, elle les y enferma.

— Désolée ? Pourquoi ça ?

— Parce que je m'en vais.

Elle balança le sac sur son épaule avant de me décocher un large sourire.

— Ne prends pas ça personnellement. Si tu ne plaisais pas autant à Dylan, je pense même que nous pourrions être amies... Mais je suis sûre que tu comprends pourquoi je dois faire ça.

— Faire quoi ?

— Ça.

Elle trempa son pied dans l'eau et un frisson la parcourut. Manifestement, l'eau était aussi froide qu'elle en avait l'air.

— Prends-le comme un avertissement. Ne touche pas à mon amoureux ! La prochaine fois, ça pourrait être bien pire.

Sur ces mots, elle se lança en avant, exécutant un magnifique plongeon tête la première dans l'eau.

Alors il se produisit deux choses dans mon cerveau, à peu près simultanément. La première, c'est que je pris conscience de ce qui était en train de se passer. Ava m'abandonnait ici, connaissant pourtant ma phobie de l'eau. Il n'y avait aucun feu de camp, aucune fête — elle avait tout manigancé depuis le début.

La seconde, ce fut un bruit. Un choc sourd que je perçus, juste au moment où Ava plongeait. Je m'attendais à la voir s'éloigner à la nage, mais son corps remonta à la surface, curieusement immobile, et se mit à flotter mollement au fil du courant. Il me fallut quelques secondes pour interpréter ce que je voyais : son crâne avait heurté une pierre, et elle s'était assommée.

Bien fait pour elle !

Pourtant, au lieu de me réjouir, je fus envahie d'un malaise. Il n'y avait rien de *bien* dans tout ça. Si elle n'était pas seulement étourdie, si elle avait perdu connaissance et que le courant ne la poussait pas très vite sur la rive, elle allait se noyer.

Oh ! et puis après tout qu'elle se débrouille ! La rivière n'était pas si profonde, et il n'y avait aucune raison pour que je me soucie d'elle, après ce qu'elle venait de me faire. Une fois revenue à elle, elle regagnerait la berge.

Sauf que je serais responsable s'il lui arrivait quelque chose de grave. *Non-assistance à personne en danger...* Et malgré le sale tour qu'elle avait entrepris de me jouer, l'idée que quelqu'un puisse souffrir m'était insupportable. J'avais ma dose de tragédies pour toute une vie.

Alors, comme mû par une volonté propre, mon corps passa à l'action avant même que ma décision ne soit clairement prise. En tant que nageuse, je ne valais peut-être rien, mais je savais courir. J'envoyai promener dans l'herbe mes chaussures à talon et, en un rien de temps, j'avais couvert la moitié de la distance qui me séparait d'Ava. Le courant était fort, mais pas aussi rapide que je l'avais craint. Je ne tardai pas à arriver à la hauteur d'Ava. Là, je m'arrêtai dans la boue glissante de la berge. C'était maintenant que les choses se gâtaient : j'allais devoir affronter l'eau.

Ava se trouvait au milieu de la rivière, à plat ventre, la tête immergée. Si j'attendais que le courant la pousse vers moi, elle aurait le temps de se noyer mille fois. Je n'avais que deux options : la laisser à son triste sort ou sauter dans l'eau pour la ramener sur la berge. Aucune des deux ne me réjouissait. Mais la seconde était celle qui s'imposait.

J'entrai dans l'eau glacée avec précaution, tâtant du bout des orteils pour m'assurer que j'avais bien pied, et pataugeai en direction de son corps, progressant maladroitement pour rester à sa hauteur. Soudain, mon pied heurta un rocher et je perdis l'équilibre.

La panique me submergea dès que j'eus la tête sous l'eau et je commençai à suffoquer, me débattant en gestes désordonnés, comme dans mes cauchemars. Puis, dans un effort presque surhumain de ma volonté, je m'avisais que contrairement à Ava j'étais consciente, et que l'eau n'était guère profonde. Je réussis à reprendre pied et à me propulser vers la surface. Puis je fis de mon mieux pour rejoindre Ava ; je l'attrapai par un bras, et je la tirai de toutes mes forces vers moi. Mon cœur cognait douloureusement dans ma poitrine et j'avais la gorge très irritée d'avoir bu plusieurs fois la tasse, mais je m'efforçai de respirer aussi calmement que possible. Quand Ava aurait repris connaissance, elle allait m'entendre, cette imbécile ! En tout cas, s'il y avait une justice en ce monde, elle allait payer : les points de suture dont elle aurait besoin allaient lui laisser une cicatrice sur son joli petit minois !

Je la remorquai jusqu'à la rive et la hissai hors de l'eau, à bout de souffle, mais soulagée de me trouver de nouveau sur la terre ferme. Il ne s'était probablement pas écoulé trente secondes depuis qu'elle avait plongé, mais sa peau commençait à bleuir. Je la fis basculer sur le côté ; si de l'eau était entrée dans ses poumons, cette position l'aiderait peut-être à la recracher.

— Ava...

J'avais tellement froid que j'en claquais des dents.

— Ava... réveille-toi...

Elle ne bougeait pas. Je me penchai et approchai mon visage de sa bouche. Elle ne respirait pas. La gorge nouée, je m'efforçai de maîtriser la nouvelle vague de terreur qui me gagnait.

Il fallait faire quelque chose. Et vite. Heureusement, la réanimation cardio-pulmonaire, je connaissais.

Je la fis rouler sur le dos. Plaquai mes paumes contre son diaphragme, doigts croisés. Compressai. Comptai. Un, deux, trois, quatre, cinq, six...

Je m'arrêtai et la regardai. Aucune réaction.

— Si c'est une plaisanterie, Ava...

Appuyant les mains plus fort sur son torse, je redoublai d'efforts, bien décidée à ne lui faire du bouche-à-bouche qu'en ultime recours.

C'est alors que je remarquai l'entaille sur son crâne. Sa chevelure était rouge de sang. Comment cela avait-il pu m'échapper ? J'interrompis mes manœuvres pour déterminer la gravité de sa blessure.

Je soulevai ses cheveux... Une violente nausée me secoua. Ce n'était pas une simple coupure. Le sommet de son crâne n'était plus rond, mais complètement aplati. Et même dans l'obscurité, je pouvais deviner que son cuir chevelu était en partie replié, laissant à nu la boîte crânienne.

Ava ne pouvait pas être morte ! Ce n'était pas possible ! Hébétée, je cherchai son pouls. En vain. Par réflexe plus que par conviction, je repris mon massage cardiaque. Ma tête tournait. La blague tournait à l'horreur, comme dans les films.

Je me mis à crier. A hurler. Aveuglée de larmes.

L'étranger

Ce n'était pas possible... Cela ne pouvait pas être arrivé... *Ava ne pouvait pas* être morte ! Deux minutes plus tôt, elle était encore en train de jouer les donneuses de leçon... Je m'essuyai les yeux du revers de la main et tentai de me calmer. Tout cela n'était pas vrai, j'étais sûrement en train de rêver. J'allais me réveiller, affalée sur le canapé du salon, et Sofia viendrait me dire qu'Ava m'attendait à la porte...

Mais non... Ava était bien morte et, autour de moi, il n'y avait que les arbres du parc, et le bruit de la rivière.

— A l'aide !

Je n'avais aucune idée de la distance qui me séparait du manoir, pour autant qu'il soit habité, ni de la direction dans laquelle il faudrait que je marche, pour aller sonner à sa porte. Et même si j'y arrivais, ses occupants pouvaient se trouver à des kilomètres d'ici.

Sans compter que je ne pouvais pas abandonner Ava. Ses yeux étaient grands ouverts, fixes. Un filet de sang continuait de s'écouler de son crâne.

Je sentis mes forces me quitter. Je me laissai tomber en arrière pour m'asseoir, et ramenai mes genoux contre ma poitrine. Qu'allait-il se passer, à présent ? Il fallait que je reste à côté d'elle jusqu'à ce qu'on nous retrouve ; mais qui viendrait nous chercher ici ? Est-ce qu'on allait penser que je l'avais tuée ? En un sens, c'est ce que j'avais fait : si je n'avais pas accepté de l'accompagner à cette prétendue fête, elle n'aurait jamais eu besoin de plonger tête la première dans la rivière.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Je sursautai, à la fois inquiète et soulagée. Surgi de nulle part, un homme — ou peut-être un garçon — venait d'apparaître près de moi. L'obscurité qui lui masquait en partie le visage ne me permettait pas de le dire à coup sûr. En revanche, je distinguai clairement ses cheveux bruns et reconnus sa longue veste noire dont l'air agitait mollement les pans.

Finalement, il n'était pas le produit de mon imagination.

— Elle est...

Les mots s'étranglèrent dans ma gorge.

L'inconnu s'agenouilla auprès d'Ava pour l'examiner. Il voyait forcément la même chose que moi — la plaie béante sur son crâne, le corps déjà rigide, l'angle improbable que formait sa nuque avec ses épaules. Mais, au lieu de paniquer, il leva la tête et je croisai son regard impavide, saisie par l'étrangeté de ses yeux : ils avaient la couleur de la lune.

Un bruissement de feuilles se fit entendre à quelques pas de moi. Je me retournai brusquement pour me trouver nez à nez avec un énorme chien danois. Frétilant de la queue, l'animal vint s'asseoir

à côté de son maître, qui le gratifia d'une petite tape sur la tête.

— Comment t'appelles-tu ?

Je repoussai mes cheveux derrière mes oreilles d'une main tremblante. Je n'étais pas certaine de pouvoir parler. Je bégayai pourtant :

— Kate...

— Bonsoir, Kate.

Le son de sa voix était apaisant, presque mélodieux.

— Je m'appelle Henry, et voici Cerbère...

Il s'était rapproché, et je distinguais mieux son visage à présent. C'était étrange... Il devait avoir seulement quelques années de plus que moi — je lui aurais donné vingt-deux ans tout au plus... — mais il y avait dans sa façon d'être calme l'assurance d'un homme beaucoup plus âgé. Et puis je comprenais mal ce qu'il pouvait faire dans cette forêt au milieu de nulle part.

Ses yeux, surtout, me fascinaient. Même dans l'ombre, ils brillaient d'un éclat incroyable. J'eus toutes les peines du monde à en détacher mon regard.

— M-mon, amie... Elle est...

— Morte.

Il avait parlé d'un air tellement détaché que je fus saisie par contrecoup d'un violent haut-le-cœur et je me détournai pour vomir.

Quand mes nausées se calmèrent, je me retournai prudemment, et me rassis en m'essuyant la bouche. Henry avait arrangé le corps et Ava semblait dormir, maintenant. Elle était beaucoup moins effrayante à regarder.

— Alors c'était ton amie ?

Mon amie ? Non, ce n'était pas mon amie. A aucun moment, je ne l'avais considérée comme telle, mais comme une source potentielle d'ennuis au lycée, plutôt. Je ne m'étais pas trompée.

— Ou-oui, répondis-je cependant, étonnée de m'entendre. Pourquoi ?

Henry était en train d'ôter sa veste dont il recouvrit le corps d'Ava, à la manière d'un linceul.

— Vu la manière dont elle t'a traitée, je n'en étais pas certain.

— C'était une blague.

— Qui ne t'a pas fait beaucoup rire, apparemment...

Non, c'était vrai. Mais, à présent, cela n'avait plus d'importance.

— Tu as peur de l'eau et, pourtant, tu as sauté dans la rivière pour la sauver, alors qu'elle comptait t'abandonner ici.

Je lui adressai un regard surpris. Comment savait-il tout cela ?

— Pourquoi ? répéta-t-il.

Je répondis par un haussement d'épaules. Que voulait-il que je lui dise ?

— Parce que, finis-je par murmurer, elle... elle ne méritait pas de...

Elle ne méritait pas de mourir.

Pendant un long moment, Henry garda le silence.

— Est-ce que tu voudrais qu'elle revienne ?

— Qu'elle revienne ? Comment ça ?

— Qu'elle revienne dans l'état où elle se trouvait avant de sauter dans la rivière. Vivante.

Quelle drôle de question, Ava était morte ! Je le fixai, en proie à une panique grandissante. Est-ce que c'était un fou ? Son regard était posé sur moi et il s'en dégageait une sérénité qui me rassura et m'apaisa un peu. Non, il n'était pas fou et je savais déjà ce que j'allais lui répondre. Que donnerais-je pour qu'Ava ne soit pas morte ? Jusqu'où irais-je pour empêcher la mort de s'accaparer les

quelques parcelles de ma vie qu'elle ne m'avait pas déjà volées ? Elle avait marqué ma mère de son sceau et attendait en coulisses l'heure, plus proche chaque jour, de me l'enlever. Je n'allais certainement pas la laisser triompher plus encore, faire une nouvelle victime sous mes yeux, surtout dans la mesure où je me sentais responsable de la présence d'Ava dans ces lieux.

— N'importe quoi.

— N'importe quoi ?

— Oui. Tu peux l'aider ?

Je fus saisie d'un espoir irrationnel. Peut-être était-il médecin. Peut-être savait-il comment la soigner.

— Kate... tu as déjà entendu parler de l'histoire de Perséphone ?

— Oui, il y a longtemps, mais...

Ma mère adorait la mythologie grecque et, quand j'étais petite, je ne me lassais pas de l'entendre me raconter certaines légendes. Seulement, je ne voyais pas ce que cela avait à voir avec notre affaire.

— Tu peux la soigner ? répétais-je désespérée. Est-ce qu'elle... Tu peux ?

Henry se mit debout.

— Oui, si tu me promets une chose...

— Tout ce que tu voudras !

L'imitant, je me levai, pleine d'espoir.

— Relis le mythe de Perséphone, et tu comprendras ce que je demande.

Avançant d'un pas, il me caressa la joue du bout des doigts. J'eus un mouvement de recul ; là où ses doigts s'étaient posés, j'avais l'impression que ma peau avait pris feu. Il enfonça ses mains dans ses poches sans paraître troublé par ma réaction de rejet.

— L'équinoxe d'automne aura lieu dans deux semaines. Relis le mythe, et tu comprendras, répéta-t-il.

Il recula et je restai plantée devant lui, complètement perdue. Baissant un instant les yeux sur Ava, je demandai :

— Mais comment est-ce qu...

Quand je relevai la tête, il n'était plus là.

— Henry ? Comment...

— Kate ?

C'était la voix d'Ava. Elle était *vivante*. Ses yeux étaient ouverts, et la blessure monstrueuse de son crâne avait disparu.

— Ava ?

— Que s'est-il passé ?

Elle s'assit avec effort et essuya le sang qui lui maculait le front.

— Tu... tu t'es cogné la tête et...

Je laissai ma phrase en suspens. Et quoi ?

Les jambes mal assurées, elle se releva, vacillante, et je la rattrapai juste à temps pour l'empêcher de tomber. Mes mains tremblaient et je me sentais comme étourdie.

— Ça va ? demandai-je d'une voix blanche.

Elle me fit signe que oui. Je passai mon bras autour de sa taille nue pour la soutenir et remarquai seulement que la veste d'Henry avait disparu.

— Allez, on rentre...

Je n'eus aucun souvenir précis du chemin du retour. Tout ce dont je me souvins, c'est que

lorsque je me glissai enfin dans mon lit, je restai un long moment à retourner les choses dans tous les sens et je réussis presque à me convaincre qu'Henry n'existait pas. Que j'avais imaginé ses deux apparitions, celle du parc et celle sur la route. C'était la seule explication logique. Je m'étais cogné la tête en faisant ce tête-à-queue avec la voiture, le jour de notre arrivée à Eden, à cause de la fatigue du voyage, et j'avais eu une sorte d'hallucination.

Et ce soir... Eh bien, ce soir, je ne savais pas trop quoi en penser... Des visions là aussi, peut-être. Dans la réalité, Ava m'avait simplement mise en garde — son Dylan était chasse gardée — , et Henry...

Henry n'était qu'un rêve.

* * *

Durant le week-end qui suivit, le téléphone sonna sans discontinuer, jusqu'à ce que je me décide à le débrancher. Ma mère avait besoin de se reposer et, après les événements près de la rivière, je n'avais qu'une envie : me couper du reste du monde et lui tenir compagnie. J'ignorais qui tenait tellement à me joindre et pour quelle raison, et je m'en moquais.

Mon séjour dans l'eau glaciale me valut un bon rhume, et je passai l'essentiel du samedi à dormir dans le fauteuil à bascule à côté du lit de ma mère. Mon sommeil était agité et peuplé des mêmes cauchemars que ceux qui me hantaient presque chaque nuit depuis notre arrivée à Eden. Sauf que, maintenant, il y en avait un nouveau : Ava plongeait dans la rivière et se cognait la tête, et moi, je sautais à sa suite pour la sauver. Seulement, au moment où je hissais son corps sur la berge, je m'apercevais que le visage ensanglanté et sans vie que j'avais sous les yeux n'était pas celui d'Ava. C'était le mien.

Le dimanche, je ne me sentais guère mieux, toute fiévreuse, courbaturée, et secouée d'une toux incoercible, mais il fallait bien que quelqu'un prenne soin de maman. Et il n'y avait que moi pour le faire. Je me bourrai de médicaments dans l'espoir qu'ils m'aideraient à me sentir mieux.

* * *

Quand le lundi arriva, j'étais suffisamment remise pour retourner affronter les élèves du lycée.

A la seconde où je mis le pied dans la cafétéria pour le déjeuner, James apparut à mes côtés, les bras chargés d'un plateau débordant de frites. Il se mit à jacasser gaiement, évoquant un nouveau CD qu'il avait trouvé durant le week-end et qu'il m'offrit d'écouter, mais je déclinai sa proposition. Je n'étais pas d'humeur à écouter de la musique. Ni à le voir prendre place en face de moi, ce qu'il fit pourtant, et je le vis une nouvelle fois sortir son ketchup de son sac de cours et en noyer ses frites.

— Tu n'es vraiment pas bavarde, aujourd'hui. Comment va ta mère ?

Je levai les yeux de mon sandwich.

— Elle tient le coup.

— Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

Quelque chose me disait qu'il n'allait pas lâcher l'affaire.

— Rien. J'ai été malade tout le week-end, c'est tout.

— Ah, d'accord...

Il goba une frite.

— Je t'ai récupéré tes devoirs, vendredi...

— Merci. C'est sympa...

Au moins, il n'enfonçait pas le clou.

— Et alors, cette soirée avec Ava ?

Je me raidis, me demandant ce qu'il savait. Rien, sans doute, il cherchait juste à alimenter la conversation.

— Kate ?

Génial ! A présent, il savait que quelque chose n'allait pas.

— Désolée, marmonnai-je.

— Il est arrivé quelque chose pendant la fête ?

— Il n'y avait pas de fête.

Aucun intérêt à mentir à ce sujet. Il y avait peu de chance qu'il parle aux autres, mais s'il décidait de le faire, il connaîtrait la vérité.

— C'est juste Ava qui m'a fait une mauvaise blague.

— Comment ça, une mauvaise blague ?

Son ton de voix était devenu plus grave, et les traits de son visage s'étaient durcis. Il paraissait véritablement inquiet. Est-ce que je devais tout lui dire ? Mais comment raconter l'incident aberrant qui s'était produit près de la rivière sans passer pour une folle ou une menteuse ?

Et si j'avais été victime d'un coup monté, avec la complicité de la moitié du lycée ? Si Ava avait mis en scène seulement sa fracture du crâne et si l'apparition d'Henry, avec son espèce de tour de passe-passe, faisait partie du scénario ? Il s'agissait sans doute d'un élève du lycée, ou du frère aîné d'un élève dans le coup, peut-être même du propre frère d'Ava. Ils attendaient tous que j'en parle la première pour se moquer de moi.

Oui, mais cette blessure à la tête ? La peau du crâne retournée ? Son cœur qui ne battait plus ? Comment tout cela pouvait-il faire partie d'une mise en scène ? Dans un film à grand budget peut-être, mais dans la réalité ? A Eden, Michigan ?

La voix de James m'arracha de mes pensées :

— Quand on parle du loup...

Sourcils froncés, il regardait par-dessus mon épaule. Je n'eus pas besoin de me retourner pour savoir qui s'approchait de nous.

— Kate !

Ava avait retrouvé son entrain et sa voix suraiguë.

Sans attendre que je l'y invite, elle prit place à côté de moi. Plus tendue que jamais, je serrai si fort ma pomme que je sentis mes doigts s'enfoncer dans sa pulpe.

— Euh, salut, Ava...

Son arrivée, tonitruante presque, me laissait sans voix.

— Tu as passé un bon week-end ?

Elle étendit les jambes sous la table et déposa son plateau devant elle. Son déjeuner consistait en un sandwich au poulet et une pleine assiette de pommes dauphine. Comment faisait-elle pour manger tous les jours ce genre de choses et rester aussi mince ?

— Très bon. Repos, baignade, tout ça...

Elle mordit dans son sandwich et poursuivit, sans prendre la peine d'avaler :

— J'ai essayé de t'appeler, mais ça sonnait tout le temps dans le vide. Tu crois que mon père m'a donné un mauvais numéro ?

Je faillis m'étrangler avec ma pomme. Ainsi, c'était elle ?

— N-non. C'était bien chez moi...

J'adressai un regard à James, le priant silencieusement d'intervenir ; malheureusement, il

semblait mettre un point d'honneur à ne pas lever les yeux sur nous.

— Mais je n'ai pas décroché, parce que j'étais malade, finis-je par répondre.

— Et, maintenant, ça va mieux ?

— Oui, ça va mieux.

— Génial ! Tant mieux ! Je m'étais dit que tu pourrais passer à la maison un de ces soirs. Nous avons une piscine, et j'ai pensé que je pourrais t'apprendre à nager.

Est-ce que j'avais bien entendu ? Elle voulait que j'aille me baigner avec elle après tout ce qui s'était passé ?

— Je n'y tiens pas vraiment, Ava...

Après les événements de vendredi soir, j'avais bien l'intention de ne plus jamais m'approcher d'un plan d'eau de ma vie. Et vu le sale tour qu'elle m'avait joué, je trouvais particulièrement gonflé de sa part — et ingrat ! — d'enfoncer davantage le clou.

Elle fit la moue. Pas très difficile pour elle de deviner dans quelles dispositions je me trouvais à son égard.

— Tu ne m'en veux pas pour ce qui s'est passé, hein ?

Sans doute me faisais-je des idées, mais elle me semblait presque nerveuse.

— Je veux dire...

— Ava, pourquoi est-ce que tu es venue t'asseoir à ma table ?

Son visage se décomposa, et elle reposa son sandwich dans son assiette.

— J'ai rompu avec Dylan.

— Quoi ?

Du regard, je lançai un nouvel appel au secours à James, mais il en était à présent à la construction d'un château fort en frites.

— Je croyais que tu l'aimais, repris-je.

— C'est vrai. Je l'aime...

— Alors pourquoi ?

— Parce que.

Elle jeta un regard furtif en direction de la table où étaient rassemblés les athlètes du lycée. Une bonne douzaine de paires d'yeux étaient fixés sur nous.

Baissant la voix, elle chuchota :

— Tu as vu ce qui s'est passé, non ? J'ai plongé dans la rivière et je me suis retrouvée au bout de je ne sais pas combien de temps allongée sur l'herbe avec le mal de crâne du siècle.

Je haussai les épaules avec une nonchalance feinte.

— Tu t'es cognée en sautant, et je t'ai sortie de l'eau avant que tu te noies. Ce n'est pas un drame.

— Bien sûr que si !

De nouveau, elle baissa le ton :

— J'étais couverte de sang ! D'où est-ce qu'il venait, Kate ? Quand ma mère m'a vue en rentrant, elle a failli avoir une attaque. J'ai été obligée de lui dire que c'était ton sang.

— Sauf que ce n'était pas le cas...

Nos regards se croisèrent longuement. Ses yeux étaient rougis et elle semblait encore lutter contre les larmes.

— Je sais, murmura-t-elle. Que m'est-il arrivé ?

En face de moi, James s'était figé. Il avait ôté ses écouteurs de ses oreilles. Maintenant, en plus de raconter ce qui s'était passé à Ava, j'allais devoir de surcroît le lui expliquer. Il ne me croirait

pas et il aurait raison — personne de sensé ne pouvait me croire. Même *moi*, je n'étais pas certaine de ce dont je me souvenais de cette nuit, et je n'avais toujours pas complètement écarté la possibilité qu'il s'agisse d'un traquenard particulièrement élaboré, voire d'un complot généralisé contre moi.

Ava me dévisageait d'un air tendu, suspendue à mes lèvres. Son désarroi semblait sincère. Je compris que je ne pourrais pas m'en sortir avec un mensonge. Et puis, même s'ils me prenaient pour une folle, le besoin de me confier à quelqu'un pour discuter de ce qui s'était produit était trop fort : j'avais besoin d'interlocuteurs pour comprendre, trouver peut-être une explication rationnelle à tout cela.

Je me lançai, n'omettant aucun détail.

Quand j'eus achevé mon récit, Ava me fixait, le regard éperdu.

— Oh ! Kate... tu as vraiment sauté dans la rivière pour me sauver ?

Je répondis par un haussement d'épaules désinvolte — désinvolture que j'étais loin d'éprouver, car leur parler ne m'avait pas soulagée du malaise profond que me laissait cet épisode — , mais, avant que j'aie eu le temps de dire ouf, elle s'était jetée sur moi pour me prendre dans ses bras et enfouir son visage dans mon cou. Au bout d'un temps qui me parut interminable, elle me libéra, non sans garder les deux mains posées sur mes épaules.

— Personne n'a jamais rien fait d'aussi gentil pour moi. Quand j'ai essayé d'en parler à Dylan...

Elle s'interrompt, les larmes aux yeux.

— Il s'est moqué de moi et m'a dit d'arrêter d'inventer n'importe quoi.

A la table des footballeurs, Dylan trônait au milieu de ses amis qui s'esclaffaient bruyamment. A côté de moi, Ava paraissait effondrée.

— Alors c'est pour ça que tu as rompu ? demandai-je.

— Ça n'a pas d'importance, répondit-elle en jouant machinalement avec son sandwich. Dans une semaine, il me suppliera à genoux pour que je revienne. Parlons plutôt de cet Henry. Tu lui as vraiment promis quelque chose ? Qu'est-ce qu'il voulait exactement ?

Du coin de l'œil, je vis James lever la tête, l'air très intéressé.

— Je ne sais pas très bien, en fait. Il m'a demandé si je connaissais le mythe de Perséphone, et il a ajouté, comme si ç'avait un rapport, que l'équinoxe d'automne avait lieu dans deux semaines. En relisant l'histoire, il paraît que je comprendrais ce qu'il attend de moi. Je connais un peu ce mythe, mais, vraiment, je ne vois pas ce qu...

En face de moi, James se mit à fourrager dans son sac à dos et à déverser sur la table une série de livres et de classeurs. Ils atterrirent à grand bruit, attirant sur nous l'attention de la moitié du réfectoire. Je rentrai la tête dans les épaules tout en me demandant comment il arrivait à faire entrer tout ce fatras dans un si petit contenant, mais pour finir, il s'empara d'un gros bouquin que je reconnus comme étant notre manuel d'anglais. Il l'ouvrit d'un geste sec, apparemment au hasard, mais, quand je tendis le cou pour voir, je constatai que le hasard n'avait rien à voir avec tout ça.

— C'est l'histoire de Perséphone, dit-il.

Il y avait une illustration : une jeune fille émergeait d'une caverne, et une femme se tenait sur l'herbe, à l'entrée, les bras grands ouverts pour l'accueillir.

— La Reine de l'Enfer, indiqua James.

— L'Enfer ? s'exclama Ava en se penchant pour mieux voir. Quel Enfer ?

Le regard que lui adressa James aurait pu congeler un océan, mais elle ne le remarqua pas, ou si elle le fit, elle ne s'en émut pas.

— Celui où, selon les anciens Grecs, vont les morts. Le Tartare ? Les Champs Elysées ? Ça te

dit quelque chose ?

— Tu vois ce type ? demandai-je après avoir tourné la page.

Du doigt, je lui montrai un homme brun à demi dissimulé dans l'ombre de la caverne.

— C'est Hadès, le souverain des Enfers. Le prince des morts.

— Comme Satan, dit James.

— Non, pas comme Satan ! objecta Ava.

Il y avait une nuance de colère dans sa voix.

— Satan appartient à la religion chrétienne, poursuivit-elle, et son Enfer n'est pas le même.

Dans la mythologie, Hadès règne sur le monde des morts. C'est juste un... un type auquel on a confié leurs âmes. Ce n'est pas un démon. Il les trie, ou un truc dans ce genre...

Je lui lançai un regard étonné.

— Je croyais que tu n'y connaissais rien...

Elle haussa les épaules.

— J'ai dû entendre parler de deux ou trois choses, dit-elle avant de se remettre à examiner la page.

— Il l'a enlevée, poursuivit alors James.

Sa voix était soudain devenue si grave qu'elle me donna la chair de poule.

— Perséphone était en train de cueillir des fleurs dans un pré, quand Hadès, remarquant sa beauté, l'enleva, purement et simplement, et l'emporta avec lui en Enfer pour en faire sa reine. Là, Perséphone refusa de se nourrir. Pour la faire revenir, Déméter, sa mère, en appela au jugement de Zeus — le roi des dieux. Comme elle était la déesse de la Terre, le monde resta plongé dans le froid. Pour finir, Zeus obligea Hadès à libérer Perséphone, mais comme celle-ci avait entre-temps consommé sept pépins de grenade, le roi des dieux affirma qu'elle devrait désormais passer une partie de l'année aux côtés d'Hadès, devenu son époux. Ainsi, chaque fois qu'elle retourne avec lui, l'hiver survient. C'est par ce mythe que les Grecs expliquaient la succession des saisons, dans l'Antiquité.

Ce rappel des détails de l'histoire me laissa perplexe. Je ne comprenais toujours pas le rapport avec le marché que j'avais passé ni quelles pouvaient en être les implications.

— Hadès se sentait seul, et alors ? dit Ava. Ça ne fait pas de lui quelqu'un de mauvais. On n'est même pas certain, d'ailleurs, qu'il ait retenu Perséphone contre son gré. Si ça se trouve, elle était d'accord...

Je me tournai vers James.

— Tu crois qu'Henry va essayer de faire la même chose avec moi ? Me retenir quelque part ?

— C'est ridicule ! lança Ava en s'esclaffant. S'il avait l'intention de t'enlever, il l'aurait déjà fait, pas vrai ? Ce n'est pas l'occasion qui lui a manqué quand on était dans les bois...

— Je ne sais pas, répondit James avec un sérieux qui m'inquiéta. C'est possible. Peut-être qu'il attend l'équinoxe d'automne pour le faire. Il aura lieu à la fin du mois de septembre. C'est bientôt là.

Il me scrutait d'un air grave, ses yeux bleus largement ouverts en une expression de réflexion intense.

— Et s'il avait dans l'idée de t'obliger à rester avec lui durant tout l'hiver ?

— Il ne s'attend quand même pas à ce que je laisse tout tomber pour emménager avec lui ? Que ce soit pour six mois ou pour la vie, d'ailleurs, répondis-je d'un ton bravache.

En réalité, je commençais vraiment à croire que cet Henry, pour une raison encore incompréhensible, aurait le pouvoir de m'y contraindre. Crainte que James confirma en déclarant :

— Il ne te demandera peut-être pas ton avis. Et dans ce cas, que va-t-il se passer ?

Un silence de plomb s'installa entre nous, seulement troublé par le brouhaha du réfectoire. Après quelques instants, je répondis, pour détendre l'atmosphère autant que pour me rassurer :

— Dans ce cas, je lui casserai la figure et la police viendra l'arrêter. Fin de l'histoire.

Sauf que ce n'était pas aussi simple : il restait encore le plus énorme, le plus impensable : ce qui s'était produit sur les berges de la rivière. Henry avait *réellement* ramené Ava d'entre les morts.

A ce moment, James referma son livre avec fracas, me faisant sursauter.

— Peut-être, dit-il, mais ça ne change rien au fait que tu as accepté d'épouser un parfait étranger.

L'équinoxe

Au cours des deux semaines qui s'écoulèrent ensuite, chaque fois que j'avais un moment pour y penser, je m'efforçais de me dire que la meilleure chose à faire était d'ignorer le marché conclu avec Henry, accepter de ne pas comprendre ce qui s'était passé la nuit où Ava avait sauté dans la rivière et passer à autre chose. De toute façon, même si j'avais eu le choix, l'état de santé de ma mère exigeait que je lui consacre toute mon attention.

Malheureusement, les jours où j'étais au lycée — et ils étaient nombreux ! — , ni James ni Ava ne comptaient me laisser en paix avec cela. Il ne se passait pas une fois sans qu'ils se disputent à voix basse pendant le déjeuner, allant parfois même jusqu'à oublier ma présence. James prenait l'étrange marché très au sérieux et semblait décidé à me convaincre de refuser. Selon lui, je ne savais rien d'Henry, qui devait avoir une ou deux cases en moins pour imaginer qu'il pouvait me demander de passer avec lui la moitié du reste de ma vie. Mais, à chaque argument que James avançait, Ava rétorquait avec une parade de son cru. Elle défendait ce mystérieux garçon bec et ongles, et il n'était pas sorcier de deviner pourquoi : sans lui, elle serait morte. Par conséquent, il était logique qu'elle pense lui devoir une certaine loyauté.

Tous deux avaient disséqué le mythe de Perséphone et y puisaient de quoi donner du poids à leurs arguments respectifs. Ils me harcelaient de questions au sujet de cette fameuse nuit : qu'est-ce qu'Henry m'avait dit, au juste ? Mais je leur avais déjà tout raconté. Une partie de moi s'inquiétait, bien sûr, surtout en leur présence, et comptait les jours jusqu'à l'équinoxe, mais j'étais trop occupée par ailleurs à soigner ma mère et à me demander combien de jours, encore, il me restait à passer avec elle, pour me sentir vraiment inquiète. Mes cauchemars ne me laissaient aucun répit et, après des journées bien remplies, je ne dormais guère plus de quelques heures la nuit. Heureusement, personne ne me faisait de réflexions sur les cernes noirs qui soulignaient mes yeux. Eden était une petite ville, et tout le monde était à présent au courant pour ma mère.

Quelques jours avant le début de l'automne, un soir que je rentrais à la maison après les cours, je la trouvai assise par terre au milieu du jardin envahi de mauvaises herbes. Elle était en train d'arracher toutes celles qui se trouvaient à sa portée. Immédiatement, je sentis affluer une vague de panique. M'extirpant de ma voiture, je me précipitai vers elle et m'agenouillai à ses côtés pour mieux voir son visage.

— Maman ! Tu devrais rester à l'intérieur pour te reposer !

Je ne comprenais pas où elle avait trouvé l'énergie pour se traîner jusque-là, mais j'étais bien certaine qu'elle allait s'épuiser. Je lançai un regard noir à Sofia, qui tricotait tranquillement, assise sous le porche.

Celle-ci haussa les épaules, jugeant bon de préciser :

— C'est elle qui a insisté.

— Je vais bien, Kate..., protesta ma mère, j'ai dormi toute la journée.

D'un geste de la main, elle me fit signe de la laisser, mais je tenais d'abord à l'examiner de plus près. Sa peau était pâle et aussi fine que du papier de soie, mais ses yeux brillaient d'un éclat que je n'avais pas vu depuis bien longtemps.

— Allez, viens, dis-je en la prenant délicatement par le coude afin de l'aider à se relever.

Mais elle demeura obstinément assise, et comme j'avais peur de la blesser en tirant plus fort, je renonçai à la convaincre de rentrer.

— Juste quelques minutes de plus, dit-elle. Il y a des siècles que je n'ai pas mis les pieds dehors. Ça me fait tellement de bien d'être au soleil !

Je me remis à genoux à côté d'elle. Il me paraissait inutile de protester.

— Alors je vais t'aider.

Les plates-bandes étaient envahies de mauvaises herbes. Depuis combien de temps ce jardin n'avait-il pas été entretenu ?

A ces mots, le visage de ma mère s'éclaira.

— C'est une excellente idée, ma chérie. Commence à arracher, tu veux ?

C'était plutôt salissant, comme travail, mais nous continuâmes de nettoyer ensemble le carré de terre qu'elle avait commencé à dégager. Elle était trop faible pour gaspiller son énergie à ce genre d'occupation, selon moi, mais quand elle avait une idée en tête, il était impossible de l'en détourner.

— Je reviens dans quelques minutes, annonça Sofia depuis le porche.

Elle rentra dans la maison et referma la porte derrière elle, nous laissant en tête à tête. Tout en tirant de toutes mes forces sur une tige presque aussi haute que moi, j'observais ma mère du coin de l'œil. Au premier signe de défaillance, je l'embarquais à la maison, qu'elle soit d'accord ou non !

Mais je devais bien admettre qu'il y avait des jours qu'elle ne s'était pas montrée aussi dynamique et lucide. J'avais passé sous silence ce qui s'était produit pendant la prétendue fête pour éviter de l'inquiéter mais, entre la date de l'équinoxe qui approchait et les perpétuelles disputes entre Ava et James au sujet de ma promesse, je ressentis soudain l'envie de me confier à elle. Peut-être pas de lui raconter toute l'histoire, mais au moins de lui en raconter une partie. Jamais auparavant je ne lui avais caché quoi que ce soit, et je n'aurais plus guère d'occasions de lui parler de cette étrange affaire.

— Maman ? Tu connais le Manoir d'Eden ?

— Bien sûr.

Un pli se creusa au milieu de son front tandis qu'elle s'attaquait à une racine particulièrement tenace.

— Pourquoi ?

Je glissai ma main sous la sienne pour attraper la tige et l'aider à la déraciner. Après quelques secondes d'efforts conjugués, nous parvînmes à l'arracher dans une pluie de terre et de poussière.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un nommé Henry qui habite là-bas ?

A ces mots, elle se redressa sans chercher à dissimuler son étonnement.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Parce que.

Mal à l'aise, je changeai de position. Mes genoux commençaient à me faire mal. Je savais que j'aurais dû tout lui raconter, mais je craignais qu'elle ne cherche à agir pour me protéger. Par-dessus tout, j'avais peur de l'effrayer, et des effets que cette frayeur pourrait avoir sur son état.

Alors je mentis.

— J'en ai entendu parler par des élèves du lycée, et je me demandais juste si tu savais des choses sur lui, ou sur les gens qui habitent le manoir...

Ses épaules s'affaissèrent et elle tendit le bras pour attraper une longue mèche de mes cheveux et la replacer derrière mon oreille.

— Si tu tiens vraiment à aborder des sujets qui fâchent, on pourrait peut-être commencer par parler de ce qui se passera après mon décès...

Mes préoccupations au sujet d'Henry s'évanouirent aussitôt et je bondis.

— Il est temps de rentrer.

— Je rentrerai quand tu auras accepté de me parler, Kate...

— Mais je suis en train de te parler ! S'il te plaît, maman, rentrons, maintenant. Tu vas aggraver ton état.

— Je ne vois pas comment, dit-elle avec un sourire sans joie. Alors, on en parle ?

Je fermai les yeux, retenant mes larmes, saisie, une fois de plus, par le sentiment déchirant d'une incroyable injustice. Il *fallait* qu'il nous reste encore du temps, à toutes les deux... Je n'étais pas prête à l'idée de la perdre. Si elle avait tenu le coup jusque-là, elle pouvait tenir encore quelques mois de plus. Jusqu'à Noël, n'est-ce pas ? Encore un Noël ensemble, juste un, et ensuite je pourrais me résoudre à lui faire mes adieux. Il y avait quatre ans que je faisais chaque année la même prière et, jusque-là, ça avait marché.

— Je ne veux pas te manquer, Kate. Il faut que tu vives par toi-même, trésor, sans que je sois un boulet pour toi. Surtout pas quand je serai partie...

Qu'est-ce que cela signifiait, vivre par moi-même ? J'ignorais comment je devrais m'y prendre. Ma mère était ma meilleure amie — et la seule — depuis quatre ans. Qu'attendait-elle de moi ? Que je fasse mes bagages et que je l'oublie ?

— Je veux que tu tombes amoureuse et que tu fondes ta propre famille, une famille qui te durera plus longtemps que celle que j'ai construite.

Elle me saisit la main et l'étreignit doucement.

— Trouve-toi quelqu'un de gentil et ne le laisse jamais partir, d'accord ?

J'avais la sensation d'être en train de me noyer. Envisager l'avenir sans elle était insupportable.

— Maman, je ne sais pas comment on fait tout ça !

Elle m'adressa un sourire triste.

— Au début, personne ne sait jamais, Kate. Mais tu es prête, je te le promets. J'ai fait tout ce que j'ai pu.

Elle s'interrompit un instant, le regard posé sur nos mains enlacées.

— Tu es prête, et tu vas très bien t'en sortir. Tu vas faire l'impossible, et même si tu crois que je ne serai plus à tes côtés, en réalité je serai toujours là. Je ne te quitterai jamais — n'oublie pas ça, d'accord ? *Je ne te quitterai jamais*... Parfois, tu auras l'impression que je suis partie, mais je serai toujours là quand tu auras besoin de moi.

Je resserrai ma main autour de ses doigts et, de l'autre, m'essuyai les yeux. En dépit de tous mes efforts pour me contenir, j'étais complètement désespérée. Je n'arrivais pas à imaginer ma vie sans ma mère ; je m'y refusais de toute façon. Mais c'était une réalité que j'allais pourtant devoir affronter bientôt, bien trop vite, et à laquelle je n'étais pas préparée.

— Promets-moi que tu resteras toi-même et que tu feras ce qui te rend heureuse, quoi qu'il arrive, poursuivit-elle en prenant ma main entre les siennes. Tu es destinée à de grandes choses, mon cœur, mais plus tu lutteras contre toi-même, plus ce sera difficile. Quels que soient les obstacles qui

te barrent la route, rappelle-toi que tu peux tous les surmonter si tu en as la volonté. *Tous*, Kate...

Elle sourit, et cela suffit à faire disparaître toute la force qui me restait.

— Tu es beaucoup plus forte que tu ne le penses. Tu me promets que tu feras ton possible pour être heureuse ?

J'aurais voulu lui dire que je ne savais pas comment être heureuse sans elle, que je ne savais pas qui j'étais quand elle n'était pas là et qu'elle se trompait. Je n'étais pas forte, en tout cas pas assez pour faire ce qu'elle me demandait. Mais, en voyant son regard implorant, je mentis une seconde fois.

— Je te le promets...

— Merci. Il me sera plus facile de partir en sachant que tout ira bien pour toi.

Incapable de répondre, je l'aidai à se remettre debout. J'époussetai la terre qui maculait ses genoux et, laissant les mauvaises herbes déracinées au milieu du jardin, je la soutins jusqu'à la maison. De toutes mes forces, je souhaitais qu'elle n'eût jamais à partir.

* * *

Le lendemain, alors que le professeur de français nous rasait avec son cours sur l'accord du participe passé, la porte de la classe s'ouvrit et Irène entra dans la salle. Toutes les têtes, la mienne comprise, se tournèrent vers elle. Mais c'est sur moi seule que son regard se posa.

L'air me manqua subitement. Non, ce n'était pas arrivé ! Pas déjà. Pas déjà... non...

Je me levai comme un automate, avant même qu'elle prononce un seul mot, consciente que les yeux d'Ava et de James, dans mon dos, s'étaient braqués sur moi. Puis je traversai la classe d'un pas mal assuré, au milieu des chuchotements.

Une fois que nous fûmes dans le couloir, la porte de la salle soigneusement refermée derrière nous, Irène dit d'une voix douce :

— L'infirmière de ta mère vient d'appeler.

— Elle est morte ?

— Non.

Un flot de soulagement m'envahit.

— Elle est à l'hôpital, reprit-elle.

Je ne la laissai pas en dire davantage. Tournant les talons, je partis en courant dans le couloir.

* * *

— Kate ?

L'après-midi était fort avancé, et j'étais assise dans la salle d'attente du service où ma mère avait été admise, à bout de forces. J'avais passé les trois dernières heures seule, feuilletant une pile de magazines sans parvenir à en lire un mot, attendant le verdict des médecins.

— James !

Les jambes flageolantes, je me levai et le serrai contre moi, comme si ma vie en dépendait. L'étreinte s'éternisa un peu, mais j'avais besoin de sentir le réconfort de ses bras autour de moi. Il y avait si longtemps que c'était moi qui tenais dans mes bras quelqu'un de fragile.

— Ils ne veulent pas me dire...

— Je sais, Irène m'a expliqué.

— J'ai tellement peur que ce soit la fin ! Je n'ai même pas pu lui dire au revoir. Je n'ai pas pu

lui dire que je l'aimais !

— Elle le sait, murmura-t-il en me caressant les cheveux. Je te promets qu'elle le sait.

Pendant les heures qui suivirent, James resta avec moi, disparaissant seulement le temps d'aller nous chercher de quoi manger. Il était à mes côtés quand le médecin apparut enfin pour confirmer mes pires craintes : ma mère était dans le coma et ne se réveillerait pas ; cette fois, c'était vraiment la fin.

James m'accompagna dans la chambre où elle reposait. Son corps mince, allongé sur le lit et relié à d'innombrables machines, semblait presque irréel sous le drap. Elle avait le teint plombé et, même si le médecin ne me l'avait pas dit, j'aurais deviné que ses heures étaient comptées. Je me reprochai alors violemment de l'avoir laissée rester dehors, la veille, et faire du jardinage. C'était ma faute. Si elle ne s'était pas épuisée de cette façon, elle ne serait peut-être pas dans cet état.

Je ne la reconnaissais plus dans ce corps mourant. Ce n'était pas cette image que je voulais garder d'elle — une coquille vide, l'ombre inerte de celle qu'elle avait été. Pourtant, je m'accrochais à elle, espérant encore un miracle.

Peu avant 22 heures, une infirmière entra pour me dire que les heures de visite touchaient à leur fin. Quelques minutes plus tard, j'étais encore à côté d'elle, incapable de me résoudre à la laisser.

— Kate...

James s'était approché. Je me raidis en sentant sa main sur mon épaule.

— Plus tôt tu rentreras dormir, plus tôt tu pourras revenir la voir demain matin. Allez, viens... Je vais te reconduire chez toi.

— Ce n'est plus chez moi, répondis-je d'une voix blanche, le suivant à contrecœur.

Il prit le volant. Pendant tout le trajet, je restais muette, perdue dans la contemplation du paysage. Il ne chercha pas à engager la conversation, et je lui en fus reconnaissante.

Il ne prit la parole qu'une fois la voiture garée dans l'allée devant chez moi. Le moteur tournait encore au ralenti, et l'autoradio diffusait de la musique, mais le volume était si faible que j'avais du mal à reconnaître le morceau. J'étais paralysée d'angoisse et de chagrin. Je ne voulais pas retourner dans cette maison. Cela faisait des années que je me préparais au pire mais, maintenant que j'y étais confrontée, l'idée de rester seule me paraissait insupportable.

— Ça va aller ?

— Oui.

James eut un sourire triste.

— Je passerai te prendre demain matin, sans faute.

— Je n'irai pas en cours.

— Je sais, répondit-il sans me quitter des yeux. Je t'emmènerai à l'hôpital.

— James... tu n'es pas obligé.

— A quoi serviraient les amis, alors ? Tu es mon amie, Kate. Et tu es malheureuse. Je veux prendre soin de toi. Il n'y a rien qui compte davantage à mes yeux.

Je ne pus plus contenir les larmes que j'avais retenues la journée durant. Je me penchai au-dessus du siège conducteur et m'effondrai dans ses bras. Je ne savais plus où j'en étais, ni ce que je devais faire, mais sa présence m'empêchait de sombrer totalement dans le désespoir. Je n'avais jamais eu un ami comme lui, capable de tout laisser tomber pour me tenir compagnie pendant des heures au chevet de ma mère mourante. En arrivant à Eden, je m'attendais à me retrouver dans la solitude la plus noire après sa mort et, au lieu de cela, j'avais trouvé James. S'il existait une seule raison de rester à Eden, c'était lui.

— Prends au moins la voiture... Je ne veux pas que tu rentres à pied dans le noir.

Il allait protester mais, me redressant, je lui lançai un regard si déterminé qu'il ne put

qu'acquiescer.

— Merci.

J'eus du mal à m'arracher de ses bras et, quand je sortis enfin de la voiture, j'avais encore les joues couvertes de larmes. Mais quelle importance ?

A côté de l'allée, j'aperçus le carré de terre que nous avions défriché dans le jardin et le tas de mauvaises herbes abandonné sur la pelouse.

— A demain ! me cria James depuis le bout de l'allée.

Incapable de parler, je hochai la tête et lui fis un signe de la main.

Le parfum de ma mère flottait dans la maison. Sa présence était partout. Je me mis à errer sans but dans toutes les pièces, caressant au passage toutes les surfaces qui me tombaient sous la main, le regard fixe dans l'obscurité. Cette nuit marquait la fin de toute une partie de ma vie. Je devais me préparer à de longues années de solitude, et je ne savais pas comment j'allais faire pour affronter le vide sidéral qui m'attendait.

* * *

A minuit, la sonnette de l'entrée retentit. Je m'étais pelotonnée dans le lit de ma mère sans prendre la peine de me déshabiller, et il fallut une deuxième sonnerie, plus appuyée que la première, pour que je me décide à aller répondre. Même alors, le cerveau embrumé, je pris mon temps pour m'extraire du lit et descendre l'escalier. L'oreiller de ma mère serré contre ma poitrine, j'ouvris la porte, m'attendant à trouver James.

C'était Henry.

— Salut, Kate...

Sa voix avait la douceur du miel.

— Tu te souviens de moi ?

Comment aurais-je pu l'oublier ?

— Oui, répondis-je d'une voix rauque. Tu es Henry.

— Absolument.

Il y avait quelque chose de triste derrière son sourire, un sentiment qui ne m'était que trop familier.

— Je te présente Walter, mon valet...

La main encore posée sur la poignée de la porte, je tendis légèrement la tête et posai les yeux sur le second de mes visiteurs. C'était un homme bien plus âgé qu'Henry. Il avait les cheveux gris, la peau fripée, et les traits du visage tirés.

— Bonsoir, dis-je, mal à l'aise.

— Mademoiselle Winters, me salua-t-il avec un sourire chaleureux. Pouvons-nous entrer ?

Je hochai la tête et ouvris la porte en grand. J'étais d'un calme étrange, si on pouvait d'ailleurs appeler « calme » cet état d'apathie dans lequel m'avaient laissée toutes les larmes que j'avais versées. Qu'ils soient ou non venus pour me kidnapper m'importait à cet instant assez peu. Et puis je n'étais pas véritablement inquiète. Ava avait raison : si Henry avait eu l'intention de m'enlever, je serais déjà, à l'heure qu'il est, ligotée et bâillonnée à l'arrière d'une camionnette.

Je les escortai jusque dans le salon. Après avoir allumé la pièce, je m'assis dans le fauteuil, ne leur laissant d'autre choix que de prendre place tous les deux sur le canapé. Henry s'y installa comme s'il était déjà venu des milliers de fois à la maison.

Sous la lumière, je distinguais pour la première fois clairement son visage. Il était jeune et

incroyablement beau.

— Sais-tu quel jour nous sommes ?

Je n'étais même plus certaine du mois, mais il n'y avait qu'une seule raison pour qu'il s'invite chez moi au beau milieu de la nuit.

— C'est l'équinoxe d'automne, non ?

— Tout à fait. Est-ce que tu as relu le mythe de Perséphone ?

J'acquiesçai.

— Et est-ce que tu es prête à remplir ta part du contrat ?

Je considérai mes visiteurs l'un après l'autre, me disant avec un détachement qui m'étonna que, finalement, ils étaient bien venus pour m'enlever.

— Je ne suis pas très sûre d'avoir compris en quoi consiste ce contrat.

Ce fut Walter qui prit la parole.

— En échange de la vie de ton amie, tu as accepté de passer l'automne et l'hiver qui viennent au Manoir d'Eden. Ainsi que chaque automne et chaque hiver de ta vie.

Ces paroles me sortirent d'un coup de ma léthargie, agissant sur moi comme une gifle. Je lui lançai un regard interdit.

— Pardon ?

— Tu seras notre invitée, bien entendu, s'empressa-t-il d'ajouter. Tu seras reçue et traitée avec le plus grand respect, et tu disposeras de tout le confort que tu peux souhaiter.

— Attendez...

Je me levai si vite que ma tête se mit à tourner. Refusant de tituber devant eux, je luttai contre le vertige.

— Vous voulez dire que, jusqu'à la fin de ma vie, je vais devoir passer six mois de l'année avec Henry ? C'était ça, le marché ?

— Evidemment !

D'un geste de la main, Henry imposa le silence à Walter et se mit lui aussi debout.

— Je suis conscient que ce ne sera pas facile, sans compter que tu devras affronter certaines... épreuves. Mais je t'assure que je ferai mon possible pour assurer ta sécurité et ton bonheur. Durant les six autres mois de l'année, tu feras ce que tu souhaites. Tu pourras mener une autre vie, complètement distincte. Tu auras ton entière liberté. Et pendant que tu seras en ma compagnie, tu seras traitée comme une reine, je peux te l'assurer. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te rendre heureuse.

Il était sérieux. On ne pouvait plus sérieux, même. Tous les détails du mythe me revinrent à l'esprit, et mon sang se glaça.

— Tu veux que je sois ta *femme*, c'est ça ?

— Je ne suis pas en train de te proposer le mariage, Kate. Une fois que ta mère sera... ne sera plus là, tu n'auras plus rien qui te retienne ici, et je t'offre la chance de vivre une existence dont tu n'as pas idée.

Comment savait-il, au sujet de ma mère ?

— Je ne coucherai pas avec toi, si c'est ça que tu essaies de me dire...

Henry et Walter échangèrent un regard amusé.

— Je t'assure que tout ce qui m'intéresse, c'est le plaisir de ta compagnie. Un plaisir purement platonique.

Quelque chose me disait qu'il avait autre chose à y gagner mais, quoi qu'il en soit, je ne devais lui laisser aucune illusion sur ma position.

— Ma réponse est non, Henry. Je n'irai pas vivre au manoir, quel que soit ce qui tu as à m'y offrir. Et maintenant, si ça ne vous ennuie pas, il faut que j'aille dormir...

Ils ne protestèrent pas. Je les raccompagnai tous deux jusqu'à la porte que je leur tins ouverte pour leur ôter toute envie de s'attarder. Alors qu'il allait sortir, Henry s'arrêta net et se retourna. Il se tenait à moins d'un mètre de moi, et son incroyable beauté me frappa de nouveau. J'eus soudain du mal à me rappeler exactement en quoi un séjour de six mois en sa compagnie était tellement inconcevable.

— Est-ce que tu comprends ce qui va arriver, si tu ne respectes pas ta part du contrat, Kate ?

Bon, voilà au moins qui remettait les pendules à l'heure. Ce type était aussi fou qu'il était beau.

— Je n'en sais rien et, franchement, je m'en fiche ! Maintenant, partez.

— Je te donne jusqu'à minuit demain, dit-il en rejoignant Walter sous le porche. Je crains de ne pas pouvoir attendre plus longtemps. Réfléchis bien à mon offre, Kate. Je n'aurai pas l'occasion de la réitérer.

Pour toute réponse, je lui claquai la porte au nez, m'efforçant de ne pas prêter attention à la violence du tremblement qui agitait mes mains.

* * *

James passa me chercher le lendemain matin. Il avait poussé la gentillesse jusqu'à m'apporter un bagel ; j'en picorai quelques bouchées tandis que nous roulions vers l'hôpital. A vrai dire, je n'avais aucun appétit. Comme la veille au soir, il ne chercha pas à engager la conversation, respectant mon silence et les pensées dans lesquelles j'étais tout absorbée.

A l'hôpital, je m'installai au chevet de ma mère, sa main entre les miennes, mes yeux ne quittant pas son visage immobile. Et tandis que les heures passaient, n'apportant aucun changement à son état, une idée se fit jour dans mon esprit. Un espoir fou, plutôt qu'une idée. L'envie de croire à l'irrationnel, le besoin de me raccrocher à n'importe quoi, fût-ce une chimère. Si Henry avait ressuscité Ava — si ce miracle n'était ni le produit de mon imagination ni une blague de mauvais goût —, pourquoi n'aurait-il pas également le pouvoir de sauver la vie de ma mère ?

Non, je ne devais pas me laisser habiter par une pensée pareille. Ce qui s'était passé au bord de la rivière était tout simplement inconcevable, impossible. J'avais mal vu, mal évalué les choses dans mon affolement, ou peut-être s'agissait-il tout simplement d'un canular qu'Ava n'avait pas encore osé me confesser. Je ne pouvais pas me raccrocher à un espoir fondé sur du vent, pas alors que je devais me préparer à la mort imminente de ma mère. Son cancer n'était pas une illusion, et ce n'était pas un tour de passe-passe qui allait en arrêter les effets ravageurs. Ma mère avait survécu des années de plus que ce qu'avaient annoncé les médecins, et j'étais consciente d'avoir eu de la chance, beaucoup de chance, que ce sursis lui soit accordé. Pourtant, à la regarder partir, impuissante, je n'arrivais pas à m'en sentir reconnaissante.

A la fin de la journée, alors que nous traversions lentement le parking de l'hôpital pour rejoindre ma voiture, je racontai à James les événements de la nuit précédente.

— Tu es en train de me dire qu'ils ont débarqué comme ça, sans prévenir ?

Je hochai la tête avec lassitude ; j'étais trop vidée pour revenir plus longuement sur l'incident.

— Ils ne se sont pas montrés malpolis ni rien, mais c'était... bizarre.

Il m'ouvrit la portière côté passager et je me glissai sur le siège. Il attendit d'avoir lui-même pris place derrière le volant pour déclarer :

— Tu ne peux pas y aller, Kate.

— Je n'en ai pas l'intention. Si la situation était inversée, ma mère ne me quitterait jamais.

— Parfait, alors...

Nous démarrâmes. En face de nous, le soleil se couchait. Les yeux rivés droit devant moi, je rassemblai mon courage pour lui parler de ce qui m'avait taraudée toute la journée.

— James... Et si Henry avait le pouvoir de sauver ma mère, comme il a sauvé Ava ?

— Tu imagines ce qu'il exigerait de toi en contrepartie ?

— Je ne sais pas. Mais, quel que soit le prix, ça en vaudrait la peine. Tout ce que je veux, c'est qu'elle vive.

Il tendit le bras et posa sa main sur la mienne.

— Je comprends, Kate, mais quelquefois il faut se résoudre à voir partir les personnes que l'on aime.

Une bouffée de chaleur envahit mon visage et ma vision se brouilla. C'est incroyable, le pouvoir de certains mots sur notre émotivité. Je me détournai vers la vitre, le regard fixe.

— A ton avis, que va-t-il se passer si je refuse d'aller le rejoindre ? Tu crois qu'il fera du mal à Ava ? Nous avons passé un marché : s'il la sauvait, je devais faire ce qu'il voudrait.

— Il ne lui fera rien, m'assura James.

Pourtant, du coin de l'œil, je vis qu'il serrait nerveusement le volant.

— Pas s'il est un tant soit peu humain.

Du revers de la manche, je m'essuyai les yeux.

— Je ne suis pas vraiment certaine qu'il le soit.

* * *

Quand j'arrivai à la maison, je trouvai six messages sur le répondeur. Le premier, en provenance du lycée, demandait où j'étais. Les cinq autres étaient d'Ava, dont la voix semblait de plus en plus inquiète à chaque message.

En dépit de ma fatigue, je la rappelai. Entendre sa voix me fit du bien, même si son enthousiasme permanent et son verbiage m'agaçaient un peu. Comme souvent, elle parla pour deux, sans s'offusquer de mon quasi-mutisme. James avait beau affirmer qu'il ne lui arriverait rien, je n'arrivais pas à être totalement rassurée. Certes, je ne la connaissais que depuis quelques semaines et notre premier contact avait été plutôt désagréable, mais, depuis l'incident de la rivière, je me sentais responsable d'elle. Je ne pouvais plus rien faire pour ma mère, mais si quelque chose arrivait à Ava par ma faute, je ne m'en remettrais pas.

— Ava ? dis-je alors que nous étions sur le point de raccrocher.

— Oui ? répondit-elle d'une voix distraite.

— Fais-moi plaisir : ce soir, fais attention à toi, d'accord ? Ne commets aucune imprudence, genre grimper sur une échelle ou caresser un lion.

— D'accord, répondit-elle en riant. Je t'appelle demain matin. Embrasse ta mère pour moi.

Après son appel, je fus incapable de trouver le sommeil. Je regardai les minutes et les heures défiler sur l'écran de mon radioréveil et, quand l'affichage passa de 11 h 59 à 00 h 00, une appréhension subite me souleva l'estomac. Et si quelque chose arrivait vraiment à Ava ? Contre toute attente, nous étions devenues amies et j'étais censée la protéger, au lieu de m'opposer délibérément à l'homme qui, manifestement, la considérait comme lui étant redevable de sa vie. Ou, plus exactement, qui s'imaginait que c'était moi qui lui en étais redevable et que ma vie lui appartenait.

Mais je n'avais pas envie de penser à Henry, de revenir sur la nuit où il avait ramené Ava à la

vie près de la rivière, encore moins de réfléchir à son offre et surtout de la prendre au sérieux. A la place, je tentai de penser à ma mère, mais la seule image qui me venait d'elle était celle de son corps mourant étendu sur un lit d'hôpital.

Me retournant sur le ventre, j'enfouis mon visage dans mon oreiller. Il n'y avait plus grand-chose que je puisse faire, à présent, et me sentir aussi impuissante me rendait malade. Pourtant, ma décision était prise. Henry n'était qu'un fou. Je n'avais aucun miracle à attendre de lui pour ma mère. Je ne le reverrais plus jamais de ma vie.

* * *

Il était 7 h 30 quand une série de coups sur la porte d'entrée me réveillèrent en sursaut. Affolée à la pensée de ma mère et sans même me poser la question de savoir qui pouvait venir m'annoncer la nouvelle, je me précipitai en bas et ouvris la porte à la volée.

C'était James. James, qui semblait n'avoir pas fermé l'œil depuis la veille.

— James ? Que se passe-t-il ?

— C'est Ava.

Pétrifiée, j'attendis la suite.

— Elle est morte.

Le Manoir d'Eden

Ava avait été, paraît-il, victime d'une rupture d'anévrisme, mais je savais, moi, ce qu'il en était réellement. Ou plus exactement ce qui était à l'origine de cette rupture d'anévrisme...

Sur le trajet qui nous menait à l'hôpital, nous passâmes au ralenti devant le parking du lycée. La totalité des élèves semblait s'y être donnée rendez-vous, et ils sanglotaient tous dans les bras les uns des autres.

— Arrête-toi, dis-je à James.

— Quoi ?

— Arrête-toi ici, s'il te plaît.

— Pour quoi faire ?

Les yeux toujours rivés sur les élèves, je ne répondis pas et lui, ignorant ma requête, poursuivit sa route. Tandis que nous nous éloignons, je distinguais quelques visages affligés. J'en vis même qui détestaient Ava et qui étaient pourtant en larmes.

C'était ma faute. Toute cette tristesse. Toutes ces larmes... Ma faute. Et Ava, qui n'avait que dix-sept ans. Toute la vie devant elle... Sauf qu'elle était morte. A cause de moi. Si c'était une vie qu'il fallait à Henry, pourquoi pas la mienne ?

Quand nous eûmes complètement dépassé le bâtiment, j'enfouis mon visage dans mes mains, appuyant mes paumes le plus fort possible contre mes orbites. Mes yeux me brûlaient. Alors, c'était à cela que ressemblerait l'ensemble de ma vie ? J'allais voir mourir mes proches les uns après les autres ? Après Ava et ma mère, serait-ce le tour de James ?

Ava n'avait pas mérité ça ! Bien sûr, elle m'avait joué un sale tour. Elle m'aurait laissée seule sans état d'âme et Henry semblait la mépriser pour cela, mais il n'en avait pas pour autant le droit de lui ôter la vie et de bouleverser celle de sa famille ou même du reste de la ville. Et tout ça pourquoi ? Parce que je n'avais pas cru à sa menace ? Parce que je ne voulais pas passer la moitié de mon existence à accéder aux désirs d'un fou ? C'était ainsi qu'il réagissait quand on ne cédait pas à ses caprices ? En tuant quelqu'un ?

Je m'efforçai d'ignorer la petite voix dans ma tête qui me rappelait que, si Ava avait survécu cette nuit-là, près de la rivière, c'était en premier lieu grâce à lui.

— Kate..., dit James avec douceur en attrapant ma main. Ce n'est pas ta faute.

— Bien sûr que si ! répondis-je en retirant brusquement ma main. Si j'avais accepté l'offre d'Henry, on n'en serait pas là.

— Sans toi, elle serait morte il y a deux semaines.

— Non, c'est faux. Elle n'aurait jamais essayé de m'attirer dans ce piège idiot, si je n'avais pas

accepté de l'accompagner ce soir-là. Elle ne se serait pas fracassé le crâne si je ne m'étais pas installée à Eden. Rien de tout ça ne serait arrivé si je n'étais pas venue habiter ici !

— Alors tout est ta faute, juste parce que tu as emménagé à Eden, c'est ça ?

Il eut un haussement d'épaules irrité.

— C'est Ava, et elle seule qui a sauté tête la première dans cette rivière. Toi, tu as accepté de renoncer à la moitié de ta vie pour épargner la sienne. Tu lui as offert des semaines de sursis, tu comprends ça ?

— Quelques semaines de plus, tu crois que ça change quelque chose ? Rien de tout cela n'aurait dû arriver. Point final.

— Kate...

Je coupai court à ses protestations :

— Contente-toi de rouler, James. S'il te plaît.

De nouveau, je me détournai de lui. Le lycée était loin derrière nous maintenant. Comme il clignotait pour tourner en direction de l'hôpital, je secouai la tête, lui indiquant d'un geste de rester sur la route qui quittait la ville.

— Pour aller où ? demanda-t-il.

— S'il l'a ramenée une fois à la vie, il doit pouvoir le faire une deuxième fois.

James soupira.

— Si tu veux vraiment revoir Ava, croise les doigts pour que ce soit le cas.

* * *

Dix minutes plus tard, nous nous trouvions devant l'imposant portail, celui devant lequel ma mère avait voulu que je m'arrête, le soir de notre arrivée à Eden. Si j'avais su, alors, que j'y reviendrais si vite, et la raison pour laquelle j'y reviendrais, partagée entre fureur et désespoir... Comment Henry avait-il osé faire ça ? Qui était-il vraiment ?

Il fallait qu'il ramène Ava à la vie une fois encore. J'allais l'obliger à le faire, quoi qu'il m'en coûte !

Le portail était entrouvert, contrairement au soir où nous avons fait le détour, juste assez pour que quelqu'un puisse se glisser entre ses lourds battants.

— Tu ne devrais pas faire ça, Kate... Rien ne te garantit qu'il puisse ramener Ava et, une fois que tu seras entrée au manoir, rien ne te garantit non plus que tu pourras en ressortir.

— Je m'en fiche. Il faut qu'il la fasse revenir ! Si nécessaire, je l'y obligerai.

— Kate...

— Il faut que j'essaye, James. Je ne peux pas la laisser mourir. C'est impossible.

— Ne la confonds pas avec ta mère, répondit-il avec douceur. Quels que soient tes efforts pour rendre la vie à Ava, tu ne la sauveras pas, pas plus que tu ne sauveras ta mère.

Je refusais de me rendre à cette évidence. Henry avait déjà réalisé l'impossible et sous mes yeux. Il pouvait le faire de nouveau, j'en étais persuadée, tout comme j'étais persuadée, au fond de moi, que si je me pliais à sa volonté, il pourrait faire davantage — bien davantage — que sauver Ava.

— Ma décision est prise, et s'il y a la moindre chance que ça marche, je veux la saisir... S'il te plaît, James... S'il te plaît, laisse-moi essayer.

Pendant un instant, il garda le silence. Pour finir, il hocha la tête, me donnant la permission que je lui demandais.

— C'est bon, Kate. Fais ce que tu penses que tu as à faire...

Mes mains tremblaient tellement que j'eus du mal à détacher ma ceinture. James se pencha et la défit à ma place.

— Mais s'il ne plaisante pas ? ne put-il s'empêcher de demander, revenant à la charge. S'il veut vraiment que tu restes avec lui pendant six mois ?

— Eh bien je le ferai.

Je levai les yeux sur le portail colossal. Oui, j'étais prête à rester toute l'année même, si cela pouvait la sauver. *Les sauver.*

— Six mois, ce n'est pas la fin du monde.

James acquiesça, une lueur distante dans les yeux.

— Je t'attendrai, alors. Mais...

Il hésita.

— Tu crois vraiment qu'il est ce qu'il prétend ?

Les battements de mon cœur s'accéléraient.

— Je ne crois pas qu'il ait dit ce qu'il était.

James poussa un nouveau soupir. Ma décision le blessait, je le voyais bien, mais je n'avais pas le choix.

— Que penses-tu qu'il soit, Kate ?

Je me remémorai les paroles d'Ava.

— Quelqu'un de très seul...

Si Henry avait voulu me tuer, il l'aurait fait depuis longtemps. S'il tentait de me retenir en otage, je connaissais un moyen de lui échapper. Quoi qu'il en soit, s'il avait eu l'intention de me forcer la main, il m'aurait enlevée la veille, quand il s'était présenté à ma porte avec son valet. Il m'avait réellement laissé le choix. Jusque-là, tout ce que j'avais fait, c'était choisir la mauvaise option. A présent, je pouvais soit accepter la mort d'Ava, soit essayer d'y remédier — et j'en avais assez que les gens meurent autour de moi. Je ne laisserais pas la mort œuvrer une fois de plus. Pas si j'y pouvais quelque chose.

Toutes les promesses faites à ma mère me revinrent à la mémoire et, en cet instant, j'aurais aimé pouvoir lui parler. Elle aurait su ce qu'il fallait faire.

— Tu t'occuperas de ma mère, James ?

De toute évidence, il jugea inutile de m'assurer qu'elle serait toujours là à mon retour, aussi hypothétique qu'il soit.

— C'est promis. J'informerai aussi le lycée que tu ne reviendras pas.

— Merci.

* * *

Les pas qui me séparaient du portail furent les plus lourds que j'aie jamais faits ; mais si cela pouvait me permettre de ramener Ava, je voulais bien offrir ma liberté à Henry. Il ne s'était pas trompé lorsqu'il avait affirmé que, dans ma vie, je n'avais rien ni personne d'autre que ma mère. Quand elle serait partie, je ne serais plus qu'une coquille vide — une coquille qu'à présent je pouvais utiliser pour sauver Ava, dont la vie ne faisait que commencer. Pour ma part, le meilleur était derrière moi. Ma mère souhaitait qu'après sa mort je sois heureuse ; mais c'était impossible. Pas sans elle.

Je franchis le portail pour pénétrer dans la propriété et, aussitôt, l'atmosphère changea autour de

moi. Il faisait plus chaud, et je sentis dans l'air une sorte d'électricité dont je ne m'expliquais pas la provenance. J'avais à peine parcouru quelques mètres que le portail se referma derrière moi dans un claquement métallique. Je sursautai. En me retournant, je vis James appuyé à ma voiture, les yeux fixés sur moi. Je lui fis un signe de la main. Il me répondit par un sourire forcé.

Le chemin, bordé d'arbres plantés à intervalles réguliers, gravissait une colline. Il me fallut quelques minutes pour parvenir à son sommet. Là, le spectacle qui m'attendait me laissa un instant le souffle court de stupéfaction.

Devant moi s'étendait le manoir, si gigantesque que, même depuis la butte, je ne parvenais pas à distinguer ce qui se trouvait derrière. Le chemin par lequel j'étais arrivée se transformait en une route pavée qui le ceinturait, formant un ovale parfait.

Je n'avais jamais rien vu de pareil, excepté certains châteaux européens en photos, et j'étais certaine qu'il n'y avait aucun endroit comparable dans la Péninsule supérieure, peut-être même dans tout l'Etat. Sous le soleil, l'immense bâtiment lançait des éclats blancs et dorés.

Absorbée par ce spectacle, il me fallut quelques instants pour m'apercevoir que je n'étais pas seule. Une douzaine de jardiniers et d'ouvriers me dévisageaient, et je me sentis soudain mal à l'aise.

Je vis une femme s'empresse dans ma direction, relevant le bas de sa jupe pour grimper la colline. Au lieu de reculer, je restai fermement plantée à l'endroit où je me trouvais, partagée entre l'admiration, la peur et la détermination. Cet endroit était d'une beauté ahurissante, et il fallait que je voie Henry au plus vite.

— Bienvenue, Kate ! cria la femme lorsqu'elle fut à portée de voix.

Je n'en crus pas mes oreilles. C'était la voix de Sofia. A mesure qu'elle approchait, je reconnus en effet, sans erreur possible, l'infirmière qui s'était occupée de ma mère au cours des dernières semaines. Abasourdie, je la considérai sans un mot, mais Sofia se comporta avec un naturel déconcertant, comme si tout cela était parfaitement normal.

Quand elle me rejoignit enfin, les joues rosies par l'effort, elle souriait d'une oreille à l'autre. Me prenant familièrement le bras, elle dit :

— Nous nous demandions si tu allais te décider à venir, ma chérie. Comment va ta mère ?

Il me fallut une seconde pour retrouver ma voix.

— Très mal, répondis-je. Qu'est-ce que vous faites là ?

— J'habite ici.

Elle m'entraîna vers le manoir et je me laissai faire comme un automate, tant j'étais sidérée.

— Vous connaissez Henry ?

— Bien sûr, dit-elle. Tout le monde connaît Henry !

— Vous aussi, vous pouvez ressusciter les morts ?

— Et toi, Kate, le peux-tu ?

— Il faut que je voie Henry !

— Je sais, ma chérie. Je sais... C'est là que nous allons.

Elle me conduisit sur la route pavée vers l'entrée du manoir, jusqu'à de grandes portes vitrées qui s'ouvrirent à notre arrivée sans qu'elle ait esquissé un geste. Au lieu de la suivre, je m'arrêtai pour prendre le temps de regarder autour de moi.

L'extérieur n'était rien, comparé à la splendeur du hall d'entrée. Le décor était simple et de bon goût, pas du tout tape-à-l'œil, et pourtant loin d'être ordinaire.

Le sol était pour l'essentiel en marbre blanc, et je distinguais un luxueux tapis à l'autre bout du hall. Les murs et le plafond étaient tapissés de miroirs, faisant paraître les lieux plus vastes encore.

Par terre, au centre de la pièce, un disque de cristal était incrusté dans le marbre, constituant, de

loin, l'élément le plus impressionnant du décor. Il vibrerait d'éclats chatoyants, de couleurs qui semblaient danser, s'unissant les unes aux autres puis se séparant de nouveau. Je réalisai soudain que j'avais la bouche grande ouverte, comme les enfants devant un magicien ou une vitrine de magasin de bonbons, mais peu m'importait. Tout ce qui m'entourait était d'une intensité irréaliste, et j'avais du mal à croire que je me trouvais toujours dans le Michigan.

— Kate ?

Je m'arrachai à regret à ce fabuleux spectacle. Sofia se tenait à quelques pas devant moi, un sourire hésitant sur les lèvres.

— Désolée, dis-je.

Je m'empressai alors de la rejoindre, contournant pour ce faire le disque de cristal comme je l'aurais fait d'un bassin rempli d'eau.

— C'est tout simplement...

— Magnifique, compléta-t-elle avec gaieté.

— Oui, approuvai-je platement.

Rien d'autre ne me venait, aucun qualificatif pour renchérir ; je m'attendais si peu à ce que je venais de découvrir que les mots me manquaient.

Une fois de plus, Sofia me prit par le bras et m'entraîna le long d'un grand escalier en spirale. Celui-ci menait à une partie du manoir qui m'était restée invisible. En dépit de ma curiosité, je ne m'attardai pas davantage ; j'étais pressée de voir Henry.

Mon guide me fit traverser une série de pièces plus somptueuses les unes que les autres, chacune décorée de façon différente. L'une était parée de rouge et d'or, la suivante de bleu d'azur et ornée de gigantesques fresques murales. Il y avait des salons, des salles de jeu, des bureaux et même deux bibliothèques. Il me semblait impossible que la même demeure abrite autant de pièces et surtout qu'elle appartienne manifestement à un jeune homme à peine plus âgé que moi. A moins qu'Henry ne vive encore sous ce toit avec ses parents. Quoi qu'il en soit, la visite paraissait interminable.

Pour finir, nous pénétrâmes dans un nouveau hall qui débouchait sur un salon aux murs vert sombre passémentés d'or. Les meubles semblaient y avoir été plus utilisés que dans les autres pièces, et l'ensemble dégageait une atmosphère plus douillette. Sofia m'indiqua un canapé recouvert de cuir noir.

— Assieds-toi ici, ma chérie, je vais te faire apporter des rafraîchissements. Henry ne va pas tarder.

J'obtempérai. Je n'avais pas envie qu'elle me laisse seule, mais je n'avais pas le choix. Il fallait que je me plie aux desiderata du maître des lieux. La vie d'Ava était en jeu, et c'était ma seule chance de pouvoir en discuter. Si Henry voulait me garder ici avec lui, grand bien lui fasse ! Tant qu'il ramenait Ava à la vie, j'étais prête à faire ce qu'il voudrait, même si, en contrepartie, je devais passer le restant de mes jours derrière cette immense haie. Je repensai à la réflexion de James, un peu plus tôt dans la voiture : non, je ne confondais pas Ava avec ma mère. Ce n'était pas pour cette dernière que je me trouvais là.

Pourtant, à l'instant même où je formulai ma pensée, je sus que j'étais en train de me mentir. Il existait une chance qu'Henry soit capable de sauver ma mère ou de m'épargner, Dieu sait comment, le chagrin que j'aurais à la perdre. Et je devais bien m'avouer que si ce n'était pas l'unique raison de ma présence en ces lieux, c'était de loin la principale. J'avais beau me dire que j'étais prête à accomplir tout ce qui était en mon pouvoir pour Ava, il y avait des heures que celle-ci était morte ; toute la ville était au courant. Si Henry acceptait de la ramener une seconde fois à la vie et du même coup de faire en sorte que la ville entière oublie l'idée même de sa mort, il exigerait sans nul doute

de moi un prix exorbitant ; j'avais beau faire aussi bonne figure que possible, je n'en étais pas moins terrifiée à l'idée de passer toute ma vie recluse derrière les haies du Manoir d'Eden. Je souhaitais sincèrement sauver Ava, mais si cela s'avérait impossible, il restait ma mère. Ma mère, qui n'était pas encore morte, comme l'avait souligné James. Henry pouvait peut-être encore faire quelque chose pour elle...

J'ignore combien de temps je restai là, assise en silence, les yeux fixant sans la voir une étagère chargée de livres aux reliures de cuir. Je me répétais en boucle le discours que j'allais tenir à Henry, vérifiant que je n'oubliais rien. Il accepterait ma requête. Et, même dans le cas contraire, il finirait au moins par m'entendre si je parlais suffisamment longtemps. Il fallait que j'essaie.

A la périphérie de mon champ de vision, je l'aperçus soudain. Il se tenait dans l'embrasement de la porte, les bras chargés d'un plateau de victuailles. Toutes les belles phrases que j'avais préparées s'évanouirent instantanément et mon cœur se mit à battre plus vite.

— Kate..., me lança-t-il d'une voix grave aux accents chauds.

Pénétrant dans le salon, il déposa le plateau sur la table basse devant moi et prit place sur le canapé, en face du fauteuil où je m'étais installée.

— Hen-Henry, répondis-je en me maudissant intérieurement pour ce bégaiement inopportun. Il faut que nous parlions.

Il inclina la tête, m'invitant silencieusement à poursuivre. J'ouvris la bouche puis la refermai, incapable de retrouver le fil d'un discours que pourtant j'avais eu le temps de répéter. Attendant patiemment que je reprenne, il nous servit. C'était la première fois que je buvais du thé dans une tasse de véritable porcelaine de Chine.

— Je suis désolée de ne pas t'avoir écouté hier. Je n'ai pas réfléchi et, surtout, je ne pensais pas que tu parlais sérieusement. Ma mère est très malade, et j'ai juste... s'il te plaît. Je suis là, maintenant. Et je vais rester. Je ferai ce que tu voudras. Mais ramène Ava...

Il but une gorgée de thé, m'enjoignant d'un geste d'en faire autant. Je m'exécutai, les mains tremblantes.

— Elle a seulement dix-sept ans ! Ce n'est pas juste de la priver de sa vie juste parce que j'ai commis une erreur stupide.

— Tu n'as commis aucune erreur, Kate.

Posant sa tasse, il me dévisagea. Ses yeux avaient toujours cette étrange couleur qui rappelait le clair de lune, et, devant l'intensité de son regard, je me sentis toute petite, tout intimidée.

— Ton amie a choisi son camp au moment où elle a décidé de plonger dans la rivière en t'abandonnant. Je ne te tiens pas pour responsable de sa mort. Tu n'as pas à t'en sentir coupable de quelque façon que ce soit.

— Ce n'est pas ça. Je ne pensais pas que tu étais sérieux. Je n'avais pas compris. Je n'imaginai pas qu'elle allait réellement mourir. Je croyais que tu plaisantais, ou... je ne sais pas... Non, bien sûr, je ne prenais pas tes paroles pour une plaisanterie, mais... J'ignorais que tu avais ce pouvoir, et maintenant que je le sais... S'il te plaît... Elle ne mérite pas de mourir pour une bêtise.

— Elle ne mérite pas non plus que tu sacrifies la moitié de ta vie pour elle.

Alors pourquoi exercer sur moi une telle pression ? Ma frustration était telle que j'en avais les larmes aux yeux. Qu'attendait-il de moi, au juste, si Ava n'était pas véritablement la raison pour laquelle il exigeait que je vienne au manoir ?

— Je ne veux pas rester ici, Henry. Ce manoir me fait peur et *tu* me fais peur, toi aussi. Je ne sais pas qui tu es, je ne sais pas ce qu'est cet endroit exactement, et la dernière chose que je souhaite, c'est d'y passer le restant de mes jours ! Ava s'est peut-être mal comportée avec moi, ce soir-là,

mais, depuis, elle est devenue mon amie. Elle ne méritait pas de mourir, et sa mort... c'est ma faute. C'est moi qui devrais me trouver à sa place, et cette idée m'est insupportable. Je ne pourrai pas me regarder dans la glace, chaque jour, en sachant que, par ma faute, sa famille souffre de l'avoir perdue comme, comme...

Je m'interrompis, incapable de prononcer le reste à voix haute.

Comme moi, j'allais souffrir de perdre ma mère.

— Je ne veux pas rester ici, repris-je, mais si le fait que je reste malgré tout peut faire revenir Ava, je suis prête.

Ce n'était pas exactement le discours que j'avais préparé, mais ça y ressemblait. Quand j'en eus terminé, mes yeux étaient remplis de larmes et je serrais si fort la fine tasse entre mes doigts que je fus étonnée de ne pas la voir se briser.

En face de moi, Henry gardait le silence, comme absorbé par le contenu de sa propre tasse. Je n'avais pas la moindre idée de la teneur de ses pensées, et je n'étais pas certaine d'avoir envie de la connaître. Tout ce qui m'importait, c'était qu'il accepte.

Enfin, relevant la tête, il demanda :

— Tu sacrifierais de ton plein gré six mois par an jusqu'à la fin de ta vie pour sauver cette fille, même après ce qu'elle t'a fait ?

Il y avait de l'incrédulité dans sa voix.

— Ce qu'elle m'a fait ne méritait pas la mort, répondis-je. Il y a dans son entourage des tas de gens qui l'aiment, et ils n'ont pas à endurer le chagrin de sa perte à cause de moi. Pas si je peux l'éviter.

Peut-être, aussi, que mon propre chagrin serait moins immense, si je savais que je l'avais sauvée.

Henry tambourina un instant contre l'accoudoir du canapé, puis ses yeux revinrent se poser sur moi.

— Kate, je n'invite pas n'importe qui à séjourner chez moi. Comprends-tu pourquoi je t'ai fait cette offre ?

Parce que tu es fou à lier, Henry...

Comme je secouai la tête, il reprit :

— Parce que, alors même qu'Ava t'avait abandonnée dans un endroit inconnu au beau milieu de la nuit, au lieu de lui en tenir rigueur et de la laisser mourir, tu as accompli tout ce qui était en ton pouvoir pour la sauver, y compris affronter l'une de tes pires peurs.

— N'importe qui aurait fait la même chose, à ma place.

— Non, Kate... La plupart des gens n'y auraient même pas pensé. Tu es quelqu'un de rare, et tu m'intrigues. Quand tu as décliné mon offre, hier soir, je me suis dit que je m'étais peut-être trompé sur ton compte. Mais, en venant ici aujourd'hui, tu as démontré au contraire que tu es encore plus précieuse et douée que je ne l'avais imaginé.

— Douée ? Mais douée en quoi ?

Il ignora ma question.

— Je vais te faire une nouvelle proposition. Sache tout d'abord que je ne peux malheureusement pas rendre la vie à ton amie. Elle est partie depuis trop longtemps, et il est trop tard pour ramener son âme dans son corps. Si j'y parvenais, elle reviendrait sous une forme si peu naturelle qu'elle ne trouverait jamais le bonheur. Mais je te promets qu'en l'état actuel des choses elle est satisfaite de son sort.

Je sentis un grand vide creuser ma poitrine.

— Alors j'ai fait tout ça pour rien ?

— Non, Kate. Pas pour rien...

De nouveau, il inclina la tête et ses yeux se plissèrent légèrement.

— Je ne peux pas défaire ce qui a été fait, mais je peux *empêcher* certaines choses d'arriver.

— Empêcher quoi, par exemple ?

Il soutint mon regard, comme pour me demander si je ne voyais vraiment pas quelle chose il pouvait empêcher, et l'espoir afflua soudain de nouveau en moi.

Il pouvait éviter à ma mère de mourir !

— Tu... tu peux vraiment faire ça ?

Il marqua un temps d'hésitation.

— Oui et non. Je ne peux pas guérir ta mère, mais je peux la maintenir en vie jusqu'à ce que tu sois prête à lui faire tes adieux. Je peux te permettre de passer plus de temps avec elle et, quand le moment sera venu, faire en sorte que son départ soit paisible.

Ses paroles flottèrent un instant entre nous, m'enveloppant d'une étrange chaleur.

— Comment ? murmurai-je.

Il eut un mouvement de tête évusif.

— Ne t'inquiète pas de ça pour le moment. Si tu acceptes de rester auprès de moi, je te promets que je remplirai ma part du contrat.

J'avais toujours pensé que, le moment venu, je serais en mesure de faire mes adieux à ma mère. Mais, dans aucun des scénarios que je m'étais représentés, elle tombait dans le coma et s'éteignait à petit feu sans reprendre conscience, sans que je puisse lui dire une dernière fois combien je l'aimais. Mais à présent...

— D'accord. Tu... tu vas la maintenir en vie. Elle souffre d'une forme de cancer terriblement invasive, alors ça risque de... ça risque d'être difficile...

D'un coup, les larmes affluèrent, brouillant mon champ de vision.

— Elle ne souffrira pas, n'est-ce pas ? Tu me le promets ? Je veux juste... je veux juste pouvoir lui dire au revoir.

— Elle ne souffrira pas, répondit Henry. Je vais m'en assurer.

Il sourit tristement.

— As-tu d'autres souhaits ? Tu renonces à beaucoup de choses, et je veux que tu le fasses en toute connaissance de cause.

Avant de répondre, j'insistai :

— Tu ne peux pas la laisser vivre ? Tu ne peux pas... la guérir ?

— Je regrette, dit-il. Mais les adieux ne sont pas tout. L'amour que tu portes à ta mère est de ceux qui perdurent par-delà la mort.

— Sans elle, je ne sais pas qui je suis.

— Ma proposition te donne une chance de le savoir avant qu'elle ne s'en aille.

Il posa sa tasse.

— Et elle partira tranquille, sachant que tu t'en sortiras sans elle.

Je hochai la tête, la gorge trop serrée pour parler. Ma mère voulait que je sois heureuse après elle, et ce n'était pas une chose que je pouvais lui promettre pour le moment. Mais avoir la possibilité d'une ultime conversation avec elle, de lui dire une dernière fois que je l'aimais, de voir dans ses yeux une lueur de joie et d'apaisement, quand je lui promettrais que tout irait bien afin qu'elle puisse partir sans se sentir coupable — oui, tout cela en valait la peine.

— Alors marché conclu, dit Henry avec douceur. Tu seras mon invitée pour l'hiver. Sofia va te

montrer tes appartements, et nous te laisserons tranquille jusqu'à demain matin.

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Voilà, ça y était... Le pacte était scellé. Cet endroit serait ma nouvelle maison durant les six mois à venir.

— Henry ?

— Oui ?

— Est-ce que Sofia savait que tout cela allait arriver ?

Il me considéra pendant quelques secondes, comme s'il se demandait ce qu'il valait mieux qu'il réponde.

— Nous t'observions, en effet...

Je n'osai pas lui demander qui était ce *nous*.

— Quel est cet endroit ?

— Tu n'as pas encore deviné ? demanda-t-il l'air amusé.

Je sentis le rouge me monter aux joues. Ce qui signifiait qu'au moins mon cerveau était encore un peu irrigué, et que j'allais peut-être pouvoir me mettre debout sans tomber dans les pommes.

— J'avais autre chose en tête !

Il se leva et me tendit la main pour m'aider. J'ignorai son geste, mais cela ne sembla pas le perturber.

— On lui donne de nombreux noms, selon les peuples et les périodes de l'histoire de l'humanité. L'Elysée, Annwyn, le Paradis ; certains l'appellent même le Jardin d'Eden.

Il sourit comme à une plaisanterie particulièrement fine. Je n'en compris pas la teneur et il dut s'apercevoir de mon embarras car il poursuivit sans me laisser le temps de l'interroger davantage.

— C'est le seuil qui sépare les vivants des morts, dit-il. Toi, tu es toujours en vie. Mais tous ceux qui sont ici sont morts.

Un frisson me parcourut l'échine.

— Et toi ?

— Moi ? Je règne sur eux, Kate...

L'impossible

Mes appartements se révélèrent très confortables, douilletts, sans luxe froid ni ostentatoire. Contrairement au reste du manoir, ils ne semblaient pas avoir été décorés pour convaincre les visiteurs qu'ils se trouvaient dans une demeure aussi riche que puissante. Non, la suite que j'occupais était relativement modeste, à l'exception du lit, immense et surmonté d'un baldaquin — le genre de lit de princesse de conte de fées dans lequel j'avais toujours rêvé de dormir. Je ne pus m'empêcher de me demander si Henry connaissait ce détail.

Tout le monde semblait être au courant de ma présence dans le manoir, comme si j'étais une invitée célèbre. A intervalles réguliers, j'entendais des rires et des chuchotements derrière ma porte, et chaque fois que je regardais par la grande baie vitrée donnant sur le parc, je surprénais des ouvriers avec les yeux levés vers moi, comme s'ils m'observaient. Je n'aimais pas être un sujet de commérages, mais je ne pouvais pas y faire grand-chose, à part fermer les rideaux et enfouir ma tête sous une pile d'oreillers.

Je n'avais pas eu le temps de voir passer la journée, tout occupée à repenser à ma conversation avec Henry et à tout ce que j'avais pu observer du manoir, que Sofia m'apportait déjà le dîner. Je continuais de lui en vouloir pour ne pas m'avoir avertie de son rôle dans cette histoire ; je marmonnai donc un « merci » sans la regarder et refusai de répondre aux questions qu'elle me posa.

Après son départ, je touchai à peine aux plats qu'elle m'avait apportés. J'appréhendais trop ce qui allait se passer le lendemain et durant les jours suivants pour être capable de manger. Certes, je n'étais pas confinée dans ma chambre, mais je n'avais guère d'autre alternative que d'y rester — du moins jusqu'à ce que j'aie appris à ne pas me perdre dans les couloirs. Si bien que, pour agréable que soit ma chambre, si prévenant le personnel et si délicieuse la nourriture, je ne m'en sentais pas moins prisonnière. J'eus une pensée pour James, me demandant combien de temps il avait attendu devant le portail, dans l'espoir que je fasse demi-tour, et s'il était passé voir ma mère ensuite. Les six mois qui s'annonçaient me paraissaient une éternité, et je n'en voyais pas la fin. Tiendrait-il sa promesse et serait-il là quand je sortirais, ou bien m'aurait-il oubliée ? Tout au fond de moi, je savais qu'il m'attendrait. Je ne méritais pas un ami pareil.

Quant à ma mère, Henry tiendrait-il parole ? Serait-elle encore là dans six mois, elle aussi ? Je voulais croire que ce qu'il m'avait promis relevait du possible — parce que s'il avait véritablement le pouvoir de la maintenir en vie, peut-être n'aurais-je jamais à lui dire adieu, pas tant que mon heure à moi ne serait pas venue. Peut-être serait-il capable de la garder en vie assez longtemps pour qu'on trouve un remède à sa maladie...

Oui, indiscutablement, il y avait encore de l'espoir pour ma mère et, quoi qu'il puisse m'en

coûter, je devais, pour elle, honorer la promesse que j'avais faite à Henry.

Je ne me souvins pas de m'être endormie mais, à un moment, j'ouvris les yeux et me retrouvais étendue sur une couverture au beau milieu de Central Park, le regard perdu dans un ciel d'été sans nuages, le visage caressé par les rayons du soleil.

Désorientée, je m'assis et balayai les alentours du regard. Il y avait un panier de pique-nique à côté de moi et je reconnus sans mal la fameuse pelouse de Sheep Meadow, l'endroit que je préférais dans Central Park, à proximité du lac, mais suffisamment loin des pièges à touristes pour ne pas être devenu un endroit encombré et à la mode. Il y avait des années que ma mère et moi n'avions plus pu nous y rendre. J'allais me lever pour essayer de comprendre ce qui se passait quand je l'aperçus qui se dirigeait vers moi, telle qu'elle était avant sa maladie, pleine de cette belle énergie qui la caractérisait dix ans plus tôt, bien avant que le cancer ne l'ait frappée. Elle avançait le long de la pente herbue, portant une jupe longue et ample et une blouse gitane qu'elle n'avait pas mises depuis le début de sa maladie.

— Maman ?

Elle me sourit — un vrai sourire, pas un sourire faible et malade, pas cet ersatz de sourire qu'elle affichait quand elle voulait me cacher à quel point elle souffrait.

— Bonjour, trésor...

Elle s'assit près de moi et m'embrassa sur la joue.

Pendant quelques instants, je demeurai immobile, trop abasourdie pour faire un mouvement, craignant, si je parlais ou bougeais, de faire disparaître cette si douce vision. Mais, quand je pris conscience qu'elle vraiment était là, en bonne santé, radieuse, qu'enfin je retrouvais ma mère, je me jetai sur elle, l'enveloppant de mes bras, respirant à pleins poumons son odeur familière. Pomme et freesia. Il n'y avait plus aucune fragilité en elle, et l'étreinte qu'elle me retourna n'était pas moins vigoureuse que la mienne.

— Mais... que se passe-t-il ? Comment est-ce possible ?

— Nous faisons un pique-nique, répondit-elle simplement.

Puis elle me lâcha pour déballer le contenu du panier. Il était rempli de mes mets préférés, ceux du temps où j'étais enfant : sandwiches au beurre de cacahuète, quartiers de mandarine, macaronis et fromage, le tout enfermé dans des boîtes de plastique, et assez de flan au chocolat pour nourrir toute une armée. Cerise sur le gâteau, elle sortit en dernier lieu un paquet de baklavas, ceux dont elle avait le secret. Pétrifiée de bonheur, je la regardai opérer en me demandant ce que j'avais fait pour mériter un rêve aussi merveilleux. Pourtant, ce rêve paraissait si réel ! Je pouvais sentir chaque brin d'herbe sous mes mains, la tiédeur de la brise qui faisait voler mes cheveux le long de mes bras nus. J'entendais le bruit des gens, autour de nous. J'avais l'impression de me trouver là pour de vrai.

— C'est Henry qui t'a amenée ici ? demandai-je dans une soudaine prise de conscience.

Le sourire de ma mère s'élargit.

— Il est adorable, tu ne trouves pas ?

J'inspirai une grande goulée d'air et tous mes ressentiments s'évanouirent en un clin d'œil. Il avait tenu parole. A présent, je savais de quoi il était capable.

— Mais alors, c'est un rêve ? Ou bien, est-ce... est-ce réel ?

Elle me tendit une boîte de macaronis, avec ce regard propre à toutes les mères.

— A moins qu'il existe une loi contre ça, les deux possibilités peuvent coexister, non ?

— Henry serait donc vraiment ce qu'il prétend être ?

— Qu'entends-tu par là, exactement ? me demanda-t-elle tout en déballant un sandwich.

Alors je lui racontai d'un bloc tout ce qui s'était passé depuis que nous étions arrivées à Eden.

L'image d'Henry dans mon rétroviseur juste après avoir évité de justesse une vache imaginaire ; la façon dont il avait apparemment ressuscité Ava près de la rivière ; le marché que lui et moi avons conclu, et les tentatives de James pour m'empêcher d'accepter ses conditions ; la visite d'Henry à la maison, et le décès d'Ava le lendemain ; ma décision de me rendre au Manoir d'Eden pour essayer de la sauver et, pour finir, ce nouvel accord, grâce auquel je pouvais la voir, elle, ma mère. Et l'idée de passer six mois au manoir me sembla alors beaucoup moins désagréable, si je pouvais la voir ainsi, fraîche et heureuse, chaque nuit.

— Curieux, lâcha-elle simplement quand j'eus terminé.

Pourtant, il y avait une lueur d'amusement dans ses yeux. Mais je ne voyais pas ce que la situation avait de drôle.

— J'aurais bien aimé que tu me racontes tout ça plus tôt, Kate.

— Je suis désolée... Mais je ne voulais pas t'inquiéter.

Le feu aux joues, je gardai les yeux baissés sur mes mains.

— Je pensais que c'étaient juste des histoires de fou, tu comprends, ou que je m'étais imaginé des choses.

Tendant le bras, elle attrapa mon menton et m'obligea à relever la tête jusqu'à ce que je la regarde.

— Promets-moi qu'à partir de maintenant tu me raconteras tout, d'accord ? Je ne veux rien rater.

J'acquiesçai. Passer du temps avec elle, parler avec elle, la regarder, l'entendre rire, le voir me sourire, c'était tout ce que je demandais.

— Maman ? dis-je d'une toute petite voix. Je t'aime.

Elle sourit.

— Je sais, trésor.

* * *

Quand je me réveillai, le lendemain matin, je mis quelques secondes à me rappeler où je me trouvais. Je sentais encore sur ma peau la chaleur du soleil de Central Park et j'ouvris les yeux, m'attendant presque à voir ma mère penchée au-dessus de moi. Mais, au-dessus de ma tête, il n'y avait que le baldaquin.

Avec un grognement de frustration, je m'assis et clignai les yeux pour chasser les dernières traces de sommeil. Quelque chose ne collait pas, mais je ne parvenais pas à savoir quoi. Puis, après un long moment, les événements de la veille me revinrent à la mémoire, ainsi que mon rêve, et mon cœur bondit dans ma poitrine : Henry avait rempli sa part du contrat !

— A ton avis, elle est réveillée, maintenant ? Elle devrait, non ?

Je me figeai et tendis l'oreille. Les murmures provenaient de derrière les rideaux du baldaquin, que j'avais fermés pour la nuit. Il s'agissait de deux voix féminines que je ne reconnaissais pas. Si la première était enjouée et pétillante, la seconde exprimait un profond ennui : de toute évidence celle qui la possédait n'avait aucune envie d'être là, et je ne pouvais guère lui en vouloir.

— Elle vaut quoi, à ton avis ? Mieux que la dernière, non ?

— N'importe qui vaut mieux que la dernière ! Maintenant, tais-toi avant de la réveiller pour de bon !

Je demeurai assise sans bouger un long moment, tâchant d'interpréter ce que je venais d'entendre. J'étais certaine d'avoir fermé ma porte à clé la veille au soir, alors comment étaient-elles entrées ? Et qu'entendaient-elles par « la dernière » ?

Soudain, mon estomac se mit à gargouiller. Puissamment. Le genre de borborygme monstrueux qui fait se retourner toute la classe pendant que vous vous tassez sur votre chaise en essayant de ne pas rougir, tandis que les élèves autour de vous sont tordus de rire. Quoi qu'il en soit, mon traître de ventre venait de ruiner toutes mes chances d'espionner plus avant leur conversation.

— Elle est réveillée !

Les rideaux furent tirés d'un coup sec et la lumière du matin m'aveugla.

— Oh ! Comme elle est jolie !

— Et brune ! Ça doit bien faire dix ans qu'on n'en a pas eue, une brune...

— Merci bien, marmonnai-je.

Toujours aveuglée par la lumière, je n'arrivais pas à voir à qui je m'adressais.

— Qui êtes-vous ?

— Calliope ! répondit celle qui semblait mettre des points d'exclamation à la fin de chacune de ses phrases, celle, aussi, qui m'avait trouvée jolie.

Je plissai les yeux pour mieux la voir. Elle était assez petite, avec de longs cheveux qui lui descendaient jusqu'aux reins, un visage rond et rosi par le plaisir. Elle semblait tellement surexcitée que je craignis un instant qu'elle ne me saute au cou.

— Ella, répondit la seconde d'un ton morne.

Je l'examinai à son tour. Dotée de longs cheveux noirs, elle était d'une incroyable beauté, et j'en ressentis une pointe de jalousie. En revanche, elle semblait s'ennuyer à mourir.

— Et toi, tu es Katherine, reprit Calliope. Sofia nous a tout raconté, comment tu es venue ici pour aider ton amie, et aussi que tu vas rester six mois parmi nous, et...

— Calliope, arrête ! Tu lui fais peur.

J'ignorais si, techniquement, le mot « peur » était le bon, mais ça y ressemblait en tout cas. Calliope sautait littéralement de joie, et chaque bond la rapprochait de moi, me forçant à reculer dans mon lit, intimidée par tant d'exubérance.

— Oh...

Elle s'en rendit compte et recula d'un pas, rosissant encore, si c'était possible.

— Désolée. Tu as faim ?

Respirer. Inspirer, expirer. Calmement. Ensuite, tout deviendrait clair. Peut-être.

— Il faut d'abord qu'elle s'habille, décréta Ella en se dirigeant vers une armoire. Katherine, quelle est ta couleur préférée ?

— *Kate*. Appelez-moi Kate...

Je trouvais qu'il était terriblement tôt pour tout ce manège, et cette invasion commençait à me mettre les nerfs en boule.

— Je n'ai pas de couleur préférée...

— Pas de couleur préférée ? s'écria Calliope, incrédule, en rejoignant Ella pour l'aider.

Je me levai et m'étirai, sans parvenir à voir ce que toutes deux trafiquaient. Elles étaient plantées devant l'armoire qui semblait déborder de vêtements.

— Pas aujourd'hui, dis-je sans parvenir à retenir une pointe d'irritation dans ma voix. Et je sais m'habiller toute seule, vous savez ?

Elles extirpèrent alors une chose longue, bleue et souple, puis se tournèrent ensemble vers moi.

Non ? Ce n'était quand même pas une... ? Mais où est-ce que j'étais tombée ?

— A moins que tu sois dotée d'un pouvoir surnaturel, tu ne pourras pas lacer ce corset toute seule, dit Ella.

Ses yeux brillaient d'une drôle de lueur. Était-ce de l'amusement ou de la méchanceté ? Un peu

des deux sans doute.

Le décolleté de la robe qu'elles me présentaient était si profond que même Ava aurait fui en courant à sa vue. Les manches longues et étroites s'évasaient en corolle à leur extrémité, et il y avait de la dentelle. *De la dentelle !* Je crus rêver. Moi qui ne portais plus que des jeans et des sweats ou des T-shirts depuis quatre ans, parce que c'était plus commode pour effectuer toutes les tâches qui m'incombaient...

— Vous plaisantez, ou quoi ? dis-je incrédule.

— Elle ne te plaît pas ?

Avec une moue déçue, Calliope passa la main sur le tissu satiné.

— Du jaune, alors, ça te dirait ? Tu serais parfaite, en jaune.

— Je ne porte pas de robe. Jamais.

— Eh bien, à partir de maintenant, tu vas en porter, déclara Ella d'un ton sec. C'est moi qui suis responsable de cette garde-robe, et je t'assure que tu vas mettre des robes ! Sauf si tu préfères garder ce que tu avais en arrivant jusqu'à puer si fort que personne ne voudra plus s'approcher de toi.

Les yeux rivés sur la monstruosité à dentelles, je rétorquai :

— Je ne suis pas ta poupée. Tu ne peux pas jouer à m'habiller comme tu veux !

— Si, justement ! répondit-elle. Et je le ferai. J'ai des milliers de costumes de toutes les époques, et je peux faire de ta vie un enfer si tu fais la mauvaise tête. Tu as déjà essayé de t'asseoir avec une robe à crinoline ?

Elle s'interrompit pour me lancer un regard perçant.

— Tiens-toi à carreau, et je te laisserai peut-être enfiler de nouveau ton jean de temps à autre. Mais c'est moi qui décide. Tu as renoncé à ton libre arbitre en acceptant de rester au manoir.

— De toute façon, tout le monde porte des robes, ici, ajouta Calliope d'une voix plus conciliante. Tu ne peux pas dire que tu n'aimes pas tant que tu n'essaies pas.

— A toi de voir, reprit Ella. Des robes luxueuses et confortables que tu ne remarqueras même plus dans deux jours, ou un jean qui tiendra debout tout seul d'ici une semaine.

Je lui arrachai la robe des mains en maugréant, et m'engouffrai en trombe dans la salle de bains. Elle pouvait me forcer à la porter, mais je n'étais pas obligée d'aimer !

* * *

Il fallut près de vingt minutes pour lacer la robe, et encore, sans le corset. J'avais catégoriquement refusé de le mettre, et Ella n'était pas assez bête pour m'imposer cette contrainte supplémentaire. La robe était ajustée sans que je m'y sente engoncée, et c'était déjà bien assez. Je n'avais pas besoin, en plus, d'avoir la poitrine remontée jusqu'au menton !

Quand je fus enfin prête, Calliope me fit asseoir devant la coiffeuse et tenta d'arranger pendant quelques minutes ma chevelure indisciplinée. Tout en officiant, elle chantonnait, et toutes les questions que je lui posai restèrent sans réponse. A peine s'interrompait-elle pendant quelques secondes avant d'entonner un nouveau refrain. Juste au moment où je commençais à me demander si on allait y passer la journée, elle m'annonça qu'elle avait fini et que le petit déjeuner était prêt.

Le petit déjeuner... J'étais tellement affamée que je ne protestai même pas quand elles m'enfilèrent d'office une paire de chaussures à talon haut. Nous en reparlerions plus tard, en particulier si on s'attendait que je monte des escaliers avec. Pour le moment, j'avais bien trop faim pour protester.

Encore très désorientée par l'enfilade des pièces et les corridors, je les suivis sans rien dire.

J'aurais aimé en savoir plus sur ce qui m'attendait. La même comédie allait-elle se répéter tous les matins, ou bien m'autoriserait-on un jour à m'habiller seule ? Ces deux filles étaient-elles censées devenir mes amies, comme Calliope semblait le souhaiter, ou étaient-elles seulement des servantes ou encore des gardiennes, chargées de s'assurer que je n'allais pas m'enfuir ?

Ces questions n'étant pas les plus pressantes, je ne les posai pas, soupçonnant par ailleurs que seul Henry pouvait y apporter une réponse. Il y en avait une cependant qui me titillait...

— Calliope ?

D'après ce qu'elles m'avaient indiqué, l'impressionnant manoir abritait une salle de petit déjeuner, mais je commençais à avoir du mal à le croire. J'avais l'impression que nous errions depuis des heures.

— Qu'est-ce que tu voulais dire, tout à l'heure, quand tu as demandé si je valais mieux que la dernière ?

Elle m'adressa un regard dénué de toute expression.

— La dernière ?

— Quand vous pensiez que je dormais encore... tu as demandé si je vaudrais mieux que la dernière. Quelle dernière ?

Calliope réfléchit un instant avant de comprendre de quoi je parlais.

— Oh ! La dernière, oui... La dernière fille, je voulais dire. La dernière qu'Henry a invitée ici.

Il y avait donc une autre fille ?

— C'était il y a combien de temps ?

Calliope échangea un regard avec Ella, qui resta muette.

— Vingt ans, peut-être...

Vingt ans ? C'était ridicule ! Henry devait à peine savoir marcher, à l'époque ! Sauf, bien sûr, si ce qu'il m'avait dit était vrai. Sauf s'il était véritablement le souverain des morts.

— Pour quelle raison a-t-il besoin de moi ici, alors ? L'autre fille est partie ?

— Non, parce qu'elle est m...

Ella plaqua sa main sur la bouche de Calliope avec une violence telle que le bruit résonna dans toute la pièce.

— Elle est partie, oui, dit-elle d'un ton acerbe. Mais ce n'est pas notre rôle de t'expliquer tout ça, Katherine. Si tu tiens à connaître en détail les raisons de ta présence ici, demande à Henry. Quant à toi...

Elle fusilla Calliope du regard.

Mais je n'en avais pas terminé avec mes questions.

— Henry m'a dit que tout le monde au manoir était mort. Est-ce que c'est vrai ? Vous deux... ?

Ma question, cette fois, ne sembla pas les embarrasser. Ella consentit même à ôter sa main de la bouche de Calliope pour la laisser me répondre.

— Oui, tous ceux qui se trouvent ici sont morts, dit-elle en se frottant les joues avec un regard furieux en direction d'Ella. Ou bien, comme Henry, ils n'ont jamais été vivants.

— Quand êtes-vous... nées ?

— Une vraie demoiselle ne révèle jamais son âge ! répondit Calliope avec hauteur.

Ella eut un petit rire moqueur auquel Calliope répondit par un nouveau regard noir.

— Ella est tellement vieille qu'elle ne se rappelle même plus son année de naissance ! dit-elle comme si c'était un détail honteux.

Je secouai la tête, ne sachant quoi penser. Étais-je censée croire tout cela ?

Ella garda le silence, se contentant de pousser une porte derrière laquelle je découvris enfin une

salle tout en longueur meublée d'une table si démesurée qu'elle aurait pu accueillir une bonne trentaine de convives. Ma tête bourdonnait encore des révélations de Calliope, et il me fallut un moment pour me rendre compte que nous n'étions pas les seules.

— Je te présente ta cour, m'annonça sèchement Ella. Tes serviteurs, tes professeurs, tous ceux avec qui tu seras désormais en contact. Ils ont souhaité te rencontrer le plus vite possible.

Le sang se retira d'un coup de mon visage et je m'arrêtai net à l'entrée de la salle. Des dizaines d'yeux étaient fixés sur moi, ce qui me mit terriblement mal à l'aise. Tout cela prenait une tournure vraiment bizarre et assez angoissante.

— Ils vont rester plantés là pendant que je mangerai ?

C'était le meilleur moyen pour que je n'avale rien.

— Je peux les renvoyer, si tu préfères, proposa Calliope.

Je fis un signe d'assentiment. Alors, elle avança élégamment d'un pas avant de claquer deux fois dans ses mains, ce qui eut pour effet de provoquer le départ de la plupart des personnes présentes. Quelques serviteurs restèrent pour servir le repas, ainsi que deux hommes qui se tenaient un peu à l'écart, tous deux chargés d'un impressionnant attirail d'armes en tous genres. L'un était grand et blond, et demeurait aussi immobile qu'une statue ; l'autre, brun, ne devait pas avoir plus de vingt ans, et tenait difficilement en place. Apparemment, il n'avait pas un tempérament à rester longtemps sans bouger ni parler.

— Tu seras toujours gardée, m'annonça Ella, qui avait dû surprendre mon regard.

Puis elle avança avec une grâce de gazelle et me désigna une place au bout de la table.

— Si tu veux bien t'asseoir...

Je la suivis en faisant de mon mieux pour ne pas m'empêtrer les pieds dans le bas de ma robe. A présent, il ne restait plus qu'une douzaine de personnes dans la salle, mais elles ne me quittaient pas des yeux.

Un homme s'approcha pour déposer devant moi une assiette recouverte d'une cloche.

— Le petit déjeuner, Votre Altesse...

Avant que j'aie pu esquisser un geste, Ella s'empressa de soulever la cloche. Comme dans ma chambre, elle affichait de nouveau une expression d'ennui abyssal.

— Euh, merci..., dis-je abasourdie

Votre Altesse ? Allons bon... Je saisis ma fourchette, prête à piquer dans un fruit, mais je n'eus pas le temps de la porter à ma bouche : une main blanche et fine saisit mon poignet et me retint.

Je levai la tête, surprise. Calliope me fixait de ses grands yeux bleus.

— Je dois goûter d'abord, dit-elle fermement. C'est mon travail.

— Tu dois goûter ma nourriture ?

— Quand tu décides de manger, oui, répondit-elle d'une voix plus douce. J'ai goûté ton dîner hier soir aussi. Mais tu sais, tant que tu es parmi nous, rien ne t'oblige à manger. Au bout d'un certain temps, tu finiras par oublier à quoi ça ressemble. Mais, d'ici là, je dois...

— Non ! Pas question !

Je repoussai ma chaise si violemment qu'elle crissa contre le sol de marbre. La tension de la veille, ajoutée aux révélations déroutantes de la matinée, balayait le peu de sang-froid qui me restait.

— Non, ça ne se passera pas comme ça ! C'est ridicule ! Des goûteurs ? Une escorte armée ? Votre Altesse ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Que suis-je censée faire ici ?

Mon éclat parut déconcerter tout le monde, et plusieurs minutes s'écoulèrent avant que quelqu'un ose prendre la parole.

Ce fut Ella qui s'adressa à moi :

— Tu as accepté de passer ici six mois chaque année, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais je n'ai jamais dit que je voulais des goûteurs ni...

Je désignai d'un geste excédé ma robe, les serviteurs, les gardes.

— Ni rien de tout ça !

— Tu n'as pas le choix, répondit-elle calmement. Ça fait partie du contrat.

— Pourquoi ?

Elle ne répondit pas, et les autres non plus. Je saisis les pans de ma robe avec une telle force que je crus qu'elle allait se déchirer.

— Conduis-moi à Henry ! Il faut que je lui parle. Tout de suite.

Autour de moi, le silence était assourdissant.

— *Laissez-moi lui parler !*

— Je suis là, Kate...

Le son de sa voix, grave et posé, me fit sursauter. Je pivotai sur mes talons si vite que je manquai perdre l'équilibre et me rattrapai de justesse au dossier de la chaise. Henry se tenait devant moi, beaucoup plus près que je m'y attendais. Son visage n'affichait aucune expression mais, une fois encore, sa beauté me laissa sans voix.

— Pourquoi ? demandai-je, quand j'eus recouvré un peu de calme. Dans quel but suis-je ici ? Qu'est-ce que c'est que tout ce cirque ? Ce n'était pas dans le contrat. Dis-moi ce qui se passe !

Il m'offrit sa main. Après un instant d'hésitation, je l'acceptai. Je fus surprise de trouver sa peau si chaude contre la mienne. Je ne sais pas à quoi je m'étais attendue — à la trouver froide comme de la glace, peut-être. Après tout, il n'était pas vivant.

— Ferme les yeux, murmura-t-il.

J'obtempérai. La seconde d'après, je sentis une brise fraîche et odorante me caresser la joue. J'ouvris les yeux ; nous nous trouvions à l'air libre, au milieu d'un jardin raffiné et bien entretenu.

De sobres fontaines ponctuaient des massifs de fleurs et des haies de buis. Un chemin pavé menait de l'endroit où nous nous tenions jusqu'à l'arrière du manoir, dont la silhouette se découpait au loin, à près d'un kilomètre. Cerbère, le grand chien que j'avais vu pour la première fois dans la forêt, cette fameuse nuit où tout avait commencé, trottina au-devant de nous pour accueillir son maître, qui lui gratta vigoureusement l'arrière des oreilles.

Tout mon sang dut se retirer de mon visage, tant j'étais choquée de ce tour de passe-passe.

— Comment as-tu...

— Chaque chose en son temps, dit-il.

Les jambes flageolantes, je m'assis sur le rebord d'une fontaine.

— Hier, tu m'as dit que tu n'avais pas envie de rester ici, et je peux le comprendre, Kate... Mais nous avons conclu un marché, et il est impossible de revenir en arrière. La nuit où tu as sauvé ton amie, tu as fait preuve de beaucoup de courage. Ce que je te demande à présent, c'est de trouver en toi, de nouveau, le courage nécessaire pour surmonter cette épreuve.

Je pris une profonde inspiration, m'efforçant de puiser dans ce prétendu courage. Je n'en retirai que de la peur. Une peur exacerbée par l'incompréhension de ce qui m'arrivait et mon manque absolu de repères. On se défend beaucoup mieux lorsque l'on sait contre quoi on lutte ; or, pour le moment, j'étais dans la confusion la plus totale.

— Cette nuit-là, près de la rivière, tu as dit... tu as dit que si je relisais le mythe de Perséphone, je comprendrais ce que tu voulais, dis-je d'une voix tremblante. C'était la Reine de l'Autre Monde, dans l'Antiquité grecque... Mon ami James m'a rappelé son histoire, mais...

Je m'interrompis et secouai la tête, l'esprit troublé par l'image de la caverne qu'il y avait dans

notre manuel scolaire.

— Mais je ne comprends toujours pas ce que tu veux exactement.

— Perséphone était ma femme.

— *Était ?* Elle a existé ? Vraiment ?

— Oui, elle a existé. Elle est morte il y a des années.

— Comment ?

Le visage d'Henry devint inexpressif.

— Elle est tombée amoureuse d'un mortel et, quand il est mort, elle a choisi de le rejoindre. Je ne l'en ai pas empêchée.

— Mais Perséphone est un mythe ! Il est impossible qu'elle ait réellement existé !

— Peut-être, dit-il, le regard distant. Mais tu as vu certaines choses extraordinaires se produire, alors qui peut dire ce qui est possible et ce qui ne l'est pas ?

— C'est une question de logique, rétorquai-je. De rationalité. Certaines choses sont purement et simplement impossibles.

— Dans ce cas, Kate... comment sommes-nous arrivés dans ce jardin ?

De nouveau, je regardai autour de moi, m'attendant presque à voir le décor s'effacer, comme dans un tour de magie particulièrement complexe.

— Tu m'as assommée et portée jusqu'ici ? suggérai-je sans conviction.

— A moins que nous ne soyons passés par une trappe invisible, objecta-t-il avec un sourire moqueur.

Il se pencha pour saisir ma main et je me raidis immédiatement. Il poussa un léger soupir, effleura mes doigts, puis s'écarta de moi.

— Il y a toujours une explication, mais parfois, quand on ne connaît pas toutes les règles, certaines choses peuvent paraître irrationnelles ou impossibles.

— Et alors ? Es-tu en train de me dire, par hasard, qu'un dieu grec a construit un manoir au milieu des bois dans un pays situé à des milliers de kilomètres du sien ?

— Quand on a l'éternité à vivre, le monde n'est pas si vaste, Kate... J'ai des demeures partout, y compris en Grèce, mais l'isolement de cet endroit me plaît. C'est paisible, et j'aime voir défiler les saisons, profiter de ce long hiver.

Je demeurai immobile, ne sachant que répondre.

— Tu veux bien essayer de me croire ? Même si cela signifie que tu doives mettre de côté tout ce que l'on t'a appris ? Peux-tu me faire le plaisir d'essayer d'accepter ce que je te dis ? Même si ça te paraît complètement improbable ?

— C'est ça, ton truc ? Faire comme si rien n'existait ?

Au son de sa voix, je sus qu'il souriait.

— Non. Mais si tu veux, reprit-il, tu peux jouer ce petit jeu. Si ça te rend les choses plus faciles.

J'eus la sensation que le cauchemar ne faisait que commencer. Même s'il s'agissait d'une vaste blague, même s'il avait tout orchestré depuis le début pour se payer ma tête ou pour je ne savais quel autre but, j'allais devoir supporter cette mascarade jusqu'au mot « fin ».

Mais me revinrent alors l'image d'Ava baignant dans une mare de sang, le crâne défoncé ; puis la sensation de la brise fraîche sur mon visage alors que, la seconde d'avant, je me trouvais au cœur du manoir ; enfin, le sourire de ma mère, vivante et gaie, à Central Park. Quoi qu'il soit en train de m'arriver, j'allais devoir, tôt ou tard, accepter le fait que je me trouvais en face d'une situation inconnue.

— Très bien... Admettons que nous soyons réellement au Paradis, que tout le monde ici soit

mort, qu'Ella et Calliope aient dix mille ans, et que tu sois vraiment ce que tu prétends être...

— Je ne prétends être que moi-même, dit-il en esquissant un sourire.

— D'accord. Admettons que tout ceci soit vrai, que la magie et le Père Noël existent. Admettons également qu'à aucun moment je n'aie reçu de choc sur la tête, et que tu ne sois pas officiellement fou à lier. Qu'est-ce que ta femme a à voir avec moi ?

Henry garda le silence un long moment, puis il reprit :

— Comme je te l'ai dit, elle a préféré mourir plutôt que de rester avec moi. J'étais son mari, mais elle aimait ce mortel plus que moi.

A voir son expression douloureuse, je compris que la situation n'avait rien de simple.

— Tu es au courant que tu es beaucoup trop jeune pour avoir été marié ? fis-je dans une tentative maladroite de détendre l'atmosphère. Quel âge as-tu, d'abord ?

— Je suis plus vieux que j'en ai l'air, Kate. Beaucoup plus vieux...

Après une pause, il ajouta :

— Ce n'est pas elle qui a décidé de partir. C'est moi, c'était mon dernier cadeau.

Sa voix trahissait une tristesse que je ne comprenais que trop bien.

— Je suis désolée, Henry. Vraiment. Mais je... je ne comprends toujours pas pourquoi je suis ici.

— Je règne seul depuis presque un millénaire mais, il y a une centaine d'années, j'ai accepté de laisser mes frères et sœurs gouverner le royaume à ma place au terme du siècle à venir. Je ne peux pas le diriger seul, je n'y arrive plus, il contient trop de monde à présent. Depuis ce moment, je cherche une partenaire, et tu es la dernière candidate. Au printemps prochain, l'ultime décision sera prise. Si tu es acceptée, tu gouverneras avec moi, en tant que reine, pendant six mois de l'année. Sinon, tu retourneras à ton ancienne vie sans garder aucun souvenir de ton passage ici.

— C'est ce qui est arrivé aux autres filles ?

— Les autres...

Son regard se perdit dans le lointain.

— Je ne veux pas t'effrayer, Kate, mais je ne te mentirai pas. J'ai besoin que tu me fasses confiance et il faut que tu comprennes que tu es quelqu'un de spécial. Avant de découvrir ton existence, j'étais sur le point de renoncer.

Je serrai mes mains l'une contre l'autre pour contenir leur tremblement.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Certaines sont devenues folles. D'autres ont été... piégées. Aucune d'entre elles n'est arrivée au bout des épreuves.

— Des épreuves ? Piégées ?

— Je n'en sais pas plus, sinon je te le dirai, mais sache que c'est pour cela que nous avons pris tant de précautions pour te protéger.

Il hésita une seconde.

— En ce qui concerne les épreuves, il y en aura sept et elles détermineront ton aptitude à gouverner le royaume avec moi.

— Il n'était pas question d'épreuves dans le contrat, protestai-je d'un ton mal assuré. Que se passera-t-il si je réussis ?

Il reporta son attention sur ses mains.

— Tu deviendras l'une d'entre nous.

— Tu veux dire que je serai morte ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Réfléchis... Tu connais le mythe, non ? Qui était

Perséphone ? Quelle était sa nature ?

La terreur me prit, irréprouvable, me tordant le ventre. Si ce qu'il disait était vrai, alors c'était lui, la silhouette sombre de l'illustration du manuel scolaire, lui qui avait enlevé Perséphone et l'avait forcée à l'épouser. Bien qu'il m'ait assuré du contraire, je ne pouvais m'empêcher de me demander s'il n'allait pas tenter la même chose avec moi. Pourtant, mon côté rationnel butait sur un élément d'importance.

— Tu crois vraiment que tu es un dieu ?

— Je suis conscient que ça doit te paraître plus que bizarre, en effet. Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans cette situation, après tout. Mais, pour répondre à ta question, oui, je suis un dieu — un immortel, si tu préfères. La représentation physique d'un aspect de ce monde et, aussi longtemps que ce monde existe, je resterai ce dieu. Si tu passes les épreuves avec succès, c'est ce que tu deviendras, toi aussi.

Un vertige me saisit, et je me levai aussi vite que me le permettaient ces satanés talons.

— Ecoute, Henry, c'est une belle histoire, ce que tu me racontes, mais tu sais que tout cela provient d'un mythe inventé il y a des milliers d'années. Perséphone n'a jamais existé, et ce n'était pas une déesse, parce que les dieux, ça n'existe pas...

— Que puis-je faire pour te le prouver ? m'interrompit-il en se levant à son tour.

— Je n'en sais rien, balbutiai-je. En faisant quelque chose de... divin ?

— Je pensais l'avoir déjà fait.

Ses yeux brillaient d'un éclat intense.

— Il y a certaines choses que je ne peux pas te dire, mais je ne suis pas un menteur, et je ne veux pas non plus t'induire en erreur.

La ferveur dans sa voix me fit reculer d'un pas. Il était vraiment convaincu de ce qu'il disait, et il s'en fallait de peu que j'en sois convaincue, moi aussi.

— Ce qui se passe est impossible, murmurai-je.

— Peut-être, mais c'est pourtant en train d'arriver. Alors tu ferais bien de revoir tes notions en termes de possible ou d'impossible.

Un instant, je faillis envoyer promener mes escarpins et partir en courant sur le chemin qui menait au grand portail de fer pour quitter cet endroit, mais la pensée de ma mère m'arrêta. Une part de moi voulait continuer de la voir telle que je l'avais vue dans mon rêve, et, peu à peu, cette envie prit le pas sur mon scepticisme. Au même moment, j'eus la sensation que la température avait chuté de dix degrés, et je frissonnai.

— Kate ?

Je me figeai, les pieds comme pris dans le ciment. Je connaissais cette voix que j'avais pensé ne plus jamais entendre.

— Tout est possible quand on y croit, dit Henry.

Il regardait fixement par-dessus mon épaule, et je me retournai.

Ava se tenait derrière moi.

Le retour d'Ava

J'ignore combien de temps je restai à serrer Ava dans mes bras, à la serrer à l'étouffer. J'avais perdu toute notion du temps ; rien ne comptait plus pour moi que ses bras enlaçant mes épaules. Je dus prendre sur moi pour ne pas pleurer.

— Ava... Je pensais... James m'a dit... tout le monde te croit morte !

— C'est bien le cas, répondit-elle.

Elle n'avait plus cette façon suraiguë de s'exprimer, parlait plus calmement, mais c'était bien sa voix.

— En tout cas, reprit-elle, c'est ce qu'on m'a dit.

Je ne lui réclamai pas de détails. Henry l'avait ramenée à la vie une fois et, bien qu'il m'eût assuré qu'il ne pouvait réitérer ce miracle, je me dis qu'il avait peut-être essayé. Peut-être avait-il découvert que ce n'était pas aussi impossible qu'il l'avait cru, finalement.

Mais si elle était morte — vraiment, définitivement morte —, cela ne signifiait-il pas qu'il avait dit la vérité ? Que ce manoir était bien la demeure des disparus et qu'il en était le souverain ? Était-ce sa façon de me le prouver ? Tout ce qu'il y avait de logique en moi, de rationnel, me hurlait que rien de tout cela n'était possible et, pourtant, je sentais la chaleur et le poids d'Ava contre moi. Elle était bien réelle, et les choses étaient allées trop loin pour qu'il soit encore question d'une mauvaise blague. Tout le lycée était au courant de sa mort. J'avais vu tous ces élèves pleurer, sur le parking. James *lui-même* était persuadé qu'elle était morte, et je lui faisais confiance pour ne pas me mentir.

— Kate, dit Ava en me repoussant doucement. Calme-toi, je ne vais pas disparaître.

— Il y a intérêt, dis-je, en m'écartant d'elle. Tu vas rester ?

— Aussi longtemps que tu voudras.

Derrière nous, Henry se tenait un peu à l'écart, les yeux baissés.

— Henry ? Elle peut rester ?

Il acquiesça.

M'essayant les yeux d'un revers de la manche, je reportai mon attention sur Ava.

— Ce n'est pas juste !

— Qu'est-ce qui n'est pas juste ? demanda-t-elle.

— Que j'aie le droit de repartir et pas toi.

Elle éclata d'un rire léger qui me surprit.

— Kate, ne sois pas ridicule ! Il me reste une bonne quarantaine d'années avant que mes parents ne débarquent ici et recommencent à me dicter ma conduite. Et puis je parie qu'il y a des millions de garçons mignons, ici. Je suis sûre que je ne vais pas m'ennuyer...

— Pas trop, j’espère, coupa Henry. Ava, pourrais-tu nous laisser seuls quelques minutes ?

Ava eut un large sourire.

— Sans problème... Je peux changer de vêtements ?

Je remarquai alors seulement qu’elle ne portait rien d’autre qu’une longue chemise blanche.

— J’ai une armoire pleine, là-haut, dis-je. Fais demander Ella. Elle te montrera tout ça.

— Merci.

Ava me serra une dernière fois dans ses bras.

— Il est à tomber, me souffla-t-elle à l’oreille avant de se diriger d’un pas sautillant en direction du manoir.

Je la regardai s’éloigner.

— Je pensais ne jamais la revoir.

— Ça se comprend, dit Henry.

Il se tenait si près de moi que je sentais la chaleur de son corps.

— Il arrive qu’on se méprenne sur ce qui est possible ou non.

Je levai les yeux vers lui et une désagréable tension m’envahit. Des dizaines de questions se pressaient dans ma tête, mais il y en avait une qui émergeait du lot, soulevée par un élan d’espoir.

— Mais, alors, ce rêve avec ma mère ?

Henry afficha un air satisfait.

— Il t’a plu ?

— Oui.

J’hésitai un instant, puis demandai :

— Est-ce que c’était... Est-ce qu’il y en aura d’autres ?

— Il y en aura d’autres, Kate...

Il m’observait avec attention, comme s’il craignait que j’aie un malaise. Nous abordions là les enjeux de l’aspect le plus délicat de mon séjour auprès de lui.

— Pendant tout le temps que tu seras ici, tu la verras chaque nuit.

Je m’absorbai dans la contemplation des motifs qui décoraient la fontaine de marbre pour garder mon calme, suivant des yeux les lignes et les courbes, m’appliquant à enregistrer ce que je venais d’entendre.

— Merci. Merci beaucoup.

— Tu n’as pas besoin de me remercier, dit-il un peu décontenancé. Je t’ai promis d’honorer mes engagements, et je le ferai.

— Je sais.

Sauf que je n’avais pas bien compris, sur le moment, en quoi consisterait ce temps supplémentaire qu’il m’offrait en la compagnie de ma mère. Je m’étais imaginé que je serais autorisée à passer plus de temps à son chevet, lui tenant la main, espérant qu’elle se réveille ; au lieu de cela, je pouvais discuter avec elle, la revoir telle que je l’avais toujours connue, en pleine forme, comme si ces quatre dernières années n’avaient jamais eu lieu. Cela dépassait toutes mes espérances.

Cependant, le fait qu’il ait rempli sa part du contrat impliquait que j’honore la mienne. Et ce que je devais faire m’emplissait de terreur. Quelles étaient ces épreuves, si terribles qu’aucune autre fille n’avait réussi à les remporter auparavant ? Est-ce que, en acceptant, je n’avais pas signé mon propre arrêt de mort ?

— Et maintenant ? demandai-je. Que suis-je censée faire ?

— Contente-toi d’être toi-même.

Il posa sa main sur mon épaule, comme il l’avait fait avec Ava. Mais, contrairement à ce qui

s'était passé avec elle, il semblait inquiet à l'idée de me toucher, et le contact ne se prolongea pas au-delà de quelques secondes.

— Les épreuves surviendront probablement aux moments où tu t'y attendras le moins, Kate. Ce n'est pas moi qui te les ferai passer, et ce n'est pas moi non plus qui jugerai de ta réussite en dernier ressort.

— Les interrogos surprises, ça n'a jamais été trop mon truc, dis-je, espérant me détendre un peu.

Il eut un petit rire qui vint me réchauffer, contribuant à dissiper une partie de mes angoisses.

— Ce n'est pas le genre d'épreuves qu'un prof pourrait noter. On va tester ta personnalité, pas les connaissances que tu as emmagasinées. Et quand on te mettra à l'épreuve... peut-être t'en rendras-tu compte, mais peut-être pas. Reste toi-même, c'est le meilleur conseil que je puis te donner. C'est d'ailleurs tout ce qu'on te demande...

Il m'effleura la joue. Cette fois, ses doigts s'attardèrent sur ma peau, et je ne me dérobaï pas.

— Pourquoi ces épreuves ? En quoi sont-elles nécessaires ?

— Elles le sont, voilà tout, répondit-il. Et elles sont récompensées par un prix que nous n'attribuons pas à la légère, c'est pourquoi nous devons être sûrs que tu seras capable d'en faire bon usage.

— Quel est ce prix ?

— L'immortalité.

C'était un mot qui faisait peur, et son pendant était tout aussi effrayant, car mon avenir immédiat se résumait désormais à cette alternative : la réussite aux épreuves et la vie éternelle ou bien l'échec et la mort. A moins que j'oublie tout — Henry avait affirmé que c'était une possibilité — y compris et surtout les dernières conversations que j'aurais jamais avec ma mère.

— Tu t'en sortiras très bien, Kate. Je le sens. Et, ensuite, tu auras un pouvoir qui défie l'imagination, et tu ne craindras jamais plus la mort. Tu resteras toujours jeune et belle. Tu passeras l'éternité à faire ce qui te plaît.

Un frisson me secoua tout entière. Était-ce le ton de sa voix, ou la façon dont il me regardait ? Sans ma mère, la vie éternelle ne m'intéressait pas. Mais s'il avait pu ramener Ava, je ne désespérais pas de le convaincre...

— Et il se pourrait même, ajouta-t-il avec un demi-sourire, que tu apprennes à nager...

— Alors là, tu rêves !

Il sourit carrément.

— Ou alors, c'est que je crois à l'impossible.

* * *

Quand Henry m'eut raccompagnée jusqu'à la salle à manger, j'engouffrai mon petit déjeuner avec une telle hâte, tant j'avais faim, que je sentis à peine le goût de la nourriture. Pourtant, tout était alléchant : des piles de tartines beurrées, du bacon à foison, des pancakes au sirop d'érable... Je ne m'attardais pas. Ava devait se trouver quelque part dans le manoir, et je voulais la retrouver. Pour être sûre qu'elle était vraiment là, que je n'avais pas rêvé. J'étais en train de finir mes œufs brouillés et de me dire qu'ils étaient exactement comme ceux que me confectionnait ma mère, quand je me rendis compte que, pour la première fois depuis des semaines, je n'avais pas fait de cauchemar durant la nuit. Était-ce à cause de ce rêve magnifique sur la pelouse de Central Park ? Je me promis d'interroger Henry à ce sujet. Il devait y avoir un lien, forcément. Je m'étais attendue à ce que mon séjour forcé au manoir provoque de nouveaux cauchemars, pas qu'il fasse disparaître les anciens.

Calliope vint m'informer que je devais rencontrer mon professeur particulier après mon petit déjeuner, et cela avant toute autre chose. Elle m'accompagna donc à travers les couloirs du manoir, mais seule cette fois. Peut-être Ella était-elle en train d'aider Ava à se dénicher une autre tenue — ce que j'espérais —, mais vu l'antipathie que je semblais lui inspirer, il était tout aussi probable qu'elle cherchait à m'éviter.

En passant devant un bol de fruits, à la sortie de la salle, une question que j'avais oublié de poser à Henry me revint en tête.

— Calliope... Pourquoi faut-il que tu goûtes ma nourriture, au fait ?

Tout en me tenant la porte, elle répondit :

— Pour m'assurer que personne n'essaye de t'empoisonner.

— Pourquoi quelqu'un ferait-il cela ?

Au regard condescendant qu'elle m'adressa, j'eus le sentiment d'avoir posé une question stupide.

— Parce que des personnes ont intérêt à ce qu'Henry renonce à régner sur l'Autre Monde. S'il ne trouve pas la bonne partenaire, c'est ce qu'il fera. Tu n'as pas le soutien de tout le monde, ici, tu sais ?

— Attends, qu'est-ce que tu racontes ?

J'étais tellement préoccupée de savoir ce qui m'arriverait si je triomphais de ces épreuves que je ne m'étais même pas inquiétée du sort d'Henry en cas d'échec.

— J'aurais des ennemis ? Ici ? Qui, par exemple ?

— Je ne peux pas te le dire. Attention !

Je m'arrêtai net. J'avais failli renverser un vase posé sur son socle. Il avait l'air cher. Et ancien. Et fait à la main. Je le contournai avec précaution.

— Par ici, m'indiqua Calliope en désignant une nouvelle porte.

Elle la poussa et j'entrai. Aussitôt, mon regard tomba sur le seul élément de la pièce digne d'attention : une petite table de bois assortie de deux chaises identiques posées de part et d'autre. Tout le reste était d'un blanc uniforme et, à l'odeur, semblait avoir été repeint récemment.

— On se voit plus tard, dit Calliope en refermant la porte derrière moi.

Me retournant brusquement, je tentai de la rejoindre sur mes talons trop hauts, et ne réussis qu'à me prendre les pieds dans l'épais tapis.

— Attends !

Trop tard. La porte s'était refermée, et je remarquai avec horreur qu'elle ne comportait pas de poignée. Il m'était impossible de sortir si on ne m'ouvrait pas de l'extérieur.

Il devait bien y avoir un moyen de me tirer de là ! J'inspectais rapidement la pièce... Une large fenêtre ornait l'un des murs. Malheureusement, je me trouvais au troisième étage. Sauter ne mettrait peut-être pas ma vie en péril... mais l'atterrissage risquait d'être rude ! Non, tout compte fait, la porte restant la seule issue, je n'avais plus qu'à attendre que quelqu'un entre.

Je pris place sur l'une des chaises et quittai mes chaussures pour soulager mes pieds douloureux, puis j'attendis, les bras croisés. La chaise n'était guère confortable et il faisait trop chaud, mais au moins j'étais débarrassée de ces étaux insupportables.

Une forte odeur d'encens emplit soudain la pièce et me fit éternuer. Je regardai derrière moi et reconnus une silhouette familière : Irène, la secrétaire du lycée, vêtue du même genre de chemise qu'Ava, dont les longs pans flottaient derrière elle. Ils étincelaient, d'un blanc saisissant, mais ce n'était rien en comparaison de ses cheveux. De roux, ils étaient devenus rubis, et semblaient flamboyer. Une teinte qui n'avait rien de naturel.

— Bonjour, Kate, dit-elle avec un sourire amical. Je suis contente de te revoir.

— Moi aussi... contente de vous revoir.

Elle s'assit en face de moi avec une grâce pour laquelle n'importe quel danseur aurait donné un bras, et je ne pus m'empêcher de ressentir une pointe d'amertume. Qu'était-elle censée m'apprendre ? Comment devenir belle ?

— Il y a d'autres habitants d'Eden qui se cachent ici ? demandai-je.

D'abord Sofia, maintenant Irène — Dylan serait-il le prochain à apparaître mystérieusement ?

Elle eut une expression amusée.

— Tu vas devoir patienter pour le savoir. Désolée pour ce subterfuge, ma chérie. Je te promets que c'était pour ton bien.

— Oui, j'imagine. Alors c'est vous, mon prof ? Vous allez me donner des cours de maths, de physique, tout ça ?

Elle éclata d'un rire cristallin.

— Non, ce sera bien moins rébarbatif ! Beaucoup plus agréable... Henry tient à ce que tu sois prête au cas où tu réussirais les épreuves, ce qui implique que tu apprennes à connaître les personnes de ton entourage. Leur travail, les relations entre elles, les raisons qui guident certains de leurs choix... De la psychologie principalement, en fait. Et aussi un peu d'astronomie et d'astrologie. A part ça, l'essentiel tient dans ce que tu devras apprendre de ce monde. Pas seulement l'Autre Monde, mais tout le reste.

— La mythologie ?

— Ici, on ne parle pas de mythologie, répondit-elle avec un clin d'œil complice. Tant que tu garderas cela à l'esprit, tout ira bien.

Elle posa alors entre nous un livre épais qui semblait s'être matérialisé comme par magie entre ses mains. Sous le poids de l'ouvrage, la table émit un grincement.

— Il faut que j'apprenne tout ce qu'il y a dedans ? demandai-je effarée.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle, il y a des dessins...

Cela ne me rassura guère.

— Pourquoi, Irène ?

Elle n'eut pas le temps de répondre. La porte sans poignée s'ouvrit à la volée et des cris résonnèrent dans la pièce, entrecoupés de paroles inintelligibles. Je me levai si brusquement que je faillis renverser ma chaise. Malgré l'agacement que je lisais sur ses traits, Irène resta assise et silencieuse.

Ella, Calliope et Ava s'étaient engouffrées dans la salle, se bousculant ; c'était à qui entrerait la première. Ava arborait une robe rose que je n'aurais portée pour rien au monde. Ella déboula derrière elle, furieuse.

— Kate, dis-lui ! supplia Ava.

— Je suis désolée, prévint Calliope en jouant des coudes pour leur passer devant. J'ai essayé de les arrêter, mais elles n'ont rien voulu entendre...

— C'est *elle* qui ne veut rien entendre ! protesta Ella en désignant Ava d'un index accusateur.

— Je te demande pardon ! C'est toi qui refuses de m'écouter !

Toutes deux semblaient prêtes à se sauter à la gorge. D'abord désemparée, je finis par retrouver ma voix, amusée au fond de ce crêpage de chignon en règle.

— Arrêtez, toutes les deux ! C'est au sujet de la robe ?

Elles se turent aussitôt, mais je percevais l'agressivité qui continuait de couver sous leur silence. Calliope reprit la parole.

— Ton amie est allée dans ta chambre pour se trouver des vêtements ; elle affirme que tu lui as donné la permission et qu'elle n'avait rien d'autre à se mettre. Mais Ella lui a interdit de toucher à quoi que ce soit, disant qu'il y avait d'autres choses, et que si elle patientait un peu elle pourrait...

— J'étais toute nue, et cette garce voulait me virer de la chambre !

Ava la fusillait du regard, mais Ella affichait une expression impassible.

— Elle était dans tes appartements, reprit froidement cette dernière à mon attention. Or, personne n'est autorisé à y entrer sans ma permission expresse.

— C'est ma chambre, Ella. Si je dis qu'Ava peut y entrer, alors elle peut y entrer.

Ella resta muette, statue de la dignité blessée. Je soupirai. Tout cela était finalement assez ennuyeux.

— Très bien, alors écoutez-moi bien : Ava pourra entrer dans ma chambre quand elle le souhaite. Mais j'aimerais qu'elle en ait une à elle, s'il y en a de disponibles.

Ava eut un reniflement de mépris.

— Il y a des milliers de chambres, dans ce palace !

Ignorant sa remarque, je poursuivis :

— Et elle va avoir besoin de vêtements. Alors soyez gentilles, et trouvez-en lui, d'accord ?

Le regard qu'Ella me décocha me glaça le sang.

— Comme vous voudrez, Votre Altesse, dit-elle avec raideur, avant de tourner les talons et de s'éloigner.

Si j'avais encore des doutes sur ses sentiments à mon égard, voilà qui les dissipait : elle me détestait. J'étais condamnée à porter des corsets et des jupons à crinoline pour les six mois à venir !

— Ça va aller, dit alors Calliope d'une toute petite voix. Je m'occuperai d'Ava, nous allons lui trouver une chambre.

Mais Ava se hérissa.

— Je ne suis pas une enfant. Je n'ai pas besoin que tu me tiennes la main !

— Je me chargerai de ça quand j'en aurai fini avec Irène, dis-je alors à Calliope. De toute façon, il faut que j'explore un peu les lieux par moi-même. Tu pourras venir, si tu veux...

— Est-ce qu'on pourrait revenir aux leçons ? demanda Irène d'un ton irrité. Pour commencer, contente-toi de lire pour demain les pages que j'ai marquées dans le livre. J'enverrai quelqu'un le déposer dans ta chambre.

J'acquiesçai sans répondre. Puis, revenant à Ava, je ressentis une pointe de culpabilité ; c'était à cause de moi qu'elle était là et devait endurer ce genre de scènes. Ella ne s'entendait probablement avec personne, au manoir, mais ce n'était pas une raison pour que mon amie subisse sa mauvaise humeur. C'était à moi de m'assurer de son bien-être. Ce n'était pas parce que j'étais coincée ici qu'elle devait en pâtir.

* * *

Le reste de la matinée ne se déroula guère mieux ; quant à l'après-midi, il fut carrément désastreux. Après le déjeuner, Ella nous rejoignit, glissant à nos côtés comme une ombre muette, mais sa présence était si chargée de tension que j'en devenais moi-même nerveuse. Heureusement, après un échange de piques bien ciblées, Ava et elle mirent un point d'honneur à s'ignorer.

En dépit de cet incident, la présence d'Ava était pour moi un très grand réconfort. Même si c'était paradoxal, elle constituait mon repère logique, un élément familier de la réalité auquel je me raccrochais, la preuve que je n'étais pas victime d'une hallucination. Grâce à elle, il m'était plus

facile de ne pas me croire folle. Sans doute était-ce l'effet escompté par Henry en la rendant à mon amitié.

Je restai tout près d'elle, tandis que nous déambulions dans les couloirs, explorant les innombrables pièces du manoir. Elle finit même par me prendre le bras pour m'entraîner d'un endroit à l'autre, décrivant chaque pièce sous son meilleur jour, comme si elle essayait de me vendre une maison. C'était assez drôle, quand on se souvenait que son père était agent immobilier. Calliope se joignit à nous, mais Ella continua de garder ses distances. L'après-midi se révélait distrayant, en fin de compte, du moins jusqu'à ce que je sois de retour dans mes appartements. Sofia m'y attendait pour m'annoncer qu'un bal allait être donné au manoir. J'en fus horrifiée.

— Une soirée dansante, vous voulez dire ?

Les autres ne semblaient pas partager ma répugnance. En entendant l'annonce, Calliope poussa un cri aigu ; même Ella parut excitée à cette perspective.

— Une soirée dansante ? répéta Ava en battant les mains avec frénésie. Oh ! Mais je n'ai rien à me mettre ! Qu'est-ce que je dois faire ?

— Dévaliser une autre armoire, peut-être ? suggéra Ella.

Nous l'ignorâmes ostensiblement.

— Il s'agit d'un bal officiel qui aura lieu demain soir, précisa Sofia, et donné par le Conseil en ton honneur, Kate. En général, il a lieu au moment du solstice d'hiver, mais puisque tu es la toute dernière candidate et que tout le monde a hâte de faire ta connaissance, la date en a été avancée.

— Vous voulez dire que ça n'a rien à voir avec le fait que la moitié des précédentes candidates aient été assassinées pendant le bal et qu'Henry veuille s'assurer qu'elle survivra à la soirée avant de lui consacrer davantage de son temps ? demanda Ella d'un air faussement innocent.

Sofia lui lança un regard noir avant de se tourner vers moi.

— Considère cette soirée comme tes débuts en société.

Je m'efforçai de ne pas accorder trop d'importance à la remarque d'Ella. Henry ne laisserait pas une chose pareille m'arriver ! Pas si je représentais son dernier espoir !

— Je n'ai pas besoin de faire mes débuts en société. La société et moi nous sommes très bien passées l'une de l'autre pendant des années, merci bien.

— Est-ce que tout le Conseil sera présent, cette année ? demanda nerveusement Calliope.

— C'est la dernière ligne droite pour Henry, reprit Ella. Tu penses bien qu'ils veulent tous la rencontrer !

— C'est quoi, le Conseil ? demandai-je. En quoi est-il si terrifiant ?

— En rien, répondit Ella en s'asseyant dans un fauteuil à l'autre bout de la chambre. Il est constitué de la famille d'Henry. Frères, sœurs, nièces, neveux — même si, en réalité, ils ne sont pas du même sang. C'est plutôt comme s'ils s'étaient adoptés les uns les autres, dans la mesure où ils sont issus du même créateur et incarnent les six dieux originels ; en tout cas, ils se considèrent comme une famille à part entière. C'est une façon de voir qui en vaut d'autres.

— Comme Zeus, qui lance ses éclairs et toute sa clique, vous voulez dire ? demanda Ava, qui s'était assise sur mon lit.

Je pouvais presque voir la fumée sortir des oreilles d'Ella.

— Tu es folle, ou juste incroyablement bête ?

Ava eut une moue arrogante.

— Ni l'un ni l'autre, merci. Calliope ? Zeus, c'est bien le type avec les éclairs ?

— Oui, c'est bien lui. C'est le frère d'Henry. Enfin, un de ses frères...

Cet aveu me laissa sans voix. J'avais déjà du mal à croire à ce qui m'arrivait, mais si on y

ajoutait Zeus en personne, l'histoire devenait proprement abracadabrante. Je préférais m'en tenir à l'idée que le Conseil était constitué des membres de la famille d'Henry. Une famille aussi nombreuse qu'impressionnante, mais une famille tout simplement. Et le mieux, c'était que j'évite, pour le moment, de penser à certains détails du genre foudre ou éclairs.

— Nouvelle règle..., dis-je. Personne ne me parlera d'eux, sauf si je le demande. Vous me flanquez la frousse, toutes, et je n'arriverai à rien si je suis pétrifiée de peur. Alors... on laisse tomber le sujet, jusqu'à la fin du bal pour commencer. O.K. ?

Tout le monde acquiesça, même Ava.

— De toute façon, on n'a pas le droit de te raconter grand-chose, admit Calliope.

J'accueillis sa déclaration avec une grimace de dépit, mais ne protestai pas. Si Henry me cachait des choses, je me débrouillerais pour les découvrir par moi-même.

— Encore une chose, dit Ella. Après, le sujet sera clos, c'est promis, mais je pense que tu dois être au courant d'un point particulier : c'est le Conseil qui décidera si tu as oui ou non réussi les épreuves. Et si tu échoues, c'est aussi lui qui décidera de ton sort par la suite.

Un vertige me gagna.

— Qui décidera de mon sort ? Comment ça ? Henry m'a dit que je ne me souviendrai de rien, après.

— Oh ! Ne t'inquiète pas ! s'exclama Calliope avec un regard furieux à l'adresse d'Ella. Tu ne te souviendras de rien, en effet. Ils ne te feront pas de mal. Enfin, je ne crois pas.

Après une pause, elle reprit :

— Personne n'est jamais vraiment allé très loin dans les épreuves, jusqu'à présent.

Ce fut au tour d'Ella de la fusiller du regard, et je devinai que Calliope ne m'avait pas tout dit, elle non plus. En fait, personne ne me disait grand-chose et c'était tout ce que je ne savais pas et que je devais imaginer qui était effrayant. Je sentis la panique me gagner et, pendant un instant, je crus que j'allais en être malade. Si les membres du Conseil ne m'aimaient pas, j'étais fichue, et je n'aurais personne au monde pour se soucier de ce que j'allais devenir entre leurs mains.

Le bal

— Un bal ?

Le rire cristallin de ma mère s'éleva au-dessus des passants qui arpentaient les rues bondées de New York, pressés de se rendre à leur travail, à leur domicile, ou à quelque rendez-vous important.

— Ils te connaissent vraiment très mal, ma chérie !

— Ce n'est pas drôle, maman...

J'enfonçai mes mains dans mes poches, les yeux rivés sur Central Park, de l'autre côté de la rue.

— J'ai peur de ne pas plaire à la famille d'Henry.

— C'est du domaine du possible, j'imagine...

Passant son bras sous le mien, elle m'attira tout près d'elle.

— Mais permets-moi d'en douter. Comment quelqu'un pourrait-il ne pas t'aimer ?

Je levai les yeux au ciel, préférant passer sous silence le fait qu'au manoir quelqu'un préférerait me voir morte.

— Tu es ma mère. C'est normal que tu dises ça.

— C'est vrai, admit-elle avec un sourire. Mais ça ne veut pas dire que j'aie tort.

Non loin de nous, le Klaxon d'une voiture retentit impatiemment. La circulation était très dense dans les rues ; et, sur le trottoir, ma mère et moi ne cessions d'être bousculées, tandis que nous avançons à notre propre rythme, au lieu d'adopter l'allure vive des autres piétons. Je fermai les yeux et levai la tête pour humer l'air. L'odeur unique de New York me rappelait combien la ville me manquait. J'avais la nostalgie des moments que j'y avais passés avec ma mère.

— Il se prend pour un dieu.

— Vraiment ?

Elle me considéra, les sourcils levés, avant d'ajouter :

— Il a fait revenir Ava, non ?

Sans attendre ma réponse, elle s'arrêta devant un camion de hot dogs. J'eus beau lui expliquer que je n'avais pas faim, elle ne voulut rien savoir. Deux minutes plus tard, nous entrâmes dans le parc, chacune un sandwich à la main. Le sien était surchargé de toutes les sauces possibles ; pour ma part, je m'en étais tenue au ketchup.

— Il a dit qu'il avait été marié à Perséphone, dis-je avec réticence.

Cette idée me semblait tellement absurde !

— Ce qui ferait donc de lui Hadès, en conclut-elle d'un ton tellement anodin que je lui lançai un regard effaré.

— Eh bien quoi, Kate ?

— Tu crois vraiment ce qu'il dit ?

— Pas toi ? Il ne t'a pas fourni assez de preuves comme ça ? Qu'est-ce qu'il te faut de plus, trésor ?

Elle se pencha pour déposer un baiser rapide sur mon front.

— Tu as toujours été trop pragmatique, trop rationnelle ; ça ne te fait pas que du bien.

— Pourquoi, maman ? Pourquoi est-ce que tu le crois ?

D'un geste large, elle désigna le parc autour de nous.

— Sinon, comment expliques-tu tout ça ?

Elle avait raison. Même si j'avais des doutes au sujet d'Ava, des actes d'Henry ou de ses propos, *tout ça* — c'est-à-dire le fait d'être avec ma mère, de pouvoir lui parler, me promener avec elle, l'entendre rire comme autrefois — semblait trop réel pour n'être qu'un rêve. Trop concret pour n'être que le produit de mon imagination.

— Grâce à lui, je peux passer plus de temps avec toi, dit-elle encore, en me serrant contre elle. Comment, après ce merveilleux cadeau, ne pas le croire ?

Nous marchâmes en silence en mangeant nos hot dogs. Puis nous jetâmes les emballages dans une poubelle et nous dirigeâmes vers le centre du parc. Elle avait gardé son bras autour de mes épaules et j'avais passé le mien autour de sa taille. Je n'avais pas envie de la lâcher.

— Maman... J'ai peur...

— De quoi ?

— Des épreuves. Henry affirme que je devrais toutes les réussir... Il a toute confiance en mes capacités. Mais... si je n'y arrive pas ? Qu'est-ce qui va se passer ?

— Et si tu y arrives ?

Elle me caressa le dos d'une main apaisante.

— Et si tu t'avères exactement la personne qu'Henry attend depuis si longtemps ?

Cette idée me semblait tellement absurde mais, à la façon qu'il avait d'évoquer sa femme, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'Ava avait sans doute raison. Peut-être était-il un dieu tout-puissant, doté du pouvoir de ressusciter les morts, mais c'était aussi un homme très seul. Je connaissais les sentiments liés à la perte d'un être cher et à la solitude, et si j'avais les moyens d'empêcher quelqu'un d'autre d'en souffrir, alors je les mettrais en œuvre.

Peut-être ne m'avait-il pas choisie par hasard.

* * *

Non seulement ma robe de bal était laide, mais elle était très désagréable à porter. Elle me gênait et me faisait mal. Ella avait eu le dernier mot et m'avait emballée dans un corset qu'elle avait passé presque une demi-heure à lacer aussi serré qu'elle le pouvait. Décidée à lui occasionner le plus de difficultés possible, je m'appliquai à expirer quand j'aurais dû inspirer, mais elle ne mit pas longtemps à voir clair dans mon jeu.

— Je peux patienter jusqu'à ce que tu sois obligée de reprendre ton souffle, m'avait-elle dit. Tu finiras bien par le faire.

— Pourquoi ai-je besoin d'un corset ? Tu es morte au XVIII^e siècle, ou quoi ?

Ella avait eu un petit rire.

— Rien à voir. D'une part, je trouve ça joli et, d'autre part, j'aime bien te torturer. Maintenant, inspire !

Ava fut la seule à laquelle Ella n'imposa pas le corset. Vêtue d'une robe bleue assortie à ses

yeux, elle était éblouissante. Tout en marchant le long des couloirs, accrochée à son bras, je m'efforçai de respirer aussi profondément que me le permettait ce fichu machin. Seulement quelques heures à tenir, et j'en serais délivrée.

Nous nous arrê tâmes à l'entrée de la salle de bal, attendant d'être annoncées, comme on nous l'avait indiqué. Ella et Calliope étaient déjà à l'intérieur. Elles avaient passé tout l'après-midi à me donner à tour de rôle des dizaines d'instructions et à m'expliquer comment me tenir. Tiens-toi droite, salue chacun d'un sourire, sois polie, ne dis rien qui pourrait te valoir des ennuis, n'évoque jamais le monde extérieur, ne dis à personne ce que t'inspire ta présence ici...

Trop facile !

— Prête ? demanda Ava, qui ne tenait pas en place tant elle était excitée.

— Pas vraiment, mais je n'ai pas vraiment le choix.

J'étais censée entrer dans la salle aussitôt qu'on m'aurait annoncée. Calliope m'avait recommandé de faire de petits pas, en tendant bien la pointe du pied, comme les danseuses classiques. Quand je lui avais fait remarquer que personne ne verrait mes pieds sous le long jupon de satin et de dentelles, elle m'avait tout bonnement ignorée.

— Et si celui qui a assassiné les autres filles essaie de me tuer, je suis censée faire quoi ?

— Je ne te quitterai pas d'une semelle, me rassura Ava. Henry et le Conseil non plus. Si quelqu'un essaie de te tuer, il faudra qu'il nous passe sur le corps d'abord. Maintenant, n'oublie pas de respirer.

Tourner de l'œil serait un excellent moyen d'échapper à ce qui m'attendait, mais, connaissant ma chance, ils s'arrangeraient pour organiser un nouveau bal dès que je serais remise. Autant en finir le plus rapidement possible.

Deux hommes postés de chaque côté de la porte en ouvrirent les battants pour nous laisser entrer. Mon cœur cognait si fort qu'on devait l'entendre à l'autre bout de la salle. Pendant quelques instants, la lumière tamisée m'empêcha de distinguer quoi que ce soit, mais, peu à peu, mes yeux s'habituerent à l'éclairage diffus des lustres rococo. La pièce était gigantesque, plus vaste que le réfectoire et le gymnase du lycée d'Eden mis bout à bout. Tout le monde portait, comme moi, des costumes d'époque, et j'eus la nette impression que ce bal constituait l'événement social du siècle.

A mon entrée, des centaines de paires d'yeux se posèrent sur moi.

— Kate ? Respire...

J'avais dû vaciller, car Ava me saisit par le coude, d'une poigne ferme.

— Kate, fais quelque chose ! Tout le monde te regarde.

C'était bien le problème.

Je n'avais jamais apprécié d'être le centre de l'attention. Une fois, en primaire, bien avant que ma mère ne tombe malade, mes soi-disant amis m'avaient convaincue de présenter un numéro de danse pour le concours de l'école. Comme j'étais trop nerveuse pour entrer en scène de mon propre chef, ils m'avaient poussée sur les planches, et quand j'avais vu tout ce public, les yeux braqués sur moi, j'avais vomi au beau milieu de la scène. Inutile de préciser que ce ne fut pas l'épisode le plus glorieux de ma carrière.

Cette fois, cependant, j'avais l'avantage de n'avoir rien dans l'estomac.

Allez, Kate... Tu peux y arriver. Un pied devant l'autre, ce n'est rien à faire.

— O.K., dis-je, allons-y...

Le silence qui avait salué mon entrée se mua en chuchotements et, à chaque pas que je faisais, je sentais les regards me brûler la nuque.

— Mesdames et messieurs, annonça alors le chambellan, j'ai à présent l'immense honneur de

vous présenter Mlle Katherine Winters.

Une salve d'applaudissements éclata. Comme si je ne m'étais pas sentie assez humiliée ! A présent, j'avais juste envie de mourir sur place. Heureusement, Ava était là, accrochée à mon coude.

— Regarde, Kate... les gardes ! Regarde-les, murmura-t-elle, tout excitée. Tu ne les trouves pas craquants ?

Du coin de l'œil, je repérai les deux hommes que j'avais remarqués lors du petit déjeuner, la veille. Ella m'avait informée qu'ils me suivraient partout, mais c'était la première fois que je les revoyais depuis. Le brun m'adressa un sourire timide — non, pas à moi, à Ava. Le blond, égal à lui-même, ne bougeait pas plus qu'une statue, son regard zélé posé sur la foule.

A mon grand soulagement, j'aperçus Henry sur une estrade à l'autre extrémité de la pièce. Je le trouvai aussi séduisant qu'à l'accoutumée, et pourtant, bien qu'il ait attiré mon regard, ce n'était pas lui qui retint mon attention. Derrière lui apparaissaient quatorze trônes — de véritables *trônes*, comme on en voit dans les châteaux ou les musées. Aucun n'était occupé, mais ce n'était pas nécessaire. Je compris aussitôt.

Le Conseil était là.

Si l'impossible était possible, j'allais me trouver en présence des quatorze personnes qui étaient à l'origine de tant de mythes. Qu'étais-je censée faire ? Avancer vers elles, leur serrer la main et me présenter ?

Je continuai ma progression dans la salle, dans une sorte d'état second, et avant que j'aie pu intégrer tout ce qui se passait autour de moi, nous avons atteint l'estrade. Sous prétexte d'arranger la traîne de ma robe, Calliope m'aida à monter les marches. Quand j'eus atteint le sommet et que je me retrouvai seule, Henry s'approcha de moi et me salua d'une inclinaison de la tête.

— Kate.

Malgré son calme, sa voix ne contribua pas à me rassurer.

— Tu es magnifique.

— M-merci, balbutiai-je en esquissant une révérence qui s'avéra peu convaincante. Je vois qu'on ne t'a pas obligé à porter de robe, toi au moins...

Il eut un rire discret.

— Même si ç'avait été le cas, le résultat serait loin d'être aussi admirable que pour toi.

Je pris la main qu'il me tendait ; si je voulais éviter de finir les quatre fers en l'air, je n'avais guère d'autre choix. Il me conduisit jusqu'au centre de l'estrade, dos tourné au public.

— Les membres de ma famille, dit-il avec un geste vague en direction des trônes.

— Ils sont invisibles ? chuchotai-je.

— Non, ils sont parmi les invités, répondit-il avec un sourire amusé. Ils préfèrent garder l'anonymat.

Je hochai la tête et plaquai un sourire mécanique sur ma bouche, espérant qu'il n'avait pas trop l'air d'une grimace. Ainsi, je n'allais pas les rencontrer à visage découvert, ces dieux si impressionnants... C'était infiniment plus effrayant, car cela signifiait que n'importe qui, ce soir, était un examinateur potentiel.

Je passai la soirée assise auprès d'Henry sur une estrade plus petite, à regarder tout le monde s'amuser. J'étais sur le qui-vive en permanence, craignant que quelqu'un ne surgisse devant moi pour essayer de m'étrangler, et je ne touchai ni aux nourritures ni aux boissons qui circulaient autour de moi. Pourtant, tant qu'Henry était là, je me sentais en sécurité. Du moins, autant qu'on pouvait l'être dans pareil contexte. Je restai immobile, refusant de me tourner vers les trônes vides. J'allais me tirer de ce mauvais pas, me répétais-je, qu'on m'apprécie ou pas. J'en étais capable.

Ava dansait avec le garde brun qui semblait s'amuser un peu trop pour quelqu'un qui était chargé d'assurer ma protection. Il était vraiment mignon, mais je soupçonnais que le seul homme avec lequel je puisse être autorisée à sortir se trouvait assis près de moi, calme et silencieux. Mais à quoi est-ce que je pensais ? Je devais passer six mois de l'année au manoir, pas l'épouser ! Pourtant, entre le moment où Henry et Walter étaient venus chez moi, et ce soir, la donne avait significativement changé. Si je réussissais les épreuves et devenais reine, est-ce que ça n'impliquerait pas aussi que je devienne sa femme ?

— Qui sont tous ces gens ? finis-je par demander.

Personne ne s'approchait de nous mais, de temps à autre, quelqu'un s'arrêtait devant l'estrade pour s'incliner. Suivant les instructions reçues, je répondais d'un unique hochement de tête, aussi majestueux que possible. J'étais de toute façon trop pétrifiée pour faire quoi que ce soit d'autre.

— Ce sont mes sujets, répondit Henry. Certains ont demandé à être présents pour pouvoir te rencontrer, d'autres m'ont rendu de grands services par le passé.

— Ils sont tous morts ?

— Oui, mais pas dans le sens où tu l'entends.

Fascinée, je les observai alors plus attentivement, essayant de déceler en eux les indices qui marquaient la séparation d'avec les vivants. Certains avaient une façon de danser un peu vieillotte, mais, à part cela, je ne notai pas de différences très particulières. A un moment, mes yeux tombèrent sur Ava. Au moins, elle semblait heureuse d'être là.

— Et l'un d'entre eux veut me tuer...

Le raidissement soudain d'Henry me confirma dans mes craintes.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Tu es en sécurité avec moi.

— Sais-tu de qui il s'agit ?

Il secoua la tête.

— Peut-être s'agit-il de la personne censée te succéder si j'échoue aux épreuves.

— Non, je ne crois pas, répondit-il avec une mimique gênée.

Il n'en dit pas plus, et je n'insistai pas.

A minuit, il se leva. Aussitôt, le silence s'installa. J'avais affreusement mal aux fesses et, bien que je n'aie pas fait un pas depuis des heures, les escarpins à talon que Calliope m'avait forcée à chausser me faisaient mal aux pieds. Je m'attendais à ce que la soirée prenne fin mais, au lieu de me conduire vers la porte, Henry m'amena de nouveau devant la grande estrade. Mes jambes tremblaient tellement qu'il me semblait miraculeux que je tiens encore debout.

— Tout va bien se passer, dit-il d'une voix calme. Tout ce que tu as à faire, c'est de dire oui et d'accepter les graines.

Les graines ? Quelles graines ? Ella et Calliope ne m'en avaient pas parlé. Perplexe, je le suivis en haut des marches et manquai m'aplatir le nez sur la dernière ; heureusement, Henry me rattrapa au vol et je me redressai, tâchant de reprendre contenance.

— Katherine Winters, acceptes-tu de demeurer au Manoir d'Eden pendant l'automne et l'hiver, de passer les épreuves auxquelles te soumettront les membres du Conseil et, si tu les affrontes avec succès, d'endosser le rôle de Reine de l'Autre Monde ?

Un silence de mort régnait dans la salle de bal.

— Oui, dis-je.

Comme par magie, une petite assiette apparut alors entre les mains d'Henry ; six graines y étaient disposées. Je repensais aux pépins de grenade de Perséphone, dans le manuel scolaire. Je saisis la première en quête d'un regard l'approbation d'Henry. Il m'encouragea d'un hochement de

tête et je la portai alors à ma bouche en réprimant une grimace. Je détestai les graines — c'était même pour cela que je ne mangeai jamais de pastèque.

Je les avalai rapidement, refoulant à chacune d'elles un haut-le-cœur. Quand j'eus avalé la sixième, des cris d'enthousiasme et des applaudissements s'élevèrent partout dans la foule, mais cette réaction n'était rien, comparée à l'intensité du regard qu'Henry m'adressa alors, et qui contrastait avec la bienveillance de son expression. Manifestement, ce que je venais de faire revêtait une importance que je n'étais pas à même de comprendre.

Ce fut également le moment où mes tourments prirent fin. Avant que j'aie pu déceler leur présence, Ella et Calliope étaient à mes côtés, pour m'aider à descendre les marches. La foule s'ouvrit en deux pour nous céder le passage, et des mains anonymes, échappées de la masse humaine qui se pressait autour de nous, effleurèrent mes cheveux, ma robe —, certaines parvinrent même à me toucher le visage. Rapidement, mes gardes nous rejoignirent, faisant écran entre elles et moi.

— Oh ! Kate, il est trop mignon ! s'exclama Ava tandis que nous regagnions ma chambre. Il s'appelle Xander, et il est beau comme un dieu, intelligent, drôle, mignon...

— Tu l'as déjà dit.

Elle poursuivit comme si elle n'avait rien entendu.

— Et il m'a dit qu'un jour il me montrerait des tours de magie ! Je veux dire, je sais que la magie, c'est un peu bizarre, comme passe-temps, mais quand même, c'est cool, non ? D'une certaine façon.

Elle déblatéra pendant tout le trajet, si bien que, quand nous arrivâmes, Calliope elle-même semblait agacée. Par chance, Ella — que je commençais à apprécier de plus en plus, malgré son côté revêche — vint à ma rescousse.

— Kate a besoin de sommeil, dit-elle en s'interposant entre Ava et l'entrée de ma chambre. Tu la verras demain.

— Et qui a dit ça ?

— Moi, répondit Ella en se redressant de toute sa hauteur — elle mesurait quinze bons centimètres de plus qu'Ava. Elle a plus important à faire que d'écouter ton babillage au sujet de Xander. Et Xander a mieux à faire que perdre son temps avec toi !

Ella avait ostensiblement haussé le ton à la fin de sa phrase, et sa voix résonna dans le couloir. En retour nous parvint une petite toux embarrassée et j'eus du mal à me retenir de sourire.

— Je suis désolée, Ava, dis-je.

J'étais tiraillée entre l'envie d'agir en véritable amie et le besoin de soulager la migraine qui faisait battre mes tempes.

— On discutera demain, tu veux bien ? Ce soir, je suis vraiment crevée.

Ava lança un regard noir à Ella.

— C'est toi qui vois, Kate...

Puis elle tourna les talons et s'éloigna dans un froissement d'étoffe rageur. Ella et Calliope m'observaient, dans l'expectative.

— Vous aussi, s'il vous plaît. Je vous jure que je réussirai à me déshabiller toute seule. Ça fait des années que je sais le faire.

— Bonne chance avec le corset, répondit Ella avec un petit rire condescendant.

Sans ajouter un mot, elle sortit. Calliope m'offrit de rester pour m'aider, mais je la renvoyai, elle aussi. Au pis, j'enlèverais cette saleté de corset à coups de ciseaux. Voilà qui calmerait peut-être les velléités d'Ella de m'en imposer, pendant un certain temps.

Soulagée de me retrouver enfin seule et au calme, je poussai la porte et la fermai à clé. D'un

coup de talon, j'envoyai balader mes chaussures, puis entrepris de dégrafer ma robe, plus qu'impatiente de pouvoir respirer de nouveau normalement. Prête à m'effondrer de fatigue, je tirai les rideaux de mon lit pour les ouvrir. Et ravalai un hurlement.

Il y avait quelqu'un dedans.

La première épreuve

C'était Henry, vêtu d'un bas de pyjama et d'une robe de chambre de soie. Il tenait un gros livre à la main. Au lieu de s'excuser ou au moins de m'expliquer la raison de sa présence, il me jeta un regard en coin, comme si je l'avais interrompu au milieu d'un passage particulièrement passionnant.

— C'est mon lit ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Comme j'étais encore engoncée dans mon corset, j'avais du mal à respirer et cela s'entendait.

— Je lis, dit-il en se redressant. Tu veux un coup de main ?

Je pris alors conscience que, dans mes efforts désespérés pour me libérer, j'étais en train de tirer à deux mains sur le devant de ma robe, comme si je voulais l'arracher. Sans me laisser le temps de répondre, il sauta du lit. L'instant d'après, il était près de moi et ses mains habiles défaisaient rapidement les lacets du corset. Toute seule, cela m'aurait pris des heures. Je ne sais même pas si j'y serais arrivée.

— Voilà, dit-il quand il eut fini. C'est fait...

— Il faut que je... il faut que je me change, dis-je précipitamment en reprenant mon souffle, les deux mains plaquées sur le devant de ma robe pour l'empêcher de tomber.

— Je ne regarderai pas, promis.

Il s'installa de nouveau sur le lit et rouvrit son livre, me signifiant clairement qu'il n'avait pas l'intention de prendre congé avant un bon moment. D'un pas mal assuré, je me dirigeai vers le paravent dressé au fond de la chambre. Là, je choisis mon pyjama le plus sombre et me changeai rapidement, sans prêter attention au bruit de tissu déchiré que produisit ma robe quand je la fis glisser sur mes hanches.

Moins d'une minute plus tard, j'émergeai de mon abri, emmitouflée dans une épaisse robe de chambre.

La situation était grotesque. Henry croyait-il que j'allais dormir avec lui ? Un tel arrangement ne faisait pas partie du contrat. S'il tenait à rester dans ce lit, eh bien, j'allais en trouver un autre ! Ou encore dormir par terre.

— Qu'est-ce que tu fais dans ma chambre ? Pour de vrai, je veux dire, poursuivis-je en m'approchant avec précaution. Et ne me réponds pas que tu lis ! Parce que je ne suis pas aveugle...

Henry inséra tranquillement un marque-page dans l'ouvrage et tourna la tête vers moi, me fixant de son étrange regard clair. C'était tout aussi déstabilisant que la veille dans le jardin, mais, cette fois, j'étais trop fatiguée pour que cela me perturbe outre mesure.

— Je suis ici parce que le Conseil a décidé que je devais passer du temps avec toi chaque soir — autant que tu me le permettras. Si tu souhaites que je m'en aille, j'obéirai. Sinon, tant que tu ne dis

rien, je reste.

Je le considérai, effarée, doutant d'avoir compris.

— Tu veux dire que tu resteras ici ? Toute la nuit ?

Il leva un sourcil conciliant.

— Je suis sûr que, ce soir, tu m'auras demandé de partir bien avant que ça ne devienne une possibilité.

— Et les nuits suivantes ? demandai-je d'une voix aiguë qui me fit penser à celle d'Ava *avant*.
Toi et moi... on est censés... *le faire* ?

Je n'avais jamais couché avec personne. Pendant la maladie de ma mère, j'avais eu trop peu de temps libre pour sortir avec des garçons, sans parler d'aller plus loin, et je n'avais pas la moindre intention de m'y mettre dans ces circonstances. Ce n'était pas parce qu'il m'avait fait avaler une poignée de graines qu'il avait des droits sur moi. Et s'il le croyait, il allait tomber de haut !

Pour toute réponse, il s'esclaffa et le rouge me monta aux joues. Il aurait au moins pu avoir la décence de ne pas me traiter comme une idiote !

— Non, dit-il enfin. *Le faire* n'est pas une obligation. Ça ne le sera jamais.

Je me retins de pousser un énorme soupir de soulagement. Il était très séduisant, mais il pouvait bien être beau comme un dieu — c'était le cas de le dire —, je ne ferais aucun compromis.

— Dans ce cas, pourquoi es-tu là ?

— Je suis là parce que je souhaite mieux te connaître. Tu m'intrigues, Kate, et si tu réussis à passer les épreuves auxquelles te soumettra le Conseil, un jour, tu seras ma femme.

— Mais... tu avais dit que je n'étais pas obligée de t'épouser !

— Non, corrigea-t-il patiemment. J'ai dit que je ne te proposais pas le mariage. Et je ne suis pas en train de le faire. Ce ne sera pas nécessaire, sauf si tu réussis les épreuves. Dans ce cas, oui, tu deviendras ma femme, six mois par an.

— Et si je ne veux pas ?

Son sourire disparut.

— Dans ce cas, tout ce que tu as à faire, c'est d'échouer intentionnellement.

Il avait parlé d'un ton inexpressif qui éveilla aussitôt ma culpabilité.

— Je suis désolée, je ne voulais pas...

— Ne t'excuse pas.

Sa voix ne recelait aucune émotion, ce qui ne fit qu'accentuer mon malaise.

— C'est à toi de choisir... A tout moment, si tu juges que je t'en demande trop, tu peux partir.

Oui, et ma mère mourrait !

Je serrai si fort les poings de frustration que mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes. En même temps, tout dieu qu'il était, il y avait dans sa quête d'une compagne fiable quelque chose de poignant. Il s'écoula quelques instants avant que je ne trouve une réponse adaptée — des paroles de réconciliation, au moins. Si je feignais d'accepter l'éventualité d'un mariage avec lui, peut-être cesserait-il d'avoir l'air aussi triste et désemparé.

— Et après ? dis-je enfin. Si on se... marie... Est-ce que je devrai... est-ce qu'on...

— Non.

Quand il posa de nouveau les yeux sur moi, son regard s'était un peu réchauffé. Mais j'étais certaine qu'il n'était pas dupe de mon apparente bonne volonté.

— Tu seras ma femme uniquement par le nom et le titre, et je ne te le demande que parce que l'Autre Monde l'exige pour pouvoir te reconnaître comme souveraine, de la même manière qu'il a reconnu Perséphone. J'espère malgré tout que tu penseras un jour à moi autrement que comme à un

simple ami, mais cela, je sais que je dois le mériter. Je comprends que ce n'est pas la vie dont tu avais rêvé, et je ne tiens pas à te la rendre plus difficile encore. Mon seul désir est de t'aider à triompher de ces épreuves.

Et d'empêcher que je sois assassinée, si possible. Merci...

Je m'assis prudemment sur le bord du lit, assez loin de lui pour me sentir en sécurité. Pourtant, même alors, il me semblait que l'air qui nous séparait s'était chargé d'électricité.

— Et l'amour, Henry ? Est-ce que tu n'as pas envie de quelqu'un ? Enfin, tu comprends ce que je veux dire... Pour fonder une famille, ce genre de choses...

— J'ai une famille, Kate.

J'allais préciser ma pensée, mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Mais si, par famille, tu entends « enfants », alors non, je n'ai jamais pensé que cela faisait partie des choses qui m'attendaient dans la vie.

— Mais tu aimerais en avoir ?

— Je suis seul depuis si longtemps, dit-il en esquissant un petit sourire sans joie. Il serait ridicule de ma part de m'attendre à de grands changements dans les années à venir.

Outre le fait qu'il paraissait à peine plus vieux que moi, je n'arrivais pas à imaginer quel âge il pouvait avoir — et je n'étais pas sûre d'avoir très envie de le savoir. Comment pouvait-on vivre aussi longtemps et supporter une telle solitude ? Les rares nuits que j'avais passées seule à la maison sans ma mère m'avaient déprimée. Si on multipliait cette expérience par l'éternité... c'était... inconcevable !

— Henry ?

— Oui ?

— Que t'arrivera-t-il si j'échoue ?

Il ne répondit pas tout de suite ; ses doigts jouaient rêveusement avec la bordure de soie de sa robe de chambre.

— Je disparaîtrai, dit-il calmement. Quelqu'un me succédera à la tête du Royaume, et je n'aurai donc plus aucune raison d'exister.

— Tu mourras ?

Je détournai les yeux, incapable de le regarder en face. Encore une existence qui dépendait de moi !

— Je disparaîtrai, répéta-t-il. Les vivants meurent, et leur âme demeure dans l'Autre Monde pour l'éternité. Ma famille et moi n'avons pas d'âme. Nous cessons complètement d'exister, sans laisser de trace. Quelqu'un qui n'a jamais été vivant ne peut pas mourir, Kate...

J'empoignai la couverture avec colère. Le sort qui l'attendait était bien pire que la mort, à mon avis.

— Qui est-ce ?

— Qui ça ?

— Celui qui prendra ta place, si tu dois renoncer à ton titre ?

— Ah ! Mon neveu.

— Qui est-ce ? Comment s'appelle-t-il ? Il fait partie du Conseil ?

— Oui, c'est un membre du Conseil. Mais je crains de ne pas pouvoir te révéler son nom.

— Pourquoi ?

J'avais l'impression que personne, ici, ne me faisait assez confiance pour me dire la vérité, et si je comprenais que Calliope ne soit pas au courant de tout, ce n'était pas le cas d'Henry. Il savait, lui ! Et il aurait dû tout me dire.

— Parce que j'ai peur que ça t'inquiète, et tu es déjà assez mal à l'aise comme ça. Je n'ai pas envie d'en rajouter.

Je gardai le silence, m'efforçant d'imaginer ce qui pourrait bien m'inquiéter davantage que ce que je savais déjà. Rien ne me venait.

— Je ne comprends pas.

— Ça viendra.

A cela, que répondre ? Il dut percevoir mon désarroi car, au lieu de me regarder comme s'il attendait une réaction, il se replongea dans son livre. J'en profitai pour l'observer. Il différait si peu des humains, dans son apparence... Les traits de son visage étaient plus symétriques que la moyenne, peut-être, sa peau parfaitement lisse, sans la moindre trace de barbe, ses cheveux lui arrivaient presque aux épaules et la couleur déconcertante de ses yeux... Ses yeux seuls le trahissaient vraiment : ces deux flaques d'argent qui semblaient en perpétuel mouvement. Sous la lumière tamisée de la lampe de chevet, ils paraissaient presque phosphorescents.

Un toussotement légèrement embarrassé me sortit de ma contemplation. Je lui en voulais encore un peu de ne pas tout me dire, mais comme j'avais surtout envie de détendre l'atmosphère, je posai la première question qui me passa par la tête :

— Henry ? Qu'est-ce que tu fais de tes journées ? Quand tu n'es pas au manoir, je veux dire. A moins que tu n'en sortes jamais ?

— Si, il m'arrive d'en sortir...

De nouveau, il glissa le marque-page dans son livre qu'il posa à côté de lui.

— Tout comme mes frères et sœurs, j'ai un certain nombre de responsabilités. Je règne sur les morts, et passe donc l'essentiel de mon temps dans l'Autre Monde à superviser, veiller à ce que tout se passe bien. Dans les faits, c'est bien plus compliqué que ça, mais si tu remportes les épreuves, tu sauras toi aussi ce qu'il en est.

— Je vois. Et à quoi ressemble l'Autre Monde, au juste ? J'imagine qu'il ne se résume pas au manoir et à son parc ?

— Chaque chose en son temps, Kate...

Tendant le bras, il posa fugitivement sa main sur la mienne. Sa paume était chaude.

— Et toi ? demanda-t-il. Comment aimes-tu employer ton temps libre ?

— J'aime bien lire. Et dessiner aussi, même si je ne suis pas très douée. Avec ma mère, on jardinait de temps en temps, et elle m'a appris à jouer aux cartes.

Avec un regard inquisiteur, je lui demandai :

— Tu sais jouer ?

— A certains jeux, mais je ne sais pas s'ils sont toujours au goût du jour.

— On devrait faire une partie, un de ces jours, proposai-je. Je veux dire, si tu comptes passer toutes tes soirées ici...

— C'est une excellente idée, reconnut-il avec un hochement de tête vigoureux.

Puis, de nouveau, le silence s'installa. Allongé sur le lit, il semblait parfaitement à l'aise, comme s'il s'était déjà retrouvé des centaines de fois dans cette situation. D'ailleurs, c'était le cas si j'en croyais ce qui m'avait été dit des autres « candidates », mais je refusais d'y penser. Je n'étais pas la première, mais je serais la dernière, et je ne gagnerais rien à le rejeter — à cette pensée, curieusement, mon cœur se mit à protester vivement dans ma poitrine — et puisque j'étais coincée ici pour six mois, autant prendre le maximum de choses du bon côté. Cela dit, j'étais éreintée.

Pendant quelques secondes, j'hésitai sur ce que je devais faire, tiraillée entre mes envies et la bienséance. J'aurais dû alimenter la conversation, lui poser davantage de questions, apprendre à

mieux le connaître, mais tout ce que je voulais à ce moment précis, c'était dormir. Et tant qu'il serait là, je savais que je ne fermerais pas l'œil, même s'il ne faisait aucun bruit à côté de moi. C'était bien beau de parler de responsabilités et d'attentes, mais mon malaise vis-à-vis de lui n'allait pas se dissiper du jour au lendemain.

— Henry..., commençai-je d'une voix douce.

Il leva aussitôt les yeux de son livre pour les poser sur moi.

— Ne le prends pas mal, mais... je suis vraiment très fatiguée...

Il se leva immédiatement du lit. Il ne semblait ni blessé ni fâché. Au lieu de cela, son visage affichait la même expression neutre que d'habitude.

— La journée a été longue pour tous les deux, dit-il simplement.

— Merci.

Je lui adressai un sourire reconnaissant.

Il se dirigea vers la porte.

— De rien. Passe une bonne nuit, Kate...

C'était une broutille, mais le soupçon d'affection qui transparaissait dans sa voix me fit monter le rouge aux joues.

— Bonne nuit, répondis-je en priant pour que, depuis l'autre bout de la chambre, il ne s'aperçoive de rien.

* * *

— Alors comme ça, il te plaît !

Ce n'était pas une question. Tout en m'asseyant sur un banc à côté d'elle, j'adressai à ma mère un regard furibond. Devant nous passaient des joggeurs et des gens qui promenaient leur chien.

— Je n'ai pas dit ça ! protestai-je, choquée de cette éventualité que les mots tout à coup rendaient presque tangible.

Ma mère se tenait assise très droite, comme si nous étions en train de dîner à la table royale, et non au cœur de Central Park.

— C'est juste que... je ne veux pas qu'il meure, c'est tout. Personne d'autre ne doit mourir par ma faute.

— Personne n'est mort à cause de toi, Kate.

Elle passa affectueusement ses doigts dans mes cheveux.

— Même si tu échoues à ces épreuves, ce ne sera pas ta faute. Fais de ton mieux, et tu verras que tout ira bien.

— Mais comment puis-je faire de mon mieux alors que je ne sais même pas en quoi elles consistent ? Comment est-ce que je peux m'en sortir dans ces conditions ?

— Tout le monde croit en toi, ma chérie, tu es la seule à douter, me dit-elle gentiment, en passant son bras autour de mes épaules. Ça devrait te mettre la puce à l'oreille.

Le fait que tous me faisaient confiance ne signifiait pas qu'ils avaient raison ni que j'allais réussir, pensais-je sombrement. Cela voulait surtout dire qu'en cas d'échec je risquais de les décevoir. Et, pour ce qui était d'Henry, de devenir l'instrument de sa disparition pure et simple.

— Mais il te plaît, non ? insista ma mère.

Elle semblait sincèrement préoccupée par le sujet.

— Il est gentil, répondis-je avec prudence, me demandant où elle voulait en venir. Je pense que nous pourrions devenir amis.

— Tu le trouves mignon ?

Sa réflexion me fit lever les yeux au ciel.

— C'est un dieu, maman ! Evidemment qu'il est mignon !

Elle eut un petit sourire ironique.

— Un dieu ? Tu le reconnais enfin ? Il était temps !

Haussant les épaules, je détournai le regard.

— C'est un peu difficile de prétendre le contraire, je te l'accorde. Mais il est gentil, alors tant qu'il n'essaie pas de me changer en tas de cendres, j'imagine que je finirai par m'y habituer.

— Parfait.

Elle me prit dans ses bras, déposa un baiser sur mon front.

— Je suis heureuse que tu l'apprécies. Il peut t'aider et, de toute façon, tu ne devrais pas rester seule.

Je soupirai intérieurement, sans prendre la peine de rectifier ses propos. Si cela lui faisait plaisir de penser que j'aimais Henry de cette façon, cela ne me posait pas de problème. Elle méritait un peu de bonheur avant la déception que je ne manquerais pas de lui infliger quand j'aurais échoué aux épreuves.

* * *

Je m'étais attendue à ce que les journées au Manoir d'Eden traînent en longueur, mais la routine qui s'installa très vite me les fit au contraire trouver plutôt brèves. Le matin, Calliope et Ella m'aidaient à me préparer ; Ava assistait à ces moments, en général, et me parlait avec animation de ses conquêtes.

Après être sortie quelques semaines avec Xander, le garde brun, elle m'annonça un matin, très excitée, qu'elle s'intéressait maintenant à quelqu'un d'autre.

— Il s'appelle Théo. Il est magnifique, grand, intelligent, et il prétend que j'ai les plus beaux yeux qu'il ait jamais vus !

Dans le miroir, je vis les traits d'Ella se durcir.

— Je t'interdis de t'en approcher, dit-elle d'un ton cassant.

Je tentai de me retourner pour les voir toutes les deux, mais Calliope, qui n'avait pas fini de me coiffer, posa ses deux mains sur mes épaules pour m'en empêcher.

— Pourquoi ? demanda Ava. C'est ton fiancé ?

— C'est mon frère jumeau.

— Et alors ? Il m'aime bien, et moi aussi je l'aime bien. Je ne vois pas où est le problème.

Ça y est ! Ça recommençait !

Je soupirai. Si je voulais éviter ce genre de scènes — qui se reproduisaient un peu trop souvent à mon goût — pendant les cinq mois qui me restaient à passer au manoir, j'allais devoir prendre des mesures draconiennes.

— Si tu lui fais du mal, je te trouverai, où que tu te caches. Et, cette fois-ci, je te tuerai pour de bon ! Tu n'auras pas la chance de remettre une seconde fois les pieds dans un endroit pareil, la menaça Ella.

Je ne comprenais pas comment Ava pouvait soutenir le regard d'Ella sans s'enfuir en courant. J'admirais son cran.

J'ouvris la bouche pour expliquer à mon tour à Ella ce qui lui arriverait si elle mettait sa menace à exécution, mais Ava intervint avant que j'aie pu le faire.

— Et si c'est lui qui me fait du mal ?

— Si ça arrive, je suis sûre que tu l'auras mérité.

A partir de ce jour, toutes deux s'évitèrent autant que possible, faisant preuve ainsi d'une sagesse qui m'étonna, compte tenu de leur caractère ombrageux, mais qui me facilita aussi considérablement la vie !

Je m'adaptais somme toute assez bien à ma nouvelle existence. Henry avait raison : une fois les choses acceptées et prises telles qu'elles venaient, tout alla mieux. Je cessai de m'épuiser en cherchant constamment à rationaliser l'incompréhensible.

L'idée d'être constamment escortée par des gardes ou que Calliope goûte systématiquement ma nourriture — une tâche qu'Ella avait vivement encouragé Ava à prendre en charge — continuait de me déplaire, mais je m'y étais faite, ainsi qu'à tout le reste.

Mon seul véritable problème demeurait l'étrange relation que j'entretenais avec Henry. Au fil des semaines, j'en étais venue à attendre le soir avec impatience ; c'était le moment favori de ma journée. Avec lui, nous évoquions mes occupations — il ne m'échappait pas cependant que jamais nous ne parlions de ses occupations à lui. Je lui enseignai les règles de mes jeux de cartes préférés, qu'il semblait heureux d'apprendre ; il me posait des questions avec un intérêt poli et, aussi décousues que soient mes réponses, il ne m'interrompait jamais. Mais lorsque, moi-même, je cherchais à en savoir plus sur lui, je n'obtenais que de vagues réponses, quand il n'éludait pas carrément. Il refusait toujours de me révéler en quoi consistaient les épreuves mais, en contrepartie, il semblait faire de mon confort une véritable priorité.

Toutes mes journées étaient réglées comme du papier à musique. Je disposais d'une demi-heure pour le petit déjeuner, où je trouvais toujours mes aliments préférés et en quantité. Comme je ne prenais pas un gramme, j'en profitais pour manger autant que je voulais.

Après le petit déjeuner, j'avais cinq heures de cours où j'étudiais la mythologie — même si je ne devais pas la nommer officiellement ainsi ! — , l'art, la théologie et l'astronomie, bref, tout ce qu'Irène jugeait bon que je sache. Etant sa seule élève, je n'avais pas un instant pour rêvasser et elle faisait preuve d'un manque total de compassion en ce qui concernait mes intérêts et mes aversions en matière d'apprentissages. En tout état de cause, j'étais gagnante sur un plan : les maths n'étaient pas au programme.

Nous passâmes un temps incroyable à étudier les divinités olympiennes, ces dieux qui régnaient sur l'Univers et qui allaient décider de mon sort.

— La plupart des gens pensent qu'ils ne sont que douze, m'apprit Irène, mais, en réalité, ils sont quatorze.

J'avais déjà noté ce détail : quatorze trônes dans la salle de bal, quatorze divinités. Le rôle décisif qu'ils devaient tenir dans ma destinée me poussait à accorder aux cours dont ils faisaient l'objet une attention toute particulière, comme si tout savoir d'eux me donnait une longueur d'avance.

J'étudiai Zeus, Héra et leurs enfants, ainsi que ceux que Zeus avait engendrés avec d'autres femmes — déesses ou mortelles — , sans compter Athéna, qui sortit adulte et casquée de la tête de son père ; j'étudiai Déméter et sa fille, Perséphone, le rôle joué par Hadès dans leur histoire. Je trouvais particulièrement bizarre d'aborder tous ces éléments en sachant que, pour mon entourage actuel, il s'agissait d'histoire et non de mythologie. Henry, désigné sous le nom d'Hadès dans nos ouvrages humains, avait réellement accompli tous ces actes que je découvrais. Et plus j'apprenais, plus j'acceptais facilement cet état de fait. Quand Irène eut la certitude que j'en savais autant que possible sur les membres du Conseil, nous passâmes à d'autres mythes dans lesquels les divinités olympiennes jouaient également un rôle, ce qui ne contribua pas à calmer mes appréhensions à l'idée

que c'était à ces puissances immortelles que je devais me confronter, elles que je devais convaincre, elles que je devais séduire en quelque sorte, en leur prouvant que moi, simple mortelle, j'avais les capacités de devenir leur égale...

L'après-midi, j'avais quartier libre. Il m'arrivait de rester à l'intérieur du manoir pour lire ou passer du temps avec Ava ; sinon, je sortais explorer les alentours. Au-delà du jardin raffiné où Henry m'avait transportée le premier jour, une forêt touffue s'étendait sur tout le reste de la propriété, masquant la rivière qui, je le savais, se trouvait juste derrière la haie. Je ne m'aventurais jamais assez loin cependant pour perdre le manoir de vue, me refusant à m'approcher de cette eau par quoi, d'une certaine manière, tout avait commencé.

Vers la fin du mois d'octobre, je tombai par hasard sur l'intendant des écuries. Il se nommait Phillip. C'était un homme taciturne aux manières un peu brusques ; sa tignasse désordonnée lui donnait de prime abord une allure intimidante, mais il se révéla passionné par ses chevaux.

— Les chevaux ont autant de personnalité que les humains, m'expliqua-t-il d'une voix bourrue en me présentant les quinze bêtes de l'écurie. Si la connexion avec l'un d'entre eux ne se fait pas, inutile d'insister. Ce serait comme essayer de se faire un ami de force — tentative aussi maladroite qu'inutile, tu en conviendras, et qui ne conduirait qu'à rendre l'un et l'autre malheureux. Garde bien ça en tête.

J'aimais passer du temps avec lui à soigner ses étalons, mais je ne lui demandai jamais de les monter ; ils étaient puissants et rapides et, avec la chance que j'avais, j'aurais été capable de tomber et de me casser une jambe. Au début, Phillip avait refusé de me laisser les étriller, mais je ne lui en tins pas rigueur : il ne laissait personne s'en approcher, les autres pas plus que moi. J'avais déjà le rare privilège de pénétrer dans les écuries, ce dont Ava et bien d'autres ne pouvaient se prévaloir. Toutefois, cela ne m'empêcha pas d'insister et, au bout de plusieurs tentatives, il m'autorisa à contrecœur à l'aider à les soigner... sous sa vigilante surveillance. Je soupçonnai qu'Henry n'était pas étranger à ce revirement, mais je me gardai de l'interroger à ce sujet. Jusqu'à la fin de l'automne, j'occupai ainsi tous mes après-midi à panser des chevaux et, bien que le temps se rafraîchisse, j'étais au chaud dans les écuries.

A mesure que les semaines passaient, j'étais de plus en plus à l'aise. La plupart de ceux qui travaillaient au manoir et dans le parc avaient cessé de me dévisager, connaissant à présent le rôle que j'avais à jouer. Les jours s'écoulaient, presque paisibles, ponctués le matin par mes cours avec Irène, l'après-midi par mes séjours dans l'écurie avec Phillip ou au manoir avec Ava, et le soir par mes conversations avec Henry.

Mes nuits comptaient aussi pour beaucoup dans ce sentiment de plénitude. Je ne vivais que pour elles, dans l'attente de l'instant merveilleux où j'allais retrouver ma mère, lui raconter ma journée, mes doutes, mes aspirations. De l'autre côté de la grande haie, elle était toujours mourante, mais dans mes rêves elle était tout ce qu'il y avait de plus vivant, et je voulais la maintenir dans cet état aussi longtemps que possible. J'étais consciente qu'au bout du compte j'allais devoir affronter la réalité mais, pour l'heure, je préférais croire qu'en vivant au manoir j'étais à l'abri du monde extérieur et du grand chagrin qu'il me préparait.

* * *

Aux environs du 15 novembre, Irène m'annonça que je passerais mon premier *examen* le lundi suivant. Lorsque je quittai la salle de cours, l'angoisse qui me dévorait était si lisible sur mon visage qu'elle n'échappa pas à Calliope.

— Kate ? Qu'est-ce qui se passe ? me demanda-t-elle d'une voix inquiète, tandis que je refermai la porte derrière moi.

— Je dois passer un examen, dis-je d'une voix tremblante. Lundi prochain...

Elle se détendit aussitôt. Mon annonce n'avait de toute évidence rien d'alarmant pour elle.

— Et alors ? dit-elle. Ce n'est pas la première fois que tu passes un examen, si ?

Je secouai la tête, atterrée. Elle ne comprenait pas.

— Un examen, répétai-je. Une *épreuve*, si tu préfères. Le genre qui va faire basculer mon avenir. Si j'échoue...

— Oh ! Ce genre d'examen...

— Oui.

Au lieu de me diriger vers la salle à manger, je pris le chemin de ma chambre. La nouvelle m'avait coupé l'appétit.

— Eh, Kate ! Le déjeuner, c'est par là ! Ils t'ont fait du poulet rôti.

Je l'entendis trotter derrière moi pour me rattraper, mais ne ralentis pas.

— Pas le temps... Il faut que je révise.

Si j'échouais, tout ce que j'avais fait jusque-là serait inutile. Ma mère mourrait, Henry perdrait sa place de souverain ainsi que les attributs de son pouvoir, et Ava serait morte pour rien. Je *ne devais pas* échouer !

* * *

Je passai les deux semaines suivantes le nez plongé dans la mythologie — ou, plutôt, dans « l'histoire » grecque. Irène avait beaucoup insisté pour que je sache distinguer le mythe de l'histoire. Quoi qu'il en soit, j'étais tellement absorbée par mes révisions que même Henry interrompit ses visites du soir pour ne pas m'en distraire. Je cessai de me rendre à la salle à manger et fis apporter mes repas dans ma chambre, mais je mangeais si rapidement que je ne sentais même pas le goût de la nourriture. Je faisais des nuits de huit heures exactement, pas une minute de plus ; et même pendant mon sommeil, ma mère me posait des questions sur ce que j'avais étudié durant la journée.

J'appris par cœur les douze travaux d'Hercule, le nom des neuf Muses, les maux libérés par Pandore en ouvrant sa boîte... ces histoires dont on avait tous entendu parler à l'école... Mais il existait encore des centaines d'autres histoires du même acabit que je dus absorber, dans leurs moindres détails : celle du roi Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait, y compris sa fille ; celle de Prométhée, qui déroba le feu aux dieux, en fit don aux humains et fut puni pour cela ; celle d'Icare, qui s'envola pour s'échapper du labyrinthe-prison mais qui, volant trop haut, fut précipité au sol quand la chaleur du soleil fit fondre la cire qui retenait ses ailes. La jalousie d'Héra, la beauté d'Aphrodite, la colère d'Arès... Ces histoires étaient sans fin, et j'en étais tellement imprégnée que tout finissait par se mélanger, me plongeant dans une angoisse terrible de commettre une erreur fatale.

— Tu te fais du mal, Kate...

La voix d'Henry me fit sursauter. Nous étions à la veille de l'examen, soit moins de douze heures avant la première épreuve, et il me restait encore quelques chapitres un peu ardues à réviser. Si je ne mettais pas à profit chaque minute qui me restait — j'avais même prévu de renoncer au petit déjeuner le lendemain —, je n'y arriverais pas.

— Ça va, marmonnai-je.

Je lui accordai à peine un regard avant de me replonger dans l'imposant ouvrage qu'Irène

m'avait confié. J'en étais au Minotaure, mais les mots se brouillaient devant mes yeux et je devais faire un très gros effort de concentration pour les déchiffrer. J'avais l'impression que ma tête allait éclater et je me sentais nauséuse, mais il fallait que je le fasse.

— Si je ne te connaissais pas, je te prendrais pour une morte, à te voir, me murmura Henry à l'oreille.

Je fermai les yeux, n'osant plus bouger d'un millimètre, pas avec lui si près de moi. Je sentais la chaleur irradier de son corps, contrastant avec la fraîcheur de ma chambre. Et, soudain, le désir d'effacer le peu de distance qu'il y avait encore entre nous m'envahit, si impérieux que j'en frissonnais toute. Généralement, quand je n'étais pas au bord de l'épuisement, j'avais moins de mal à passer outre. Si j'étais ici, c'était pour ma mère, pas pour lui.

Je m'attendais à ce qu'il me touche mais, au lieu de cela, j'entendis un froissement de pages. Quand je levai la tête, je vis qu'il avait fermé et mis de côté mon livre pour prendre place juste devant moi.

— Si tu n'as pas encore assimilé tous ces éléments au cours de ces deux dernières semaines, ce n'est pas ce soir que tu vas le faire. Tu as besoin de sommeil.

— Non, protestai-je faiblement. Il faut que je réussisse cet examen !

— Tu réussiras, Kate, je te le promets.

Je m'affaissai sur mon fauteuil.

— Parce que tu peux prédire l'avenir, maintenant ? Tu ne peux pas me promettre une chose pareille. Si ça se trouve, je vais me planter dans les grandes largeurs, au point qu'ils n'attendent même pas la fin de l'épreuve pour me demander de partir. C'est peut-être la dernière fois que tu me vois.

Il s'esclaffa, et je lui lançais un regard noir, indignée.

— Je n'ai jamais vu personne travailler aussi dur que toi pour un examen. Si tu échoues, alors c'est que nous sommes tous irrécupérables !

J'allais lui expliquer que la chance n'avait pas vraiment été de mon côté jusqu'à maintenant, quand la porte de ma chambre s'ouvrit à la volée sur Ava, suivie de Calliope et d'un homme que je ne connaissais pas.

— Kate ! s'exclama-t-elle en me sautant dessus.

J'adressai à Henry un regard d'excuse, mais il ne semblait pas perturbé par cette bruyante intrusion. Son attention était fixée sur l'inconnu, lequel portait un uniforme noir et semblait captivé par ses propres pieds. De toute évidence, il aurait préféré être n'importe où plutôt qu'ici.

— Ava, je suis censée réviser.

Loin d'être découragée par ma remarque, Ava protesta au contraire :

— Arrête, un peu... Tu as bossé tout le week-end ! Il faut que tu te distraies de temps en temps. Tout le monde s'amuse dans le jardin. Il y a de la musique, on peut faire des tas de jeux et nager. Tu te souviens, je t'ai promis que je t'apprendrais ?

La simple pensée qu'on puisse me forcer à nager me dissuada d'accepter son offre. Mais, même sans parler de l'option baignade, je n'étais pas certaine que j'allais m'amuser. Dans la mesure où il s'agissait d'une fête, je pouvais même garantir à coup sûr que non.

— Je suis vraiment crevée, Ava.

Calliope, restée devant la porte, lançait des coups d'œil nerveux en direction d'Henry.

— Et alors ? rétorqua Ava. Tu iras te coucher un peu plus tard, c'est tout. Tu es intelligente, tu l'auras, cet exam. En plus, je voudrais te présenter Théo...

— Vous ne vous êtes pas encore rencontrés, tous les deux ? demanda Henry, visiblement très

surpris.

Se levant, il fit signe alors à l'inconnu en uniforme d'avancer vers nous. Théo s'exécuta d'un pas vif. Tout dans son attitude indiquait qu'il se prenait très au sérieux.

— Kate, voici Théo, mon chef de la Garde. Il est chargé de garder l'œil ouvert sur tout ce qui se passe dans le manoir. Théo, je te présente Kate Winters.

— Enchanté, dit Théo en s'inclinant bien bas.

Avec un sourire las, je lui tendis la main. Il la serra délicatement, comme s'il craignait de la briser. La peau de sa paume me parut plus douce que la mienne.

— Je suis ravie de te rencontrer, dis-je. Ava m'a beaucoup parlé de toi.

— Pas du tout ! protesta l'intéressée.

Sourcils froncés, elle se tourna vers le garde.

— Ce n'est pas vrai, insista-t-elle.

— Si, c'est vrai, assurai-je, ce qui me valut un grand sourire de la part de Théo.

Pour un frère jumeau, je ne lui trouvais aucune ressemblance visible avec Ella.

— Allez, viens, on s'en va, lança Ava, vexée, en le tirant par le bras.

Apparemment, je l'avais blessée dans son orgueil. Aussi, quand elle se retourna une dernière fois vers moi avant de sortir, je lui adressai un sourire d'excuse.

— Je te promets que je viendrai, la prochaine fois, lui dis-je.

— C'est toi qui vois, répondit-elle en entraînant son soupirant. De toute façon, on se voit demain...

— Demain, oui, répondis-je avec un sourire forcé.

Avant de sortir, Theo s'inclina brièvement devant Henry. Je restai seule dans la pièce avec lui et Calliope, qui n'avait pas bougé. Ma désinvolture ne trompait personne. Même moi, j'entendais la nervosité dans ma voix.

Quand Calliope eut pris congé à son tour et que la porte se fut refermée, Henry se leva et traversa la chambre pour se poster devant la grande baie vitrée. Tout en contemplant la nuit d'un noir d'encre, il me fit signe de le rejoindre.

— Henry, je ne peux pas, je dois réviser !

— Je demanderai à Irène de ne pas t'interroger sur les cent dernières pages. Maintenant, viens t'asseoir avec moi. S'il te plaît...

— Ça m'étonnerait qu'elle accepte.

Pourtant, j'obtempérai, le pas traînant et la tête lourde.

Lorsque Henry passa son bras autour de mes épaules, je sentis un nouveau frisson de plaisir me parcourir l'échine. C'était le contact physique le plus intime que j'aie eu avec lui depuis mon arrivée, mais je n'eus aucune difficulté à me laisser aller contre lui de tout mon poids.

— Regarde en haut, dit-il en resserrant son étreinte.

Je levai la tête vers le plafond mais la lumière des bougies était trop faible pour que je distingue quoi que ce soit.

Henry eut un petit rire.

— Non, pas le plafond. Le ciel. Regarde les étoiles.

Gênée, je me sentis rougir. Puis je m'absorbai dans la contemplation du ciel à travers la fenêtre. J'arrivais tout juste à discerner quelques minuscules points lumineux.

— C'est joli.

— Très joli, affirma-t-il. Savais-tu qu'elles bougeaient ?

— Les étoiles ? Bien sûr.

Cela faisait-il également partie de ce que je devais retenir de mes cours ?

— En fonction des saisons et de l'endroit où l'on se trouve sur Terre, ce ne sont pas les mêmes qu'on voit, expliquai-je.

Il nous fit reculer jusqu'au canapé et nous nous assîmes côte à côte. Il me serrait de si près que je me trouvais pratiquement sur ses genoux. Pourtant, cette proximité m'était bien plus agréable que je n'aurais osé me l'avouer, et je n'avais pas envie qu'elle s'arrête.

— Pas uniquement, corrigea-t-il. Elles bougent aussi d'un millénaire à l'autre. Tu vois cette étoile, là-bas ?

Il désigna quelque chose dans le ciel. Je savais à peine dans quelle direction regarder, comment aurais-je pu savoir de quelle étoile il parlait ?

— Oui, mentis-je.

Il eut la délicatesse de ne pas relever.

— Quand j'ai rencontré Perséphone, cette étoile ne faisait pas partie de cette constellation.

— Vraiment ?

Mon esprit saturé d'informations s'avéra incapable de traiter celle-ci, et encore moins d'en déduire les implications.

— Je ne le savais pas.

— Tout change avec le temps, dit Henry, et son souffle chaud caressa ma joue. Il suffit d'être patient.

Oui, avec le temps, tout change. Et c'était bien le problème...

En tout cas, la stratégie d'Henry pour me changer les idées fonctionna à merveille. Ce soir-là, au lieu de me ronger les sangs en pensant aux nymphes et aux héros, je me promenai avec ma mère dans Central Park. Nous visitâmes le zoo et fîmes tellement de tours de manège que nous en attrapâmes le tournis et un fou rire. Il y avait des jours que je n'avais pas aussi bien dormi, et je m'éveillai, le sourire aux lèvres.

* * *

Calliope me força à avaler une tartine grillée à la confiture de fraises, même si je me sentais trop nerveuse pour manger. En me rendant dans la salle de cours, je la sentais peser sur mon estomac.

Je pouvais y arriver. Henry comptait sur moi et il ne laisserait personne me mettre les bâtons dans les roues. Tout se passerait sans anicroche : j'avais beaucoup travaillé, et ce n'était pas un examen d'astrophysique, après tout. Seulement de la mythologie. Rien de sorcier, en somme.

— Prête ? me demanda Irène quand je me fus assise.

— Non, répondis-je platement.

Jamais je ne serais prête pour ce genre de choses. Au lieu de me montrer un tant soit peu de sollicitude, elle éclata de rire et posa le questionnaire devant moi. A mesure que je les feuilletais, ma gorge se noua douloureusement. Vingt pages !

— Deux cents questions, dit-elle, comme si elle avait lu dans mes pensées. Tu n'as droit qu'à vingt erreurs.

— Et je dispose de combien de temps ?

— Autant que tu veux.

Son sourire bienveillant ne me rassura pas le moins du monde. Rassemblant chaque parcelle de ma détermination, je saisis mon crayon et me mis au travail.

Trois heures plus tard, assise dans un coin de la salle, j'observais Irène avec angoisse tandis qu'elle corrigeait ma copie. Intérieurement, j'étais revenue sur chaque question un nombre incalculable de fois, et toutes les réponses que j'avais fournies me semblaient à présent contestables. Et si j'avais confondu Athéna et Artémis ? Héra et Hestia ? Et si, à réviser comme une forcenée, j'avais involontairement mélangé les lieux, les faits et leur complexe chronologie ?

Et si j'avais échoué ?

Enfin, Irène posa son crayon. Le visage impassible, elle traversa la salle et me tendit ma copie sans un mot. Mes mains tremblaient tellement que je faillis la laisser tomber. Rien, dans son expression, ne me laissait deviner quel résultat j'avais obtenu.

Je me forçai alors à regarder. Les chiffres dansaient devant mes yeux et, pendant un long moment, je fus incapable de lire la note inscrite en haut de la page.

173.

— Je suis désolée, dit-elle.

Je ne l'entendis pas. J'étais déjà debout, titubant vers la porte. Les yeux brouillés de larmes, je m'enfuis dans les couloirs, sans savoir où j'allais. Je passai devant Calliope et Ella presque sans les remarquer ; je sortis dans le jardin par la première porte qui se présenta. Ignorant les voix qui criaient mon nom, j'ôtai précipitamment mes chaussures et partis en courant vers la forêt. Le vent glacial engourdisait ma peau.

J'avais échoué.

L'échec

J'étais au bord de l'asphyxie.

L'air froid brûlait mes poumons et, à force de courir, tous mes muscles me faisaient mal. J'avais atteint de cœur de la forêt, sans toutefois être sortie du domaine. Les hautes haies qui le délimitaient n'étaient en vue nulle part, mais ce n'étaient pas elles que je cherchais. Je voulais trouver la rivière.

J'avais échoué à sept points près ! Sept questions seulement, sept petites questions, qui faisaient la différence entre le succès et l'échec, rester ou partir pour moi, vivre ou mourir pour ma mère. Vivre ou mourir pour Henry, aussi, disparaître, se dissoudre dans le néant...

Que je me sente ou non à l'aise avec lui, que l'endroit me plaise ou non, tout cela était sans importance. S'il avait simplement voulu de la compagnie, n'importe qui aurait fait l'affaire, mais il m'avait choisie, *moi*. Parce qu'il avait des projets pour moi et qu'il me sentait capable de les mettre en œuvre. Parce qu'il avait besoin de moi. Ces épreuves étaient l'unique raison de mon séjour ici et je n'avais pas été capable de me montrer à la hauteur.

J'ignore combien de temps je courus ainsi à travers les bois. J'avais les pieds en sang ; je m'étais tordu la cheville et écorché genoux et coudes en tombant, mais je ne m'arrêtai pas.

J'avais échoué. C'était fini, je n'aurais pas droit à une nouvelle chance.

Il fallait que j'aille à l'hôpital, il fallait que je voie ma mère une dernière fois avant qu'elle meure. Que je lui dise adieu, même si, dans ce corps inconscient, elle ne m'entendrait pas. Je me contenterais de cela — je n'avais pas rempli ma part du contrat, Henry n'avait donc aucune raison de continuer à remplir la sienne. Si je m'endormais, il était désormais peu probable que je voie ma mère en rêve, et je voulais absolument lui dire adieu.

Je finis par trouver la rivière, point de départ de ce désastre. Boitant à cause de ma cheville tordue, je remontai son cours jusqu'à ce qu'apparaisse l'ouverture dans la haie que m'avait fait prendre Ava. Elle me parut plus petite que dans mes souvenirs et je n'avais pas la moindre idée de la façon dont j'allais réussir à passer de l'autre côté, mais il fallait que j'y arrive, et maintenant. Je m'excuserais plus tard auprès d'Henry.

D'un revers de la main, j'essuyai mes joues maculées de poussière et de larmes, puis mis les pieds dans l'eau. J'étouffai un cri : elle était glaciale. Le courant était puissant ; si je glissais et qu'il m'emportait, non seulement je serais incapable de nager pour regagner la rive, mais il se pourrait bien que je meure d'hypothermie, avant d'avoir accompli ce que j'avais à faire.

Il fallait que j'avance. Un pas après l'autre, ce n'était pas compliqué.

— Kate !

C'était la voix d'Henry. Je faillis trébucher. Je me trouvais à un mètre de la berge, en équilibre

précaire sur des pierres glissantes — celles-là mêmes où Ava s'était tuée — et j'eus le plus grand mal à ne pas tomber.

— Laisse-moi tranquille, Henry...

— Je crains que ce ne soit pas possible.

— J'ai échoué. Pourquoi est-ce que je resterais plus longtemps ?

— Irène me l'a dit, en effet, mais ça n'explique pas pourquoi tu es en train de risquer ta vie pour te faufiler par ce trou. Si tu veux partir, le portail est beaucoup plus pratique...

J'avais les pieds engourdis par le froid, ce qui n'arrangeait pas mes problèmes d'équilibre.

— Il faut que je voie ma mère !

Henry m'attrapa brusquement par la taille et me tira jusqu'à lui. Avant d'avoir eu le temps de protester, ou même de comprendre ce qui se passait, j'étais de retour sur la terre ferme.

— Lâche-moi !

Il n'obtempéra qu'une fois certain que j'avais retrouvé mon équilibre. Je m'écartai de lui, tremblante, sans savoir si c'était de froid ou de colère.

— Si tu t'en vas, dit-il d'un ton placide, ta mère mourra. Je ne crois pas que c'est ce que tu veux.

Je restai un instant bouche bée, pas certaine d'avoir bien entendu.

— Mais... j'ai échoué.

Il m'adressa un drôle de regard.

— Je ne suis pas exigeant au point de punir l'échec par la mort.

— Et notre marché ? Tu as dit que tu maintiendrais ma mère en vie tant que je resterais au manoir. Or, je ne peux plus rester, pas maintenant que j'ai échoué à l'examen.

D'abord, il ne répondit rien. Et puis ses traits s'adoucirent, comme s'il venait juste de comprendre.

— Kate... c'est uniquement à cause de ta note que tu cherches à t'en aller ?

— Tu as dit que je n'avais pas droit à l'erreur, dans aucune épreuve, répondis-je d'un ton mal assuré.

— Tu ne peux échouer à aucune des sept épreuves *auxquelles le Conseil te soumettra*. L'examen que t'a fait passer Irène n'en fait pas partie. Et, jusqu'à présent, je trouve que tu t'en tires parfaitement bien !

— « Jusqu'à présent » ? répétai-je, la bouche sèche.

— Oui.

Il affichait maintenant une expression franchement amusée, et j'étais partagée entre le soulagement et l'envie de le gifler pour lui effacer ce petit air satisfait du visage.

— Tu as déjà affronté trois épreuves. L'une d'entre elles est terminée, et tu l'as remportée avec brio.

Est-ce que j'avais bien entendu ? Ils me mettaient à l'épreuve sans que je le sache ? Quand ? Comment ? Quelles trois épreuves ?

J'allais le lui demander, mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Tu dois être gelée... Tiens.

Il posa son manteau sur mes épaules et je le resserrai autour de moi, baignant dans sa chaleur réconfortante.

— Rentrons, tu veux bien ?

Je lui fis signe que oui. Alors, avec une grande délicatesse, comme s'il craignait de me briser, Henry passa son bras autour de ma taille.

— Ferme les yeux, murmura-t-il.

J'obéis et, cette fois, quand je les rouvris, je ne fus qu'à moitié surprise de me retrouver dans ma chambre, Henry toujours à mes côtés.

— Je vois que tu commences à t'habituer à ma façon de me déplacer.

— Oui...

L'expérience restait cependant encore assez déroutante. Ma robe était déchirée et couverte de boue.

— Qu'est-ce que je vais faire de ça ?

— Je crois qu'elle est fichue. Il va falloir t'en trouver une autre.

— Il y en a des tonnes dans cette armoire... Si ça se trouve, même Ella ne va rien remarquer.

Mais je ne pourrais pas porter autre chose, pour une fois ?

— Ne discute pas, dit Henry. Change-toi et fais-toi apporter de la glace pour ta cheville. Je repasserai te chercher un peu plus tard.

Je soupirai en m'attaquant aux dizaines de minuscules boutons qui fermaient ma robe. Mes doigts encore tremblotants ne me facilitaient pas la tâche.

De toute évidence, Henry — tout comme Ella — semblait décidé à ce que je passe mes journées engoncée jusqu'aux oreilles dans des robes qui me donnaient des démangeaisons. J'avais hâte que l'été arrive, au moins personne ne me dirait plus comment me vêtir et je pourrais enfin me remettre en jean.

Juste avant de sortir, Henry se retourna :

— Au fait, Kate... Au questionnaire, moi, je n'ai eu que 164...

En définitive, je dus appeler Ella à la rescousse pour m'extirper de la monstruosité qu'elle m'avait imposée ce matin-là. Elle semblait réellement affectée de constater que la robe était irrécupérable ; pour ma part, cela me réjouissait. Ma joie, toutefois, ne dura que le temps de découvrir la nouvelle tenue qu'elle entendait me faire porter à la place.

Quelques minutes plus tard, tandis que je boitillais, appuyée au bras d'Henry, dans le couloir d'une partie encore inconnue de moi du manoir, je luttais de toutes mes forces pour ne pas me gratter jusqu'au sang, tant le tissu de la robe était rêche. C'était vraiment injuste ! Henry avait le droit de porter des pantalons — même Ava en avait la possibilité, si elle le souhaitait — mais, tant qu'Ella serait responsable de ma garde-robe, j'étais condamnée à porter ces extravagants costumes à tournures, baleines et autres instruments de torture. Sans doute pensait-elle qu'ils étaient magnifiques, mais j'aurais préféré n'importe quelle toge ou robe de paysanne. Jamais je ne m'y habituerais, et Ella le savait très bien. J'étais sûre que c'était pour ça qu'elle me forçait à les porter.

J'en étais à me demander — histoire de désamorcer mon exaspération grandissante — si me balader en sous-vêtements me vaudrait un avis défavorable du Conseil quand Henry s'arrêta devant une porte et l'ouvrit. Tout d'abord, je ne vis rien, car il me bouchait la vue. Puis il s'écarta et je découvris un spectacle qui me laissa pantoise ; l'abattement qui ne me quittait pas depuis qu'Irène m'avait remis ma copie, bien qu'Henry en ait relativisé l'importance, s'envola en un clin d'œil.

La pièce était une immense *garde-robe* — appellation désuète qui aurait beaucoup plu à Ella et que l'on remplaçait par *dressing*, beaucoup plus moderne, de l'autre côté de la haie — , remplie de vêtements suspendus à des cintres, classés par tailles, couleurs, et Dieu sait selon quels autres critères. Ils couvraient toutes les époques de l'histoire, à tel point que j'avais l'impression d'être dans un incroyable magasin de déguisements. Il y avait aussi des chaussures, des étoles et des...

Non ? Je n'en crus pas mes yeux.

Des t-shirts et des *jeans* !

— J'ai cru comprendre que tu ne te sentais pas très à l'aise dans les tenues qu'Ella choisissait pour toi, dit Henry. Alors pour te récompenser d'avoir raté ton examen en obtenant une note plus élevée que la mienne, je crois qu'une nouvelle garde-robe est un cadeau approprié.

J'en restai sans voix.

— Oh ! Mon Dieu !

Ce n'était certainement pas de ma bouche qu'était sortie cette exclamation aux accents suraigus ! Je me retournai pour me trouver nez à nez avec Ava, dont l'expression éberluée devait être assez proche de la mienne. Ella et Calliope nous avaient rejoints et cette dernière avait l'air aussi surexcité qu'Ava qui demanda :

— Tout ça, c'est pour toi ?

— Je crois bien, répondis-je avec un sourire radieux. Tu veux en profiter ?

Elle me dévisagea comme si j'avais dit une énormité.

— Si je veux ? A ton avis ?

J'éclatai de rire.

— Elle peut se servir ? demandai-je à Henry.

— Bien sûr !

Ava n'eut pas besoin d'en entendre davantage. Elle se précipita entre les rangées de vêtements et se mit à fouiller dans un lot de robes auxquelles je n'avais pas l'intention de toucher. Au lieu de la rejoindre, je me tournai vers Calliope et Ella.

— Vous aussi, prenez ce que vous voulez. Si ça te convient, bien sûr, ajoutai-je à l'intention d'Henry, en lui jetant un regard en coin.

Il fit signe que oui. Alors, comme Ava quelques minutes plus tôt, Ella et Calliope entrèrent dans la pièce, me laissant seule dans l'entrée avec Henry.

Désignant ma cheville, il demanda :

— Tu vas pouvoir t'en sortir sans aide ?

— Ça ira très bien, répondis-je en lorgnant déjà une pile de T-shirts.

J'appréciais beaucoup sa compagnie, mais mon éclat de tout à l'heure m'avait laissé une forte impression de gêne et je ne voulais pas lui laisser penser que j'avais besoin de lui pour m'en remettre. Même s'il n'avait pas son pareil pour me remonter le moral.

Je traversai la moitié de la pièce en boitant avant de m'apercevoir qu'il m'avait suivie.

— Henry, je t'assure, ça va. Je n'ai même pas mal.

— Je n'ai pas du tout l'intention de t'aider à marcher, dit-il sur un ton faussement détaché. J'allais simplement te proposer de porter jusqu'à ta chambre les vêtements que tu auras choisis.

— Si ça te fait plaisir...

Je pris soin d'afficher une mine indifférente mais, au fond, j'étais heureuse qu'il soit là.

Cette nuit-là, bien après le départ d'Henry, j'allais sombrer dans le sommeil quand un coup discret frappé à ma porte me tira de mon lit. Je clopinai jusqu'à la porte en râlant. Toute la soirée, j'avais impatientement attendu le moment où je pourrais raconter à ma mère que j'avais déjà réussi une épreuve, même si je ne savais toujours pas laquelle, et que je n'avais pas déçu Henry. Celui ou celle qui me dérangeait, alors que j'allais enfin la retrouver avait intérêt d'avoir une bonne raison pour ça !

— Quoi ? demandai-je hargneusement, en entrouvrant la porte.

La lumière du couloir me fit cligner les yeux.

C'était Ava.

— Tu ne dors pas ? chuchota-t-elle.

— Non, penses-tu... Je suis somnambule.

— Oh...

Elle m'examina un instant avec l'air de se demander si j'étais sérieuse ou pas.

— Bon, eh bien tant que tu es debout, viens avec moi. J'ai quelque chose à te montrer.

— Je n'irai nulle part, sauf dans mon lit, Ava.

— Dommage !

Elle m'attrapa vivement la main et la serra si fort qu'en essayant de la retirer je risquai d'y laisser les doigts. J'avais déjà assez de soucis comme ça avec ma cheville !

— Tu seras de retour dans ta chambre avant le lever du soleil, c'est promis.

Cette déclaration ne me rassura guère, mais elle avait tellement l'air d'y tenir. Je la suivis donc à contrecœur, pieds nus sur l'épaisse moquette du couloir.

— Où allons-nous ?

D'un geste, elle m'ordonna le silence lorsque nous arrivâmes à l'angle du couloir. Des gardes étaient postés un peu partout aux abords de ma chambre et, jusque-là, au moins trois d'entre eux nous avaient vues passer. Je ne comprenais donc pas pourquoi elle m'imposait tout à coup cette prudence.

La marche n'avait fait qu'accentuer la douleur lancinante de ma cheville, et je peinais à la suivre, mais Ava ne ralentit pas pour autant. Nous débouchâmes enfin sur un dernier couloir sombre à l'entrée duquel elle s'arrêta. De la main, elle me désigna une porte à quelques mètres de là.

Cette porte était différente de toutes celles que j'avais pu voir jusque-là au manoir : faite de bois sombre, elle était ornée de bas-reliefs qui semblaient composer une scène dont je ne parvenais pas à distinguer les détails. Elle était entrouverte et de la lumière s'en échappait. Ava s'en approcha sur la pointe des pieds et m'invita à la suivre.

Cette fois, je ne posai pas de question. J'avançai derrière elle, une main appuyée au mur pour éviter de trébucher, et d'avertir de notre présence les occupants de la pièce. Plus nous approchions, plus la scène gravée dans le bois se précisait et, bientôt, je compris de quoi il s'agissait. La partie supérieure représentait une magnifique prairie jonchée de minuscules fleurs sculptées et encadrée d'une rangée d'arbres. L'artiste était parvenu, je ne sais comment, à donner une allure ensoleillée à la scène ; elle me fit aussitôt penser à la pelouse de Sheep Meadow, à Central Park, et je sentis l'émotion me gagner.

Dans la partie basse de la porte, le motif changeait. Une couche de terre séparait la prairie de la rivière sombre qui flottait au-dessous. Juste à côté, un élégant petit parterre de fleurs poussait sur des cailloux et non sur de la terre. Les arbres n'en étaient pas vraiment ; ils semblaient faits d'une matière aussi solide qu'inerte. Ce n'était qu'une œuvre d'art, mais il était évident que l'intention de l'artiste n'était pas de les faire paraître vivants. Enfin, au centre de l'image, des piliers ornés de bijoux formaient une arche au-dessus d'une fleur unique, que le décor faisait paraître petite et fragile.

J'étais captivée par la beauté et la finesse de ces sculptures, mais des voix qui me parvinrent par l'entrebâillement de la porte, me sortirent de ma contemplation. Je les distinguais mal, mais Ava me fit signe d'approcher davantage. Alors, rassemblant mon courage, je m'exécutai et jetai un coup d'œil dans la pièce.

Henry s'y trouvait, dos à la porte, fixant quelque chose ou quelqu'un que je ne voyais pas. Puis il se tourna un peu, juste assez pour que je le voie de profil. Ses yeux semblaient briller de larmes. A cette vue, je sentis mon cœur se serrer.

Ce n'était pas lui qui parlait. La voix que j'entendais était plus aiguë que la sienne, mais c'était celle d'un homme, et elle m'était familière.

— Tu ne peux pas la garder ici.

Je ne voyais pas celui qui parlait, mais j'étais certaine de connaître sa voix. Qui ? Où ? Impossible de m'en souvenir.

— Cela faisait partie du contrat : si elle veut partir, tu ne peux pas la forcer à rester.

Je me rapprochai encore de quelques centimètres et le plancher craqua sous mes pieds. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine et je me figeai, attendant pour le moins que la foudre de Zeus me terrasse immédiatement. Henry avait redressé la tête au même moment. Mon cœur battait maintenant si fort que j'étais sûre qu'il l'entendait. Après quelques secondes d'un silence tendu, il reprit la parole, et je poussai un soupir de soulagement.

— Elle ne voulait pas partir, l'entendis-je dire d'un ton las. Elle pensait juste que notre marché ne tenait plus parce qu'elle avait échoué à son examen.

— Il n'empêche que tu l'as arrêtée, reprit l'autre.

J'étais de plus en plus persuadée de connaître celui à qui appartenait cette voix, mais il parlait trop bas pour que je parvienne à l'identifier.

— Elle t'a dit deux fois de la laisser tranquille, et tu ne l'as pas écoutée, poursuivit-il.

— Parce qu'elle ne comprenait pas !

— Je m'en fiche ! rétorqua brutalement son interlocuteur.

Je consultai Ava du regard, mais elle avait reculé craintivement de quelques pas dans le couloir.

— Tu l'as empêchée de partir, répéta-t-il.

— Je n'ai pas l'intention de passer la nuit à jouer sur les mots, dit Henry, mais le fait est qu'elle n'a pas quitté le domaine. Tu n'as pas le droit d'exiger des autres membres du Conseil qu'ils annulent notre accord.

— Non seulement je peux le faire, mais je ne vais pas m'en priver.

Une ombre passa au-dessus de moi et je rentrai la tête dans les épaules.

— Pas question que tu la forces à rester comme tu l'as fait pour Perséphone ! Elle n'est pas ta prisonnière. Tu l'as manipulée pour l'amener jusqu'ici ; ne t'étonne pas, maintenant, qu'elle te déteste au point de vouloir s'enfuir !

Je vis Henry se tendre à ces paroles, mais il ne répliqua rien. J'avais envie d'intervenir et de prendre la parole à sa place pour le défendre. De traiter d'idiot son interlocuteur invisible, et de lui dire que si je restais, c'était pour l'aider, non parce qu'il m'y obligeait. Pourtant, je me retins : il y avait des mois que je me posais certaines questions. A présent que j'avais enfin une chance d'en connaître les réponses, je n'allais pas la gâcher en me montrant trop impulsive.

— Laisse-la partir, reprit la voix, plus calme. Perséphone ne t'aimait pas, mais tu auras beau faire des pieds et des mains, tu ne pourras pas la remplacer. Et même si c'était possible, Kate n'est pas la bonne personne.

— Elle pourrait l'être, répliqua Henry d'une voix étranglée. Ma sœur le croit, en tout cas.

— Ma tante est trop aveuglée par la culpabilité pour voir clairement la situation. Je t'en prie, Henry...

Celui qui avait parlé s'approcha d'Henry et le plancher craqua sous ses pas. A présent, je voyais son bras. Il portait une veste noire qui me parut beaucoup trop légère pour un mois de novembre.

— Laisse-la partir avant qu'elle ne meure à son tour. Tu sais comme moi que ce n'est qu'une question de temps, et si tu as le moindre sentiment pour elle, tu dois la laisser s'en aller avant qu'elle ne devienne la prochaine victime.

L'interlocuteur mystérieux s'interrompit un instant et je retins mon souffle.

— Onze filles sont déjà mortes. Ne laisse pas Kate être la douzième à cause de ton égoïsme !

Une explosion de verre brisé retentit tout près de moi, juste derrière la porte. Etouffant une exclamation de surprise, je reculai d'un pas, et perdis l'équilibre. Je m'écroulai sur le sol dans un cri de douleur. La porte s'ouvrit à la volée sur celui dont la voix me rappelait quelqu'un de connu.

Il l'était, en effet, et quand je découvris son identité, le sang se retira d'un coup de mon visage. Devant moi se tenait James.

James

Ma peur s'envola d'un coup, faisant place à la colère. Je dévisageai James, n'en croyant toujours pas mes yeux. Il avait exactement la même allure qu'au lycée — les oreilles décollées, les cheveux blonds en bataille, les écouteurs surdimensionnés pendus autour de son cou.

— Alors toi aussi, tu es dans le coup ?

— Kate..., commença-t-il.

A ce moment, Henry apparut dans l'embrasement de la porte et écarta James du passage sans ménagement. Il me tendit la main pour m'aider à me relever.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, à la fin ?

De fureur, les mots s'étranglaient dans ma gorge. J'avais l'impression d'être un jouet entre leurs mains à tous et je n'allais pas les laisser s'en tirer une fois encore par une esquive.

— D'abord Sofia, ensuite Irène et, maintenant, toi... Je veux savoir !

— Je propose que nous poursuivions cette conversation à l'intérieur, dit Henry avec une moue de contrariété.

J'acquiesçai et serrai les dents tandis qu'il m'aidait à claudiquer à l'intérieur de la pièce. Pour faire bonne mesure, ma chute avait exacerbé ma douleur à la cheville.

Je m'aperçus qu'il s'agissait d'une chambre. Elle était propre et ordonnée, mais il en émanait une impression d'abandon. Alors qu'Henry me soutenait pour me faire contourner les éclats de verre brisés, mon regard tomba sur le cadre en morceaux qui gisait sur le parquet ; sur la photo, une jeune femme souriait. Les joues parsemées de taches de rousseur, les cheveux blond vénitien, elle semblait à peine plus âgée que moi. Près d'elle se tenait Henry, l'air plus heureux et plus détendu que je ne l'avais jamais vu.

— Qui est-ce ? demandai-je tout en pressentant que je connaissais déjà la réponse.

Henry baissa les yeux sur la photo et, aussitôt, une expression de souffrance déforma ses traits. Il attendit de m'avoir fait asseoir sur le lit pour répondre et, même alors, il évita mon regard.

— Perséphone. Il y a très longtemps...

— Pas si longtemps que ça, répondis-je en regardant l'image. Puisque les appareils photo existaient.

— Ce n'est pas une photo, dit-il en se penchant pour la ramasser. C'est un reflet. Regarde bien.

Il me tendit le portrait d'une main mal assurée et, en l'examinant, je constatai en effet qu'elle présentait une profondeur que n'aurait pas eue une photographie. Elle semblait agitée d'un mouvement scintillant, comme un plan d'eau, et Henry et Perséphone y bougèrent imperceptiblement. Je la vis cligner les yeux, et Henry resserrer son étreinte autour d'elle.

— Elle était très belle, dis-je avec douceur.

Il était très difficile, pour ne pas dire impossible de lutter contre un souvenir, et tout en parlant, j'éprouvais un poinçon de jalousie ; en même temps, je me sentais terriblement triste à l'idée du calvaire qu'Henry avait subi.

— Je suis désolée...

Il balaya mes paroles d'un geste, comme si le sujet était sans importance, mais, lorsque je lui rendis l'image, il la saisit avec délicatesse avant d'en caresser lentement la surface. Quand il retira sa main, elle était comme neuve.

— Comme je l'ai dit, c'était il y a très longtemps.

Un toussotement attira mon attention. Depuis l'entrée, James me regardait d'un air contrit.

— Quoi ? demandai-je, mordante.

— Tu m'as demandé ce que je faisais là.

Il croisa les bras, et s'adossa contre la porte, la refermant brusquement. Un petit cri de surprise — ou d'indignation — s'éleva depuis le couloir et je me souvins alors qu'Ava devait s'y trouver encore... Tant pis, qu'elle y reste ! Je ne tenais pas à ce qu'elle soit témoin de cette conversation.

— Oui, et tu ne m'as toujours pas répondu !

Comme Henry me palpait doucement la cheville, je tressaillis.

— James est mon successeur, dit-il.

Devant mon regard abasourdi, il ajouta :

— Si je disparaissais, c'est lui qui prendra ma succession.

A ces mots, une vague de dégoût me submergea.

— Alors c'est pour ça que tu as essayé de m'empêcher de venir ici ? demandai-je à James. Tu savais que je représentais sa dernière chance et tu t'es dit que si tu m'arrêtais, tu entrais d'office dans le groupe des favoris ?

— Il n'y a pas de favoris, Kate... Il ne s'agit pas d'une compétition. C'est difficile pour tout le monde. Voilà un siècle que nous essayons de trouver une remplaçante à Perséphone, et si nous ne...

— Si vous n'y arrivez pas, c'est toi qui prendras la place d'Henry, point à la ligne ! Et c'est pour ça que tu es venu ce soir, pour essayer de ruiner ses dernières chances !

— Parce que je pensais sincèrement que tu voulais partir ! s'exclama-t-il.

Ses mâchoires étaient tellement crispées que je voyais un muscle tressauter le long de sa joue.

— Mais tu as dit...

— Peu importe ce que j'ai dit ! Henry a raison. Je n'avais pas compris de quoi il retournait. Maintenant que les choses sont plus claires, je ne veux pas l'abandonner et le laisser disparaître, si je peux l'empêcher.

James se balançait maladroitement d'un pied sur l'autre.

— Je n'ai jamais pensé que tu laisserais faire ce que tu peux empêcher, Kate. Mais les termes du contrat sont formels : si tu veux partir, nous ne devons rien faire pour te retenir. Si Henry te retient ici contre ton gré, il est de notre devoir d'intervenir.

— Attends un peu...

Je m'étais indignée de ne pas tout savoir et, maintenant, je craignais de trop bien comprendre.

— Quand tu dis *nous*, repris-je, qu'entends-tu par là ?

A côté de moi, Henry fronçait les sourcils et des rides creusaient son front au point qu'il me sembla soudain méconnaissable.

— James ! lança-t-il sur le ton de l'avertissement.

James se redressa, bras ballants.

— Je m'en fiche de lui dire.

— Toi, peut-être, mais les autres risquent de ne pas le voir de cet œil.

Pourtant, il n'essaya pas plus de le faire taire.

James avança dans ma direction, comme pour me toucher. Mais je lui décochai mon regard le plus froid, qui le stoppa net.

— Je suis l'un des membres du Conseil.

Un instant, mon cœur cessa de battre.

— Tu fais partie du Conseil ? balbutiai-je, incrédule. Ce n'est pas possible. Non, James... Pas toi.

— Ecoute, Kate... Peu importe que tu me croies ou non. Enfin, si... Je préférerais que tu me croies, mais je ne compte pas trop dessus. Tu peux me détester autant que tu veux d'avoir tenté de te soustraire à l'influence d'Henry, mais j'essayais seulement d'agir dans ton intérêt.

— Et tu penses vraiment que mon intérêt est de passer le restant de mes jours à me dire qu'Henry est mort par ma faute ?

Des larmes brûlantes affluaient sous mes paupières et je clignai les yeux pour les chasser, m'efforçant de maîtriser le tremblement de ma voix.

— Sans compter ce qui va arriver à ma mère !

— Si tu décidais de partir, tu n'aurais aucun souvenir de ce qui s'est passé ici, objecta James. Ça aussi, ça fait partie du contrat.

— *Arrête* avec ce fichu contrat ! C'est ma décision, pas la tienne ! Tu ne peux pas manigancer dans mon dos et choisir à ma place uniquement parce que tu crois agir pour mon bien. C'est à moi de décider à quel moment ce sera fini, pas à toi.

Tout en parlant, je les regardais alternativement pour m'assurer que j'avais bien toute leur attention ; mais Henry restait concentré sur ma cheville, la tête baissée et les yeux clos. Une chaleur intense irradiait depuis mon genou jusqu'à mes orteils. Enveloppant ses mains autour de l'articulation de ma cheville, Henry lui fit faire de petits mouvements circulaires.

— Ça fait mal ? demanda-t-il.

Je secouai la tête. Il posa ma jambe et je la ramenai prudemment vers moi en agitant les orteils. La douleur s'était évanouie.

— Comment est-ce que tu as fait ? demandai-je, ma colère soudain retombée.

Pour toute réponse, Henry haussa les épaules.

— Tu n'es pas censé la guérir, lui fit remarquer James depuis la porte.

Henry se redressa. Même de là où j'étais, un peu en retrait sur le lit, je distinguais une infinie lassitude dans son regard.

— On dirait bien que, ce soir, nous avons tous enfreint un certain nombre de lois, dit-il en se levant. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Avant que j'aie eu le temps de protester, il avait quitté la pièce, me laissant seule avec James. Je me levai à mon tour, testai ma cheville. Aussi solide qu'avant.

— Tu sais, reprit James timidement, ce n'est pas moi qui ai décidé. De lui succéder si tu échoues aux épreuves, je veux dire... Il se trouve seulement que je suis le seul membre du Conseil à connaître l'Autre Monde aussi bien que lui.

— Mais tu en as envie, non ?

Il détourna le regard vers une grande baie vitrée qui donnait sur le jardin. La lune était presque pleine et je distinguais la cime des arbres dénudés qui se balançait dans le vent de novembre.

— Nous vivons aussi longtemps que perdure ce que nous représentons. Les dieux de moindre

importance disparaissent à mesure qu'on les oublie, mais les membres du Conseil ne sont pas des dieux mineurs. Tant que l'humanité existera, l'amour et la guerre existeront avec elle. Ainsi que la musique et l'art, la littérature et la paix, le mariage, les enfants, les voyages... Mais l'humanité ne durera pas éternellement, et quand elle s'éteindra, nous disparaîtrons tous avec elle. Seule la mort restera.

— Ce qui veut dire que si tu contrôles l'Autre Monde, tu survivras, même quand tout le reste aura disparu ? C'est de cela qu'il s'agit, James ?

— Non. Ce dont il s'agit ici, c'est de s'assurer que tu survives. Je ne veux pas que tu meures, Kate. Personne ne le souhaite. Quant à Henry, voilà longtemps qu'il a baissé les bras. S'il semble lutter encore, c'est uniquement pour toi. Pas parce qu'il veut continuer à régner, juste parce qu'il n'a pas envie que tu meures, lui non plus.

— Quelles sont mes chances de survie ? lui demandai-je en le regardant droit dans les yeux. Je lus dans son regard une frayeur véritable.

— Aucune fille n'a survécu au-delà de Noël, jusqu'à présent. S'il te plaît, Kate... Tu dois me croire... Henry sera toujours amoureux de Perséphone, pas de toi. Regarde cette chambre ! C'était la sienne, celle de Perséphone.

A l'exception de l'image qu'Henry avait jetée à la figure de James, la pièce ne présentait rien de particulièrement remarquable. Pourtant, à force de l'examiner, je commençais à comprendre. C'était un peu comme la chambre d'un enfant mort que les parents laissent en l'état après la tragédie. Des épingles à cheveux démodées traînaient sur la coiffeuse dans un coin de la pièce, et les rideaux étaient tirés pour laisser entrer la lumière du soleil. Il y avait une robe étalée au bout du lit, comme attendant d'être portée. Le décor était resté figé dans le temps, comme si ordre avait été donné de ne rien déplacer, rien toucher, jusqu'au retour de Perséphone. Un retour qui ne se produirait jamais.

James désigna le portrait où la déesse figurait aux côtés d'Henry, vivantes images du bonheur.

— Ce reflet... n'a rien à voir avec ce que fut la réalité. C'est un souhait, un rêve, un espoir d'Henry, et non pas un souvenir. Il l'aimait tellement que, si elle le lui avait demandé, il aurait décroché la lune. Elle, en revanche, supportait à peine de le regarder. Depuis sa mort, Henry supplie le Conseil de le décharger de ses responsabilités et de le laisser disparaître. Tu crois vraiment que tu peux relever le défi ? Que tu peux réussir à le maintenir à une place où lui-même ne veut plus être ?

— Il ne s'agit pas d'une compétition, dis-je avec rudesse, comme en écho à ses propres paroles.

Pourtant, tout en prononçant ces mots, je savais que je me trompais. Je devais tout faire pour qu'Henry s'attache à moi ; si je n'y parvenais pas, il n'aurait aucune raison de continuer à régner. Je savais que, dans son esprit, il me comparerait toujours à Perséphone, mais ce n'était pas une raison pour cesser de me battre. Il méritait autant que moi d'être heureux, et je n'étais pas prête à faire une croix sur une autre personne de mon entourage.

Les traits de James s'adoucirent.

— Il ne t'aimera jamais, Kate. Pas comme tu le mérites, en tout cas. Voilà longtemps qu'il a renoncé à l'amour. Tout ce que tu feras, c'est prolonger son agonie. Mieux vaut le laisser tranquille.

Je me rapprochai de lui, tiraillée entre la colère et le besoin de le toucher, de vérifier que le James que j'avais connu au lycée était toujours là, sous les dehors du dieu qu'il était soudain devenu, ce dieu froid et calculateur qui s'efforçait de me convaincre qu'il me fallait partir... pour qu'il puisse s'emparer plus facilement de l'immortalité d'Henry.

— Tu crois vraiment que je devrais faire ça, James ?

A présent, moins d'un mètre nous séparait.

— Tu crois que je devrais laisser tomber et l'abandonner à son sort, comme Perséphone avant

moi ?

— Perséphone avait ses raisons, répondit-il. Il l'a enlevée et privée de tout ce qu'elle aimait. Il l'a forcée à rester avec lui contre son gré. A sa place, tu aurais fait comme elle.

Je ne trouvais rien à répondre à cela.

Sauf peut-être que la différence entre Perséphone et moi, c'était qu'elle avait quelque chose à perdre. Moi, j'avais tout à y gagner.

James avança timidement vers moi, les bras ouverts, et je le laissai m'enlacer et enfouir son visage dans mes cheveux. Je l'entendis prendre une profonde inspiration et je me demandai s'il humait le parfum de mon shampoing à la lavande ou si, par l'effet de je ne savais quel pouvoir, c'était ma peur et ma détermination qu'il sentait. Au bout d'un moment, je me détendis cependant et lui rendis son étreinte.

— J'ai peur que tu te fasses du mal, murmura-t-il dans mon oreille.

Je fermai les yeux et, pendant un instant, fis semblant de croire que c'était juste James McDuffy qui me tenait dans ses bras. Pas le rival d'Henry, pas le dieu résolu à profiter de mon échec, juste le gentil garçon rencontré au lycée qui inondait ses frites de ketchup.

— Tu veux bien me rendre un service ? lui demandai-je, la joue appuyée sur son torse.

— Bien sûr. Tout ce que tu voudras.

Je m'écartai de lui.

— Alors va-t'en d'ici et ne m'approche plus jusqu'au printemps !

Visiblement, il ne s'attendait pas à ce genre de demande.

— Mais, Kate...

— Je suis sérieuse, James.

Ma voix n'était pas des plus assurées, mais je ne céderais pas.

— Va-t'en.

Abasourdi, il recula de quelques pas, enfonçant les mains dans ses poches, dans un geste familier qui faillit m'attendrir et me faire faiblir. Pendant un instant, il sembla sur le point de dire quelque chose, mais se ravisa et tourna les talons. Il sortit sans un mot, me laissant seule dans la chambre de Perséphone.

J'avais passé quatre ans à refuser que ma mère baisse les bras, je n'allais pas laisser Henry abandonner. Il devait se battre ; s'il ne le faisait pas pour lui, j'allais me débrouiller pour qu'il le fasse pour moi.

* * *

Quelques heures plus tard, étendue sur mon lit, les yeux rivés sur le plafond, j'attendais le sommeil avec impatience. Mon désir le plus cher était de m'endormir pour pouvoir mettre ma mère au courant de tout ce que j'avais appris au cours de la soirée et lui demander ce que je pouvais faire ou dire pour persuader Henry de continuer à se battre. Je savais pourtant qu'elle ne me dirait rien que je ne sache déjà. Ce n'était pas à elle d'arranger les choses : c'était moi qui avais passé ce marché, c'était à moi d'agir.

Aux premières lueurs de l'aube, j'entendis qu'on frappait doucement à ma porte. Pour toute réponse, j'enfouis ma tête dans mon oreiller. La veille, quand je m'étais glissée hors de la chambre de Perséphone, Ava n'était plus dans le couloir. J'imaginai que c'était elle qui frappait, impatiente que je la mette au courant de la suite des événements. Or, je n'étais pas d'humeur à lui raconter par le menu mes découvertes. J'avais besoin d'un jour ou deux pour réfléchir avant que le manoir tout entier

ne soit au courant — si ce n'était déjà fait.

Malgré mon silence, la porte s'ouvrit et se referma, et j'entendis qu'on avançait à tâtons sur le tapis. Je ne bougeai pas d'un millimètre, espérant décourager l'intrus.

— Kate ?

Je n'eus pas besoin de me retourner. J'avais reconnu la voix d'Henry. Quelque chose vibra alors au plus profond de moi, une note qui devenait plus familière de jour en jour et propagea une vague de bien-être dans tout mon corps. Je me détendis. Pourtant, je continuai à lui tourner obstinément le dos.

Il faisait si peu de bruit en se déplaçant qu'il me fallut sentir le matelas s'affaisser légèrement pour comprendre qu'il venait de s'asseoir sur le lit, à côté de moi.

Pendant un long moment, il resta silencieux, puis il dit d'une voix blanche :

— Je suis désolé, Kate. Tu n'aurais pas dû assister à cette scène.

— Au contraire, je suis heureuse d'en avoir été témoin.

— Et pourquoi ça ?

Je ne répondis pas. Comment étais-je censée lui expliquer que je refusais qu'il baisse les bras ? Je prenais d'énormes risques pour lui, et je le faisais de mon plein gré ; mais il devait y avoir une contrepartie. Je ne pouvais le forcer à se battre, mais j'allais lui trouver une bonne raison de ne pas disparaître.

Je l'entendis soupirer. Ce silence n'arrangeait rien ; je finis donc par parler, la tête toujours enfouie dans l'oreiller.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de James plus tôt ?

— Parce que j'avais peur de ta réaction ; je voulais te préserver de cette souffrance aussi longtemps que possible.

— Ce n'est pas de savoir qui il est qui me fait mal. Ce qui me fait mal, c'est que personne ne me fait confiance en quoi que ce soit, ici. Personne ne me dit rien !

Sa main caressa fugacement mon bras.

— Je te demande pardon... Et je vais m'efforcer de t'en dire autant que possible.

Qu'il soit sincère ou non, ses excuses sonnaient creux.

— Si je réussis les épreuves, les choses vont changer, j'espère ? Personne ne jouera plus à ce jeu idiot qui consiste à tout me cacher ? Parce que, sinon, je laisse tomber !

Du revers de la main, il m'effleura la joue. Là encore, cela ne dura qu'un instant.

— Ce n'est pas que je n'aie pas déjà confiance en toi, Kate... C'est juste qu'il y a certaines choses que tu ne dois pas savoir. Pas encore. Je sais que c'est frustrant, mais je te promets que c'est pour ton bien. Il faut que tu me croies sur parole...

Pour mon bien ! C'était l'excuse bateau au possible qu'ils utilisaient tous, quand ils faisaient quelque chose qui ne me plaisait pas.

— Quant à Perséphone..., ajoutai-je.

Je me réjouis de lui tourner encore le dos ; ainsi, je ne voyais pas dans ses yeux le chagrin que réveillait l'évocation de son amour perdu.

— Je ne suis pas elle, Henry. Je ne le serai jamais, ni même je ne tenterai de te faire croire que j'en suis une imitation. Je suis Kate et je ne veux pas passer l'éternité à essayer d'être à la hauteur des souvenirs que tu en as. Je sais bien que, pour le moment, je ne suis rien pour toi...

— C'est faux ! cria-t-il avec une véhémence qui me surprit. Je t'interdis de penser ça !

— Laisse-moi finir, dis-je en étreignant mon oreiller. Je ne suis pas Perséphone, c'est un fait, et je ne le serai jamais. De toute façon, je n'en ai pas envie, surtout sachant tout le mal qu'elle t'a fait.

Mais si ça marche — si je réussis les épreuves —, j'ai besoin de savoir que quand tu me regardes, c'est bien *moi* que tu vois, Henry, c'est bien moi que tu veux à tes côtés, et non pas une pseudo-copie, un pis-aller. Je veux être sûre que, dans cet avenir que tu m'offres, je ne marcherai pas dans son ombre pendant que tu gâches tes heures à pleurer sa disparition. Parce que, si James a raison, si je peux effectivement partir d'ici à tout moment, et si tu sais au fond de toi, que quoi que je fasse, tu seras éternellement malheureux en ma compagnie, dis-le-moi tout de suite, qu'on évite de se faire du mal pour rien.

Les secondes s'écoulèrent sans qu'Henry ne réponde. J'eus envie de le secouer pour l'obliger à réagir. Je trouvais injuste qu'il soit disposé à renoncer à son immortalité alors qu'il y en avait tant — à commencer par ma mère — qui voulaient vivre encore, mais n'en avaient pas la chance. Le regard obstinément rivé sur la fenêtre, je sentais la colère monter mais, à part me mettre à crier — ce qui ne nous aurait avancé à rien —, je ne voyais pas comment me soulager.

— Je t'ai apporté un cadeau, dit-il enfin.

— Ce n'est pas une réponse.

— Si, c'en est une, Kate.

Au ton de sa voix, je devinai qu'il souriait.

— Je ne t'aurais pas amené ce genre de choses si je ne tenais pas à ce que tu restes.

— C'est quoi, alors, ce cadeau ?

— Si tu me regardes, tu verras.

Je n'en eus même pas le loisir ; avant que j'aie pu faire un mouvement, je sentis quelque chose contre mon épaule. Quelque chose de froid, de mouillé et de très remuant.

Je me retournai d'un bond. Pour me retrouver nez à nez avec une boule de poils noir et blanc posée à côté de moi sur le lit. Ses grands yeux brillants étaient fixés sur moi, et sa queue minuscule frétillait sans discontinuer. D'un seul coup, je me sentis fondre, et j'oubliais — temporairement — ma colère et ma frustration.

— Si je ne pensais pas sincèrement que tu as un rôle à jouer ici, près de moi, je n'aurais pas mis ta vie en danger, pour commencer. Je regrette que tu penses n'être rien pour moi, Kate, parce que c'est exactement le contraire. Et je ne m'attends pas à ce que tu remplaces Perséphone, ajouta-t-il avec la même nuance de chagrin dans la voix. Pas du tout, vraiment. Tu es toi, c'est bien toi que j'ai choisie, et dès que ce sera possible, je te raconterai tout. Je te le promets.

Les yeux plongés dans ceux du chiot, je ne répondis rien. Est-ce que, comme James, il disait seulement ce que, selon lui, j'avais envie d'entendre ? Ou bien était-il sincère ?

— Aujourd'hui, tu as perdu un ami par ma faute, et je ne voulais pas que tu te sentes seule.

Il caressa le chiot qui remua la queue de plus belle.

— Si j'ai bien compris les usages des mortels, on n'offre pas un animal de compagnie à quelqu'un si on ne compte pas...

Il hésita un moment, avant d'achever :

— Si l'on n'espère pas passer beaucoup de temps avec cette personne.

Compter. Espérer. Lequel de ces mots avait-il réellement en tête ?

J'avais envie de lui répondre que James pouvait bien se mettre notre prétendue amitié là où je pensais, mais il me fallut un moment pour retrouver ma voix. Toute mon enfance, j'avais harcelé ma mère pour qu'elle m'offre un chien, mais elle s'y était toujours catégoriquement opposée. Quand elle était tombée malade, je n'avais plus insisté. La question du chien n'était vraiment plus pertinente.

Henry savait-il tout cela, ou bien l'avait-il simplement deviné ?

— C'est un mâle ou une femelle ?

— Un mâle.

Les coins de sa bouche esquissèrent un timide sourire.

— Je ne voulais pas donner d'idées à Cerbère...

— Alors... il est à moi ?

— Tout à toi. Au printemps, tu pourras même partir avec lui, si tu veux.

Je soulevai le petit chien à deux mains et le serrai contre moi. Les pattes avant appuyées sur mon bras, il tendit le cou pour me lécher le menton.

— Merci, dis-je, presque à voix basse. C'est vraiment gentil de ta part.

— Je t'en prie, répondit Henry en se levant. Je vais vous laisser faire connaissance, tous les deux. Il est très sociable, je peux te l'assurer, et particulièrement remuant. Il ne maîtrise pas encore toutes les bonnes manières, mais c'est un élève très motivé.

Le chiot se propulsa jusqu'à ma joue, où il déposa un nouveau coup de langue.

— Henry ?

Il était déjà devant la porte.

— Oui ?

Qu'allais-je bien pouvoir lui dire pour le convaincre de continuer à se battre, et pas uniquement pour moi ? Rien ne me venait. Alors, après un instant qui me parut durer une éternité, je dis d'une petite voix :

— S'il te plaît, ne laisse pas tomber.

Quand il répondit enfin, il parla si bas que j'eus du mal à l'entendre.

— Je vais essayer.

— S'il te plaît, répétais-je avec plus de conviction cette fois. Après tout ce qui s'est passé... tu ne peux pas tout lâcher. Je sais qu'elle te manque, mais...

— Mais quoi ?

— Donne-moi une chance.

Il détourna le regard. Dans la semi-obscurité de ma chambre, je vis ses épaules s'affaisser, comme s'il essayait de se faire aussi petit que possible.

— Bien sûr, répondit-il en ouvrant la porte. Dors bien.

Je gratouillai la tête de mon chiot. Je n'avais pas envie qu'Henry s'en aille. Je voulais le retenir, pour jouer aux cartes, parler ou lire — n'importe quoi qui l'aide à oublier Perséphone. Après la nuit qu'il avait passée, il méritait bien cela. Nous le méritions tous les deux.

— Reste, dis-je d'une voix étranglée. S'il te plaît...

Mais, quand je relevai la tête, il était parti.

Noël

Les semaines suivantes furent marquées par l'insupportable tension qui ternit toutes mes entrevues avec Henry. Nous passions encore nos soirées ensemble, mais plus rien, dans notre relation, ne semblait aller de soi ; chaque conversation, chaque contact accidentel se transformaient en trouble, dissension, gêne. Il ne me regardait plus en face, et plus Noël approchait, plus il semblait distant. Plus il était distant, plus j'avais envie de lui dire ses quatre vérités : soit il se reprenait, soit j'abandonnai la partie. Il saurait probablement tout de suite que je bluffais. Mais ce que je craignais par-dessus tout, c'est qu'il me prenne au mot.

— Je ne comprends pas... Il se comporte comme s'il ne voulait plus entendre parler de moi !

Ma mère et moi nous trouvions cette fois près d'une aire de jeux, à Central Park. Au manoir, le solstice d'hiver approchait et la neige recouvrait le domaine. La première moitié de mon séjour touchait à sa fin. En revanche, à New York, c'était le plein été. Des enfants jouaient et criaient, des gens se faisaient bronzer sur les pelouses, mais j'étais trop obnubilée par l'attitude d'Henry pour penser à m'amuser.

— A ton avis, pourquoi est-ce qu'il agit ainsi ? demanda ma mère.

Elle prit place sur un banc et attendit ma réponse. Elle n'avait absolument pas l'air inquiet de ce que je lui racontais.

— Je n'en sais rien ! Il a peut-être vraiment baissé les bras. Que puis-je faire ?

— Continue de te battre jusqu'à ce que tu aies épuisé toutes tes chances.

A l'ardeur de sa voix, je me demandai finalement si la situation la laissait réellement aussi froide qu'elle voulait le paraître.

— Et même après ça, continue, Kate !

J'enfonçai mes mains dans mes poches. Ce n'était pas si simple, et elle le savait très bien.

— James a dit qu'aucune des autres filles n'avait survécu au-delà de Noël... Tu crois que c'est pour ça qu'Henry m'évite ? Parce qu'il pense que je peux me retrouver morte à tout moment ?

— Peut-être. A moins qu'il ne se soit rendu compte qu'il tenait à toi, et l'idée de te perdre à ton tour le terrifie.

— Tu parles ! Il ne me regarde même pas.

— C'est toi qui passes du temps avec lui, Kate, pas moi. Je ne fais qu'interpréter les faits que tu me rapportes, et si Henry est effectivement aussi malheureux que tu le dis, alors je pense que tu es la seule à pouvoir le tirer de cette mauvaise passe.

— Et comment dois-je m'y prendre, à ton avis ?

Je n'avais pas eu l'intention de lui parler sèchement, mais c'était pourtant bien ce que j'avais

fait. Aussitôt prise de remords, je me rapprochai d'elle d'un air contrit. Elle se poussa pour me faire de la place sur le banc et je m'assis près d'elle.

— Tous les moyens seront bons, dit-elle en repoussant tendrement une mèche de cheveux sur mon front. Si tu veux vraiment tenir ta part du marché, ça ne va pas être facile. Pas facile de réussir les épreuves et, au-delà de ça, pas facile non plus de donner une raison à Henry de continuer à régner.

J'avais passé les dernières semaines à réfléchir, supputer, passer en revue toutes les solutions possibles, mais rien de bien convaincant ne me venait. Mon seul éclair de génie, c'était le cadeau de Noël que je comptais lui offrir mais, même là, je prenais un risque.

— Tu restes prudente, n'est-ce pas ? dit ma mère, d'un air soudain inquiet. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose, et si ce que prétend Henry est vrai, si tu es en danger au manoir...

— Mais non... Tout va bien. Vraiment... Jusqu'à présent, personne ne s'en est pris à moi, je t'assure. Mais si je n'arrive pas à convaincre Henry, peu importe alors qu'on m'assassine.

— Ne dis pas des choses pareilles ! Quoi qu'il arrive au cours des trois prochains mois, ne renonce pas, tu m'entends ? *Ne renonce pas !*

Elle avait dit cela avec une telle véhémence que je me redressai sur le banc, déconcertée.

— Je ne compte pas renoncer, maman, mais si Henry ne fait rien, il disparaîtra, et toi...

Et elle mourrait. Je savais que c'était inévitable, mais je n'étais pas prête. Pas encore. Il me restait trois mois avant l'équinoxe de printemps, et j'avais bien l'intention de profiter de chaque moment passé en sa compagnie.

— Quel que soit mon sort ou celui d'Henry, toi, tu survivras, ajouta-t-elle d'une voix plus douce. Ni lui ni moi ne valons la peine que tu disparaisses, et si tu cesses de te battre, alors tu ne vaudras pas mieux qu'Henry. Mais je te fais confiance. Je sais que ça va aller.

J'acquiesçai sans mot dire. Si j'avais la force et l'assurance de ma mère, alors je n'aurais aucune difficulté à convaincre Henry.

— Tu devrais peut-être lui parler, suggérai-je. Je parie qu'il t'écouterait, toi.

— C'est probable...

Dans ses yeux une étrange petite lueur vacilla, dont je ne compris pas la signification.

— Mais c'est à toi de le convaincre, trésor. Et je sais que tu seras à la hauteur.

De toute façon, je n'avais pas le choix : soit je réussissais, soit je laissais mourir ou disparaître les personnes que j'aimais.

— J'espère que tu as raison, maman.

Elle déposa un baiser sonore sur ma joue.

— J'ai toujours raison, Kate.

Nous ne pûmes ajouter un mot : d'un seul coup, le ciel s'obscurcit au-dessus de nos têtes et je levai les yeux, déconcertée. Quand je me retournai vers ma mère pour lui demander ce qui se passait, elle avait disparu. A sa place, sur le banc, se trouvait la personne que j'avais le moins envie de voir au monde.

James.

Je me levai d'un bond.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? Qu'est-ce que tu as fait de ma mère ?

— Calme-toi, tout va bien, dit-il en se levant à son tour.

Je m'élançai sur le trottoir, mais il n'eut aucun mal à me rattraper.

— Kate, écoute... Ta mère va bien. Je veux juste te parler.

— Tu viens de me priver des seuls moments que je peux passer avec elle !

Je fis brusquement volte-face, l'obligeant à s'arrêter net à quelques centimètres de moi.

— Ce n'est pas parce que tu es un dieu que tu dois te croire tout permis ! Je t'ai dit de ne plus m'approcher.

— Je sais.

Il fourra les mains dans ses poches. L'expression qu'il affichait était si pitoyable que j'en oubliai un instant tout ce que j'avais à lui reprocher.

— Accorde-moi juste quelques minutes, s'il te plaît. Après, tout reviendra à la normale, je te le promets.

— Très bien, dis-je avec un soupir exaspéré, sentant bien que si je n'acceptais pas, je perdrais plus de temps encore à entendre ses supplications. Je te donne cinq minutes.

— Ce sera plus qu'assez.

Il m'adressa un large sourire, qui s'effaça sous le regard glacial que je lui lançai en retour.

— Ce n'est pas moi qui ai tué les précédentes candidates, et j'ai encore moins l'intention de m'en prendre à toi, lâcha-t-il.

Eberluée par la manière directe dont il attaquait le sujet, je le considérai en battant des paupières. Je ne m'attendais pas du tout à ce genre de confiance de sa part.

— En toute logique, ça devrait pourtant être toi, répondis-je après un temps. Tu peux bien nier autant ce que tu veux, je serais bien bête de te croire sans l'ombre d'une preuve.

Il approuva en inclinant la tête d'une façon étrange, presque archaïque, et cette attitude me rappela qui il était véritablement.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Mais si tu veux, renseigne-toi auprès d'Henry. Pour des raisons évidentes, je n'ai pas souhaité être impliqué dans les procédures de mise à l'épreuve, en ce qui te concerne en tout cas. Tu es mon amie, et je ne te ferai jamais de mal.

— Tu crois que c'est pour ça que j'ai survécu si longtemps ? Parce que nous sommes amis ?

Son visage s'assombrit.

— Ce n'est pas moi qui cherche à évincer Henry en assassinant celles qui pourraient devenir reines, je te l'ai déjà dit. Je pensais que tu me connaissais suffisamment pour ça.

— Ces derniers temps, j'ai l'impression de ne pas te connaître du tout !

Cette fois, il eut au moins la décence d'afficher une certaine contrition.

— Si tu as survécu aussi longtemps, c'est parce que tout le monde a pris des mesures exceptionnelles pour assurer ta sécurité, dit-il. Les gardes, les dames de compagnie, les goûteurs... Tu n'as pas idée à quel point tu es surveillée.

— Et depuis un siècle que ça dure, ces meurtres en série, vous n'avez toujours pas le moindre indice concernant l'identité de cet assassin ? Je croyais que les dieux étaient omniscients.

A ces mots, il se mit à rire. Sans grande conviction, toutefois.

— Voilà qui serait formidable. Ça résoudrait pas mal de problèmes. Sauf que non, ce n'est pas le cas. Nous avons suivi quelques pistes, changé de personnel, interrogé toutes les personnes impliquées, sans succès. Henry est même allé jusque dans l'Autre Monde pour interroger les filles qui ont été assassinées, mais elles n'ont rien vu venir.

Son aveu m'arracha une grimace de compassion. Me savoir en danger était sans doute difficile pour Henry, mais ce n'était rien en comparaison de la souffrance qu'il avait dû éprouver en parlant avec les jeunes filles qui avaient péri avant moi. Sans compter qu'il devait penser qu'elles étaient mortes par sa faute.

— Et alors ? lançai-je avec une exaspération qui dissimulait tant bien que mal ma peur. Si vous n'êtes pas capables de retrouver l'assassin, je ne vois pas comment moi, je le pourrais. Pourquoi me

raconter tout ça, alors ?

— Parce que je veux mettre toutes les chances de ton côté. Oui, oui, je sais... Tu ne me crois pas... Mais, même sans me faire confiance, tu peux au moins écouter ce que j'ai à te dire et éviter ainsi certains dangers. Henry a pris ses précautions pour contrer toutes les méthodes que le tueur a utilisées jusqu'à maintenant... ce qui signifie qu'il en trouvera une autre. Henry le sait, ainsi que nous tous. Et tu devrais toi aussi le savoir.

— Génial ! Alors, au lieu de me méfier de la nourriture, il faut que je fasse attention à quoi ? A un essaim d'abeilles tueuses ? Aux enclumes qui risquent de me tomber sur la tête ? A quoi, dis-moi ?

— A tout, répondit James. A tout ce qui sort de l'ordinaire. Si tu as l'impression que quelque chose se trame, va-t'en, d'accord ? Je me fiche qu'apparemment tout le monde t'apprécie au manoir. Quelqu'un, là-bas, souhaite ta mort. Ne l'oublie jamais, Kate, ta survie en dépend.

Je ne répondis pas. Je m'étais habituée à ma vie au Manoir d'Eden, à l'emploi du temps bien réglé, et si elle n'avait rien d'idéal, au moins, je ne me sentais plus malheureuse et perdue, comme au début de mon séjour. Mais la pensée que je connaissais la personne qui essayait de me tuer — et que je la connaissais sans doute très bien, que je la côtoyais peut-être même à longueur de journée — m'ébranlait plus que je ne voulais l'admettre. Pour la première fois, je pris réellement conscience qu'Henry et ma mère n'étaient pas les seuls à être sur la sellette. Ma vie à moi aussi était en jeu.

— Pourquoi me dire tout cela ? Si je meurs, Henry disparaîtra, et tu auras tout ce que tu veux.

— Pas tout, non..., dit-il, les yeux baissés.

Avant que j'aie pu lui demander ce qu'il entendait par là, un éclair déchira le ciel et, pour la première fois dans mes rêves, il se mit à pleuvoir.

— Promets-moi de faire attention à toi, dit-il en haussant la voix pour couvrir le bruit de la pluie. Promets-moi de ne pas commettre d'imprudences.

Je hochai la tête. Peut-être que je n'étais pas très douée pour le bonheur, mais même si j'étais prête à mourir pour ma mère, je tenais aussi à rester en vie. Je vis les épaules de James se détendre avec un soulagement visible.

— Merci. On se voit au printemps, alors. Et au fait, Kate...

Je le regardai en silence, dans l'expectative. Autour de nous, l'ombre envahissait peu à peu le parc.

— Je suis désolé.

Ce furent les dernières paroles que j'entendis avant que l'obscurité ne m'avale.

Je me réveillai en sursaut dans mon lit, un cri au bord des lèvres. J'étais encore furieuse contre James, mais il me vint à l'esprit que, tout comme je me battais pour sauver la vie de ma mère et celle d'Henry, lui faisait sans doute la même chose pour moi.

* * *

Noël était la seule fête que nous célébrions, ma mère et moi, mais c'était chaque année un grand moment. Malgré l'exiguïté de notre appartement new-yorkais, nous parvenions à caser un sapin dans un coin du salon, que nous passions des heures à décorer. « Une touche de nature dans une jungle de béton », avait coutume de dire ma mère, tandis que nous admirions le résultat de nos efforts.

Les gigantesques sapins de Noël répartis un peu partout dans le Manoir d'Eden ramenaient celui de notre appartement d'autrefois aux proportions d'une brindille. Presque du jour au lendemain, ils se mirent à pousser comme des champignons dans toutes les pièces ou presque, et le parfum sucré des cookies de Noël flotta pendant des semaines dans les couloirs. Tout le personnel était surexcité, et

l'atmosphère chargée d'une sorte d'électricité joyeuse que j'avais du mal à ignorer, même dans mes mauvais jours. J'aurais cru que ce serait plutôt le solstice d'hiver qui serait mis en avant, mais Ella m'avait expliqué que les habitants du manoir entendaient fêter Noël en mon honneur.

Malgré l'atmosphère de bonne humeur et d'allégresse qui m'entourait, je gardais à l'esprit en permanence qu'aucune des autres candidates n'avait survécu à Noël, et je m'assurai de ne jamais rester seule, ni seule avec d'autres personnes que mes familiers, qui se réduisaient en fin de compte à peu de monde. Plus la date fatidique approchait, plus Henry se faisait rare, ce qui rendait mon entreprise difficile, puisqu'il était celui auprès de qui j'étais vraiment certaine de ne rien craindre. Au cours de l'automne, il m'avait accompagnée de temps à autre dans mes promenades autour du manoir, mais je ne le voyais plus à présent que le soir, et toujours dans des conditions de tension. Malgré les conseils de ma mère, je n'arrivais pas à redonner à Henry le goût de régner et de vivre. Si je passais Noël, peut-être retrouverait-il un peu de motivation. Mais même cela n'était pas certain. Quoi qu'il en soit, je n'envisageais pas de mourir de sitôt !

Une chose était certaine : j'avais envie qu'il passe un joyeux Noël. Tout le monde, au manoir, était censé se réunir pour le repas, ce qui constituait un bon début, mais je tenais aussi à lui faire vivre le genre de soirée plus intimiste que je passais avec ma mère. Si je le conviais à partager un moment à part de ma vie, peut-être ferait-il de même.

Le 24 décembre, un sapin géant s'invita dans ma chambre avec deux grandes boîtes de décorations, pendant que je prenais le petit déjeuner un étage plus bas. Comme c'était une journée exceptionnelle, mes cours étaient annulés ; j'embauchai donc Ava pour qu'elle m'aide à garnir le sapin avant qu'il soit l'heure de nous préparer pour le dîner. A part Henry, il n'y avait qu'avec elle que je me risquais à rester seule un certain temps. Elle n'était pas là quand les précédentes candidates avaient été assassinées, et j'étais à peu près sûre qu'elle ne m'en voulait pas d'avoir décliné l'offre d'Henry à l'équinoxe d'automne — du moins, pas au point de vouloir attenter à mes jours.

Pourtant, l'après-midi venu, je regrettai de l'avoir invitée. Elle passa son temps à râler.

— Si je suis en retard pour mon rendez-vous avec Xander ce soir, je t'en tiendrai pour personnellement responsable, Kate...

Elle s'escrimait à démêler une guirlande lumineuse sous le regard intéressé de mon petit chien, que j'avais baptisé Pogo. Je lui pris la guirlande des mains.

— Eh ! Ne tire pas si fort, c'est fragile ! Et ne t'inquiète pas, tu ne seras pas en retard... Au fait, je croyais que c'était avec Théo que tu sortais ?

— Non, plus maintenant. Je me suis remise avec Xander et il m'a invitée dans sa chambre pour que nous fêtions Noël en tête à tête au lieu d'aller au banquet.

Je m'abstins de lui réclamer plus de détails.

— Tiens, aide-moi...

Je lui tendis une extrémité de la guirlande et entrepris de la démêler avec plus de délicatesse qu'elle.

— Passe l'accroche derrière le sapin... et ne marche pas sur les décorations ! Oui, voilà, comme ça.

Elle se tint tranquille tandis que je disposais les guirlandes ; je dus utiliser une perche pour décorer les plus hautes branches.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire avec Henry, ce soir ?

— C'est un secret, répondis-je.

Je contournai le sapin pour voir la tête qu'elle faisait. En découvrant son expression, je levai les

yeux au ciel.

— Mais non, pas *ça* ! Et toi, que vas-tu faire avec Xander ?

— *Ça*, justement !

Elle me décocha un clin d'œil effronté qui m'arracha une grimace.

— Ben quoi ? Je suis morte. *Ça* n'a plus vraiment d'importance, tu ne crois pas ?

— Essaie de ne pas trop le mener en bateau, Ava...

Je me penchai pour choisir quelques-unes des délicates boules de verre qui remplissaient l'une des boîtes, tentant de chasser l'image d'Henry et de Perséphone qui m'envahissait l'esprit.

— Je ne plaisante pas. Ce n'est pas un jeu. Henry n'apprécie guère qu'on joue avec les sentiments des autres et, crois-moi, tu n'as pas intérêt de te le mettre à dos.

Ava s'empara d'une série de décorations qu'elle accrocha n'importe comment sur le sapin dont les branches trop chargées commençaient à plier dangereusement. J'entrepris de les replacer de façon plus harmonieuse, sans faire de commentaire. Nous poursuivîmes ce manège pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'Ava vienne se planter devant moi. De surprise, je laissai tomber la boule de verre que j'étais en train de suspendre. Heureusement, sa chute fut amortie par l'un des tapis que j'avais placé exprès sous le sapin.

— Tu me prends pour une garce ?

— Quoi ?

Les yeux rouges et les joues cramoisies, elle semblait à deux doigts de fondre en larmes.

— Mais non, Ava ! Pourquoi est-ce que tu dis *ça* ?

— Parce que.

Elle se remit à décorer le sapin avec brusquerie, tirant sur les branches pour y accrocher les décorations. Une boule lui échappa. Sur ce, elle se laissa tomber assise par terre.

— Je crois que Xander ne sort avec moi que parce qu'il sait que je coucherai avec lui.

Je m'agenouillai près d'elle. Il y avait des chances pour qu'elle ait raison, mais ce n'était peut-être pas la seule motivation du garde. Partout où elle allait, Ava attirait le regard des hommes, à l'exception de celui d'Henry. S'attendait-elle à autre chose de leur part ?

— Qu'est-ce qui te fait penser *ça* ? demandai-je prudemment.

— Je n'en sais rien. On ne discute pas vraiment, tous les deux. Je veux dire... il me parle de tout et de rien, il me montre des trucs, il m'embrasse mais, chaque fois qu'il se montre un peu plus pressant et que je le repousse, il découvre tout à coup qu'il a quelque chose d'urgent à faire. Ou encore, il essaie de me rendre jalouse avec d'autres filles.

— Alors c'est un crétin ! Et tu devrais le laisser tomber.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre, Ava.

Après une pause, j'ajoutai :

— Et Théo ? Il est gentil, non ?

Elle eut une moue dédaigneuse.

— Il est tellement protecteur qu'il en devient étouffant. Mais oui, admit-elle d'une voix plus douce, il est gentil. Un peu trop sensible, mais gentil.

— Alors pourquoi tu ne laisses pas Xander ? Surtout s'il te rend malheureuse.

— Il ne me rend pas malheureuse ! protesta-t-elle.

Les yeux pleins de larmes, elle me considéra un instant.

— Je me sens si seule, ici, Kate. Tu es tout le temps occupée, Ella me déteste, et je n'aime pas Calliope. Si je laisse tomber Xander, je n'ai plus personne.

J'aurais voulu trouver les mots pour la reconforter, mais rien ne me vint. Indiscutablement, Ava était aussi seule que moi, même si d'une certaine façon nous pouvions compter l'une sur l'autre ; elle avait tout perdu en mourant. Elle non plus n'avait plus ses parents. La plupart du temps, elle dissimulait son mal-être sous ses airs extravertis, voire futiles, mais je me rendais compte à présent qu'il n'en était pas moins réel.

— Je te demande pardon, dis-je en la prenant dans mes bras. Je n'avais pas compris... Je sais qu'il m'arrive d'être très occupée, mais je serai toujours là pour toi, je te le promets. Fais quand même attention, d'accord ?

Pendant quelques secondes, elle demeura sans réaction. Puis, d'un coup, elle enfouit son visage dans le creux de mon cou, m'enveloppa de ses bras, et éclata en sanglots. Je m'efforçai de la reconforter en lui tapotant le dos, mais je n'étais pas très douée pour cela. Du temps où j'habitais New York, personne, dans mon entourage, ne s'était effondré de cette façon devant moi. Pourtant, en dépit de ma maladresse, Ava semblait se calmer ; je continuai donc de la serrer contre moi pendant qu'elle pleurait, attendant que le flot se tarisse.

Elle finit par me lâcher et recula juste assez pour pouvoir me regarder dans les yeux. La petite moue mutine qu'elle affichait suffit à me convaincre que le pire était passé.

— Comment pouvons-nous être amies si tu ne me laisses pas t'apprendre à nager ? demanda-t-elle en se tamponnant délicatement les yeux.

— Ça ne marchera pas avec moi, Ava, ripostai-je. Tu ferais mieux de garder ça pour tes amoureux.

De nouveau, ses épaules s'affaissèrent et je soupirai.

— Je ne veux pas apprendre à nager. Non pas parce que je ne t'apprécie pas ou que je n'aime pas passer du temps avec toi... C'est juste que j'ai peur de l'eau.

— Tu as peur de l'eau ? s'écria-t-elle en ouvrant de grands yeux incrédules. Sérieux de chez sérieux ?

Apparemment, elle avait décidé de tout faire pour me plonger dans l'embarras, faute de me plonger dans l'eau.

— Terrifiée même. Quand j'avais quatre ou cinq ans, je me suis mis en tête d'aller nager dans le lac de Central Park, alors j'ai sauté, et j'ai coulé comme une pierre. Ma mère a été obligée de plonger derrière moi pour me récupérer. Depuis, je suis complètement bloquée.

A l'évocation de ma mère, je sentis mon cœur se serrer et ma voix s'altéra légèrement. Heureusement, Ava ne parut pas le remarquer. A la place, elle me dévisagea d'un œil calculateur ; aussitôt, je compris que j'allais avoir des problèmes.

— Je vais te dire ce qu'on va faire, déclara-t-elle d'un ton de général d'armée. Dès que le temps sera plus chaud, je t'apprendrai à nager, et toi, tu pourras... je ne sais pas... Tu pourras me demander ce que tu veux en échange. Qu'en penses-tu ?

— Rien de ce que tu pourrais faire pour moi ne suffirait à me décider à me jeter à l'eau, répondis-je en me remettant à la décoration du sapin.

Il ne restait plus qu'une ou deux guirlandes à accrocher. En les sortant, je découvris, tout au fond de la boîte, un petit paquet en forme de cœur enveloppé dans du papier de soie. Sur une étiquette, mon nom était inscrit à la main, d'une écriture aux pleins et aux déliés très élaborés.

— C'est toi qui m'as fait ce cadeau ? dis-je en le saisissant, intriguée.

Ava considéra le paquet avec circonspection.

— Non. Où l'as-tu trouvé ?

— Dans le carton de guirlandes.

Je commençai à dénouer le ruban, mais Ava me l'arracha des mains.

— Eh !

— N'y touche pas !

Elle le déposa sur le lit avec précaution, comme si c'était une bombe à retardement sur le point d'exploser.

— On ne sait pas d'où ça sort, ajouta-t-elle.

Contrariée, je revins à mes décorations.

— C'est un cadeau de Noël, Ava, ça te dit quelque chose ?

Les avertissements de James me revinrent alors à l'esprit. Pourtant, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat : après tout, j'avais juste essayé de déballer le paquet. Je n'étais pas stupide au point de manger ou de porter quelque chose dont j'ignorais la provenance. En outre, il contenait peut-être une carte signée de son expéditeur.

— Le tiens est sous le lit, si ça t'intéresse...

Elle plongea à l'endroit désigné pour en extraire une boîte à bijoux enveloppée de papier bleu sur laquelle j'avais inscrit son prénom. Je la regardai l'ouvrir et en retirer une paire de boucles d'oreilles en or. En dépit des efforts manifestes qu'elle faisait pour paraître enthousiaste, ses yeux continuaient de louvoyer en direction de mon propre cadeau.

— Merci, dit-elle en ajustant les anneaux à ses oreilles. Elles sont magnifiques !

— Je t'en prie, dis-je en me dirigeant vers le lit. Franchement, Ava, ce n'est qu'un cadeau. Je suis sûre qu'il ne va pas me mordre ou...

— Arrête !

La voix d'Henry venait de retentir dans la pièce ; ma main s'immobilisa à quelques centimètres du papier de soie rose. Je me retournai et vis qu'il avait avec lui une demi-douzaine de gardes, tous l'arme au poing. Il émanait de lui une telle puissance que la température de la pièce me sembla baisser d'un coup ; j'avais l'impression de voir un nuage de condensation se former à chacune de mes respirations. Pour la première fois, je compris pourquoi tout le monde restait à distance respectueuse de lui, en particulier quand il était en colère.

— C'est juste un cadeau, indiquai-je en essayant de masquer mon malaise.

— Kate, écarte-toi !

J'obéis à contrecœur. Bras croisés, l'air presque narquois, je le regardai s'emparer du paquet, attendant le moment où son contenu se révélerait des plus innocents et où je pourrais triompher d'un « qu'est-ce que je vous avais dit ? ».

Henry le toucha, et une bulle scintillante se forma immédiatement autour, l'enveloppant complètement.

— Comment as-tu...

— Il faut que je l'ouvre, et c'est la seule façon sûre de le faire.

Sans rien de visible pour le guider, le couvercle de la boîte se souleva, laissant apparaître un assortiment de chocolats, tous de couleur et de forme différentes. L'un d'eux, décoré d'une fleur écarlate, se souleva au-dessus des autres avant de se fendre en deux.

Au lieu de nougat ou de crème à la fraise, le chocolat était fourré d'un liquide vert qui, en gouttant sur le papier de soie, émit un sifflement.

— Faites annuler le dîner ! ordonna alors Henry aux gardes. Assurez-vous que tout le monde regagne sa chambre. Je veux que le manoir soit fouillé dans ses moindres recoins !

Il me fallut un bon moment avant de retrouver ma voix.

— Tu ne peux pas annuler le dîner de Noël, Henry.

— Je peux, et je vais le faire, répondit-il. Et ce soir, tu resteras dans ta chambre, tu comprends ? Si je comprenais ? Je n'étais pas idiote.

— Je resterai dans ma chambre à deux conditions, répondis-je sèchement. Premièrement, quand la fouille du manoir sera terminée, tu laisseras tout le monde se rendre au repas de Noël. Je pense qu'il reste largement assez de temps pour faire les deux.

Avec une moue réticente, Henry hocha la tête.

— D'accord. Et ta seconde condition ?

J'hésitai. S'il rejetait ma proposition, je perdais beaucoup plus qu'une agréable soirée, mais il fallait que j'essaie.

— Deuxièmement, tu passes la soirée avec moi. Et tu arrêtes de faire la tête, parce que ça commence à me porter sur le système !

Il ne répondit pas tout de suite. Puis, après quelques instants de silence, il se contenta de hocher de nouveau la tête. Pendant une fraction de seconde, il me sembla voir sur ses lèvres l'ombre d'un sourire.

— Je reviens dès que le manoir aura été fouillé de fond en comble. D'ici là, arrange-toi pour ne pas ouvrir de paquets bizarres !

En quittant la pièce, il fit signe à Ava de le suivre. Celle-ci, qui ne cessait de toucher ses nouvelles boucles d'oreilles, m'adressa un geste d'excuse avant de quitter la pièce sur un dernier clin d'œil.

Je me retrouvai seule dans ma chambre et m'effondrai sur le lit, m'efforçant de ne pas penser au temps qu'il faudrait pour fouiller le manoir, ou aux raisons qui avaient poussé Ava à se méfier d'emblée de mon cadeau empoisonné.

* * *

Je passai le reste de l'après-midi à finir de décorer mon appartement afin de dissiper le malaise profond dans lequel cette tentative d'empoisonnement — car il fallait bien appeler un chat un chat — m'avait plongée. A présent que j'avais tamisé les lumières, le sapin était plus splendide encore ; j'avais même réussi à coiffer son sommet d'une étoile. Mais le plus réussi, c'étaient encore les guirlandes de lumières clignotantes tendues en travers de ma chambre, dont les couleurs se reflétaient sur ma peau tandis que je parcourais la pièce. Il y flottait même une délicieuse odeur de gâteau ; il ne manquait que de la musique pour parfaire le tout.

Mes préparatifs achevés, je commençai à attendre. La nuit était tombée depuis longtemps, et il était si tard que mon estomac protestait bruyamment. J'eus beau insister auprès des gardes qui se tenaient à ma porte pour savoir à quelle heure Henry allait arriver, aucun ne sut me répondre. Je finis par me persuader qu'il ne viendrait pas.

Résignée à passer ma soirée de Noël seule, je finis par me mettre en pyjama avant de m'arranger un nid douillet d'oreillers et de couvertures par terre, au milieu de la pièce. Au moment même où je m'y installais, j'entendis la porte s'ouvrir. Henry entra, un plateau chargé de friandises sur les bras, Cerbère et Pogo sur ses talons.

Sans dire un mot, il s'approcha et me tendit une tasse de chocolat chaud.

Je lui pris le mug des mains et commençai à siroter. Du coin de l'œil, je repérai, sur le plateau, un baklava qui ressemblait exactement à ceux que ma mère faisait, odeur comprise, et l'eau me monta à la bouche.

— Comme tu n'as pas dîné, je me suis dit que tu devais être affamée.

Son ton, parfaitement neutre, me glaça. Pourquoi adoptait-il cette politesse forcée ? Après un coup d'œil un peu gêné sur les couvertures entassées par terre, il me demanda :

— Il y a de la place pour deux ?

— Largement ! répondis-je sur un ton aussi engageant que possible. Et si tu n'aimes pas être assis par terre, prends une chaise. Ça marche pas mal non plus...

Après un instant d'hésitation, il s'assit à côté de moi et je me poussai pour lui faire de la place. L'air mal à l'aise, il s'agita quelques instants avant de trouver une position confortable.

— Ta mère et toi, vous faites ça tous les ans ? Vous vous asseyez sur vos oreillers pour regarder les guirlandes ?

— Oui, répondis-je entre deux gorgées de chocolat. Ces trois derniers Noël, elle était à l'hôpital, mais on faisait ça quand même. Est-ce que tes fouilles ont donné quelque chose ?

— Non. Mais le personnel a eu sa fête, comme promis.

J'approuvai d'un signe de tête. Il restait silencieux et tendu, mais au moins il était là. Je gardai les yeux rivés sur le sapin jusqu'à ce que la lumière des guirlandes s'inscrive sur ma rétine ; quand je détournai le regard, elle continua de clignoter devant moi.

— C'est comment, d'être mort ? demandai-je tout à trac.

Aussitôt je me sentis rougir, réalisant ce que ma question avait d'incongru. Le temps qu'il mit à me répondre n'arrangea rien à mon embarras.

— Je n'en sais rien, finit-il par dire. Je ne sais pas non plus comment c'est d'être vivant. Mais si ça t'intéresse, je peux te parler de la mort.

Je lui adressai un regard surpris.

— Ce n'est pas la même chose ?

— Non. La mort est un processus. *Etre mort*, c'est le résultat de ce processus.

— Oh...

Jusque-là, j'avais volontairement occulté toute pensée liée à ce processus chez ma mère. Était-ce douloureux ? Y avait-il une lumière vive au bout d'un tunnel ? Mais Henry, lui, aurait à ces questions des réponses claires et précises.

— Parle-m'en, dis-je d'une toute petite voix.

Timidement, il tendit le bras et le posa sur mes épaules. Je pouvais sentir sa réserve, toujours, quand il me touchait, mais c'était le contact le plus intime que nous ayons eu depuis des semaines.

— Ce n'est pas aussi terrible que les mortels ont tendance à le penser. C'est un peu comme quand on s'endort, du moins à ce qu'on m'a dit. Même quand la mort est provoquée par une blessure, la souffrance est très brève.

— Que se passe-t-il après ? Est-ce qu'il y a une... une grande lumière blanche ?

Il eut la délicatesse de ne pas éclater de rire, mais je sentis dans sa réponse comme un frémissement amusé.

— Non, pas de lumière blanche. En revanche, il y a un portail, ajouta-t-il avec un regard entendu.

Je ne compris pas le message qu'il essayait de me faire passer. Il dut le deviner à mon expression, car il ajouta :

— Le portail, à l'entrée du domaine...

Je battis des paupières.

— Ah ?

Puis je compris enfin.

— Oh ! Tu veux dire que les morts passent par là...

— Certains. Mais la plupart sont envoyés dans l’Au-delà.

— Qu’est-ce que c’est, l’Au-delà ?

— Une partie de l’Autre Monde où les âmes demeurent pour l’éternité. L’équivalent de l’Enfer.

— Mais alors, il existe un Paradis ?

Ses doigts se refermèrent lentement autour de mon bras ; instinctivement, je m’appuyai sur son épaule. Sans doute ma mère avait-elle raison, l’attitude distante d’Henry s’expliquait par sa crainte que je ne passe pas Noël. A moins qu’il ne cherche juste à me reconforter. Quoi qu’il en soit, ce contact était chaleureux, rassurant, agréable, juste ce dont j’avais terriblement besoin.

— A l’origine, il existait de nombreuses croyances concernant le Royaume des Morts, et son contour, si je puis dire, était mal défini. Ensuite, des religions plus spécifiques sont apparues, et avec elles le Tartare et les Champs Elysées, entre autres.

Il fit une pause, comme s’il choisissait très soigneusement ses mots.

— La vie après la mort correspond exactement aux croyances ou aux souhaits de chaque âme.

Face à l’infinité de possibilités qu’impliquait cette déclaration, je me sentis prise de vertige.

— Ça doit finir par devenir compliqué !

— Très compliqué, admit-il en me souriant. Et c’est pourquoi je ne peux régner seul. James m’y aide provisoirement.

A l’évocation de ce nom, je me crispais.

— Si tu ne peux pas régner seul, comment le pourra-t-il, lui, si tu disparais ?

Il remua sur les coussins et, pendant un instant, je craignis qu’il ne s’écarte de moi. Je posai ma main sur la sienne, et il cessa de bouger.

— Je ne sais pas, Kate. Mais si les choses en arrivent là, ce ne sera plus mon souci. Etant donné sa manière d’agir avec toi, j’imagine qu’il te demanderait de partager le trône, mais une fois que le Conseil aura rendu son verdict, sa décision sera sans appel : si tu échoues aux épreuves pour moi, tu ne pourras pas les repasser pour lui.

Je n’avais jamais imaginé que James puisse m’apprécier suffisamment pour me vouloir éternellement à ses côtés, lui aussi. A cette idée, toute nouvelle pour moi et qui m’ouvrait un nouveau champ de réflexion, je m’efforçai de rester de marbre. Non, Henry se trompait, James et moi n’étions qu’amis, et encore, je n’en étais même plus si sûre. Il le savait. Tous les deux le savaient.

— Que devrai-je faire, Henry ? Je veux dire, si je réussis aux épreuves : qu’est-ce qui va se passer ?

— Il s’agit d’un travail, tu sais, guère différent d’un autre.

Dans ses yeux, le reflet des guirlandes clignotait.

— Instaurer des règles, poursuivit-il, gérer des conflits, ou bien, quand une âme est indécise, l’aider à parvenir à un état de compréhension supérieur. Nous n’intervenons pas, à moins que l’âme soit indéterminée quant à son devenir.

— Et alors, que leur arrive-t-il ? demandai-je en essayant de me rappeler à quelle confession religieuse ma mère appartenait.

Méthodiste ? Luthérienne ? Presbytérienne ? Cela avait-il une importance ?

— Tout repose sur leur croyance. Si l’âme croit qu’elle reviendra, après la mort, sous une forme humaine, c’est ce qui arrivera. Si elle pense qu’elle ne sera plus qu’une boule de chaleur et de lumière, il en sera ainsi.

— Et si ce qu’elle croit et ce qu’elle veut sont deux choses différentes ?

— C’est justement l’un de nos domaines d’intervention.

Cet exposé rapide de ce qui pourrait devenir ma charge pour l’éternité me laissait soucieuse et

embarrassée. Je n'étais pas sûre d'en avoir envie. Je n'étais pas venue au manoir pour effectuer ce travail, pas plus que pour l'immortalité qu'Henry m'offrait. Après l'avoir côtoyé trois mois, je mesurais mieux quelle était sa solitude, et me dire qu'elle n'aurait pas de fin me semblait presque inconcevable. Je ne me sentais pas prête à en faire l'expérience.

— Et si je ne suis pas à la hauteur ? Que se passera-t-il si j'échoue ?

Il s'écoula un long silence avant qu'il ne réponde.

— C'est à ça que servent les épreuves. J'ai déjà joué mon rôle en te choisissant, parce que je te crois capable d'effectuer ce travail à mes côtés. Mes frères et sœurs te mettent à l'épreuve parce que cette tâche comporte une part non négligeable de responsabilités, et qu'il n'y a pas de place pour l'erreur. Si tu n'es pas à la hauteur, tu ne régneras pas. C'est aussi simple que ça.

A mon avis, il n'y avait rien de simple dans tout cela. Mais je décidai que je n'allais pas me préoccuper maintenant des responsabilités en question, alors qu'il me fallait déjà tenir jusqu'au printemps. Si je déplaisais aux membres du Conseil, même dans l'hypothèse où je réussissais toutes les épreuves avec succès, tous ces raisonnements ne tiendraient plus. Et je savais déjà que James ne m'était pas favorable. Si l'unanimité était requise, c'était déjà fichu pour moi.

— Henry ?

Il garda les yeux rivés sur le sapin.

— Tu sais que je veux vraiment réussir, n'est-ce pas ?

— Vu que tu es toujours là, j'en étais arrivé à cette conclusion, oui.

Ignorant le sarcasme, je me concentraï sur la chaleur de sa main sous la mienne, et j'étreignis ses doigts.

— Ce n'est pas seulement à cause de ma mère. C'est aussi pour toi. Je sais qu'il y a longtemps que tu essaies de trouver la candidate idéale et que, pour cette raison, tu n'y crois plus. Mais... je t'aime bien, Henry, et quand je te dis que je fais ça pour toi aussi, c'est la vérité. Je ne veux pas que tu disparaisses.

— Je ne souhaite pas t'influencer ni te rendre les choses encore plus difficiles qu'elles ne le sont, mais ne crois pas que je me moque de ce qui t'arrive, Kate. Si une mortelle est capable de remplacer Perséphone, je suis certain que c'est toi.

— Alors ne renonce pas, s'il te plaît. Je ne serai jamais une autre Perséphone pour toi, même si je puis tenir son rôle en tant que reine, j'en suis consciente, mais... nous pourrions au moins être amis. De bons amis... Et tu ne serais plus aussi seul...

Il se détourna, me dissimulant complètement son visage, si bien que je n'avais aucune idée de l'effet de mes paroles sur lui. Mais, quand il reprit la parole, sa voix était tendue, comme s'il luttait pour qu'elle ne se brise pas.

— Ça me ferait très plaisir, Kate...

A ces mots, un long soupir m'échappa. Je ne m'étais pas rendu compte que je retenais ma respiration.

— Je peux t'offrir ton cadeau, maintenant ? Je te promets qu'il n'est pas empoisonné !

Ma plaisanterie ne suscita chez lui qu'un demi-sourire. M'extirpant de sous les couvertures, je plongeai sous mon lit pour en retirer un grand paquet enveloppé dans du papier doré que je lui apportai. A ma grande surprise, un cadeau m'attendait à l'endroit où j'étais assise un instant plus tôt.

— C'est pour toi, dit-il. Garanti sans poison, lui aussi.

— Merci.

Il mit de côté son cadeau pour me regarder ouvrir le mien. Je dépliai le papier argenté qui enveloppait une boîte toute simple. Les yeux plissés dans la lumière tamisée, je soulevai le couvercle

et ôtai le papier de soie. Au-dessous, je découvris un cadre contenant une photo noir et blanc.

C'était ma photo préférée de ma mère et moi. Elle remontait à mes sept ans et avait été prise le jour de mon anniversaire. Nous étions à Central Park, à l'endroit où nous nous retrouvions chaque nuit dans mes rêves. Nous avions étalé notre pique-nique sur la pelouse, mais un chien qui avait échappé à son maître s'était précipité dessus et l'avait dévoré. Il ne nous était resté que le dessert que j'avais aidé ma mère à confectionner.

La photo nous montrait assises au milieu du carnage qui avait été notre repas, chacune un gâteau à la main. Chocolat et glaçage à la fraise. Ma mère m'entourait de ses bras et, bien que nous sourions toutes les deux, aucune ne regardait en direction de l'objectif. Le propriétaire du chien avait pris quelques photos de nous pour se faire pardonner son manque de vigilance qui avait gâché notre pique-nique et, pour finir, j'avais gardé ce cliché pendant onze ans sur ma table de chevet.

Pourtant, en le regardant attentivement, je m'aperçus que ce n'était pas le même. Comme celui qui se trouvait dans la chambre de Perséphone, il possédait une profondeur inattendue. Henry avait appelé cette image un « reflet ». Au contraire de celui où il figurait avec Perséphone, comme me l'avait dévoilé James, celui-ci ne représentait ni espoir ni souhait, mais bien la réalité.

Du revers de la main, j'écrasais quelques larmes.

— Henry, je ne...

Une main levée, il m'ordonna le silence.

— Attends que j'aie ouvert le mien, s'il te plaît.

La vision brouillée de larmes, je patientai en le regardant déballer mon paquet. Il m'avait fallu quatre essais avant de réussir à l'envelopper correctement.

Il ouvrit la boîte, puis s'immobilisa, déconcerté.

— Qu'est-ce que c'est ?

Puis il déplia la couverture que j'avais moi-même décorée, la tourna et la retourna entre ses mains. J'avais refusé qu'on m'aide à la broder, sachant pourtant que, m'y employant seule, cette entreprise allait me prendre plusieurs semaines au lieu de quelques jours.

— C'est un ciel nocturne, répondis-je en serrant ma photo contre ma poitrine. Tu vois ces points ? Ce sont des étoiles. Je me suis souvenue de ce que tu disais, que les étoiles bougeaient. Tu as dit aussi qu'elles étaient différentes quand tu as rencontré Perséphone. Eh bien, maintenant, elles sont comme ça... Comme quand tu m'as rencontrée...

Il étudia les constellations que j'avais eues toutes les peines du monde à disposer sur la couverture, et déposa une caresse légère sur l'une d'entre elles, la constellation de la Vierge. *Virgo* en latin.

Kore en grec.

— Merci, Kate...

Il plongea dans mes yeux son regard couleur de lune, et je m'aperçus que quelque chose avait changé. Pendant quelques instants, j'eus le sentiment d'être face à une tout autre personne. Il n'y avait plus cette distance. Ce détachement.

— Merci pour tout. C'est le plus magnifique cadeau que j'aie jamais reçu !

— J'ai un peu de mal à te croire, dis-je en levant un sourcil sceptique.

— C'est pourtant vrai, répondit-il tout en continuant de caresser l'étoffe. Il y a très longtemps que je n'ai pas reçu un cadeau aussi extraordinaire. Comme toi...

Incapable de détourner le regard, je le fixai intensément, attentive à chacun des traits de son visage. J'avais le sentiment, très nouveau, de voir enfin celui qui se trouvait derrière le masque, un être plein de bonté et pétri de solitude, qui ne souhaitait qu'une chose : être aimé.

— Je peux essayer quelque chose ? demandai-je. Si ça ne te plaît pas, j'arrête.

Il acquiesça et je pris une profonde inspiration, m'efforçant de juguler les battements complètement anarchiques de mon cœur. Puis, rassemblant tout le courage dont je disposais, je me penchai et posai chastement mes lèvres sur les siennes. Je n'avais embrassé que très peu de garçons, et cette pratique, tout autant que cette sensation, ne m'était guère familière. Pour autant, ce n'était pas désagréable. Au contraire.

Il parut surpris de mon geste, mais ne se déroba pas. Au terme de quelques secondes particulièrement pesantes, il finit par se détendre et par me rendre mon baiser, tandis que sa main venait envelopper ma nuque. La chaleur de sa peau contre la mienne était si intense que c'en était presque douloureux.

J'ignore combien de temps s'écoula avant que je décide, à contrecœur, de m'écarter de lui. Pendant que je reprenais mon souffle, je l'observais avec appréhension, m'attendant à le voir décamper d'un instant à l'autre. Mais il demeura assis, immobile, une expression indéchiffrable sur le visage.

Pour finir, n'y tenant plus, je déclarai, avec un sourire :

— C'était bien. Ça m'a plu. Beaucoup.

Après une éternité, il me retourna mon sourire, timidement.

— A moi aussi.

Je tendis nerveusement le bras pour mêler mes doigts aux siens, les yeux rivés sur nos mains, n'osant le regarder. La mienne était si petite qu'elle semblait perdue dans la sienne.

— Henry ? N'interprète pas mal ce que je vais te dire, mais...

Je le vis se tendre et, aussitôt, je me sentis coupable. Je fis de mon mieux pour masquer mon malaise derrière un regard que je voulais rassurant, et un tantinet aguicheur.

— Laisse-moi finir. N'interprète pas mal mes paroles, mais comme c'est Noël... est-ce que tu voudrais passer la nuit avec moi ?

Il cilla, apparemment sidéré par mon audace, et je m'empressais de secouer la tête, les joues rouges de confusion, pour dissiper le malentendu que mes propos ne manquaient pas d'induire.

— En fait, je ne te parle pas de ça. Ça, il faut le mériter, et ça te coûtera plus qu'une photo.

Cette pauvre tentative d'humour parvint à briser la tension, juste assez pour qu'il me décoche un sourire contrit. Je poursuivis bravement :

— Mais... tu peux rester ici cette nuit, quand même...

Quelques secondes s'écoulèrent, insupportablement suspendues à sa réponse. Je me faisais l'effet d'une adolescente en pleine poussée d'hormones, même si ce n'était pas du tout le cas. J'étais au clair avec cela. Tout ce que je voulais, c'était sa compagnie. Je me sentais bien avec lui et, ce soir entre tous, je ne voulais pas rester seule. Plus encore, je ne voulais pas qu'il le soit, lui non plus.

— Oui, répondit-il enfin. Je veux bien rester.

* * *

Nous passâmes le reste de la soirée à discuter amicalement, en regardant les lumières clignoter sur le sapin. Quand vint l'heure de dormir, je me pelotonnai contre lui, me servant de son torse comme d'un oreiller, mais ce fut tout.

Je ne cherchais pas à l'embrasser de nouveau ; j'étais trop bien pour risquer de tout gâcher. Il était inutile de le harceler et, bien qu'en opérant certains rapprochements, il me semblait avoir ouvert la porte à une nouvelle relation entre nous, je préférais pour l'instant me contenter de sa présence à

mes côtés, sans aller plus loin. Nous méritions tous deux de profiter tranquillement de Noël, sans nous empêtrer dans des situations équivoques.

Durant mon sommeil, je retrouvai ma mère, comme toutes les nuits. Nous traversions Central Park, enveloppées dans la torpeur que la chaleur de l'été faisait peser sur la ville. Je lui fis bien sûr le récit de mes dernières avancées avec Henry, et elle parut heureuse de l'entendre. Quand je lui dis que je l'avais embrassé, elle me serra dans ses bras.

— Félicitations ! dit-elle, avec dans la voix une gaieté que je n'avais pas entendue depuis des siècles.

Nous passâmes notre ultime Noël ensemble à déguster des glaces et à nous promener dans les jardins sous le soleil brûlant, pendant qu'elle me désignait les fleurs par leur nom. Son bras ne quitta pas un instant mon épaule et, quand je sentis que j'allais me réveiller, je lui souhaitai un joyeux Noël pour la dernière fois, dans un sentiment de plénitude que j'avais rarement éprouvé.

Sentiment qui fut malheureusement de courte durée. Je m'éveillai en sursaut : quelqu'un tambourinait à ma porte. Désorientée, je m'assis sur les couvertures où nous avions dormi, échevelée. Tandis que je tâchais de remettre un peu d'ordre dans ma chevelure, Henry se leva et se dirigea vers la porte.

Il avait une allure impeccable, sa coiffure était irréprochable, et il se déplaçait avec la même grâce féline que d'habitude. Alors que moi, j'allais me ressentir toute la journée d'avoir dormi par terre.

— Oui ? dit-il en ouvrant le battant.

Ella entra en trombe, suivie de Calliope. La première pleurait, le visage écarlate ; quant à la seconde, avec ses épaules affaissées et ses traits tirés, elle semblait ne pas en mener large.

— Je veux qu'elle s'en aille ! cria Ella avec colère, tandis que son regard passait d'Henry à moi.

Henry se dirigea de nouveau vers notre nid d'oreillers et de couvertures d'un pas posé.

— Est-ce une demande ou un ordre ?

— Elle lui a fait du mal !

Ella s'adressait cette fois très clairement à Henry.

— Elle lui a fait du mal ! Il a essayé de la retrouver, et maintenant...

— Attends, de qui parles-tu ? demandai-je en me levant. Que se passe-t-il ?

Ella éclata en sanglots. Henry, debout juste à côté de moi, adressa un regard interrogateur à Calliope. Evitant son regard, celle-ci fixait ses pieds.

— Ava, finit-elle par répondre. Elle a passé la nuit avec Xander et, ce matin, Théo les a trouvés. Ils se sont battus, et...

Henry se tendit, et je sentis mon sang se glacer.

— Et ? l'encouragea-t-il.

— Xander est passé dans l'Au-delà.

Le jugement

Nous trouvâmes Ava assise dans un coin de sa chambre, prostrée mais indemne. Sur le lit, en revanche, Xander n'était plus qu'un cadavre sanguinolent. L'odeur putride qui emplissait la chambre me fit plaquer ma main contre mon nez, au bord du malaise, mais elle ne sembla pas indisposer Henry tandis qu'il examinait le corps.

Ella et Calliope ne nous avaient pas accompagnés. Elles avaient préféré rester avec Théo dans une aile éloignée. Il était blessé mais, d'après les explications de Calliope, c'était bénin. Son cas pouvait attendre.

Apparemment, pour les habitants du manoir, pourtant déjà morts, passer dans l'Au-delà équivalait à mourir une seconde fois. Je compris que cela constituait une fin définitive pour eux, au même titre que pour les vivants la mort d'autres vivants : ils ne reverraient jamais leurs proches tant que ces derniers ne seraient pas eux aussi passés dans l'Au-delà. Xander était parti, il avait quitté l'Autre Monde, et Henry était maintenant le seul capable de retrouver son âme. L'Autre Monde n'était pas le dernier, et je pouvais perdre Ava une nouvelle fois, ainsi que tous les amis que je m'étais faits ici. Ce fut un grand choc pour moi que de l'apprendre. Ce passage dans l'Au-delà était l'ultime étape pour les habitants du Manoir d'Eden, après cet entre-deux que représentait leur séjour au domaine. A présent, il n'y aurait plus rien pour Xander. Malgré le vide douloureux causé par sa disparition, je me sentis légèrement réconfortée de savoir qu'en ces lieux certaines règles étaient les mêmes que dans mon monde : un couteau planté dans le dos signifiait du sang, et trop de sang signifiait la mort.

— Ava ?

Elle avait l'air d'un animal apeuré prêt à détalier à la moindre alerte.

— Je n'ai pas voulu ça, murmura-t-elle, le visage strié de larmes.

Sous ses yeux, là où elle s'était probablement essuyé les joues, il y avait des traces de sang.

— Je... je croyais qu'il ne voulait plus me voir, et Xander était là, alors j'ai...

— Tout va bien, l'interrompis-je.

Non, tout n'allait pas bien, c'était même le contraire. J'avais les jambes flageolantes et toutes les peines du monde à ne pas vomir à la vue du corps du garde, mais je m'en détournai pour me concentrer sur Ava.

— Il faut que tu ailles prendre une douche.

Je la soutins jusqu'à la salle de bains tandis qu'Henry poursuivait son inspection. Une fois certaine qu'elle n'allait pas s'évanouir, je lui dénichai une robe et entrepris de nettoyer le sang qui maculait sa peau et ses cheveux. Nous n'échangeâmes pas un mot. Je n'avais pas envie de connaître

les détails, et elle était trop secouée pour dire quoi que ce soit.

Quand elle fut lavée et séchée, je passai la tête par la porte de la chambre, prenant soin d'éviter la vision macabre sur le lit.

— Où veux-tu que je l'emmène ?

— Les gardes vont l'escorter dans une autre chambre où elle restera jusqu'à ce que nous ayons décidé si elle mérite ou non un châtiment.

Je pâlis.

— Est-ce... est-ce une autre épreuve ?

Aussitôt, il fut à mes côtés. Je ne l'avais même pas vu bouger.

— Non. Xander est passé dans l'Au-delà, c'est tout. A présent, viens... D'autres vont s'occuper d'Ava.

S'interposant pour me cacher le corps, il me conduisit vers la porte. Au moment où nous sortions, nous croisâmes une femme vêtue d'un uniforme, mais je la remarquai à peine.

Une fois arrivés dans le couloir, j'aspirai une grande goulée d'air.

— Où allons-nous ?

— Voir Théo.

Henry me guida à travers les couloirs, et je le suivis sans protester. A la pensée que Théo pouvait, lui aussi, se trouver dans un état critique, mon estomac se révolta ; je fis un effort pour chasser les images qui me venaient. Pour autant que je sache, il n'avait rien de grave.

Pourtant, sitôt que je mis le pied dans sa chambre, je compris qu'il n'en était rien. Ella était au chevet de son frère, le visage décomposé et les mains tremblantes. Quand nous entrâmes, elle nous lança un regard noir qui me fit stopper net.

— Comment va-t-il ? demanda Henry en s'approchant du lit.

Théo était inconscient.

— A part une blessure à la poitrine qui m'inquiète, tout le reste est superficiel. Mais il a perdu beaucoup de sang.

— Quand va-t-il se réveiller ?

La voix d'Henry était dénuée d'inquiétude ou de compassion. Elle semblait vide, et ce vide m'effraya plus que tous les événements de la matinée.

Ella secoua la tête.

— Je n'en sais rien.

— Si je le réveille, parviendra-t-il à supporter la douleur ?

Nous le regardâmes toutes les deux, interloquées. Je cherchai sur le visage d'Henry des traces de l'homme que j'avais embrassé la veille, mais n'en trouvais aucune. J'en fus soulagée : cette coquille vide et froide ne m'attirait pas du tout.

— Ou-oui, dit Ella en évitant le regard d'Henry. Il y arrivera.

Même moi, je percevais l'incertitude dans sa voix, mais, apparemment, Henry n'avait pas besoin qu'elle en dise davantage. Il me lâcha la main et s'approcha du lit qu'il dominait de toute sa hauteur.

Un instant après, sans aucun signe annonciateur de son réveil, Théo poussa un léger grognement. Ses yeux étaient tellement enflés qu'il parvenait à peine à les ouvrir, et il toussa faiblement, émettant un râle qui me fit frémir.

— Que s'est-il passé ? lui demanda Henry sans aménité.

Théo ouvrit et referma la bouche à plusieurs reprises, sans parvenir à répondre.

— Ava ? demanda-t-il enfin.

— Elle est partie, répondit Ella d'une voix tendre qui me surprit. Tu n'auras plus jamais à la voir.

Au lieu d'en paraître rassuré, Théo ouvrit de grands yeux et tenta de s'asseoir sur son lit. Malgré la distance, je pouvais voir que la douleur occasionnée par ce mouvement était très grande.

— Non, râla-t-il. Je ne... je ne voulais pas...

— Elle est toujours au manoir, dit Henry.

A ces mots, Ella fit brusquement volte-face pour le dévisager, choquée de l'apprendre.

— Et Xander est passé dans l'Au-delà.

Théo se laissa retomber contre son oreiller, les yeux clos.

— Il m'a attaqué, dit-il. J'étais venu souhaiter un joyeux Noël à Ava, et je les ai trouvés ensemble. Xander... il a dû oublier les règles. Il pensait que j'allais me battre contre lui. Il a sorti son épée, s'est mis à l'agiter devant moi, et... j'ai dû me défendre.

Sa respiration sifflait, hachée. Je me demandais pourquoi Henry lui faisait endurer pareilles souffrances quand il aurait facilement pu l'interroger plus tard, quand il se serait senti un peu mieux. En outre, pourquoi ne le guérissait-il pas comme il avait guéri mon entorse ?

— Calme-toi, dit Henry à l'intention d'Ella.

Celle-ci porta un verre aux lèvres de Théo. Il parvint à avaler un peu de liquide, bien que l'essentiel se répandît sur sa poitrine. Ella l'épongea méthodiquement avec une serviette, comme si elle était habituée à ce genre de gestes. Le peu qu'avait avalé Théo fit pourtant effet à une vitesse stupéfiante : à peine quelques secondes après, il parut beaucoup plus détendu et sa respiration était meilleure.

— Alors c'est ta version de l'histoire ? Tu prétends que tu n'avais aucune mauvaise intention envers Xander, que c'était lui, l'agresseur ? Tu n'as fait que te défendre ?

— Me défendre, et défendre Ava, répondit Théo en battant des paupières. Je pensais qu'il était dans sa chambre pour lui faire du mal.

Il referma les yeux. Sa respiration se fit plus calme, plus régulière, et je compris qu'il s'était endormi.

Henry vint alors me rejoindre et, une main plaquée derrière mon dos, me poussa doucement hors de la chambre.

— Est-ce qu'il dit la vérité ? demandai-je.

Henry me fixa. Sur son visage, nulle trace de l'humanité que j'y avais vue la veille.

— Qu'en penses-tu ?

Rien. J'étais aussi désorientée que si j'avais plongé tête la première dans les profondeurs d'un lac, sans pouvoir retrouver la surface.

— Je crois qu'il faut que je parle à Ava.

* * *

Henry me laissa entrer seule dans la pièce où elle était tenue enfermée, mais resta posté avec les deux gardes juste devant la porte. Nul doute qu'ils entendraient ainsi toute notre conversation. Je m'en moquais. Ce qui m'importait, c'était d'entendre la vérité de la bouche d'Ava, pas de préserver son intimité. Si Théo était sincère, alors elle n'avait rien fait de mal. Mais Xander était parti, et c'était un fait qu'on pouvait difficilement ignorer.

Elle était assise au milieu d'un grand lit, les genoux remontés contre la poitrine. Je m'assis au bord du matelas avec précaution, et tendis la main pour effleurer la sienne.

— Ça va ?

Je me doutais de la réponse, mais c'est toute l'entrée en matière qui m'était venue à l'esprit.

— Non, dit-elle d'une voix étouffée. Xander est mort.

— Il était déjà mort, lui rappelai-je avec autant de douceur que possible. Il est simplement passé à une nouvelle étape.

Ava ne répondit pas. Je passai mes doigts dans sa chevelure encore humide.

— Tu es sûre qu'ils ne t'ont fait aucun mal ? Tu ne veux pas voir un médecin ?

— Non, marmonna-t-elle. Je vais bien.

J'en doutais, mais la douleur qu'elle montrait n'excluait pas qu'elle ait une part de responsabilité dans cette histoire.

— Que s'est-il passé exactement ?

Elle hésita et, pendant une seconde, je crus qu'elle ne me répondrait pas. Quand elle parla enfin, ce fut d'une voix si faible que je dus tendre l'oreille pour l'entendre, en dépit du silence qui régnait dans la pièce.

— Je ne sais pas. Je me suis réveillée, et Théo était là. Il nous regardait, Xander et moi, comme si...

— Qui a attaqué le premier, Ava, Xander ou Théo ?

— Je ne sais pas, je te dis ! En me réveillant, j'ai vu une épée, j'ai crié et je me suis réfugiée dans un coin de la chambre.

Elle se retourna vers moi, les yeux pleins de larmes.

— Il y avait du sang, j'ai crié, ils s'insultaient, je ne comprenais rien à ce qui se passait...

Je hochai la tête.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ? Autre chose que tu aurais vu, ou entendu...

— Non, répondit-elle en me tournant le dos. De toute façon, ça n'a plus d'importance, si ?

Je n'étais pas sûre de ce qui s'était passé, et son relatif manque d'empressement à nous aider à éclaircir cette affaire me mit mal à l'aise. J'avais passé des mois — des années, même — à essayer d'empêcher quelqu'un que j'aimais de mourir, et elle, elle n'était même pas capable de faire preuve d'assez de compassion envers quelqu'un qu'elle affirmait aimer.

Je me relevai d'un bond, ma capacité de sympathie un peu entamée.

— Tu ne comprends donc pas, Ava ? Xander est mort. Vraiment mort, il ne reviendra pas, ni ici ni ailleurs. Et maintenant tout concourt à faire accuser Théo, parce qu'il vous a surpris tous les deux au lit !

Ces mots semblèrent la ramener à la réalité. Se tournant de nouveau, elle me regarda, bouche bée, comme si son cerveau avait du mal à connecter ensemble les informations que je lui donnais.

— Les choses sont simples, poursuivis-je avec véhémence. Soit Xander a attaqué le premier, et Théo est innocent, soit Xander n'a fait que se défendre, et Théo est coupable. Tu t'en moques, de tout ça ? Tu es juste embêtée d'avoir perdu un jouet ?

Je me mis à faire les cent pas dans la chambre. Je n'avais jamais été aussi en colère de ma vie.

— Je sais, tu es morte, ta vie est finie, et tu essaies de t'amuser malgré tout comme tu peux, tant que c'est possible. Sauf que, maintenant, il n'est plus question d'amusement pour personne, à part pour toi peut-être. Tu agis comme si les autres n'avaient pas d'importance, sauf quand il s'agit d'obtenir ce que tu veux d'eux et, maintenant, Xander est mort par ta faute.

— Tu penses vraiment que c'est ma faute, Kate ? demanda-t-elle avec une ingénuité qui me confondit. Mais je ne l'ai pas tué...

— Ce n'est peut-être pas toi qui l'as réduit en pièces, mais c'est à cause de toi que c'est arrivé !

Je m'arrêtai devant le lit et me passai la main dans les cheveux, exaspérée.

— Ella veut que tu partes. Franchement, Ava, si tout ce que tu trouves à faire, c'est de coucher avec tous les garçons du manoir et te comporter comme si le monde tournait autour de ta petite personne, je ne veux plus de toi ici non plus ! Tout ce que tu as fait depuis que tu es ici, au fond, c'est te chamailler avec Ella et faire tuer Xander !

A peine avais-je prononcé ces mots que je les regrettai, mais il était trop tard. Et puis c'était la vérité, à peine exagérée. Pourtant, quand je levai les yeux sur elle, je ne vis qu'une jeune fille terrifiée, mon amie, et non pas la garce égoïste que je venais de dépeindre. Mon cœur se serra, et la culpabilité m'assaillit avec une telle force que je craignis un instant d'étouffer.

— Henry ne te permet de rester au manoir que parce que nous sommes amies, parvins-je à ajouter pour tenter d'atténuer mes précédentes paroles. Et c'est le cas... Nous sommes amies, du moins je pensais que nous l'étions. Henry a pris des risques pour que tu viennes ici. Il a fait ça pour moi, et le seul résultat, c'est qu'un de ses hommes est mort et qu'un autre est accusé de l'avoir tué. Tu t'imagines l'horreur, pour moi ?

Ava me jeta un regard mauvais.

— Tu es jalouse. Voilà le problème, surtout. Tu es coincée avec Henry pour le restant de tes jours alors que moi, je peux coucher avec qui je veux. Admets-le... si tu me dis tout ça, c'est parce que moi, j'ai le choix, et pas toi.

Je la fusillai du regard, m'efforçant d'ignorer l'écho embarrassant que ses mots répercutaient dans ma tête. N'était-ce pas exactement ce que je pensais, il y avait encore quelques mois ? D'une certaine façon, elle avait raison, mais je refusais de lui donner cette satisfaction.

— N'essaie pas de retourner la situation contre moi, l'avertis-je. J'avais une décision à prendre, et je l'ai prise. Plus important encore, je ne regrette pas mon choix, et je fais tout mon possible pour être à la hauteur. Je ne suis pas jalouse de toi, Ava. Tu te trompes. J'ai honte pour toi...

La peine que je lus dans ses yeux me fit mal, mais je me forçai à poursuivre. Il fallait qu'elle comprenne qu'il y avait des limites, et je ne pouvais pas rester sans rien faire pendant que son attitude désinvolte créait le désordre et la discorde. Il fallait qu'elle arrête.

— Tu peux rester à Eden aussi longtemps que tu voudras, mais je t'interdis de t'approcher d'Ella ou de moi, tout comme de Théo ou de n'importe quel autre homme du manoir ; plus jamais, tu m'entends ? Tu vas les laisser tranquilles. Et tu vas me laisser tranquille, *moi*. J'ai assez de problèmes sans devoir en plus m'assurer que tu ne seras pas à l'origine d'une autre querelle mortelle !

Sur ces mots, je quittai la pièce, de crainte de regretter ma décision, si je croisais de nouveau son regard. En sortant, je passai devant Henry, qui me suivit sans rien dire jusqu'à mes appartements. J'aurais voulu claquer la porte d'énervement, mais il était juste sur mes talons.

Dans ma chambre, je trouvai Pogo et Cerbère toujours couchés sur le tapis. L'oreiller dans lequel je lançai un coup de pied les manqua de peu.

— Et maintenant, on fait quoi, Henry ? On s'assoit et on parle de ce qui s'est passé ? On représente quoi ? Le juge ? Le jury ?

— Rien, dit-il en grattant Cerbère derrière les oreilles. Tu as déjà pris ta décision.

Je me figeai.

— Quoi ?

— Ava n'aura plus de relations à caractère romantique avec aucun homme, et plus aucun contact avec Ella ou toi.

Je me laissai tomber lourdement sur le lit.

— En ce qui concerne Théo, je ne peux pas te demander de prononcer de jugement à son encontre. Pas encore.

— Pourquoi pas ?

Je venais de prendre conscience que je ne reverrai plus Ava. Après tout ce que nous avons vécu depuis le mois de septembre, j'avais l'impression de la trahir. Mais, d'une certaine façon, ne s'était-elle pas trahie elle-même ? Je savais que ce n'était pas sa faute, pas vraiment, elle ne pouvait pas prévoir que ce drame se produirait. Cependant, elle avait agi sans réfléchir, et je l'avais laissée faire sans réagir. J'avais aussi une part de responsabilités, moi aussi. Et le résultat, c'était que Xander était mort.

— Parce que tu ne sais pas encore déceler les mensonges, répondit Henry.

Il se dirigea vers mon armoire et commença à passer les vêtements en revue, comme si nous parlions de la pluie et du beau temps, ou de tout autre sujet sans importance.

— Et toi, tu sais ?

Il ignora ma question.

— Tu n'as pas non plus le pouvoir de passer dans l'Autre Monde pour questionner Xander. Heureusement, ce ne sera pas nécessaire. Je sais déjà ce qui s'est passé.

J'attrapai Pogo et le serrai contre mon cœur ; sa chaleur était réconfortante. Je m'abstins de demander à Henry ce qu'il savait, craignant d'apprendre la culpabilité de Théo.

Au bout d'une minute, il posa sur mon lit un jean et un pull blanc.

— Théo dit la vérité, et il ne sera pas poursuivi. Le jugement que tu as rendu concernant Ava est juste, et je n'ai pas besoin d'intervenir. Je vais simplement donner des instructions pour m'assurer qu'elle respectera ta décision, et ça n'ira pas plus loin.

Je hochai la tête, hébétée. Libérant Pogo, je pris mes vêtements pour aller me changer derrière le paravent. Nous n'avions plus rien à nous dire sur le sujet, et je sentais peser sur mes épaules le poids de mon jugement et le cortège de questions qu'il déclenchait en moi, maintenant que j'y repensais plus froidement. Avais-je agi justement, ou bien sous le coup de la colère ? Comment Ava allait-elle tenir le coup sans moi et sans Théo, elle qui se sentait déjà si seule dans cette immense demeure ?

— Nous nous verrons au petit déjeuner, dit encore Henry.

J'acquiesçai, pensant qu'il prenait congé, bien que la simple pensée de la nourriture me donne la nausée.

J'entendis la porte s'ouvrir, mais pas se refermer. Je boutonnai mon jean et sortis de derrière le paravent. Henry n'avait pas quitté la pièce et s'était avancé tout près. Il avait les épaules basses, comme lestées d'un poids invisible, et avait enfoncé ses mains dans ses poches, dans une posture tellement semblable à celle qu'il avait eue dans la chambre de Perséphone que je fus saisie d'un élan de crainte. Mais ses yeux n'étaient pas aussi vides — il était fatigué, mais il n'avait pas baissé les bras.

— Ce que tu as fait aujourd'hui n'était pas facile, Kate, mais c'était nécessaire. J'ai du mal à concevoir à quel point c'était difficile, dans la mesure où Ava est ton amie.

— *Était* mon amie, murmurai-je si bas qu'il ne m'entendit peut-être pas.

— Ne te sens pas coupable. Tu n'es pas responsable de ses actes. Je ne regrette pas de l'avoir invitée ici, sachant que, jusqu'à la nuit dernière, elles s'est montrée de bonne compagnie. Ce qui m'importe le plus, c'est ta sécurité et ton bonheur.

Je hochai la tête sans répondre et, cette fois, il s'en alla pour de bon. En regardant le reflet qu'il

m'avait offert et que j'avais placé sur ma table de chevet, je me sentis encore plus coupable. Si je n'avais pas réussi à protéger Ava, comment allais-je pouvoir protéger Henry ?

Il me restait plusieurs épreuves à passer. Le moindre faux pas, et ce serait la fin. La vie d'Henry, finalement, n'était pas moins fragile que celle de Xander, ou même que celle de ma mère, et j'avais de plus en plus de mal à trouver la force de me battre seule pour lui. Certes, je l'avais contraint à ne pas abandonner la partie, à rester attentif à ce qui se passait, mais je ne pouvais pas le forcer à s'y intéresser véritablement. J'étais seule à lutter pour lui, et plus certaine du tout d'être capable de relever le défi.

Poison

Après le jugement que j'avais prononcé à l'encontre d'Ava, Henry, craignant qu'elle cherche à se venger, exigea qu'un garde m'accompagne partout où j'allais. Il s'agissait du grand blond qui avait déjà été affecté à ma protection et que j'avais repéré le soir du bal en septembre. Il souffrait d'une légère claudication qui ne semblait pas affecter la vitesse de sa marche, mais il m'impressionnait trop — il mesurait pas loin de deux mètres — pour que je lui demande d'où elle lui venait. Calliope m'informa qu'il s'appelait Nicolas. Il était de caractère taciturne, mais plutôt gentil pour un homme qui aurait pu me tuer sans peine avec son petit doigt.

Je ne me retrouvais donc plus jamais seule. Quand Nicolas n'était pas avec moi, Henry était à mes côtés, et il fit poster des gardes supplémentaires à l'entrée de ma chambre pendant la nuit. Mais ce n'était que pour la galerie, car, à partir de Noël, il passa toutes ses nuits en ma compagnie, et son comportement changea du tout au tout. C'était comme si, ce soir-là, j'avais fait voler en éclats une barrière invisible ; à présent, au lieu de m'éviter en espérant que j'arriverais à esquiver les pièges toute seule, il semblait déterminé à me protéger lui-même.

Tout comme le soir de Noël, tous ces autres soirs furent chastes. Nous nous embrassâmes quelquefois, sa main s'égara à plusieurs reprises dans mes cheveux, mais il ne chercha jamais à aller plus loin. Quant à moi, je me contentais de profiter de sa présence, et plus il me montrait son côté humain, sensible, plus j'espérais que je lui suffirais à lutter contre son envie de renoncer et disparaître.

Je ne jouais pas la comédie avec lui. Si je lui rendais ses baisers, ce n'était pas pour faire semblant de m'intéresser à lui, ni parce qu'il me faisait pitié. J'étais en train de tomber amoureuse de lui. Je n'étais pas certaine que ce soit une bonne idée ; j'étais même sûre du contraire, en réalité, mais les sentiments ne se commandent pas. Rien ne me disait, par ailleurs, que je réussirais les épreuves, rien ne me garantissait non plus que notre relation, quel que soit le nom qu'on lui donne, perdurerait après l'hiver. Mais si, par miracle, je m'en sortais, Henry aurait besoin d'une raison pour ne pas disparaître, et j'étais déterminée à être cette raison. Alors, pour la première fois dans ma vie, je mis de côté mes angoisses et mes doutes, et je baissai ma garde. Chaque après-midi était devenu un calvaire ; les heures s'étiraient sans fin dans l'attente du moment où j'allais le voir, et, chaque fois que je le croisais, même brièvement, mon cœur se mettait à battre à toute allure. Maintenant que j'avais passé Noël, je me prenais à espérer et à envisager les possibilités qui se profilaient avec cet espoir.

Quand je me réveillais avant lui, je le regardais dormir dans la lumière douce qui filtrait à travers les rideaux, et je tentais de m'imaginer m'éveillant ainsi, auprès de lui, pour l'éternité. Je

trouvais étrange de penser que, si l'impossible arrivait et que je parvenais à passer toutes les épreuves sans être tuée, mon futur se présenterait sous ses traits. Il serait mon avenir tout entier, sans la menace de la mort pour le briser. Il serait *mon mari*.

Ce mot m'était étranger, tant par la pensée que par la forme, et j'étais certaine de ne jamais m'habituer à cette idée. Mais, en dépit de toutes mes résistances — j'étais trop jeune, trop seule, et bien loin d'être prête pour ce genre de vie —, je commençais à voir ce qu'une telle existence pouvait m'apporter. Henry était un être brisé, tout comme moi, et j'entrevois désormais que passer ma vie avec lui n'aurait rien de l'enfer auquel je m'étais préparée quelques mois plus tôt, quand j'avais franchi les grilles du manoir. Le moment venu, peut-être parviendrions-nous même à nous guérir l'un l'autre. Je pourrais lui offrir ce dont il avait besoin — une amie, une épouse, une reine — et, en retour, il deviendrait toute ma famille.

A mesure que les jours qui me séparaient du printemps s'écoulaient, mes rêves avec ma mère se firent plus solennels. Chaque instant était précieux ; nous nous promenions main dans la main à travers le parc, et elle s'occupait la plupart du temps de faire la conversation. Nous parlions de tout et de rien ; elle me disait chaque nuit combien elle était fière de moi, à quel point elle m'aimait et me souhaitait d'être heureuse. A présent qu'Henry avait besoin de moi, elle était soulagée de savoir que quelqu'un d'autre serait là pour moi. Pour toute réponse, je hochais la tête et lui étreignais plus fort la main. L'émotion était trop forte. Les mots refusaient de sortir de ma bouche. Le moment de lui dire adieu se faisait plus prégnant. Au fil des jours, je comprenais que cet adieu, j'allais devoir le faire... Mais pas encore. Tant qu'il existait un lendemain au manoir, je pouvais encore feindre de croire que ma mère ne mourrait jamais. Je pouvais encore la rejoindre en rêve toutes les nuits.

Parallèlement à cette prise de conscience, et de manière assez paradoxale, plus je me rapprochais d'Henry, plus je m'affranchissais du monde réel. Pourtant, même si j'avais parfois la sensation que je n'y retournerais jamais et que ces six mois allaient durer éternellement, je ne perdais pas de vue les termes du pacte. Mon séjour allait prendre fin, et nous approchions rapidement de son terme.

Malgré la présence d'Henry et de mes chaperons, je me sentais seule. Ella passait tout son temps à soigner Théo, et même si Calliope me tenait souvent compagnie en l'absence d'Henry, l'incident de Noël semblait l'avoir privée de sa joie de vivre. Quant à James, il avait beau représenter l'ennemi, je pensais souvent à lui. Notre amitié n'avait pas été qu'un faux-semblant, et je détestais me sentir en colère quand je prenais conscience à quel point il me manquait. J'étais certaine que ce n'était pas lui qui essayait de me tuer, et le fait de savoir qu'il était de mon côté — bien que, pour ma part, je ne sois pas du sien — était réconfortant.

Ava me manquait énormément. Souvent, quand je tombais sur quelque chose de remarquable ou que me venait une pensée à partager, il me fallait un moment avant de me rappeler que je ne la reverrais jamais, en tout cas pas en tant qu'intime. De temps à autre, je l'apercevais brièvement, entrant dans une pièce ou sortant au fond de couloirs que j'empruntais, mais cela ne durait jamais plus d'une fraction de seconde.

Henry n'évoquait jamais le chagrin et la culpabilité que cette séparation m'infligeait, bien qu'ils m'empêchent parfois de dormir la nuit. Il me laissait les gérer seule, et je n'aurais su dire si je lui en voulais de ne pas m'aider ou si, au contraire, je lui en étais reconnaissante. Mes remords s'accroissaient à la pensée qu'Ava devait se sentir aussi mal que moi. Ce n'était peut-être pas la meilleure amie du monde, peut-être était-elle parfois un peu trop égoïste, mais moi non plus je n'étais pas parfaite. Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, je regrettais le jugement que j'avais prononcé à son égard. Ava avait droit à l'erreur, comme tout le monde. Au fond, elle avait seulement

essayé de soulager un peu sa solitude. Qu'est-ce qui me donnait le droit de la punir en leur nom à tous ?

Alors, pour tenter de meubler le vide des heures, je passais de plus en plus de temps dans les écuries en compagnie de Phillip. L'endroit était calme, et il n'essayait pas d'engager la conversation. Il semblait comprendre ce que je traversais, et me proposa de venir m'occuper des chevaux aussi souvent que je le souhaitais. Sachant l'effort qu'il lui en coûtait, son offre était particulièrement généreuse, mais ne suffit malheureusement pas à me faire oublier ce que j'avais perdu.

* * *

Un jour, à la fin du mois de janvier, Henry me trouva dans le jardin, enveloppée dans une cape et agenouillée au pied d'un rosier couvert de neige. Je n'avais pas souvenir de la façon dont j'étais arrivée là, mais ce n'était pas cela qui me perturbait. Quelques minutes plus tôt, au cours de la matinée, lorsque Irène m'avait annoncé quel jour nous étions, tout était devenu confus dans ma tête. Ce fut la voix d'Henry qui me ramena brutalement à la réalité.

— Kate ?

Vêtu d'un épais manteau noir, il se tenait non loin de moi, et sa silhouette sombre contrastait avec la blancheur de la neige.

Sans lever les yeux, je dis :

— C'est le dernier anniversaire de ma mère...

Il ne bougea pas. J'étais partagée entre l'envie qu'il garde ses distances et celle, beaucoup plus violente, qu'il comprenne que j'avais désespérément envie qu'il me serre dans ses bras.

— Elle a toujours détesté être née en janvier, poursuivis-je d'une voix blanche sans quitter des yeux le rosier. Elle disait que sans fleurs, et avec tous les arbres morts, son anniversaire ne ressemblait pas à une fête.

— Ils dorment, dit Henry. Les arbres dorment, ils ne sont pas morts. Ils reviendront à la vie le moment venu.

— Mais pas ma mère.

Je m'assis lourdement dans la neige, me souciant comme d'une guigne que mon jean soit mouillé.

— Depuis qu'on a diagnostiqué son cancer, nous fêtons chacun de ses anniversaires comme si c'était le dernier. Mais, cette fois, c'est vraiment le cas.

— Je suis désolé, Kate.

Il s'assit auprès de moi et me prit dans ses bras ; la chaleur de son corps chassa l'engourdissement qui menaçait le mien.

— Est-ce que je peux faire quoi que ce soit pour toi ?

Je secouai la tête. Personne ne pouvait rien faire pour moi, sauf l'impossible. Mais même Henry avait, pour cet impossible auquel j'aspirais, avoué ses limites.

— Je ne sais pas ce que je vais devenir sans elle !

Après quelques instants de silence, Henry demanda :

— Puis-je te montrer quelque chose ?

— Quel genre de chose ?

— Ferme les yeux...

Préparée à ce qui m'attendait, je m'exécutai sans discuter, anticipant le changement de température qui ne manquerait pas de se produire. Pourtant, au lieu de passer du froid de l'extérieur à

la chaleur du manoir, j'entendis la lumière du soleil sur mon visage et une brise tiède dans mes cheveux. Nous étions toujours dehors, mais en une autre saison.

Quand j'ouvris les yeux, ce que je découvris me déstabilisa tant que je dus m'appuyer sur Henry pour ne pas chanceler. Nous étions à Central Park. Sur les pelouses de Central Park, par un beau jour d'été, exactement comme dans mes rêves, sauf que le parc était vide. Ni promeneurs ni celle que je venais y rejoindre chaque nuit.

— Henry ?

Nous étions près du lac, et j'entendais, au loin, les accords d'une chanson familière, mais le parc était désert.

— Que faisons-nous à New York ?

— Nous ne sommes pas à New York, Kate.

Je décelai une note de nostalgie dans sa phrase. Je me collai contre lui, effrayée et fascinée tout à la fois.

— C'est là que tu iras si tu meurs.

Je le considérai un moment sans très bien comprendre.

— Tu veux dire que c'est... que nous sommes...

— C'est ton coin à toi dans l'Autre Monde. Ne t'inquiète pas, notre présence ici est temporaire. Je voulais juste te le montrer.

Je me mis à regarder fébrilement autour de moi, dans l'espoir que ma mère allait apparaître, mais les lieux restaient déserts.

— Pourquoi ?

— Je voulais que tu voies, pour savoir...

Il n'acheva pas sa phrase, mais il n'en avait pas besoin : j'avais compris son intention. Il voulait me montrer où j'irais après ma mort. Mon estomac se noua d'amertume, et je me retrouvai à fixer d'un air furibond une plate-bande inoffensive. Finalement, je m'étais trompée : je pensais qu'Henry s'était mis à croire à notre avenir commun mais, de toute évidence, il envisageait toujours mon échec et sa disparition comme la seule issue possible.

Les yeux baissés, il reprit :

— Je t'ai amenée ici pour que tu aies un peu d'expérience de ce genre d'endroits, si tu réussis les épreuves.

C'était manifestement un mensonge, mais je fis de mon mieux pour paraître le croire.

— Une fois que tu seras immortelle, quand tu viendras dans l'Autre Monde, il prendra l'apparence que chaque humain lui donne.

Après quelques secondes, il ajouta, d'une voix moins tendue :

— Je tenais aussi à ce que tu saches que si le Conseil statue en ta défaveur, ce qui t'attend après ta mort ressemble au Paradis.

Il parlait de *ma* défaveur, pas de la sienne. Pas de la *nôtre*.

Je pivotai sur mes talons et lui fis face, déterminée à lui dire le fond de ma pensée.

— Pourquoi les laisses-tu tous te marcher sur les pieds, Henry ? Le Conseil, ta famille, peu importe qui... Si tu penses que je suis à la hauteur de la tâche, alors pourquoi ne leur dis-tu pas de la boucler et de respecter ton choix ?

— Je ne suis pas tout-puissant, répondit-il avec une expression indéchiffrable.

Il fit un pas prudent dans ma direction. Je ne bougeai pas.

— Ce genre de décision fait partie des prérogatives du Conseil, pas des miennes.

— Mais tu pourrais au moins essayer ! Or, ces derniers temps, je n'ai pas l'impression que ce

soit le cas !

Il tressaillit, mais cela ne m'arrêta pas.

— Est-ce que tu ne fais pas partie du Conseil ?

— Si et non en même temps.

D'un signe, il m'invita à m'asseoir sur l'herbe, mais je refusai et restai bien droite devant lui, lui faisant front, les bras croisés.

— Nos chemins se croisent très peu. Quand ils souhaitent avoir mon avis sur un cas, ou que la décision à prendre est en relation directe avec mes responsabilités, je me joins au Conseil. Leur domaine d'action, à tous, c'est le monde des vivants. Ce n'est pas mon domaine.

— Alors pourquoi ne pas leur dire d'aller voir ailleurs quand ils se mêlent du monde des morts ? S'ils règnent sur les vivants et que toi, tu n'es pas vivant, pourquoi ont-ils leur mot à dire en ce qui te concerne ?

Le regard d'Henry se perdit au loin, en direction du lac aux reflets étincelants.

— Ce sont eux qui détiennent le pouvoir de t'accorder l'immortalité, Kate, pas moi. Avant, peut-être, ils m'auraient fait confiance sur cette question, mais les erreurs que j'ai commises avec Perséphone les ont rendus méfiants quant au bien-fondé de mes jugements.

L'évocation de Perséphone me fit mal, et une bouffée de haine me tordit l'estomac. Peut-être les actes d'Henry étaient-ils pour quelque chose dans l'attitude de Perséphone à son égard, mais c'était elle qui l'avait blessé, en fin de compte.

— Je peux te demander quelque chose ?

Il émit un vague grognement que je pris pour un assentiment, et je vins m'asseoir à côté de lui sur la pelouse.

— Pourquoi est-ce que tu as enlevé Perséphone ?

Il recula juste assez pour me regarder droit dans les yeux, et l'expression de douleur que j'y vis me fit regretter ma question.

— Désolée, dis-je aussitôt. Oublie ma question...

— Non, non, fit-il en secouant la tête. Je vais te répondre. J'essaie seulement de comprendre comment la vérité sur cette affaire a pu se transformer à ce point au fil du temps.

J'attendis qu'il poursuive, ignorant l'humidité de l'herbe qui commençait à traverser mon jean. Il semblait perdu dans ses pensées, comme s'il cherchait la façon la plus juste de me révéler quelque chose dont il n'avait pas souvent dû parler.

— Je ne l'ai pas enlevée, dit-il enfin. Il s'agissait d'un accord, une forme de mariage arrangé par ses parents, et qu'elle a accepté.

Je tâchai de me rappeler les détails de mes cours de mythologie avec Irène.

— Zeus et Déméter ?

— Bravo, dit-il avec un sourire que démentait son regard triste. A l'heure qu'il est, tu as dû t'apercevoir que ma famille n'est pas très conventionnelle. Nous nous appelons frères et sœurs, oncles et tantes, mais nous ne le sommes pas vraiment. Il se trouve seulement que nous sommes ensemble depuis si longtemps qu'il n'existe aucun mot pour décrire la nature exacte de nos liens. La famille est le concept le plus proche pour les décrire, même s'il reste relativement faible.

— Ella m'a dit que vous n'aviez aucun lien de sang.

— Tiens donc ? dit-il, avec une espèce d'ironie. Nous avons tous le même créateur, mais nous ne sommes en effet pas du même sang à proprement parler. En fait, mon frère — qui, techniquement, n'est donc pas vraiment mon frère — est marié à ma sœur. Et leur fils a épousé notre autre sœur.

Voilà qui n'était guère évident à concevoir Pour la mortelle que j'étais.

— Et vous n'avez aucun lien de parenté, c'est bien ça ?

— Absolument aucun.

Il posa alors ses lèvres sur mon front, comme pour s'excuser. A moins qu'il ne cherche à atténuer ma colère.

— La mère de Perséphone est ma sœur préférée, et c'est elle qui a suggéré le mariage. Perséphone et moi nous entendions bien, et Déméter souhaitait notre bonheur à tous deux. J'étais alors déjà habitué à vivre seul, mais la perspective de passer l'éternité avec Perséphone me réjouissait. Comme elle ne s'est pas opposée à notre union, tout a été arrangé dans ce sens, et elle est devenue ma femme.

Sa femme... C'était ce que je deviendrais, moi aussi, si je surmontais les épreuves avec succès. J'avais beau me projeter de plus en plus souvent dans un avenir commun avec Henry, j'avais encore du mal à me faire à l'idée de devenir son épouse — ou une épouse tout court. Sans doute était-ce dû à mon jeune âge — je n'avais que dix-huit ans, après tout — ou parce que ma mère ne s'était jamais mariée, mais je n'arrivais pas à me représenter la situation. C'était peut-être une bonne chose : comme cela, je n'avais aucune attente particulière dans ce domaine. Quant à mon désir de me marier... Je suppose qu'il s'agissait avant tout d'une volonté d'être simplement aux côtés d'Henry, tout comme, je le soupçonnais, cela avait été le cas pour Perséphone et lui.

— Elle m'a aidé à gouverner, poursuivit Henry. Comme tu le feras bientôt, je l'espère. Mais elle était très jeune quand je l'ai épousée, et...

Il détourna le regard avant de reprendre :

— Elle a fini par me voir comme un geôlier plutôt que comme un compagnon. Elle m'en voulait énormément, et si au début elle m'appréciait beaucoup, je ne crois pas qu'elle m'ait jamais aimé, en tout cas pas comme moi, je l'aime.

Pas comme je l'aime... Il avait parlé au présent, pas au passé. Et ce lapsus m'égratigna le cœur.

— Bien sûr, l'Histoire a pris son parti, et j'ai ma petite idée sur l'origine de cette légende, mais la vérité, c'est que je ne l'ai jamais enlevée, encore moins forcée à m'épouser. Je l'aime profondément, et j'ai souffert le martyre de la voir si malheureuse avec moi. Après quelques millénaires, elle est tombée amoureuse d'un mortel. Elle a choisi de renoncer à son immortalité pour lui, et je l'ai laissée partir. Ça a été un déchirement pour moi, mais je savais que ce serait bien pire si je la forçais à rester.

Je laissai s'écouler quelques instants avant de répondre, le temps de digérer ses paroles. Vivre un amour non partagé était difficile, mais vivre cette situation pendant une durée qui dépassait l'entendement humain me paraissait inconcevable. Je préférais ne pas y penser.

— Je suis désolée, dis-je, toute colère dissipée.

J'aurais aimé pouvoir trouver d'autres mots, plus puissants et aux vertus apaisantes.

— Il ne faut pas l'être, Kate.

Il esquissa un sourire où je lus tant de détestation de soi que j'en fus une fois de plus blessée. De toute évidence, tous mes efforts ne parviendraient jamais à effacer en lui un souvenir aussi vivace.

— Elle a fait son choix. Tu as fait le tien. Il n'y a rien à ajouter.

De nouveau, les mots me manquèrent, et je me contentai de répondre par un hochement de tête. James avait raison. Quoi que je fasse, Henry serait toujours amoureux de Perséphone ; il fallait que je l'accepte. Dans l'absolu, j'étais vaincue. Mais il fallait qu'il m'aime aussi. Rien qu'un peu, assez cependant pour qu'il tienne jusqu'au printemps. Cela me suffirait.

— Henry ? Tu crois que tu pourrais m'aimer ? Même un peu ?

A son expression, je vis que ma question le déstabilisait. Mais il fallait que je sache. Je ne

m'attendais pas à une fin de conte de fées. Même petite, je n'y avais jamais cru. Dans mon conte de fées à moi, si j'en avais eu un à vivre, ma mère et Henry seraient restés vivants tous les deux à la fin. Or, il était trop tard pour ma mère, et mon seul espoir reposait désormais sur les épaules d'Henry.

Après une éternité, il déposa au coin de ma bouche un chaste baiser avant de me dire dans un souffle :

— Autant que je sois capable d'aimer une autre personne, oui.

Mon cœur chavira. Sa réponse n'était pas celle que j'espérais, mais elle était sincère et j'allais m'en contenter. Il prit mes deux mains dans les siennes et planta ses yeux dans les miens, comme s'il me défiait de détourner le regard. Je m'en gardai bien.

— Tu t'es battue pour moi, ne crois pas que je ne l'aie pas vu. Tu crois en moi — ce qui n'est pas le cas pour tout le monde, loin de là — et tu ne peux pas savoir à quel point cela compte pour moi. Ton amitié et ton affection me resteront précieuses pour toujours.

Mon amitié ? Mon affection ?

Je suis prête à te donner tellement plus Henry !

En employant ces deux mots, c'était comme s'il avait souhaité me tenir à distance et je me sentis subitement vide à l'intérieur, comme s'il venait de me voler quelque chose d'essentiel. Ce que nous avons traversé jusque-là n'était pas tout rose, mais je m'étais attendue à davantage de chaleur et d'engagement de sa part, davantage d'amour, à quoi bon me voiler la face ? Je ne savais plus comment lui montrer ce que je voulais de lui. Pas sans m'offrir complètement à lui en tout cas ; mais cela, je ne le pouvais pas. Pas encore. Pas sans être certaine que mes sentiments étaient réciproques.

— Si le Conseil estime que tu n'es pas à la hauteur, je me retirerai, Kate, comme je te l'ai dit, mais j'espère que tu accepteras de passer un peu de temps avec moi avant que je ne disparaisse complètement.

Sa demande me prit de court ; je ravalai les larmes qui m'étaient montées aux yeux.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas. Mais je suppose que je pourrais tenir jusqu'à ta mort. Si tu veux toujours de moi quand tout cela sera fini, bien entendu.

— Ce serait bien, dis-je avec un sourire forcé. De... d'être ton amie.

— Tu es mon amie.

Des amis. Rien que des amis. J'aurais dû me sentir soulagée d'avoir obtenu au moins cela ; après tout, au départ, je n'attendais rien de lui. Mais, au fond de moi, tout ce que je ressentais, c'était une douleur sourde.

Il affirmait qu'il m'aimait. Mais pas comme je le voulais. J'ignorais à quel moment ma façon de le regarder avait changé — peut-être quand je l'avais embrassé à Noël, ou quand j'avais condamné Ava à ne plus me voir et que l'idée de perdre quelqu'un d'autre m'était devenue insupportable. En tout cas, j'en voulais davantage. Mais il avait été honnête avec moi : ce que je désirais, il ne pourrait jamais me le donner, et j'en souffrais plus que je n'aurais su le dire.

* * *

L'essentiel du mois de février s'écoula dans une monotonie semblable à celle des semaines précédentes. Je prenais mes repas seule, et j'avais cours avec Irène presque chaque jour. Après le premier examen, il ne fut plus question d'autres tests, soit parce qu'elle n'avait jamais eu l'intention de m'en faire passer d'autre, soit parce que Henry le lui avait demandé.

Il n'y avait qu'avec lui que je ne m'ennuyais pas. Toutefois, notre conversation dans l'Autre

Monde avait marqué un tournant tacite dans notre relation : même si mes soirées en sa compagnie restaient les meilleurs moments de la journée, une distance dont nous ne parlions pas s'était installée, comme une blessure que je ne comprenais pas. Il avait exprimé sa pensée, et je savais que je devais la respecter. Il m'était inaccessible, mais plus les soirées passaient, plus je me sentais désespérément amoureuse de lui, entraînée dans une spirale infernale au bout de laquelle le mot « amour » devenait synonyme de douleur.

Chaque regard, chaque caresse, chaque effleurement de ses lèvres sur moi, aussi innocents qu'ils soient, avaient un goût de pas assez et me laissaient dans un trouble profond. Comment pouvait-il prétendre qu'il ne souhaitait que mon amitié, alors qu'il se comportait avec moi comme si j'étais sa partenaire ? Alors qu'il voulait m'épouser ? Tout cela m'échappait, et plus le temps passait, plus je me sentais perdue. Jusque-là, j'ignorais à quoi ressemblait l'amour mais, quand la fin de l'hiver arriva, je pris conscience qu'à l'exception de ma mère je ne m'étais jamais sentie aussi proche de qui que ce soit. Rester loin de lui m'était douloureux ; mais parfois, quand il me racontait certaines anecdotes de sa vie, surtout celles du temps qu'il avait passé avec Perséphone, il devenait tout aussi douloureux pour moi d'être avec lui. Pourtant, notre amitié était si forte qu'elle me semblait la chose la plus naturelle au monde. Quelle que soit ma douleur à la pensée que mes sentiments ne seraient jamais partagés avec la même force, la même ferveur, c'était avec lui seul que j'avais envie de passer du temps.

Et puis mars arriva. Mon dernier mois au Manoir d'Eden. A l'idée de retrouver sous peu le monde réel, j'éprouvais une joie mêlée d'une forte appréhension. Je savais ce qui m'attendait au-delà du grand portail. Une ou deux journées à passer au chevet de ma mère et à lui parler, qu'elle soit ou non en état de m'entendre. Ensuite, quand je lui aurais fait mes adieux, elle mourrait. Je commençai alors à me préparer à cette séparation, même si elle me paraissait aussi insupportable qu'avant. Comment prend-on congé de sa mère au seuil de la mort ? De quelle façon étais-je censée le faire ?

Au début du mois, Henry se réunit avec les membres du Conseil. Je n'étais pas autorisée à assister à la séance ; de toute façon, même si j'y avais été conviée, j'aurais refusé, je ne souhaitais pas me retrouver en présence de James. J'occupai donc mon temps à m'amuser avec Pogo dans le bureau vert et or. Cette réunion, je le soupçonnais, avait trait à mes épreuves et au fait qu'elles se soient interrompues au cours des semaines qui avaient suivi Noël. Je n'avais pas interrogé Henry sur le sujet, mais j'étais certaine d'une chose : j'étais allée plus loin qu'aucune autre candidate, et plus les jours passaient, plus j'étais en danger. Et le plus angoissant, c'était de me dire que l'attaque pouvait provenir de n'importe qui et de n'importe où. A moins que ce ne soit réellement James qui ait assassiné toutes les filles qui m'avaient précédée — ce que, en dépit de ma colère contre lui, je me refusais à penser, si bien que le coupable courait toujours, attendant le moment propice pour agir.

— Tu crois qu'il va encore grandir ? demanda Calliope au sujet de Pogo, tandis que nous attendions le retour d'Henry.

Elle lui grattait son ventre rose, et le chien, la langue pendant sur le côté, les pattes mollement repliées, semblait apprécier ses caresses.

— J'en doute, répondis-je. Ça fait un moment qu'il ne grossit plus.

— Tu vas l'emmener en partant ?

— Peut-être, répondis-je avec un haussement d'épaules évasif. Je n'ai pas encore décidé. Il serait sans doute mieux ici, tu ne crois pas ?

Avant qu'elle ait le temps de répondre, les portes s'ouvrirent et un grand froid sembla s'installer dans la pièce. Calliope se leva à toute vitesse, Pogo maladroitement calé contre sa poitrine. Je me retournai pour voir qui venait d'entrer. Henry se tenait dans l'embrasement, vivante

image de la colère.

— Il... il faut que j'y aille, balbutia Calliope en me fourrant Pogo dans les bras avant de se précipiter hors du bureau.

En passant devant Henry, elle lui adressa un regard étrange et appuyé, sans dire un mot.

Il s'écoula quelques secondes d'un silence tendu avant qu'il ne prenne la parole.

— Je veux que tu arrêtes de manger, Kate.

Je m'assis sur l'un des canapés, Pogo sur mes genoux.

— Pourquoi ? J'aime bien manger. Et puis manger, c'est important pour rester vivant et, au contraire de vous tous, il se trouve que je le suis. Vivante, je veux dire.

— Ici, tu n'as pas besoin de manger.

Il referma la porte et avança vers moi, mais il resta debout.

— C'est inutile, et il faut que tu t'adaptes.

Je posai doucement Pogo par terre ; lui, au moins, eut le bon sens d'aller se réfugier derrière le canapé. Quant à moi, je restai assise comme une idiote, sans comprendre.

— J'aime bien manger, répétais-je. Je ne prends pas de poids, et je ne vois pas où est le problème.

Dans ses prunelles, le gris prit une nuance d'orage qui m'arracha un frisson.

— Tu as pensé à Calliope ?

— Je ne vois pas le rapport.

— Chaque fois que tu t'attables pour prendre un repas, tu la mets en danger.

Je lui décochai un regard outragé.

— C'est affreux, comme argument ! Que suis-je censée répondre à ça ?

— Ce n'est que la vérité. Et j'aimerais que tu me répondes que c'est une motivation suffisante pour que tu arrêtes de manger.

— Et pourquoi est-ce que tu ne m'en parles que maintenant ? Ça fait presque six mois que je suis ici !

Il ferma les yeux, et une profonde ride apparut sur son front. Je ne l'avais jamais vu aussi inquiet, même le jour où Xander avait été tué.

— C'est une épreuve, dit-il alors, presque à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu. Si tu n'arrêtes pas de manger avant que le Conseil ne prononce son jugement, tu échoueras.

Une épreuve liée à la nourriture ?

— Je ne comprends pas l'intérêt d'une telle épreuve, rétorquai-je. A quoi ça rime ? Ils veulent me voir jeûner jusqu'à ce que je devienne si maigre que je mourrai sitôt sortie d'ici ?

— Ils veulent éprouver ta gourmandise. Et tes capacités d'adaptation. Voilà à quoi ça rime. Ne crie pas, Kate, ce n'est pas moi qui décide de la teneur de ces épreuves.

La gourmandise... Ce mot résonna étrangement à mes oreilles.

— Les sept péchés capitaux ? C'est là-dessus que portent les épreuves ?

— Je ne peux pas répondre à cette question. Si le Conseil découvre que je t'ai révélé ces éléments, il est fort probable que cela abolisse toute chance de succès pour nous.

Nous. L'angoisse que je décelais dans le ton de sa voix fit naître une drôle de sensation dans mon ventre. Soudain, je pris conscience qu'enfin c'était arrivé. Je joignis lentement mes mains sur mes genoux, comme pour retenir le fragile espoir que ses paroles avaient déclenché.

— Tu t'inquiètes pour moi ? Je pensais...

Il se mit à faire les cent pas, le regard fuyant.

— Tu m'en veux, ces derniers temps, poursuivit-il. Pourquoi ?

J'ouvris la bouche pour protester, mais rien n'en sortit. Il avait raison.

— Parce que, dis-je d'une voix qui me parut horriblement geignarde, je ne veux pas être seulement ton amie.

Il s'arrêta net et se tourna vers moi. Il ne semblait pas surpris de ma réponse, mais plutôt intrigué, comme s'il essayait de remettre mentalement en place les pièces d'un puzzle.

— Je croyais que tu ne voulais pas jouer le rôle d'une épouse pour moi.

Je lui adressai une grimace.

— Il existe plusieurs degrés entre amie et épouse, figure-toi. Je sais que tu es très âgé et tout ça, mais tu as sûrement entendu parler du concept de « petite amie » ?

Il ne sourit pas, mais ses traits s'adoucirent.

— Si tu remportes les épreuves, tu seras mon épouse de fait. Peux-tu d'ores et déjà l'accepter ?

J'acquiesçai, m'efforçant de masquer ma nervosité. Ou de penser trop sérieusement à ses paroles.

— Ainsi, tu tiens *vraiment* à moi ?

— Oui, marmonnai-je d'une voix embarrassée. Et si tu me le reproches...

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. Il se précipita sur moi, et m'embrassa avec une telle ardeur que, quand il s'écarta enfin de moi, j'étais au bord de l'asphyxie.

— Qu'est-ce que...

Il m'arrêta, posant son index sur mes lèvres.

— Je t'aime, Kate, dit-il d'une voix tremblante d'émotion. Je t'aime tellement que je ne sais pas comment te le dire. Je t'aime tellement que j'ai peur que les mots soient incapables d'exprimer ce que je ressens vraiment. Je sais qu'il m'arrive d'être distant, et que je donne parfois l'impression de te fuir. Mais c'est seulement que tout cela me fait peur, à moi aussi.

Je plongeai mon regard dans le sien. Il se pencha pour embrasser de nouveau mes lèvres gonflées et, cette fois, je lui rendis son baiser. Le temps sembla s'arrêter autour de nous. Une délicieuse chaleur m'envahit ; à présent, ce n'était plus ma cheville qu'il guérissait.

Quand il s'écarta pour la seconde fois, je retirai mes mains de ses cheveux pour les laisser pendre à mes côtés et je le regardai en me demandant ce qu'il attendait de moi. Il se redressa puis se leva, sans cesser de me dévorer des yeux.

— S'il te plaît... Arrête de manger.

Désorientée, je ne pus qu'acquiescer, incapable désormais de protester.

— Merci.

Il tendit le bras, m'effleura la joue, puis se dirigea vers la porte. Avant que j'aie pu rassembler mes esprits, il avait quitté la pièce.

Je passai ma langue sur mes lèvres, qui avaient gardé le goût des siennes, et je souris. Au bout de six mois d'efforts, enfin, il essayait vraiment de se battre !

* * *

Cette nuit-là, comme à l'accoutumée, Henry vint me rejoindre dans ma chambre une heure après la fin du dîner. Tout l'après-midi, je m'étais demandé ce qui se passerait le soir venu. Les choses reviendraient-elles à la normale, ou bien échangerions-nous d'autres baisers à me faire chavirer le cœur ? Pourtant, juste avant qu'il n'arrive, je finis par décider que cela n'avait pas d'importance. Savoir que je n'étais plus seule à lutter pour sa survie me suffisait.

— Je suis désolé, dit-il quand il apparut sur le seuil.

J'étais sur mon lit en train de jouer avec Pogo, qui disposait ce jour-là d'un tout nouvel assortiment de jouets. Je levai les yeux juste à temps pour voir Henry refermer la porte.

— Mon comportement de tout à l'heure était parfaitement déplacé.

Pendant une affreuse seconde, je crus qu'il s'excusait de m'avoir embrassée. Pis encore, de m'avoir dit qu'il m'aimait. J'eus le temps de sentir le sang se retirer de mes joues avant de prendre conscience qu'il était désolé de s'être mis en colère parce que je mangeais toujours.

— Tu essayais juste de me protéger, répondis-je alors avec un petit rire nerveux. J'ai pris mon dîner ce soir, mais je te promets que c'est le dernier.

Les pâtes aux fruits de mer, qui me mettaient généralement l'eau à la bouche, avaient eu un goût de sciure dans ma bouche, et j'y avais renoncé après quelques bouchées. J'en avais à présent fini avec la nourriture. J'avais fait une promesse à Henry, et je ne comptais pas la trahir.

— N'empêche, je n'aurais pas dû crier comme ça. Tu n'as rien fait pour mériter ma mauvaise humeur.

— Tu avais peur pour moi, répondis-je avec un haussement d'épaules. Et moi, je veux réussir les épreuves. Je n'aurais pas arrêté de manger si tu ne m'avais pas dit tout ça. Alors merci.

Il traversa la pièce, s'assit près de moi sur le lit et attrapa un des jouets de Pogo. Avec un jappement de joie, le petit chien lâcha l'os que je lui avais donné et se précipita sur Henry pour tenter de lui arracher des mains la balle qu'il lui tendait. Grondant et mordillant, il ne lâchait plus prise.

— Il a de la suite dans les idées, dit Henry avec une ébauche de sourire.

— Têtu comme une mule, admis-je. Et persuadé d'être aussi gros qu'une mule, en plus !

Henry eut un petit rire, et je fus tellement soulagée de le voir retrouver sa bonne humeur que je faillis ne pas entendre les coups discrets frappés à ma porte.

— Kate ? demanda la voix de Calliope.

— Oui... Entre.

Elle obtempéra, portant un plateau sur lequel étaient disposées les deux tasses de chocolat chaud qu'elle nous apportait chaque soir. Je lançai un regard en coin à Henry, quêtant son approbation silencieuse, et il hocha la tête. Pourtant, quand Calliope posa le plateau sur la table de chevet, il leva la main pour l'arrêter. La jeune femme se figea, les yeux rivés sur le tapis.

— Tu es sûre que c'est sans danger ?

C'était la première fois qu'il la questionnait de la sorte devant moi. Depuis les chocolats empoisonnés de Noël, il n'était plus rien arrivé, ni menaces ni paquets suspects, mais Calliope continuait de goûter à tous mes plats.

— Sûre et certaine.

Elle parlait si bas que j'avais du mal à l'entendre, et un voile rose s'était déposé sur ses joues.

— Puis-je disposer, maintenant ?

Henry fit un signe de tête affirmatif, et elle quitta la pièce si rapidement que je n'eus même pas le temps de la remercier. Interloquée, je regardai la porte qui venait de se refermer sur elle en me demandant quelle mouche l'avait piquée, mais l'odeur alléchante du chocolat chaud vint me distraire de mes pensées. Après avoir tendu une tasse à Henry, je pris une gorgée de la mienne. Il me considérait avec une intensité qui me fit battre plus vite le cœur ; j'ignorais si c'était parce que je craignais qu'il ne flaire un danger, ou si c'était à cause de la façon dont il me regardait. Peut-être les deux.

— Je ne vais pas mourir aujourd'hui, Henry, je te le promets. Maintenant, tu peux peut-être me dire pourquoi Calliope semble toujours terrorisée par ta présence.

Il fit une grimace et avala consciencieusement son chocolat, ce qui était manifestement une

manœuvre destinée à gagner du temps.

— En général, je suscite la peur. Et ce depuis pas mal d'années, dit-il enfin. L'aisance dont tu fais preuve en ma compagnie est très rare.

— C'est ridicule !

Mais une partie de moi comprenait et acceptait ce qu'il disait. J'étais certaine qu'en ma présence, pour m'épargner, il ne donnait pas libre cours à sa véritable nature.

— Quand on règne sur les morts, il est assez aisé de comprendre pourquoi les autres ne vous aiment pas, poursuivit-il avec un geste dédaigneux. C'est comme ça avec l'essentiel du personnel. Je peux compter sur les doigts d'une main ceux qui osent me regarder dans les yeux quand je leur parle.

— Moi, je n'ai pas peur de toi.

Et pour le lui prouver, je me penchai vers lui et, prenant soin de ne pas renverser ma tasse, l'embrassai comme il l'avait fait un peu plus tôt dans le bureau. Puis je guettais sa réaction, espérant qu'il n'allait pas me repousser pour affirmer que tout ce qui s'était passé était une regrettable erreur. A mon grand soulagement, il finit par me rendre mon baiser. Ses lèvres chaudes avaient un goût de chocolat.

Après quelques instants, il mit fin à notre baiser et me prit la tasse des mains pour la poser avec la sienne sur la table de chevet.

— Je crois que Pogo se sent un peu délaissé...

Allongé devant nous, le chiot ne nous avait pas quittés des yeux. Quand il vit que nous le regardions de nouveau, il remua la queue.

— Pogo, va jouer un peu plus loin !

Je lançai quelques-uns de ses nouveaux jouets sur le coussin qui lui servait de lit. Il obéit et sauta par terre, nous laissant seuls.

Je reportai alors toute mon attention sur Henry ; je me sentais plus détendue et satisfaite que je ne l'avais été de toute la journée.

— Voilà, dis-je en me rapprochant de lui. C'est mieux comme ça...

Il m'embrassa avec une douceur qui me fit fondre de plaisir. Jamais je n'avais éprouvé pareille sensation ; sa main sur ma nuque dégageait une chaleur intense, comme électrique. M'installant à califourchon sur ses genoux, j'enroulai mes jambes autour de sa taille et l'embrassai de plus belle. C'était moi qui avais pris l'initiative, mais il semblait aussi avide que moi de la poursuivre, et j'avais l'impression que toutes les émotions réprimées jusqu'ici se libéraient enfin et circulaient librement entre nous. Notre baiser dura plusieurs minutes, puis je finis par m'écarter de lui.

— Henry ?

Tout en reprenant mon souffle, j'enfouis mes mains dans ses cheveux.

— Je peux te confier quelque chose ? Tu promets que tu ne te moqueras pas de moi ?

— Jamais je ne me moquerais de toi, m'assura-t-il.

Je me lançai :

— Je ne suis pas très douée pour ça. Je veux dire... pour tomber amoureuse de quelqu'un, être avec lui... Même pour embrasser, je ne suis pas très douée...

Il fit mine de protester, mais je l'arrêtai d'un geste. Maintenant que je savais qu'il partageait mes sentiments, il fallait que je lui dise les choses. Peut-être aurais-je dû lui laisser un peu plus de temps pour se faire à l'idée, mais j'éprouvais une espèce de sentiment d'urgence qui me poussait à parler.

— Non, quoi que tu puisses penser, je ne suis pas douée. Mais peu importe comment les choses sont arrivées entre nous — le hasard, un accident, je ne sais pas —, je suis heureuse que tu m'aies

trouvée dans le parc cette nuit-là. Pas parce que tu m'as sauvée alors, d'une certaine façon, mais à cause de ce qui arrive maintenant. Parce que je suis là, avec toi. Et j'ai peur, aussi, mais... merci de m'avoir prévenue pour la nourriture. Merci de m'avoir fait confiance. Je n'ai jamais...

A court de mots, je m'interrompis un instant avant de reprendre :

— Je n'ai jamais ressenti pour personne ce que je ressens pour toi. Je ne suis pas vraiment sûre de ce que signifie « tomber amoureuse », mais je crois... Non, je sais que c'est arrivé. Avec toi.

Ce n'était pas le discours le plus éloquent du monde, mais cela ne parut pas le déranger. Pour la première fois depuis notre rencontre, il semblait bouleversé, et je craignis d'en avoir trop dit.

— Sais-tu, dit-il alors, sa joue contre la mienne, que c'est la première fois qu'on me dit qu'on m'aime ?

Surprise par cet aveu, je ne sus répondre autrement qu'en l'embrassant de nouveau.

— Il va falloir que tu t'y habitues, parce que j'ai l'intention de te le répéter souvent !

A son tour, il m'embrassa, et un doux vertige me prit, tandis que j'entreprenais de déboutonner sa chemise. Cette fois, nous nous laissâmes emporter.

* * *

Le lendemain matin, je m'éveillai bras et jambes emmêlés aux siens. Ma tête m'élançait et tout mon corps était endolori, mais cela ne me préoccupait guère. Encore à moitié endormie, blottie au chaud entre les bras d'Henry, je me sentais trop heureuse pour m'attarder sur ce léger malaise. Mon rêve de cette nuit-là me revenait peu à peu ; je me souvenais d'avoir soigneusement évité d'évoquer Henry avec ma mère, trop gênée pour lui avouer que nous avions fait l'amour, mais je ne le regrettais pas. Ce n'était pas le genre de sujet que je souhaitais aborder avec elle, du moins tant que j'avais le choix. Je préférais qu'elle pense que ce genre de choses n'arrivait qu'après le mariage.

— Mmm, bonjour, murmurai-je en ouvrant les yeux avec peine.

Henry me dévisageait sans sourire, l'air accablé, comme s'il m'était poussé un troisième bras dans la nuit. Un peu perdue, je me redressai sur les coudes, mais ce simple mouvement me fit l'effet d'un coup de poignard planté dans le crâne. Etouffant un cri de douleur, je reposai ma tête avec précaution sur l'oreiller. Un seul regard à Henry me suffit pour comprendre que ma réaction n'avait fait qu'empirer la situation, quelle qu'elle soit.

Avant que je réalise qu'il était sorti du lit, il était debout à côté de moi, enfilant rapidement un peignoir de soie sorti de nulle part sans me quitter une seconde des yeux. Mais, dans son regard, il n'y avait plus rien de l'amour que j'y avais lu la veille. Que de l'inquiétude et de la colère.

— Tu as mal à la tête ? me demanda-t-il.

Tout bien considéré, la question me parut idiote, mais j'acquiesçai néanmoins, pour le regretter aussitôt.

— Des courbatures ?

— Un peu, admis-je en refermant les yeux. Qu'est-ce qui ne va pas, à ton avis ?

Il ne répondit rien. M'efforçant une fois de plus d'ouvrir les yeux, je le vis s'arrêter près des tasses et en saisir une pour humer ce qui restait de chocolat.

— Henry ? demandai-je, une note de panique dans la voix. Que se passe-t-il ?

Il lança les tasses à travers la pièce avec un mouvement de rage et des bordées d'injures dans ce qui me parut être une vingtaine de langues inconnues. Elles se fracassèrent contre le mur, et des traces brunes vinrent maculer la tapisserie.

De nouveau, je tâchai de m'asseoir ; cette fois, je parvins à surmonter la douleur. Plaquant le

drap contre ma poitrine, je le regardai, trop choquée pour réagir.

— Calliope ! hurla-t-il.

Sa voix tonnait à en faire trembler les murs, mais aucune réponse ne nous parvint. A la place, Nicolas ouvrit la porte. Il mit un point d'honneur à ne pas regarder vers le lit, où je me trouvais toujours, derrière le faible rempart du drap.

— Elle est au lit, dit-il de sa voix bourrue. Malade.

Les poings d'Henry se serrèrent et, un instant, je craignis qu'il ne détruise tout le manoir dans un accès de fureur. Il se précipita vers la porte.

— Personne ne doit plus entrer ou sortir de cette chambre sans mon autorisation, c'est compris ? ordonna-t-il au garde.

Nicolas hocha la tête, impassible.

— Henry ? dis-je d'une toute petite voix. Que se passe-t-il ?

— Je suis désolé, Kate, dit-il en me fixant avec une expression qui me fit froid dans le dos. Je suis vraiment, vraiment désolé...

Et, sans plus d'explications, il sortit.

Le Styx

Je passai le reste de la matinée effondrée dans mon lit, horriblement mal, physiquement, horriblement blessée de l'attitude d'Henry. Ma tête m'élançait et j'avais tant de douleurs partout qu'il me semblait impossible de me lever. Mais, par-dessus tout, il y avait la façon terrible dont Henry m'avait regardée avant de partir. Comme s'il n'allait plus jamais me revoir.

Je ne comprenais pas. Était-ce parce que je lui avais dit que je l'aimais ? Tout s'était passé très vite, et je n'avais pas beaucoup réfléchi aux conséquences possibles de mon aveu mais, en lui confiant mes sentiments, j'avais dit la vérité. J'étais véritablement prête à tout pour l'empêcher de disparaître, même si cela signifiait que je devais renoncer à tous les choix que la vie m'offrirait ; si ce n'était pas de l'amour, alors l'amour n'existait pas. En outre, je n'exigeais rien de lui et certainement pas que mon sentiment soit payé de retour.

Plus je pensais aux derniers événements, plus je commençais à y voir clair. Ce flot de paroles qui s'était écoulé de ma bouche sans que je puisse le retenir, ce besoin soudain d'être avec lui, et le fait qu'il m'ait, auparavant, enjoint de cesser de manger... Tout prenait son sens : j'avais été droguée. Sauf qu'Henry et Calliope en avaient également fait les frais, cette fois, et nous avons tous survécu.

Cette drogue n'était pas destinée à me tuer. C'était un aphrodisiaque.

C'était évident ! Il ne restait plus qu'à découvrir qui était l'auteur de ce forfait. Est-ce que quelqu'un essayait de nous pousser, Henry et moi, dans la bonne direction, ou y avait-il une autre raison, moins avouable ? Et, dans ce cas, qui me détestait suffisamment pour faire cela ?

Ella était la seule personne qui me venait à l'esprit. Elle haïssait Ava depuis l'affrontement de son frère avec Xander et comme elle devait penser que j'étais du côté de celle-ci... A moins qu'elle n'ait cru que se débarrasser de moi lui permettrait d'éconduire Ava du même coup. J'aurais presque pu lui donner raison, vu la conduite de cette dernière au manoir. Pourtant, ce motif me paraissait assez inconsistant.

Se pouvait-il que le coupable soit James ? Non, cela n'avait aucun sens. Nous voir ensemble, Henry et moi, et amoureux de surcroît, était le dernier de ses souhaits. Il espérait même bien au contraire voir Henry se détourner de moi, comme il l'avait fait ce matin, avec ce regard impavide, et m'ignorer pour le reste de mon séjour. En même temps, j'étais quasiment persuadée que James ne prendrait pas un risque pareil. Donner à Henry une occasion de tomber amoureux de moi et de se battre pour conserver son royaume allait à l'encontre de ses intérêts. La seule manière de lui mettre à coup sûr des bâtons dans les roues était de me faire échouer à l'une des épreuves, et...

Me faire échouer ! Bien sûr ! Ne plus manger... La gourmandise... Les sept péchés capitaux...

dont l'un est précisément celui de luxure...

Une vague de désespoir immense s'abattit sur moi. J'avais échoué. Alors même que je triomphais intérieurement à la pensée qu'Henry m'aimait un peu, j'étais en train d'échouer ! Même si ce n'était pas ma faute, même si on nous avait administré un aphrodisiaque. Voilà qui expliquait son attitude, ce matin. A moins que, la veille, il n'ait simulé son affection pour épargner mes sentiments.

Non, je refusais d'y penser. Je voulais croire qu'il était sincère, tout comme je voulais croire que tout n'était pas encore perdu.

Je me forçai à sortir du lit, heureuse que Nicolas soit posté derrière ma porte plutôt qu'à l'intérieur de ma chambre. Je n'avais rien pour soulager les douleurs que cette drogue m'avait occasionnées, mais elles commençaient à s'estomper.

En dépit des protestations de mon corps endolori, j'enfilai à la hâte mes habits de la veille et refis mon lit. Le Conseil devait être avisé de ce qui s'était passé, du piège qui nous avait été tendu. Si ses membres étaient dotés d'un peu de sens de la justice, ils ne pouvaient pas me jeter la pierre pour ce qui s'était passé. Je m'accrochai à cet espoir comme à mon ultime planche de salut, m'efforçant de rester optimiste. Tout irait bien...

Peu avant le coucher du soleil, Calliope me rendit une brève visite. Pâle et fébrile, elle paraissait aussi mal en point que moi. Au lieu de la renvoyer, comme il l'avait fait pour tous les autres serviteurs qui étaient venus prendre de mes nouvelles, Nicolas lui offrit son bras pour l'accompagner dans ma chambre.

— Calliope ? demandai-je depuis le fauteuil rebondi où je m'étais pelotonnée. Tu vas bien ?

— Ça va, répondit-elle avec un petit sourire las, tandis que Nicolas l'aidait à prendre place sur une chaise. Mais le plus important, c'est toi : comment vas-tu ?

J'attendis que Nicolas quitte la pièce pour répondre, bien que je sois certaine qu'il devait tout entendre depuis le couloir.

— Fatiguée. Et j'ai mal partout.

Mes paroles eurent sur elle un effet inattendu. Son visage se décomposa et elle éclata en sanglots.

— Kate, je m'en veux tellement ! Je ne me suis aperçue que quelque chose clochait qu'au moment où je suis rentrée dans ma chambre. J'ai voulu envoyer quelqu'un pour vous avertir, mais il était trop tard. Je me suis endormie avant d'avoir pu le faire. J'aurais dû rester plus longtemps avec vous ! Tu aurais pu être tuée par ma faute !

— Mais ce n'est pas arrivé. Nous allons bien, tous les deux. Tous les *trois*, corrigeai-je.

— Mais Henry et toi, vous avez...

— Tout va bien, Calliope, vraiment. Même si les choses avaient suivi leur cours normal, cela aurait fini par arriver de toute façon. Et si elles tournent mal, je ne me souviendrai de rien, alors dans un sens ou dans l'autre...

A son expression chagrine, je compris qu'elle ne me croyait pas. La réaction d'Henry en apprenant que nous avions été drogués avait été tellement violente qu'elle m'avait distraite de l'essentiel : un événement crucial m'était arrivé la nuit dernière, et je n'avais pas encore complètement réalisé. Il était censé constituer une étape inoubliable de ma vie ; j'aurais dû être bouleversée, me sentir différente ou, du moins, m'inquiéter de ne rien sentir de particulier après une telle expérience. Mais la vérité, c'est que j'étais beaucoup plus préoccupée du sort d'Henry que du mien.

— Pourquoi pensais-tu qu'il allait forcément finir dans ton lit, drogue ou pas ? demanda Calliope sur un ton indéchiffrable. Certaines rumeurs affirment qu'il n'a jamais... que lui et

Perséphone n'ont même pas...

Manifestement gênée, elle n'acheva pas sa phrase.

— Tu veux dire qu'il était *vierge* ?

Je la regardai, abasourdie par cette révélation complètement impensable.

— Personne ne peut le dire avec certitude, s'empressa de répondre Calliope. Il était très jaloux de Perséphone, et il l'aimait, c'est certain. Affection qu'elle ne lui rendait pas. Ils dormaient dans des chambres séparées.

— Ce n'est pas un problème qu'il aura avec moi ! m'exclamai-je, oubliant toute retenue.

— Comment ça ?

— Perséphone ne l'aimait pas, mais moi, si ! Si on s'était rencontrés dans la rue, lui et moi, je ne me serais fait aucune illusion... Il est tellement sublime.

Les paroles que James avait prononcées quelques mois plus tôt me revinrent à la mémoire, m'arrachant un faible sourire.

— Sur une échelle de un à dix, je lui mets le maximum. Peut-être même plus. Alors que moi, je suis loin de ce score. Je n'aurais jamais eu le courage de lui parler de mon propre chef. Mais ici, à force d'apprendre à le connaître...

C'était difficile à admettre, mais c'était la vérité. Et si Calliope comprenait cela, peut-être se sentirait-elle moins coupable de ce qui s'était passé.

— Je l'aime. Je ne comprends pas comment on peut le connaître et ne pas l'aimer !

Les joues en feu, Calliope se mit à fixer le tapis.

— Moi non plus.

Je ne sus que répondre. Peut-être n'avait-elle dit cela que pour elle-même. Elle n'ajouta rien, et je ne la pressai pas de questions. Après un moment, je me levai. Les courbatures de mes jambes et un reste de migraine m'arrachèrent une grimace. Ce n'était pas la fin du monde, mais j'étais suffisamment mal en point pour être soulagée de n'avoir pas à remonter des kilomètres de couloirs pour aller manger ce soir-là.

— J'ai une idée ! dit Calliope avec entrain.

Sa soudaine bonne humeur me surprit et m'inspira même un brin de suspicion.

— Oui ?

— Si on faisait un pique-nique ? Demain, quand nous nous serons remises, toutes les deux... Nous pourrions aller jusqu'à la rivière, avec une couverture, un panier et tout. Il est censé faire beau.

Elle paraissait tellement contente de ce projet que je ne voyais pas comment j'aurais pu dire non. Elle se sentait si mal de nous avoir mis dans de sales draps, Henry et moi. Je comprenais son désir de se rattraper. Qui plus est, la perspective d'échapper pendant quelques heures à l'atmosphère dramatique qui pesait sur le manoir me paraissait fort séduisante. Certes, l'idée de me retrouver à proximité de la rivière n'était pas sans éveiller chez moi certaines appréhensions, mais je fis de mon mieux pour les ignorer.

— Génial, dis-je.

Elle m'adressa un large sourire. Au moins, cela m'empêcherait un peu de penser au fait que j'avais très probablement échoué à la dernière épreuve.

* * *

Henry ne passa pas me voir cette nuit-là et, pour la première fois depuis Noël, je dormis seule. J'avais résolu de ne pas accorder trop d'importance à la signification possible de cette absence mais,

allongée sur mon lit dans le noir, Pogo roulé en boule à côté de moi, j'y revenais sans cesse. Henry m'en voulait-il parce que nous avons couché ensemble et que, du coup, j'avais échoué à une épreuve ?

Ou bien était-il embarrassé ou contrarié parce que je lui avais avoué que je l'aimais et maintenant que les effets de la drogue s'étaient dissipés, trouvait-il que c'était ridicule ? A moins qu'il ne se sente coupable, à cause de Perséphone ? Pour ma part, je me moquais bien qu'il l'aime toujours. Henry était loyal et dévoué, et le fait qu'il continue d'aimer une personne qui s'était pourtant conduite de façon aussi affreuse avec lui, lui interdisait peut-être, dans son code d'honneur à lui, d'avoir une aventure avec une autre, de trahir cette autre, en quelque sorte ? Il n'y avait vraiment pas de quoi se sentir coupable, à mon avis !

A moins qu'il ne se sente pas coupable vis-à-vis de moi mais d'elle. *Parce qu'il l'aimait encore*, il aurait dû s'interdire de coucher avec moi. Avait-il le sentiment de l'avoir trahie, elle ?

Ce qui nous était arrivé avait échappé à notre volonté, ce n'était pas à proprement parler une erreur de notre part, un faux pas, à moins qu'Henry ne le considère ainsi, bien sûr... Ce n'était pas ainsi que j'avais imaginé cette première fois, mais cela ne justifiait pas qu'il ait jugé bon de prendre ses distances avec moi.

Ou alors se sentait-il coupable d'avoir abaissé sa garde, contribuant ainsi à mon échec. Mais même si c'était vrai, cela n'expliquait pas son absence. Ce n'était sa faute, et puis, me dis-je soudain, prenant conscience que, depuis le matin, j'étais toujours au manoir, si j'avais véritablement échoué, il n'y aurait plus aucune raison pour qu'on m'autorise à y rester. Or, j'étais bel et bien encore là !

Cette nuit-là, je dormis mal, et même ma rencontre avec ma mère ne m'apporta aucun réconfort. Je restai taciturne et morne, et elle eut beau me questionner pour savoir ce qui n'allait pas, je ne pus me résoudre à tout lui raconter. Je m'en voulais en même temps ; je n'avais pas envie de gâcher mes dernières semaines avec elle par des cachotteries. Tous ses espoirs concernant mon avenir, elle les plaçait dans Henry, et je ne pouvais lui avouer que j'avais réussi à les anéantir de façon magistrale. Elle en aurait le cœur brisé, et l'une d'entre nous, au moins, méritait d'être heureuse.

Penser à Henry m'était douloureux et, le matin venu, les choses ne s'étaient pas améliorées. En tentant de quitter ma chambre, je m'aperçus que ses ordres n'avaient pas changé : j'étais consignée dans mes appartements jusqu'à ce qu'une personne de confiance vienne me chercher. Les personnes en question étant apparemment limitées à lui-même, Nicolas et Calliope. Même si mes déplacements étaient de toute façon limités au domaine, je détestais l'idée d'être enfermée.

Mais n'étais-je pas précisément enfermée depuis six mois déjà ? Henry ne m'avait-il pas mise en cage, comme une espèce d'animal, comme si je lui appartenais ?

Non, j'étais injuste avec lui... J'étais venue au manoir volontairement, et il avait clairement établi que je pouvais en partir de mon plein gré à tout moment. C'était mal de ma part de penser qu'il en était autrement. Je n'étais pas Perséphone.

* * *

A midi, Calliope vint me chercher comme convenu, un panier de pique-nique à la main. Elle semblait tellement heureuse que j'eus l'impression que notre conversation de la veille n'avait jamais eu lieu, et je n'osai pas remettre le sujet sur le tapis. Je la pris par le bras et, tout en marchant dans les couloirs, restai à l'affût du moindre signe de la présence d'Henry. Mais il restait invisible. Je ne l'avais pas revu, même de loin, depuis l'avant-veille au matin.

Quand nous quittâmes le manoir, Nicolas nous suivit à quelques mètres de distance. Je n'aimais

guère être surveillée en permanence, pourtant je trouvais réconfortant de le savoir à proximité. Malgré sa claudication, il aurait fallu être fou pour se mesurer à lui. Au lieu d'être collé à moi, Pogo le talonnait de près tandis que nous traversions le jardin ; il semblait l'apprécier.

— Kate ?

En entendant mon nom, je levai la tête, mais je ne pus faire un mouvement de plus : Nicolas venait de s'interposer entre Ava et moi. Elle se trouvait de l'autre côté de la fontaine, et c'était la première fois depuis Noël que je me trouvais aussi près d'elle.

Je n'avais pas l'intention d'ignorer sa présence mais, après ce qui s'était passé avec Henry, je ne me sentais pas l'énergie de me confronter à elle par-dessus le marché. Elle éveillait ma culpabilité, et j'avais déjà bien assez d'émotions à gérer sans en rajouter.

— Kate...

Elle essaya de contourner Nicolas, mais il était trop imposant pour qu'elle ait la moindre chance d'y parvenir.

— S'il te plaît, Kate... Ils n'ont pas voulu me laisser entrer dans ta chambre, et il faut que...

— Tu ne comprends rien, ou quoi ? demanda Calliope d'une voix vibrante de colère qui me laissa interloquée. Elle ne veut plus te parler !

Derrière le bras tendu de Nicolas comme une barrière, je vis le visage d'Ava se décomposer.

— Kate, répéta-t-elle, les yeux noyés de larmes. S'il te plaît. Juste une minute !

Je restai immobile, les pieds comme enracinés dans le sol, chagrinée de la sentir aussi fébrile et aussi triste.

— Que se passe-t-il, Ava ?

Elle regarda nerveusement Calliope et Nicolas.

— On peut discuter seule à seule ?

— Personne ne reste seule avec elle, dit Nicolas.

— S'il te plaît, Nicolas, insista Ava d'un ton familier qui me surprit. Ça ne durera qu'un inst...

Mais Calliope lui coupa la parole :

— Ça suffit, maintenant ! On y va...

Me tirant par le coude, elle m'entraîna vers la forêt. Je ne résistai pas. Pourtant, quelques jours encore auparavant, j'aurais insisté pour pouvoir lui parler. Quelqu'un nous avait bel et bien drogués, Henry et moi, et même si je trouvais cette idée détestable, il y avait de fortes chances pour qu'Ava soit ce quelqu'un. Il lui aurait suffi de se glisser dans la cuisine et de verser la drogue dans nos boissons. Peut-être n'avait-elle fait qu'essayer de nous aider à nous rapprocher, Henry et moi, pour se racheter ? Sans réaliser les conséquences de son geste. A moins qu'elle n'ait tenté de réduire à néant mes chances de réussite aux épreuves, pour que je me sente aussi seule qu'elle ? Je n'arrivais pas à trouver quelle probabilité était la bonne.

Quand nous atteignîmes la lisière de la forêt, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et vis Nicolas, qui tenait Ava par le bras pour l'empêcher de nous suivre. Elle se débattait et lui tenait tête, lui faisait manifestement un sermon que j'étais ravie de ne pas entendre. Mais, au moins, elle ne nous avait pas suivies.

— Comme c'est embarrassant ! reconnut Calliope en enjambant prudemment une épaisse racine. Ce doit être affreux de se retrouver dans sa situation, mais ce n'est pas une raison pour faire une scène pareille.

Je risquai un nouveau coup d'œil. Nicolas était en train de nous rejoindre. L'air abattu, Ava s'était assise sur la margelle de la fontaine. Elle me regardait.

Je détournai le regard, mal à l'aise, et gardai le silence, m'efforçant de remettre de l'ordre dans

mes pensées, mais j'avais encore le cerveau un peu embrumé de la drogue qu'on avait glissée dans mon chocolat chaud. Avais-je tort ? Ava était-elle, oui ou non, impliquée dans ce nouveau mystère ?

Plus je réfléchissais, plus il me semblait qu'elle était la principale suspecte dans cette affaire. Après le drame de Noël, il était naturel qu'elle m'en veuille ; après tout, j'avais tant de choses qu'elle n'avait plus : la vie, un destin... et puis, au moins pendant une journée, j'avais eu Henry et le bonheur de croire qu'il m'aimait.

La jalousie était-elle une motivation suffisante pour qu'elle essaie de me tuer ? Ou bien sa vengeance consistait-elle seulement en la toute nouvelle froideur d'Henry à mon égard ?

— La rivière est par là, m'annonça Calliope, interrompant le fil de mes pensées.

Nous avançons à petits pas entre les arbres, et je gardais les yeux baissés en marchant pour éviter de trébucher.

— Est-ce qu'elle traverse tout le domaine ? demandai-je.

Je ne me souvenais pas d'avoir vu une rivière de l'autre côté de la haie.

— Elle passe sous terre, répondit Calliope comme s'il n'y avait rien de plus normal. J'ai entendu dire qu'Ava avait failli s'y noyer, un jour. C'est vrai ?

— Elle n'a pas failli se noyer, elle *s'est* noyée. Il a fallu que je saute dans l'eau pour aller à son secours, mais c'était trop tard. C'est comme ça qu'elle est morte — elle s'est fracassé le crâne contre une pierre.

Je me perdis dans la contemplation du tapis de feuilles à mes pieds ; je n'avais pas envie de repenser à cette nuit-là.

— Tu crois que tu ferais quoi, en ce moment, si tu n'étais pas là ? Si Ava n'était pas morte ?

C'était exactement la question que j'avais évité de me poser depuis six mois.

— Je ne sais pas. Je serais rentrée à New York, je suppose.

— Avec ta mère ?

— Non, soupirai-je. Elle serait morte avant.

Bizarrement, ce n'était pas aussi difficile à dire que je l'aurais cru.

— Elle voulait que je reste à Eden pour finir le lycée. Mais je ne crois pas que j'en aurais été capable.

Calliope m'adressa un regard plein de compassion, mais je ne voulais pas de sa pitié.

— La clairière se trouve juste là-bas, dit-elle.

Entre les arbres, je vis l'endroit dont elle parlait — une trouée de la taille de ma chambre. J'entendais le murmure de l'eau, tout près.

— Et ton père ?

— Il n'a jamais fait partie de notre vie. Je ne sais pas où il est, et je m'en fiche. On s'en est toujours très bien sorties sans lui.

— On ne peut pas vraiment dire que tu t'en sortes très bien, fit remarquer Calliope, presque à voix basse.

J'ignorai sa remarque. Ma mère parlait rarement de mon père, et j'avais appris très jeune à ne pas évoquer le sujet. Non qu'il ait provoqué chez elle colère ou amertume ou regret. Simplement, il n'y avait guère à en dire quoi que ce soit. Tout ce que je savais, c'est qu'ils n'étaient pas mariés et je n'avais jamais cherché à en savoir plus sur l'histoire qui les avait un temps liés. Tous les fantasmes que j'avais pu nourrir à son sujet quand j'étais petite — comme le voir apparaître un beau jour sur le pas de la porte pour m'embrasser et m'emmener manger de la glace — n'étaient plus qu'un souvenir. Nous n'avions pas besoin de lui.

Arrivées dans la clairière, nous disposâmes en silence notre pique-nique, Calliope étalant la

couverture tandis que je passais en revue le contenu du panier. Il était rempli de sandwiches, de macaronis, de poulet rôti et de ces délicieux petits gâteaux qu'on me servait chaque après-midi. Ce fut seulement alors que je me souvins de la promesse faite à Henry.

— Je suis désolée, Calliope... Tout cela a l'air délicieux, mais je ne mangerai pas, dis-je. Je n'ai vraiment pas faim.

— Bien sûr que si, rétorqua-t-elle en tirant sur un coin de la couverture avant de s'y laisser tomber. Tu n'as pas pris de petit déjeuner. Et puis je suis là pour goûter aux choses avant toi, tu te rappelles ?

La vexer était la dernière de mes intentions, mais je ne pouvais pas non plus lui avouer qu'il s'agissait d'une de mes épreuves.

— Après ce qui s'est passé... j'ai promis à Henry de ne plus manger, tu comprends ? Je suis désolée. Je l'avais oublié. J'aurais dû te le dire hier, quand tu m'as proposé cette sortie.

J'attendis sa réaction, mais son expression resta indéchiffrable pendant un long moment. Pour finir, elle sourit, mais ses yeux restaient sérieux.

— Il n'y a aucun problème. Ça t'ennuie, si je...

— Pas du tout, répondis-je. Vas-y, sers-toi, je t'en prie. Et ne fais pas attention aux borborygmes de mon estomac !

Elle commença à sortir la nourriture du panier, et je m'assis en face d'elle, les genoux contre la poitrine. Nous n'étions pas très loin de l'endroit où j'avais rencontré Henry pour la première fois. Ce souvenir me faisait mal ; aussi, pour m'en distraire, je reportai mon attention sur Pogo, qui fouillait dans les feuilles autour de nous.

— Calliope ? Je peux te demander quelque chose ?

— Bien sûr, répondit-elle sans lever les yeux du panier.

Je jetai un coup d'œil en direction de Nicolas, qui était toujours à portée de voix.

— C'est au sujet de... euh, ce truc dans le chocolat, l'autre soir...

— Oh ! fit-elle en rougissant. Ce serait peut-être mieux si Nicolas...

— C'est vrai... Nicolas ? Ça t'ennuie de nous laisser seules quelques minutes ?

Il nous regarda alternativement, l'air préoccupé, ne sachant s'il devait ou non accéder à ma demande.

— Je te promets que personne ne va me sauter dessus au milieu de la forêt, dis-je avec un sourire ironique. Et si ça arrive, j'ai Calliope et Pogo pour me protéger. Ça ne sera pas long, je te le promets.

— Je veille sur elle, ajouta Calliope.

Ses paroles semblèrent avoir raison des réticences du garde qui s'éloigna, disparaissant momentanément entre les arbres.

— Comment tu t'en es sortie ? Vu l'effet que cette drogue a eu sur Henry et moi...

Ce fut à mon tour de rougir. C'était une question très indiscreète. Mais cette fois, au lieu d'avoir l'air gêné, Calliope me dévisagea avec une lueur indéfinissable dans les yeux.

— Je n'ai pas de petit ami, et je n'en ai pas absorbé assez pour que l'effet ait été vraiment important sur moi. A la place, je me suis simplement endormie comme une souche.

Il y avait dans sa voix une note d'hostilité qui me surprit. Avais-je dit quelque chose de blessant ?

— Pourquoi n'as-tu pas de petit ami, Calliope ? Tu es jolie, intelligente, drôle, et tu dois connaître à peu près tout des gens ici...

— Tu es très gentille, répondit-elle avec raideur. Mais je crains de n'être pas à la hauteur de la

personne que je convoite.

— Bien sûr que si ! dis-je avec une perplexité grandissante. Il faudrait être fou pour ne pas vouloir de toi, tu sais ?

— Non, Kate, fit-elle d'une voix devenue glaciale. Je ne suis pas assez bien pour lui, et je ne le serai jamais. Il a clairement établi que la seule personne assez bien pour lui, c'était toi.

— Je suis désolée... Je ne cherche pas à plaire à qui que ce soit d'autre qu'Henry... Je ne sais pas qui c'est, mais je peux lui parler, si tu veux, et voir avec lui...

— Tu le fais exprès ou quoi ?

Il n'y avait plus aucune trace de déférence ou d'amitié dans sa voix et elle me fixait avec une agressivité évidente.

— Je parle de *ton* Henry ! Ça fait des dizaines d'années que je le regarde faire sa petite sélection, avec des filles comme toi ! Tout ce que je suis pour lui, c'est une personne tout juste digne d'être au service de ses *invitées* !

Les yeux brillants de larmes, elle s'interrompit un instant.

— Une fois, je lui ai parlé. C'était la première fois qu'il invitait une fille ici. Je lui ai dit que je serais parfaite pour lui, que je l'aimerais et le traiterais mille fois mieux que Perséphone. Et tu sais ce qu'il a fait ? Il ne m'a plus jamais adressé la parole, sauf si cela avait à voir avec l'une de ces filles !

Comment étais-je censée réagir ? Était-ce pour cela qu'elle était si furieuse contre moi ? Parce que j'avais couché avec Henry sous l'influence d'un aphrodisiaque ?

— Je suis désolée, répétais-je d'une voix mal assurée. Je n'ai pas voulu que les choses se passent ainsi. Peut-être que, si Henry ne t'a pas remarquée..., c'est simplement le destin...

— Le destin n'a rien à voir dans tout ça ! Je l'aime. Je l'aimais avant même que tu ne viennes au monde !

Son visage se ferma et, pendant un instant terrifiant, ses yeux me semblèrent aussi morts qu'elle l'était.

— Et je l'aimerai encore bien après que tu seras partie !

Plongeant la main au fond du panier, elle en retira un objet métallique et tranchant. Je n'eus pas le temps de réagir, encore moins de m'enfuir. Son geste fut si rapide que je vis à peine le couteau ; je voulus bouger, la bousculer pour éviter le coup, mais elle m'attrapa par les cheveux et me tira si fort la tête en arrière que je crus que ma nuque allait céder.

— Nicolas ! hurlai-je.

Trop tard.

Je sentis d'abord la pression de la lame contre mon flanc, puis une sensation étrange de poussée. La douleur ne se manifesta qu'une fois qu'elle eut retiré le couteau. Alors, seulement, je criai. Instinctivement, je lançai mon coude dans sa direction, et j'entendis quelque chose craquer quand il rencontra sa cible, mais cela ne fit que lui donner une nouvelle ouverture pour frapper. La lame s'enfonça de nouveau, dans mon ventre cette fois, et je perdis un instant tous mes repères sous l'effet d'une douleur inimaginable. J'avais déjà le goût du sang dans ma bouche.

— Comme c'est décevant, dit-elle en essuyant le flot de sang qui coulait de son nez brisé. Tu ne peux vraiment pas faire mieux que ça ?

Poussée par une dernière montée d'adrénaline, j'enserrai son cou de mes deux mains. Mais c'était inutile : je perdais trop de sang, et je n'avais plus la force de serrer. Impuissante, je fermai les yeux tandis qu'elle me portait le coup de grâce. Un coup au milieu de ma poitrine et, cette fois, elle ne prit même pas la peine de retirer le couteau.

Elle me souleva sans peine. J'entendais Pogo aboyer, mais tous les sons me parvenaient, lointains et étouffés. Je tentai d'appeler, mais tout ce qui sortit de ma gorge fut un gargouillement écœurant. La douleur m'envahissait, dévorante comme les flammes d'un incendie. Un long vertige, la sensation de tomber dans un puits sans fond, et rien à quoi me raccrocher.

Puis il y eut un bruit d'éclaboussement, et le froid glacé de l'eau. Juste de quoi me sortir de ma torpeur mortelle, de me faire ouvrir les yeux. Ma vision était brouillée, mais je distinguais tout de même Calliope penchée au-dessus de moi. J'avais l'impression qu'elle s'éloignait, et pourtant son corps ne bougeait pas. Mes pensées défilaient comme au ralenti, au point qu'il me fallut un moment pour comprendre que je me trouvais dans la rivière et que le courant m'emportait.

Voilà, c'était là... La mort... Je savais maintenant à quoi elle ressemblait. Le froid et le feu se mêlaient mais, au lieu d'avoir peur, je me sentis soulagée. Finalement, je n'aurais pas besoin de faire mes adieux à ma mère, et si Henry était doté d'un tant soit peu de compassion, il la laisserait partir à l'instant même où il constaterait ma mort.

Henry...

Après lui avoir redonné espoir, j'avais failli à la mission que je m'étais donnée. J'étais en train de mourir, et lui allait disparaître. J'eus un sursaut de révolte. Il avait misé sur moi ; de quel droit l'abandonnais-je, sans lutter jusqu'au bout ?

J'avais aussi promis à ma mère que je ne renoncerais pas. Alors, faiblement, je me mis à lutter contre le courant, mais mes efforts m'apparurent bien vite terriblement vains. Comment pourrais-je atteindre la rive, alors que j'arrivais à peine à bouger ? La rivière allait m'emporter, et si j'avais de la chance, on finirait par retrouver mon corps rejeté sur la berge.

Au-dessus de moi, le soleil lançait ses rayons à travers les branches dénudées. Je ne sentais plus le froid. Au lieu de cela, j'avais chaud, comme si Henry me tenait dans ses bras. Un instant je l'imaginai me tirer sur la rive. L'air frais viendrait piquer ma peau, me faisant frissonner. Il me guérirait et, pour finir, tout irait bien de nouveau.

Mais il était trop tard pour que tout finisse bien.

J'étais déjà morte.

La mort

J'ouvris les yeux. Ma mère était près de moi. Aussi solide que dans mes rêves, chaque fois que je m'endormais. Mais, au lieu de me gratifier de son sourire habituel, elle avait le regard perdu et une expression préoccupée sur le visage.

— Maman ?

Ses yeux étaient si rouges et ses orbites si creuses que je doutais un instant que ce soit bien elle. Même au plus fort de sa maladie, elle n'avait jamais eu l'air aussi vide, aussi désincarnée. Il restait toujours une petite flamme en elle, l'ombre d'un sourire, une lueur dans le regard, quelque chose qui me rappelait qu'elle était toujours ma mère.

Pas cette fois.

Je tentai de lui prendre la main, mais je sentis le sol instable sous mes pieds quand j'essayai de me lever, et je retombai assise sur le banc. L'endroit était plongé dans une obscurité qui contrastait avec les journées radieuses que nous passions habituellement ensemble. Pourtant, la pleine lune et le scintillement des étoiles offraient suffisamment de clarté pour que je reconnaisse les lieux. Nous étions toujours à Central Park mais, pour la première fois depuis le début de mes rêves, nous ne trouvions pas à Sheep Meadow. Nous étions sur une barque qui flottait au milieu du lac.

Les mêmes circonstances que lorsque j'avais failli me noyer, quand j'étais petite.

— Maman, je...

Ma voix se brisa. J'étais épuisée, je n'avais qu'une envie, fermer les yeux et tout oublier. Laisser mes souvenirs, mes sentiments se dissiper avec le reste de ma vie.

— Je te demande pardon...

Ma mère laissa ses yeux errer sur le lac ; le chagrin, sur son visage, devenait presque palpable.

— Ce n'est pas ta faute, Kate.

Sa voix trancha le silence irréel qui nous enveloppait. Même les criquets, dont la stridulation nous accompagnait habituellement, même les feuilles agitées par la brise, semblaient s'être tus. Je n'entendais que sa voix et le clapotis des vaguelettes contre la barque.

Comme si nous étions les deux seules créatures vivantes de toute la ville.

J'aurais tant aimé pouvoir bouger, aller la rejoindre au bout de la barque, la toucher, lui montrer que j'étais toujours là, avec elle, même si ce n'était plus pour longtemps ; malheureusement, j'étais bien trop épuisée pour esquisser le moindre geste

— Si, c'est ma faute. J'aurais dû comprendre que Calliope était la coupable, depuis toujours... J'aurais dû...

— Tout le monde au manoir la connaissait depuis bien plus longtemps que toi, me coupa ma

mère. Si quelqu'un aurait dû se rendre compte de quelque chose, c'est eux, pas toi ! Tu ne peux pas te reprocher d'avoir ignoré ce qu'il t'était impossible de savoir.

— Si, j'aurais dû ! Je savais que quelqu'un me voulait du mal. J'aurais dû enquêter moi-même. Mais j'étais tellement préoccupée par Henry... et puis je pensais que personne n'oserait s'en prendre à moi tant qu'il était près de moi. Je pensais être en sécurité.

— Tu aurais dû l'être.

Les rayons de la lune se reflétèrent un instant sur ses joues, m'indiquant qu'elle pleurait.

— J'aurais dû faire plus, faire mieux, ajouta-t-elle.

— Comment ça ?

Au lieu de me répondre, elle se leva et traversa la barque qui tangua sous son poids. Je m'agrippai faiblement aux bords, indifférente à ce qui pouvait arriver. Je n'étais déjà morte de toute façon, même si cette dernière entrevue avec ma mère m'était donnée.

Elle s'assit près de moi et m'entoura de ses bras. De toutes mes forces, je luttais pour ne pas éclater en sanglots. Je ne voulais pas l'accabler en plus du poids de mes regrets. Il fallait que l'une de nous deux au moins reste forte.

Je ne sais combien de temps nous restâmes enlacées, écoutant la barque osciller sur les eaux agitées du lac. Des minutes ou des heures — le temps semblait figé en ces lieux, et la chaleur de ma mère suffisait à me protéger de la fraîcheur de la nuit. Je lui racontai ce qui s'était passé près de la rivière, et comment Calliope, en un instant, était passée de l'état d'amie à celui de meurtrière. Je me reprochais mon aveuglement, mais honnêtement, qu'aurais-je pu voir ?

— Pourquoi a-t-elle fait ça, d'après toi ? demandai-je, le visage enfoui dans le cou de ma mère. Elle a dit qu'elle aimait Henry depuis très longtemps mais, en tuant la dernière candidate, c'est sa vie à lui aussi qu'elle détruit !

Elle me passa la main dans les cheveux. J'étais sûre que son intention était de me reconforter, mais la tendresse de son geste ne fit que me rappeler ce que j'étais en train de perdre. Ce que nous étions toutes les deux en train de perdre. J'avais déçu ses attentes, tout comme j'avais déçu celles d'Henry. Elle me pardonnerait — elle m'avait même déjà pardonné —, et j'aurais aimé être capable de me pardonner à moi-même. Mais j'en étais incapable. J'avais échoué ; elle mourrait juste après moi et, ensuite, ce serait le tour d'Henry.

— Pourquoi ? répétai-je.

— A ton avis ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Je ne sais pas.

Calliope, Henry, Ava : au fond, tous cherchaient désespérément l'amour.

— Peut-être qu'elle se sentait aussi seule que lui. Peut-être qu'elle pensait pouvoir le sauver malgré tout. Mais si elle l'aimait vraiment, comment a-t-elle pu prendre un tel risque avec sa vie ? Je veux dire... à sa place, j'aurais préféré le voir avec une autre que ne plus le voir du tout.

— Il y a tant de façons d'aimer, Kate. Cette générosité est sans doute la différence entre elle et toi, et peut-être la raison pour laquelle tu as été choisie et pas elle.

Je fermai les yeux pour mieux réfléchir à ses paroles mais, en dehors du tangage léger de la barque et du souffle de ma mère dans mon cou, plus rien n'avait de sens.

— Je ne veux pas partir, murmurai-je. Je ne veux pas te quitter.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit-elle en enfouissant son visage dans mes cheveux.

Avant que j'aie pu m'interroger sur le sens de sa phrase, la barque se mit à glisser en direction de la rive. Quand elle s'arrêta, j'ouvris les yeux et distinguai une silhouette qui se détachait sur l'eau, déformée par les vaguelettes. Les bras minces de ma mère cédèrent alors la place à une étreinte plus

ferme, et je sentis qu'on me hissait hors de la barque. Je tentai de résister, je voulais rester avec elle, contre elle, mais tout mon corps était lourd, et mes pensées tournaient au ralenti.

— Je l'ai, dit une voix pleine de chagrin.

C'était Henry.

— Merci, dit ma mère.

Sa propre voix était tendue d'une émotion que je ne comprenais pas. Elle me caressa la joue et se pencha pour m'embrasser.

— Prends bien soin d'elle, Henry.

— Ne t'inquiète pas, répondit-il simplement.

Ma mère s'inclina de nouveau pour déposer un baiser sur mon front. Comme si elle sentait mon besoin désespéré de la toucher, elle s'empara de ma main. Rassemblant mes dernières forces, je réussis à l'étreindre faiblement.

— Maman ?

Même à mes oreilles, ma voix paraissait étrangère et distordue.

— Tout ira bien, trésor.

Elle se dégagea doucement, et je vis qu'elle pleurait.

— Je t'aime, Kate, et je suis fière de toi. N'oublie jamais ça !

Une vague de panique m'assaillit. C'était la fin. Nos derniers instants.

— Moi aussi, je t'aime, répondis-je.

Ma voix n'était plus qu'un souffle, mais elle entendit et me sourit.

Henry fit demi-tour, m'emportant dans la nuit d'encre, mais je parvins à tourner la tête, juste assez pour voir la silhouette de ma mère s'amenuiser à mesure que nous nous éloignons. Pour finir, elle s'estompa et disparut. Je me raccrochai à ses dernières paroles. En réalité, je ne tenais plus que grâce à elles. J'allais mourir et je la reverrais bientôt ; pour nous l'été serait sans fin à Central Park.

J'avais beau le savoir, et savoir qu'Henry m'emportait vers ma propre mort, je ne pus m'empêcher de murmurer ce mot, ce petit mot que je m'étais retenue de prononcer pendant tant d'années. Le seul que j'espérais n'avoir jamais à prononcer.

Adieu.

* * *

Je m'attendais à ce que la mort soit un état de froidure, peut-être à cause de l'eau glacée de la rivière dans laquelle j'avais séjourné. A la place, la première sensation qui me parvint fut une grande chaleur, une incroyable chaleur qui emplissait mon corps, du moins, ce qu'il en restait, et qui se répandait dans mes veines comme du miel. Ava avait-elle eu la même expérience ? Ce réveil agréable, chaud ? Si c'était vraiment cela la mort...

C'est alors que la douleur se réveilla. Brutale, atroce. Dans ma poitrine et sur le côté, exactement à l'endroit où Calliope m'avait poignardée. Le souffle court, je me maudis intérieurement pour avoir cru, même une seconde, que ce serait aussi simple. Ava n'avait gardé aucune trace, aucune séquelle de sa blessure à la tête, il fallait donc que mon corps guérisse avant que je puisse me lever et marcher.

Autour de moi je percevais des murmures dont je ne parvenais pas à distinguer la provenance exacte ou le contenu. D'autres âmes mortes ? Est-ce que ma mère m'attendait déjà ? Allais-je ouvrir les yeux sur une étendue d'herbe, d'arbres et de soleil ? J'aurais dû poser la question à Henry quand il en était encore temps.

Il me sembla que des siècles s'écoulaient avant que je trouve la force d'ouvrir les yeux. D'abord, la clarté trop vive m'éblouit, et je dus refermer les paupières. Pourtant, peu à peu, je finis par m'y habituer. Et quand je parvins enfin à tenir les yeux ouverts suffisamment longtemps pour observer autour de moi, le cri étouffé que je poussai n'avait plus rien à voir avec la douleur.

Je n'étais pas à Central Park.

J'étais au manoir, dans ma chambre, entouré de visages familiers. Ava, Ella, Sofia, Nicolas... Même Walter, le valet d'Henry, était là ; et tous semblaient inquiets.

Puis je le vis.

Henry...

Mon cœur s'emballa et ce fut une constatation si choquante qu'il s'emballa plus encore : comment pouvait-il battre puisque j'étais morte ?

— Je suis vraiment morte ?

Voilà en tout cas ce que j'avais eu l'intention de demander. Mais ce qui sortit de ma bouche tenait plus du croassement, et ma gorge était en feu. Mais qu'importait ? Henry était là.

Il avait une expression glaçante et semblait avoir du mal à poser les yeux sur moi.

— Non, dit-il enfin en regardant mes mains qu'il serrait entre les siennes. Tu es vivante, Kate.

De nouveau, mon cœur se mit à battre la chamade et une onde de bonheur me souleva. Rien n'était fini, alors. Nous pouvions continuer de nous battre, lui et moi ; je pouvais encore réussir aux épreuves...

C'est alors que les dernières paroles de ma mère me revinrent à la mémoire, et je leur accordai tout à coup une autre signification. Ce n'était pas mon heure qui était arrivée, mais la sienne. Un sentiment d'horreur alors me submergea, aussi puissant que la formidable allégresse que je venais de ressentir, et je fus incapable d'endiguer le flot de larmes qui s'écoula de mes yeux. Je tentai de me relever pour m'asseoir, mais la douleur qui me torturait la poitrine m'en empêcha.

— Reste tranquille, m'ordonna Walter en portant une tasse à mes lèvres.

J'avalai un médicament à l'odeur douceuse, les joues encore inondées de larmes.

Tout le monde me regardait, mais je n'avais d'yeux que pour Henry ; et j'étais trop bouleversée pour en éprouver une quelconque gêne.

— Henry ?

Ma voix était pâteuse. Manifestement, le médicament commençait à agir.

— Henry... Pourquoi...

Je n'arrivai pas à aller au bout de ma question. Luttant contre l'envie de fermer les yeux, je tâchai de remuer les orteils pour me secouer de ma torpeur, mais même cela me demandait trop d'efforts.

— Dors, me dit-il. Je serai là quand tu t'éveilleras.

Forte de cette promesse, je cessai de lutter.

* * *

Cette nuit-là, je ne rêvai pas de ma mère, et je sus que cela n'arriverait plus jamais. A la place, des cauchemars s'enchaînèrent, peuplés d'images d'eau, de couteaux et de rivières de sang. J'avais beau hurler comme une damnée, je n'arrivais pas à me réveiller. Contrairement à ceux que je faisais avant d'arriver au manoir, et qui constituaient une sorte d'avertissement, de menace, mes rêves de cette nuit-là étaient des souvenirs.

Je m'éveillai d'un coup, les yeux grands ouverts, avec l'impression d'avoir dormi pendant des

siècles. J'avais toujours mal dans tout le corps, et la tension de mes muscles ne faisait qu'empirer les choses. Je m'attendais à être éblouie, mais la pièce était plongée dans l'obscurité. Mes yeux s'ajustèrent peu à peu à la pénombre, et je finis par distinguer Henry.

Il avait rapproché un fauteuil de mon lit. Les rideaux étaient fermés sur trois côtés, et le quatrième était juste assez entrouvert pour qu'il puisse me voir. Il n'avait pas lâché ma main.

— Bonjour, dit-il.

Je sentis dans sa voix une distance qui me blessa.

— Bonjour ?

Péniblement, je tournai la tête en direction de la fenêtre, mais les rideaux fermés m'empêchaient de voir au-dehors. Henry passa la main au-dessus d'une bougie posée sur ma table de chevet, et la mèche s'enflamma. La lumière n'était pas très vive, mais c'était suffisant pour que j'y voie.

— Il est très tôt. Il fait encore nuit, dit-il.

Puis, après une hésitation, il demanda :

— Comment te sens-tu ?

Bonne question... Je la retournai quelques secondes dans ma tête, surprise de constater que la douleur s'était atténuée. Mais ce n'était pas le sens de sa demande, et nous le savions tous les deux.

— Elle est partie, n'est-ce pas ?

— Elle a demandé à prendre ta place, et j'ai accepté, dit-il, les yeux rivés sur nos mains enlacées. C'était le seul moyen de te ramener de l'Autre Monde, Kate. Une vie pour une vie — même moi, je ne peux pas enfreindre la loi des morts.

Ses paroles me firent l'effet d'un coup de massue. Je passai ma langue sur mes lèvres desséchées.

— Elle a renoncé à sa vie pour moi ?

— Oui, dit-il en me tendant un verre d'eau.

Les mains tremblantes, je m'en emparai et bus, répandant la majeure partie de son contenu sur les draps. Henry remplit de nouveau le verre et, cette fois, il m'aida à le porter à ma bouche.

— Tu étais morte, et je ne pouvais pas te guérir. C'était son dernier cadeau.

Je laissai échapper un sanglot. J'étais venue au manoir dans l'espoir fou de convaincre Henry de sauver ma mère, de prolonger sa vie des années, des décennies même, et tout ce que j'avais obtenu, c'était recevoir sa vie en sacrifice, parce que j'avais fait confiance à la mauvaise personne. J'avais le sentiment d'avoir perdu une partie de moi-même, un organe vital que je ne retrouverais jamais. Je me sentais à la fois vide et emplie d'une peine insoutenable.

Il s'écoula plusieurs minutes avant que je puisse de nouveau lever les yeux sur Henry ou parler. Et, quand j'en fus enfin capable, ma vision resta brouillée par les larmes, et ma voix sonna à mes oreilles comme celle d'une étrangère.

— Que s'est-il passé, après la rivière ?

Il resserra l'étreinte de ses doigts sur les miens.

— C'est Ava qui a découvert ton corps. Elle a passé beaucoup de temps à essayer de te ranimer, mais ses efforts n'ont servi à rien, il était trop tard.

Ma gorge se noua. Après tout ce que je lui avais fait, Ava avait essayé de me sauver ?

— Et Calliope ?

Les traits d'Henry se durcirent.

— Nicolas l'a arrêtée. Elle sera jugée et punie pour ses actes, et je te promets qu'aussi longtemps que je serai en charge de l'Enfer, tu n'auras plus jamais à la voir.

Je frissonnai ; il remonta délicatement la couverture sur moi. Je n'eus pas la force de lui dire

que je ne tremblais pas de froid.

— C'est elle qui t'envoyait ces cauchemars, reprit-il. C'est elle aussi qui a essayé de te faire sortir de la route, le soir où tu es arrivée à Eden. Comme nous tous, elle a vu que tu étais une candidate prometteuse, et elle a dû penser que le seul moyen de t'arrêter, c'était de se débarrasser de toi avant que tu n'arrives au manoir.

Elle avait failli réussir, d'ailleurs. Longtemps, j'avais gardé des doutes à ce sujet, mais à présent j'en étais sûre : si la voiture ne s'était pas encastrée dans un arbre ce soir-là, c'est parce que Henry était déjà là pour me protéger.

— Que va-t-il advenir d'elle ?

— Je l'ignore encore. Elle devait savoir qu'elle ne pourrait pas s'en tirer, parce qu'elle n'a pas essayé de s'enfuir ou de nier sa culpabilité... Je soupçonne qu'elle se croyait au-dessus des lois. Sachant ce qui s'est passé, je pense qu'il serait juste que tu aies ton mot à dire dans le jugement qui sera rendu à son encontre.

J'allais lui demander pourquoi elle se pensait intouchable, mais je connaissais déjà la réponse.

— Elle t'aime tellement qu'elle ne supportait pas l'idée que tu puisses partager la vie d'une autre. Elle croyait être la seule personne capable de te rendre heureux.

— Et au lieu de ça, elle est celle qui a failli anéantir le reste de mon existence.

Il se pencha et m'embrassa la main.

— C'est moi qui ai échoué, Kate, pas toi. Maintenant, je vais faire en sorte de passer l'éternité à me faire pardonner.

— Tu n'as rien à te reprocher, protestai-je en esquissant un mouvement douloureux dans sa direction. C'est ma faute... J'ai déçu tes attentes.

Je parlais des épreuves, et il l'avait compris, mais il secoua la tête comme si elles n'avaient plus aucune importance.

— Tu ne pourras jamais me décevoir. J'aurais dû déceler plus tôt les indices de sa trahison, et j'ai fait une terrible erreur en l'autorisant à t'approcher ; je regrette tellement de n'avoir rien vu !

Pendant un long moment, je gardai le silence. Une question me taraudait, mais je n'osais la poser.

— Et pour nous deux ? demandai-je finalement d'une toute petite voix. Je veux dire... au sujet de l'aphrodisiaque et...

— Oui... Pardonne-moi d'avoir si mal réagi, ce matin-là. J'étais en colère. Pas contre toi, contre...

Il s'interrompit. Une expression de fureur déforma brièvement ses traits mais, l'instant d'après, son visage était redevenu impassible.

— Même si j'ai échoué, Henry, ça ne change rien à ce que je t'ai dit. Je t'aime.

Il s'ensuivit un long silence. Quand je compris qu'il ne répondrait pas à cet aveu renouvelé, je fermai les yeux avec un long soupir. Mon corps épuisé réclamait de replonger dans le sommeil, et mon esprit était comme engourdi ; autant dormir.

Au moment où je commençai à sombrer, il me sembla cependant entendre sa voix près de moi, sa voix chaleureuse et douce, et les paroles que j'avais tant besoin d'entendre me parvinrent comme dans un rêve.

— Moi aussi, je t'aime, Kate...

La proposition

Pendant toute la semaine qui suivit, Henry resta à mon chevet en permanence. Jour après jour, Walter m'administra le même médicament sucré, et je passai le plus clair de mon temps à dormir. Au bout de quelque temps, les cauchemars disparurent, mais je continuais de me réveiller en sursaut, incapable d'oublier la sensation de l'eau glacée se refermant sur moi.

L'immense chagrin causé par la disparition de ma mère ne s'atténuait pas, mais j'apprenais doucement à accepter l'idée de sa mort et de mon existence sans elle. Ç'aurait été une insulte à son sacrifice que de tourner le dos à la vie qu'elle m'avait offerte, et les six mois passés au manoir m'avaient de toute façon préparée à cette séparation. Henry m'avait offert la chance de lui faire mes adieux d'une façon unique. Cela n'effaçait pas la douleur, mais je sentais, grâce à ces moments d'une douceur inouïe, que notre vie quotidienne, depuis quatre ans, avait cessé de nous procurer, une paix intérieure que je n'aurais jamais éprouvée si elle était morte dans le sommeil du coma, sans que j'aie pu lui parler une dernière fois. Je me raccrochais à l'espoir que, si le Conseil décidait de m'accepter à la tête du royaume en dépit de ce qui s'était passé, je pourrais lui rendre visite, me promener et parler de nouveau avec elle. La mort n'était pas la fin de tout ; Ava en était la preuve. Malgré tout, elle me manquait cruellement, et je continuais de la pleurer.

Quand je commençai à me sentir plus vaillante, les visiteurs se succédèrent à mon chevet. Au début, seuls Henry et Walter venaient, puis Ava fut autorisée à me rendre visite.

Dès qu'elle me vit, la première fois, elle se précipita à mes côtés, les yeux rougis et gonflés.

— Kate ! Dieu merci, tu vas bien ! Ils m'ont certifié que tu te remettrais, mais j'avais peur qu'ils disent ça pour me rassurer... Mais tu es vraiment là, et tu es réveillée ! Oh ! Mon Dieu...

Elle m'entoura de ses bras mais, comme elle ne voulait pas me faire mal, son étreinte se fit si légère que je la sentis à peine. Je la serrai contre moi aussi et, pendant la minute qui suivit, j'en payai amèrement le prix. La douleur se réveilla d'un coup, irradiant jusque dans les extrémités de mes doigts et de mes orteils.

— Pardon ! Pardon ! s'écria-t-elle, rouge de confusion, en entendant mon cri de douleur.

De l'autre côté du lit, Henry paraissait inquiet, mais il n'intervint pas — il commençait à avoir l'habitude de me voir me surmener. Tant que mes points de suture tenaient, tout allait bien.

— Ne t'en fais pas, répondis-je à Ava aussitôt que j'eus retrouvé ma voix. J'avais envie de te serrer dans mes bras. Tu ne peux pas imaginer comme je regrette de t'avoir dit toutes ces horreurs, à propos de Theo et Xander... Tu ne méritais rien de tout cela.

Elle balaya mes excuses d'un revers de la main.

— C'est oublié. Et puis tu avais raison. Je me suis conduite comme une idiote. Mais tu es

vivante ! Tu vas t'en sortir, et je ne serai plus coincée ici sans ma meilleure amie !

Elle me lança un regard qu'elle aurait sans doute voulu sévère, mais qui m'arracha un sourire.

— Cela dit, rien de tout cela ne serait arrivé si tu m'avais laissée t'apprendre à nager !

— Oui, là-dessus, c'est toi qui avais raison, admis-je.

J'omis de souligner que j'avais été poignardée avant d'être jetée à l'eau, ce qui aurait rendu de toute façon son apprentissage inutile.

— Je vais te dire... Quand Henry me donnera le feu vert pour me lever, on trouvera un endroit propice dans le domaine, et tu commenceras à m'apprendre.

Il m'en coûterait de m'approcher de nouveau de la rivière, mais le sourire radieux que fit naître ma proposition sur le visage d'Ava en valait la peine.

Après son départ cet après-midi-là, Henry et moi jouâmes aux cartes. Bien que je sois encore convalescente, je continuais de le battre à plate couture, mais il ne semblait pas en prendre ombrage. Au contraire, cela semblait l'amuser, et je prenais un malin plaisir à gagner partie après partie.

— Tu vas me manquer, cet l'été, dis-je après avoir emporté la cinquième partie d'affilée. J'aime bien te battre aux cartes.

— Tu vas me manquer aussi, répondit-il en mélangeant le jeu.

Mais il avait parlé si froidement, sur le ton du constat, que cela me terrifia. Je continuais de caresser l'espoir que le Conseil annulerait l'épreuve « luxure », comprenant que cet échec n'en était pas vraiment un ; mais à l'entendre je me demandais s'il ne venait pas de passer la semaine à se préparer à notre séparation.

— Henry ? On peut jouer à faire semblant, juste un moment ?

— Bien sûr, répondit-il sans me regarder.

Je pris une profonde inspiration et me lançai.

— Est-ce que je pourrai venir te voir, de temps à autre ? Je sais que je suis censée retourner dans le monde réel, l'explorer, faire des études, entrer à la fac et tout ça, mais si je revenais quelquefois, avant septembre ?

Il eut un temps d'hésitation avant de répondre.

— Je voulais attendre la réunion du Conseil avant de t'en parler, mais...

— Me parler de quoi ?

— De ta liberté.

Il me regarda enfin.

— Après tout ce que tu as enduré par ma faute, je ne peux en aucun cas te demander de revenir à l'automne prochain, quelle que soit la décision des membres du Conseil.

Je fis de mon mieux pour masquer la douleur atroce que me causaient ses paroles, mais, à l'expression qui se peignit sur son visage, je compris que cela ne lui avait pas échappé.

— Tu ne veux pas que je revienne ?

— Si j'étais seul à décider, Kate, tu ne partirais jamais d'ici. Mais nous avons passé un marché, sans compter ce que tu as subi à cause de moi. Je ne veux pas te rendre la vie plus difficile encore en te forçant à revenir. Je te rends donc ta liberté et ce, quelle que soit la décision du Conseil. Ta liberté entière et permanente.

Il me fallut quelques secondes avant de comprendre. Il tenait à ma présence ici, mais il me demandait de ne plus revenir ? Il se sentait coupable. Pourquoi ? A cause de ce que m'avait fait Calliope ?

— Mais je veux revenir, Henry !

L'idée que je pourrais ne jamais le revoir était tout bonnement insupportable ! Ne comprenait-il

pas que le Manoir d'Eden et ses occupants étaient tout ce qu'il me restait ?

— Qu'est-ce que je vais faire si tu ne me laisses pas revenir ? Je veux rester avec toi, et puis avec Ava, et Ella, et Sofia...

Submergée par l'émotion et les larmes, je balbutiais, incapable d'aller au bout de mes phrases.

Abandonnant ses cartes, Henry me passa la main sur la joue.

— Si tu veux vraiment revenir, ça me ferait très plaisir. C'est à toi de décider... Et le fait que tu choisisses de rester ici au lieu d'aller vivre ta vie à l'extérieur... tu ne peux pas savoir combien ça compte pour moi...

— Mais je *vis* ma vie, ici ! protestai-je. Je veux la vivre avec toi ! Ce n'est peut-être pas très conventionnel, mais ça ne veut pas dire que cette vie n'a pas autant de valeur qu'à l'extérieur. Elle en a même plus. Mille fois plus.

— Kate... J'apprécie vraiment ce que tu me dis. Mais il faut que tu sois consciente d'une chose, et j'espère que tu ne m'en voudras pas de la souligner... Tu ne vivais pas, pas vraiment. Pas ici avec moi, et pas non plus dans le monde réel. Tu attendais que ta mère s'en aille, et maintenant que c'est arrivé...

— Maintenant qu'elle est morte, le manoir est le seul endroit qui me reste, et toi, la seule personne. La seule, Henry... Et ce ne sont pas ces coups de poignard qui me feront changer d'avis.

Au lieu des protestations attendues, Henry m'offrit son premier vrai sourire depuis mon agression.

— Bien, alors nous sommes d'accord...

Brandissant le jeu de cartes, il demanda :

— On en refait une ? J'ai entendu dire qu'à la sixième partie, la chance tourne.

— Tu gagneras quand il gèlera en enfer, répondis-je d'un air moqueur.

— Ça, ça peut s'arranger très facilement.

* * *

Quand le Conseil convoqua son assemblée la veille de l'équinoxe de printemps, je n'étais pas encore suffisamment rétablie pour marcher seule. Il me fallut l'aide d'Ava et d'Ella pour m'habiller, et quand elles eurent terminé, j'étais tellement fatiguée que je n'avais qu'une envie : retourner m'allonger dans mon lit.

— Ils pourraient peut-être remettre ça à demain, suggéra Ava.

Elles m'avaient aidée à m'asseoir dans le fauteuil qu'occupait habituellement Henry.

— Non, répondis-je avec une grimace de douleur. Je vais bien. Laissez-moi juste une minute...

Elles m'avaient imposé de porter une robe blanche, et j'avais tellement peur de faire sauter mes points de suture et de la tacher que j'osais à peine bouger. Le seul élément positif, dans tout cela, c'est que j'avais échappé au corset, mais cela impliquait que mes bandages étaient directement en contact avec l'étoffe du corsage. Au moindre faux mouvement, je me présenterais devant le Conseil couverte de sang.

— Veux-tu que j'aille chercher Henry ? demanda Ella.

Ella continuait de garder de froides distances avec Ava mais, depuis ce qui s'était passé près de la rivière, elle faisait un effort pour tolérer sa présence. Le fait que Théo et Ava sortent de nouveau ensemble n'aidait sans doute pas à la réconciliation, mais je lui étais reconnaissante d'y mettre au moins un peu de bonne volonté.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit une voix grave.

Henry se tenait debout dans l'embrasure de la porte.

— Vous pouvez disposer...

Elles s'empressèrent de quitter la pièce, non sans qu'Ava, toutefois, ait pris le temps de déposer un baiser sur ma joue.

— Bonne chance, me chuchota-t-elle.

Puis elle disparut.

Avant que j'aie pu me redresser, Henry était à mes côtés.

— Tu vas bien ?

— J'ai juste envie de vomir.

— Moi aussi, avoua-t-il en esquissant un sourire.

Je saisis le bras qu'il me tendait et dus m'appuyer dessus pour garder l'équilibre. Je ne voyais pas comment j'allais pouvoir marcher jusqu'à la salle de bal où devait se tenir l'assemblée.

— Il faut vraiment que je porte ces horreurs ? demandai-je avec un coup d'œil sur les escarpins à talon qu'Ava avait choisis pour moi.

— Non, je ne crois pas. Ta robe est assez longue pour masquer tes pieds nus.

Après une hésitation, il me demanda d'une voix grave :

— Kate, tu es sûre ?

— Sûre de ne pas vouloir de chaussures ? Ça oui, alors ! Je peux à peine marcher.

— Non, je veux dire... Tu es sûre que tu tiens à accepter ma proposition ?

Le contraire signifiait que je ne le reverrais jamais et ne remettrais jamais les pieds au Manoir d'Eden. Il n'y avait rien au monde que je souhaitais moins.

— Sûre et certaine, dis-je en m'appuyant contre lui. Si on ne part pas maintenant, on va être en retard. Et je ne suis pas en état de piquer un sprint dans les couloirs !

— Ne t'en fais pas pour ça, dit-il en me prenant le menton dans la main, pour me relever doucement la tête et me fixer d'un air solennel. Tu comprends quelles vont être les conséquences de ta réussite ou de ton échec aux épreuves, n'est-ce pas ?

— Si j'ai échoué, je retournerai dans le monde réel sans garder aucun souvenir de mon séjour ici.

Et j'oublierais Henry à jamais.

— Si je réussis, repris-je, je viendrai vivre avec toi, ici, au manoir, six mois par an.

— Pour l'éternité, sauf si tu souhaites mettre fin à ta vie. Tu garderas l'apparence que tu as actuellement, et le Conseil t'accordera l'immortalité. Ce n'est pas un état facile à vivre, sache-le. Tu noueras des relations avec des mortels que tu verras s'éteindre les uns après les autres. Il n'y aura jamais de fin. Tu perdras peu à peu tout contact avec l'humanité. Tu oublieras même, à force, ce que signifie être en vie.

Le concept d'éternité était effrayant, en effet ; j'en avais conscience. Il impliquait la perte de l'unique certitude que les êtres humains avaient dans la vie, à savoir l'inéluctabilité de leur propre mort. Mais qu'est-ce que la mort apportait de bon, après tout ? Uniquement de la souffrance, et j'en avais eu mon lot pour le prochain millénaire, au moins.

— Dans ce cas, je suppose que c'est une bonne chose que ma meilleure amie soit déjà morte, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-il d'un air sombre.

— Personne n'a jamais dit que ce serait facile, Henry. Mais je me sens prête...

— Tu comprends bien, aussi, que si tu as réussi les épreuves, cela signifie que toi et moi, nous devons nous marier ?

Je n'aurais su dire si le frisson qui me parcourut l'échine à ce moment-là était dû à l'excitation ou à la nervosité.

— Oui, je crois que j'ai bien intégré cette idée. Ça ne te pose pas de problèmes, à toi ? Je veux dire, ça va un peu vite...

— Non, ça ne me pose aucun problème, fit-il avec un large sourire. Et toi ?

Et moi ? Je n'étais pas prête à devenir une épouse, pas plus qu'une reine ; néanmoins, grâce à ce mariage, je ne perdrais pas Henry. Il avait affirmé que je serais libre de fréquenter d'autres personnes et de mener la vie que je voudrais pendant les six mois d'été. Je n'imaginais pas trouver quelqu'un qui me fasse l'oublier, bien sûr, mais cette idée me permettait de ne pas me sentir piégée.

— Tant que tu ne m'obliges pas à porter une robe pour la cérémonie...

— Pourquoi crois-tu donc que tu es habillée en blanc ? me demanda-t-il avec un regard moqueur.

— Oh ! fis-je avec une grimace. Ce n'est pas très fair-play, tu sais ?

— J'en suis conscient, oui.

Il passa son bras autour de mes épaules, et ce contact familial me réconforta.

— Maintenant, il faut que nous y allions, ou nous allons être vraiment en retard, cette fois. Ferme les yeux.

J'obéis. Quand je rouvris les yeux, nous étions dans la salle de bal. Elle était vide, à l'exception des quatorze magnifiques trônes disposés en cercle, comme lors du bal de septembre. Chacun d'entre eux était unique : certains faits de bois, d'autres de pierre, d'argent ou d'or. L'un d'entre eux semblait même fait de branches entrelacées, mais j'étais trop loin pour en être certaine.

Au milieu du cercle, un tabouret capitonné m'attendait. Du moins j'imaginais que ce siège, humble et simple, m'était destiné. Nous nous étions matérialisés à quelques mètres de lui, et Henry m'y accompagna sans me lâcher la main, puis il m'aida à m'asseoir.

— Tu es bien ? demanda-t-il.

J'acquiesçai, et ses lèvres vinrent se poser sur mon front.

— Quoi qu'il arrive, Kate, je serai toujours là pour toi, même si tu ne te souviens pas de moi.

Son regard croisa le mien et je me forçai à lui sourire, mais la nervosité me serra le ventre et la gorge. Sous mes fesses, les dentelles du coussin me démangeaient, mais je n'osai pas bouger, de crainte de rouvrir mes blessures.

— Rien ne pourra me forcer à t'oublier, dis-je. Quoi qu'ils me fassent.

Une lueur de tristesse apparut dans ses yeux ; il détourna le visage et s'écarta de moi.

— On se revoit tout à l'heure, dit-il. Ne bouge pas...

L'instant d'après, il avait disparu. Pour m'occuper l'esprit en attendant l'arrivée des membres du Conseil, j'entrepris d'examiner chaque trône pour tenter de deviner à qui il appartenait. Leur majesté accentuait ma nervosité ; je me sentais oppressée, toute petite au milieu d'eux. Pourtant, je m'efforçai de conserver mon calme et poursuivis mon examen. Le plus imposant, qui me faisait face, semblait taillé dans le verre. Je me demandais lequel appartenait à James. Pas celui en coquillages. Peut-être celui en argent, ou en or, à moins que ce soit le trône qui brillait comme de l'ambre.

Penser à James me donna mal à la tête, et je fermai les yeux. Voilà, j'étais au pied du mur. Je n'aurais pas de seconde chance, et rien de ce que je pourrais dire ou faire, à présent, ne changerait le jugement du Conseil à mon égard. De façon étrange, cette pensée me parut plutôt rassurante : le sort en était jeté, et j'en avais fini des épreuves. Pour le meilleur et pour le pire, j'avais survécu.

Ma mère, en revanche, y avait laissé la vie, et sa perte assombrissait toutes mes perspectives d'avenir. Elle était ce qu'il y avait de plus important dans ma vie, et penser à autre chose qu'à elle,

qui me manquait tant... J'avais l'impression de la trahir. Il ne s'était écoulé qu'une semaine depuis sa mort, et je ne l'avais pas oubliée, mais j'avais peur qu'elle puisse penser le contraire.

C'était idiot. Après tout, c'était ce qu'elle avait voulu pour moi. Mais serait-elle encore fière de moi si j'avais échoué ? Aurait-elle donné sa vie pour moi, si elle avait su que son sacrifice était inutile ?

Bien sûr que oui. Elle m'aimait autant que je l'aimais. La mort n'y changeait rien, pas plus que l'échec. Mais s'il me restait une chance de réussir, j'allais la saisir. Pour elle et pour Henry.

Les rumeurs d'une dispute me tirèrent brusquement de mes pensées. Une porte sur la gauche de la salle s'ouvrit à la volée, et Henry entra en trombe.

— Non, disait-il d'une voix enflée par la colère. Je lui ai fait une promesse, et je n'ai pas l'intention de renier ma parole !

— Tu n'avais pas le pouvoir de lui promettre cela !

Je tendis le cou pour voir à qui appartenait la seconde voix, mais un trône aux allures de cascades me cachait la vue.

— Elle fait partie des nôtres, et elle restera avec nous !

— Elle n'est pas la bienvenue dans ma demeure, reprit Henry d'un ton tranchant qui me fit dresser les cheveux sur la tête.

— Soit elle reste, soit nous partons tous !

Henry donna alors un violent coup de poing dans le mur ; toute la pièce en trembla. J'allais me lever pour le rejoindre, dans l'espoir de le calmer, mais la douleur m'arrêta. Bouger n'était pas une bonne idée en ce moment, et je risquais d'accroître sa colère au contraire.

— Très bien, finit-il par dire. Mais elle s'en ira dès la fin de l'assemblée.

— C'est d'accord.

Henry traversa la salle à grands pas et vint vers moi. Il effleura ma joue de ses lèvres et murmura :

— Kate, je suis vraiment désolé.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais ne t'inquiète pas.

Tout en lui parlant, je m'efforçais de me rappeler quelle promesse il m'avait faite, à laquelle il aurait pu manquer. Mais je ne voyais pas.

Se redressant, il posa une main sur mon épaule. Je sentais à quel point il était tendu, et cela ne fit rien pour apaiser ma propre nervosité.

— Chers frères et sœurs, chers neveux et nièces, permettez-moi de vous présenter Katherine Winters.

En l'entendant mentionner mon nom en entier, et de manière aussi solennelle, j'eus pour première réaction de protester mais, en voyant la procession qui se dirigeait vers nous, je fus prise d'un vertige. J'agrippai le bord de mon siège, trop abasourdie pour bouger.

Walter menait le cortège, vêtu d'une simple tunique blanche. Derrière lui venait Sofia et, quand elle croisa mon regard, le rouge lui monta aux joues.

Ensuite venait James, tête baissée. Incapable de détourner le regard, je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il ait rejoint son trône : celui dont les accoudoirs ressemblaient à deux serpents. Je frissonnai.

Irène entra juste après lui, puis Nicolas et Phillip, le responsable des écuries aux allures bougonnes.

Puis Ella, qui tenait la main de Théo.

Dylan, ensuite, du lycée. Je ne l'avais pas vu depuis si longtemps qu'il me fallut un instant avant

de resituer son visage.

Quand Xander apparut, aussi fort et en pleine santé qu'avant sa mort, je fus trop stupéfaite pour me demander comment il avait fait pour revenir de l'Autre Monde.

Quand la personne suivante rejoignit le cercle, je sentis la main d'Henry se crispier sur mon épaule. Alors seulement, je compris la raison de sa violente colère.

C'était Calliope.

Mais ce ne fut pas la dernière à entrer. Celle qui fermait la marche était... Ava.

Ils vinrent tous se placer devant leur trône respectif, et se tinrent un moment debout, silencieux. Moment qui me permit de reprendre un peu mes esprits. Je notai au passage que deux des trônes restaient encore vacants.

— Kate, dit Henry, je te présente les membres du Conseil.

Le Conseil

Il me fallut toute la volonté du monde pour ne pas défaillir. Il y avait là des amis aussi bien que des ennemis, mais aucun des étrangers auxquels je m'attendais. A part James, qui m'avait avoué sa nature véritable, et indiqué qu'il était membre du Conseil, à aucun moment je ne m'étais douté que les autres puissent être autre chose que des serviteurs du manoir. Quant à Ava et Dylan...

Les questions se bousculaient par dizaines dans mon esprit, mais il y en avait une qui dominait toutes les autres : c'était *ça*, le Conseil tant redouté ?

Je me tournai vers Henry, me doutant que je devais lui offrir un visage aussi déconcerté qu'inquiet. Il m'adressa un sourire qui se voulait sans doute rassurant, mais qui ne m'aida en rien.

— Je suis là, me dit-il avant de s'éloigner pour prendre place sur l'un des deux trônes vides.

Moi, je ne m'étais jamais sentie aussi seule de ma vie.

Ce fut Ava qui prit la parole la première :

— Je suis désolée de t'avoir menti, Kate. Nous le sommes tous. Mais il ne pouvait en être autrement.

— Nous devons être sûrs que tu avais les compétences et la droiture nécessaires pour assurer ce rôle, ajouta Ella, dont la voix avait perdu toute trace d'amertume. Tu as certainement le sentiment d'avoir été trahie, mais c'est tout le contraire. A présent, nous te connaissons suffisamment pour décider en toute conscience si tu es ou non digne de nous rejoindre.

Je me tournai vers Henry, le seul à qui je vouais une entière confiance.

— Alors tout ça, c'était un coup monté ? L'accident d'Ava à la rivière, le décès de Xander, Théo, Calliope ?

— Non, répondit-il d'une voix si ferme que je renonçai aussitôt à intervenir. Pas tout. Sois patiente, Kate. Tu vas très vite comprendre.

Je ne voyais aucun inconvénient à me taire, tant qu'ils me fournissaient les explications que je réclamais. Je n'étais plus seulement nerveuse, j'étais carrément pétrifiée. Un coup d'œil à James me suffit pour constater qu'il continuait d'éviter mon regard. Insidieusement, un sentiment de rancœur gonfla en moi, et je serrai les poings avec rage. Quoi que puisse dire Henry, il était impossible qu'il s'agisse d'une coïncidence. Tous les gens que je connaissais à Eden étaient là.

— Avant de commencer, reprit Henry en s'adressant cette fois au Conseil, il nous reste une affaire à clôturer.

Juste à ma droite, Calliope avança d'un pas. Elle semblait furieuse.

— Ma sœur, tonna alors Henry, tu as admis avoir tué de sang-froid au moins onze mortelles au cours du siècle précédent. Plaides-tu coupable ?

— Oui.

Le regard d'Henry se posa sur moi, et la gravité de son expression me donna un coup au cœur.

— Kate, en tant que seule survivante des victimes de Calliope, il te revient de décider de son châtiment.

Eberluée, je les regardai tour à tour. Était-ce une plaisanterie ? Apparemment, non. Je commençai à protester, puis je me repris. Comment étais-je censée répondre à cela ? Je pris une profonde inspiration et, d'une voix faible, demandai :

— Quelles sont les options ?

— Tu as toute liberté, répondit Henry en fixant Calliope d'un regard aussi dur que le diamant.

C'était mon boulot, désormais, pensais-je. Celui pour lequel j'étais supposée signer. Décider du sort des gens. Et si, en tant que victime, je ne parvenais pas à prononcer mon jugement, comment allais-je pouvoir me faire le juge de parfaits inconnus ?

A force de dévisager Calliope, je compris que ce n'était pas tant le fait de la connaître qui me paralysait, mais celui de connaître les raisons pour lesquelles elle avait agi comme elle l'avait fait. Elle était amoureuse d'Henry et, tout comme moi, elle devait détester le voir souffrir. Elle avait pourtant dû supporter la présence de Perséphone, laquelle n'aimait pas Henry, puis le chagrin, le très long et inextinguible chagrin de ce dernier quand il l'avait perdue, pour se retrouver confrontée ensuite à une série de mortelles destinées à remplacer la reine disparue, alors qu'elle, Calliope, aimait Henry depuis le début. A ses yeux, aucune femme — déesse ou humaine — n'était digne de lui, pas tant qu'elle était là, dans son ombre, à attendre qu'il la remarque. Cela ne justifiait pas ses actes meurtriers, mais je comprenais son mobile et je comprenais son état d'esprit ; sur ce plan, au moins, je pouvais me mettre à sa place.

Je choisis alors mes mots avec le plus grand soin, et prononçai chaque phrase sans la quitter des yeux, ne serait-ce qu'un instant. Elle était debout devant moi, et je voyais dans son regard une lueur assassine. Si elle l'avait pu, elle m'aurait tuée de nouveau.

— Je sais que tu ne m'aimes pas, Calliope. Je sais également que tu penses que je ne suis pas digne d'Henry, et que tu le voudrais pour toi seule. Je comprends pourquoi. Je comprends que tu l'aimes et que tu ne souhaites que son bonheur. Je comprends que, dans ton esprit, les candidates qui se sont présentées avant moi étaient trop bêtes, trop mesquines ou trop égoïstes pour aimer Henry comme tu estimais qu'il devait l'être, et je sais que, par amour, les gens sont parfois capables d'agir de façon particulièrement stupide ou dangereuse.

Je lançai à Henry un regard furtif, mais son visage était demeuré impassible.

— Je ne peux pas te condamner à subir des tourments éternels ou à une quelconque peine de ce genre, parce que tu as voulu protéger quelqu'un par amour. Les moyens que tu as mis en œuvre pour ce faire sont plus que discutables, mais je comprends ta motivation. Voilà pourquoi il m'est si difficile de prononcer un jugement à ton égard.

De nouveau, je me tournai brièvement vers Henry ; cette fois, il regardait ses pieds.

— Je veux que tu passes du temps auprès de chacune de tes victimes, poursuivis-je d'une voix mal assurée. Je veux que tu apprennes à les connaître et à les apprécier pour ce qu'elles sont vraiment. Je veux que tu séjournes avec elles, l'une après l'autre, jusqu'à ce que tu sois capable d'appréhender leur valeur individuelle. Je ne peux pas te forcer à les aimer, mais je veux que tu les respectes et les apprécies en tant que personnes à part entière. Et ce respect ne devra pas être artificiel. Il faudra que tu sois sincère dans tes sentiments. Je veux également que tu fasses amende honorable auprès d'elles.

Le regard que Calliope me lança était empreint d'une telle haine que je m'estimai heureuse

d'être encore entière. Mettre une déesse en colère n'était guère judicieux, mais je faisais confiance à Henry pour s'assurer qu'elle n'allait pas me réduire en cendres d'un seul coup d'œil.

— Quand tu auras fait tout cela — et quand tes victimes t'auront pardonné tes crimes —, alors tu pourras revenir à la vie qui te plaira. Mais tu ne pourras plus jamais nous revoir, Henry et moi. Je ne te hais pas, Calliope. Comme je l'ai dit, d'une certaine façon je comprends les raisons de ton acte. Mais aucun d'entre nous ne peut plus te faire confiance, désormais.

Malgré ma certitude d'agir en toute justice, j'avais le sentiment que ma décision était terriblement cruelle. Calliope aimait Henry et, au-delà de la réparation que je lui imposais auprès des jeunes filles assassinées, je la condamnais surtout à ne plus jamais le revoir. Et « jamais », je commençais à le comprendre, était à l'échelle de l'éternité un mot au pouvoir terrifiant. Moi-même, je ne connaissais Henry que depuis six mois, et pourtant je m'étais sentie anéantie à l'idée de ne jamais le revoir.

— Je tiens à ce que tu saches également que, moi aussi, j'aime Henry, ajoutai-je d'une voix calme. Si... si je réussis les épreuves, je n'agirai pas comme Perséphone, je ne le blesserai pas. Je te promets que je ferai au contraire tout ce qui est en mon pouvoir pour le rendre heureux.

Il s'écoula un long moment avant que Calliope ne réagisse. Je m'attendais plus ou moins à ce qu'elle se mette à hurler et à m'invectiver pour me dire à quel point j'étais injuste et détestable mais, au lieu de cela, je la vis acquiescer, les yeux brillants de larmes. Elle recula jusqu'à son trône, fait d'un entrelacs de dentelles, et s'y assit tête basse, dans une attitude de complète désolation. J'eus le sentiment d'être la personne la plus abominable que la Terre ait jamais portée. A ce moment précis, la seule chose qui m'empêchait de revenir sur ma décision était la douleur encore aiguë que je ressentais à l'endroit où elle avait plongé la lame de son couteau.

— Le verdict a été rendu, déclara alors Henry d'une voix où la solennité le disputait à la satisfaction. J'appliquerai la décision de Kate, quelle que soit la position du Conseil.

— Je ferai de même, dit James d'une voix timide.

Je ressentis un élan de pitié pour lui, mais rien de ce que j'aurais pu dire n'aurait arrangé les choses entre nous, pas tant que je n'aurais pas compris pourquoi il avait agi ainsi.

Henry se rassit et, pendant quelques instants, personne ne parla. Je gardai les yeux baissés sur mes genoux, trop terrifiée pour regarder en face les membres du Conseil. Mon jugement avait-il été équitable ? Ou bien pensaient-ils, eux aussi, que je m'étais montrée particulièrement cruelle ?

— Katherine Winters..., dit Walter en se levant.

Je levai les yeux.

— Tu as été soumise à sept épreuves qui ont été réparties sur la durée de ton séjour au Manoir d'Eden. Si tu as échoué à une seule d'entre elles, tu retourneras chez toi, et tu reprendras le cours de ton existence sans garder le moindre souvenir de ton passage ici. Si tu as surmonté les sept épreuves, tu seras mariée à notre frère ici présent, et tu régneras avec lui sur notre royaume aussi longtemps que tu le souhaiteras. Acceptes-tu ces conditions ?

A présent, je ne pouvais plus reculer.

— Oui.

Ce fut au tour d'Irène de se lever ; sa chevelure flamboyante lançait des éclairs écarlates sous la lumière vive.

— Je déclare Kate victorieuse à l'épreuve de la paresse...

Elle m'adressa un sourire malicieux.

— Tes capacités de travail m'ont impressionnée, tu sais ?

Je comprenais mieux ce qu'avait voulu dire Henry, maintenant, quand il avait évoqué le fait

qu'après m'être presque tuée à la tâche, en révisant pour ce stupide examen, il était impossible que j'échoue. Mais toutes les épreuves ne pouvaient pas être aussi simples...

Sofia fut la suivante à se lever. Elle avait conservé son allure de matrone et ses manières affables, et j'avais du mal à imaginer qu'elle soit partie prenante d'une cérémonie aussi solennelle.

— Je déclare Kate victorieuse à l'épreuve de l'avarice.

Je devais avoir l'air complètement perdue, parce qu'elle me sourit et ajouta :

— Tes vêtements, ma chérie. Le jour où on t'a offert une garde-robe complète, tu n'as pas hésité à autoriser tes amies à piocher dedans.

Si le fait de ne pas aimer les robes chichiteuses était considéré comme une vertu...

— La gourmandise..., dit alors Ella en se levant.

Perplexe, je fronçai les sourcils : j'étais persuadée que c'était Calliope qui était responsable de ces épreuves.

— Après avoir été mise au courant qu'il s'agissait d'une épreuve, et bien qu'elle ait été inconsciente pendant plusieurs jours par la suite, Kate a volontairement fait le choix de cesser de manger. Je la déclare donc victorieuse.

Elle me sourit puis ajouta :

— Hors ces murs, toutefois, je te recommande fortement de revenir à trois repas complets par jour.

Ce fut au tour d'Ava de prendre la parole. Elle se trémoussait gaiement, un sourire enfantin aux lèvres.

— Je déclare que Kate a passé haut la main l'épreuve de la jalousie.

— La jalousie ? répétai-je d'une voix faible.

J'avais beau me creuser la cervelle, je ne voyais pas à quel moment de mon séjour j'avais pu être confrontée à cette épreuve.

— Le jour de la mort de Xander..., lâcha Ava.

Elle s'interrompit pour lancer à celui-ci un regard contrit, et il lui répondit par un clin d'œil.

— Tu n'as pas laissé la jalousie entraver ta décision. Non que tu aies été jalouse, mais c'est là tout le sens de l'épreuve. Tu t'es montrée juste et patiente avec moi, alors que je ne le méritais pas.

Xander avait donc réellement été tué. Ou quelque chose d'équivalent, même si j'étais maintenant convaincue que les dieux ne pouvaient pas mourir. Quoi qu'il en soit, j'étais un peu soulagée de savoir que tout, pendant mon séjour au manoir, n'avait pas été écrit à l'avance.

C'est alors que Calliope se leva. Elle était pâle et tremblante, mais sa voix me parvint avec une force surprenante.

— La colère, dit-elle en levant les yeux pour soutenir mon regard.

Pendant un bref instant, je crus déceler l'ombre d'un sourire sur son visage, mais il disparut presque aussitôt.

— Grâce à la décision qu'elle a prise aujourd'hui concernant mon jugement, je déclare Kate victorieuse.

J'étais certaine que les crimes commis par elle ne faisaient pas non plus partie d'un coup monté — ce qui signifiait que certaines des épreuves n'avaient pas été organisées à l'avance. Quelle aurait été la teneur de celle-ci, si Calliope n'avait pas tenté de me tuer ? Peu importe... Pour l'instant, j'avais obtenu un score de cinq sur cinq, il me restait encore deux résultats à connaître.

Walter prit la suite.

— La luxure, annonça-t-il.

A ces mots, je sentis le cœur me manquer. Ils n'avaient pas le droit de me recalcr pour cela. Ils

devaient bien être au courant que Calliope avait drogué notre chocolat, tout de même ?

— Tu t'es adonnée à la fornication avec notre frère, ce qui est strictement interdit avant que le Conseil prenne une décision et que le mariage soit célébré.

Il pinça ses lèvres minces et, tout à coup, j'eus l'impression de manquer d'air. Ne comprenait-il pas qu'on nous avait tendu un piège ? Il devait y avoir une faille dans leur procédure, quelque chose que je pouvais exploiter en ma faveur !

— Mais..., dis-je.

La voix de Walter retentit, couvrant la mienne.

— Je suis désolée, Kate, mais pour l'épreuve de la luxure, je déclare que tu as échoué.

Echoué !

Le mot résonna sans fin dans ma tête. La pièce se mit à tourner, et si je ne m'étais pas retenue de toutes mes forces aux bords de mon tabouret, je serais tombée. Ma poitrine me faisait mal, et j'avais l'impression que quelqu'un appuyait dessus des deux mains, m'empêchant de respirer.

Ce n'était pas possible.

— Mon frère, coupa alors Henry d'une voix tendue. Je souhaite contester la décision du Conseil à ce sujet.

— Oui ? dit Walter.

Pleine d'espoir, je laissai mon regard errer de l'un à l'autre, luttant contre la vague de fatalisme qui menaçait de m'emporter. Il restait peut-être une chance.

— Comme tu le sais, l'épreuve en question a été faussée. On nous a administré de fortes doses d'aphrodisiaque à tous deux, qui ont affecté notre jugement et nos sensations en supprimant certaines de nos inhibitions. Si quelqu'un doit porter la responsabilité de ce qui s'est passé cette nuit-là, c'est moi.

— Non, dit une petite voix.

Calliope...

— C'est moi. C'est moi qui ai drogué les boissons. Je pensais... Je pensais que si elle échouait à une épreuve...

Walter fronça les sourcils avant de reprendre :

— Oui, je suis au courant. Mais vous savez comme moi que nos règles ne souffrent pas d'exception. Quelles que soient les circonstances, elles doivent être appliquées.

Henry soupira, et je sentis quelque chose en moi se briser. Il semblait tout aussi effondré que moi et ne cherchait pas à le cacher ; mais, plus encore, c'est le regard qu'il m'adressa qui me mit à l'agonie. L'angoisse avait envahi ses yeux, et je le sentais déjà qui s'éloignait. S'il s'était repris à espérer, c'était uniquement à cause de moi. Et, maintenant, cet espoir n'était plus.

— Non ! m'écriai-je. Henry ne mérite pas ça ! Calliope a dit que c'était sa faute, et qu'elle l'avait fait exprès. Ça ne devrait pas compter. Ça ne peut pas compter.

— Je crains que discuter ce point ne soit pas de ton ressort, affirma Walter d'un air sévère.

Oubliant toute retenue, je le mitraillai du regard.

— C'est votre frère, et si vous persistez dans votre décision, il va mourir, ou... s'éteindre, ou... disparaître, appelez ça comme vous voulez. Je me fiche que vos lois soient strictes ou non ! Si vous l'aimez un tant soit peu, comment peut-il vous échapper que cette décision est *injuste* !

— La justice n'est pas tout, dit Walter.

Il avait parlé d'une voix plus amène que je ne m'y attendais, et j'étais déstabilisée par l'expression de compassion sur son visage.

— En dépit de ce que pourrait laisser croire le comportement de certains...

Il regarda Ava à la dérobée, et elle leva au ciel des yeux exaspérés.

— Nous ne tolérons pas la luxure.

— Mais ce n'était pas de la luxure !

Je tentai de me lever, et la douleur explosa dans ma poitrine. Pourtant, je n'abandonnai pas.

— Je ne suis pas coupable de luxure, parce que je l'aime ! Vous ne pouvez pas m'accuser de quelque chose que je n'ai pas fait, encore moins si Henry risque de mourir à cause de ça ! Pour le reste, peu m'importe, faites de moi ce que vous voudrez. Mais ne touchez pas à Henry...

— Kate..., dit Henry.

Il avait les traits tirés et je sentais qu'il avait les épaules horriblement tendues.

— Kate... Ça va aller...

— Non, ça ne va pas aller ! Ce n'est pas juste !

— Katherine...

C'était encore Walter.

— Tu prétends que tu ferais n'importe quoi pour le sauver et, pourtant, nous te demandons une seule chose, et tu ne la fais pas.

— Quoi ? fis-je en essuyant mes larmes sur la manche de ma robe.

— Accepter ton échec et ses conséquences.

Non, bien sûr que non, je n'acceptais pas ! Il s'agissait d'une blague cruelle, d'un simulacre de justice ! Henry et moi avions enfin entrevu la possibilité d'être heureux, et nous venions de la perdre. J'étais incapable de le regarder en face, pas plus qu'aucune des personnes qui m'entouraient ; je ne supportais pas de voir la déception sur leur visage.

— Vous vous trompez... J'accepte le fait que le Conseil ait décidé que j'ai échoué, dis-je d'une voix étouffée. Et je comprends ce que cela signifie.

Mieux qu'eux, manifestement.

— Mais je continue de penser que le sort réservé à Henry est injuste, et s'il existe un moyen de vous faire changer d'avis, je m'y soumettrai.

Walter me considéra en silence ; c'était tellement intimidant que je me demandai, un instant, s'il allait me foudroyer, ou ce genre de choses qu'infligeaient les dieux aux humains qui osaient les défier.

— Tu as échoué, Katherine. Rien de ce que tu pourras dire ne changera cet état de fait.

Je battis des paupières, luttant pour ne pas m'effondrer. Je ne voulais pas que les dernières images qu'Henry garde de moi soient celles d'une femme faible et en larmes. Je pivotai avec précaution sur mon siège afin de lui faire face.

— Je suis désolée, Henry, dis-je.

Il évitait mon regard. Je ne pouvais pas l'en blâmer. Après tout, j'avais déçu ses attentes et il allait devoir en payer les conséquences.

Prise entre la colère et le désespoir, j'avais la sensation que les murs de la salle se rapprochaient pour venir m'enserrer par à-coups dévastateurs ; plus que tout au monde, j'aurais voulu remonter le temps jusqu'à cette nuit fatale afin d'empêcher que survienne cet incident qui allait coûter la vie à Henry.

Un silence palpable s'installa dans la pièce. Chacun demeurait immobile et silencieux. Il ne s'était écoulé que quelques secondes, mais elles m'avaient paru des heures. Au-delà de l'affreuse déception qui me tordait le ventre, une question plus rationnelle commençait à me tarauder.

Maintenant que tout était dit, que faisait-on ?

Un bruit derrière moi attira mon attention, et je tentai de me retourner pour voir d'où il

provenait, mais chaque mouvement déclenchait à présent dans ma poitrine une douleur brûlante. J'entendis le claquement d'une porte qu'on refermait, puis le cliquètement discret de talons sur le marbre.

— Ma sœur..., dit Henry.

La chaleur que je perçus dans sa voix me fit oublier ma souffrance. En levant les yeux vers les autres membres du Conseil, je m'aperçus que tous semblaient à la fois heureux et soulagés de cette arrivée. Un peu gênés aussi pour certains, remarquai-je en observant Ava. Même James paraissait heureux.

— Bonjour, Henry.

Cette voix !

Je sentis tout le sang se retirer de mon visage et toutes mes pensées s'enfuirent, comme aspirées par un trou noir. Il n'y avait plus que cette voix.

Oubliant ma douleur, je tournai la tête et tendis le cou pour regarder la nouvelle venue, tandis qu'elle saluait tous les membres du Conseil, Calliope excepté, d'un sourire et d'un baiser sur la joue. Elle finit par Henry, et se précipita entre ses bras ouverts.

Puis elle s'écarta de lui et prit place sur le trône situé à côté de lui, celui qui était fait de branches entrelacées. Je pris vaguement conscience que je devais avoir la bouche grande ouverte, et l'air complètement stupide, stupéfiée... Mais je n'étais plus maîtresse de rien, ni de mon corps ni de mes émotions.

Enfin elle s'assit et me lança un grand sourire.

— Bonjour, Kate, dit-elle.

Pendant un moment, je luttai pour retrouver ma respiration, tentant en vain d'émettre un son. Enfin, je réussis à articuler un faible :

— Salut, maman.

Le printemps

Ma mère avait exactement la même apparence que dans mes rêves. En pleine santé, solide, comme si elle n'avait jamais été malade de sa vie. Mais elle avait quelque chose de plus, une sorte d'énergie indéfinissable qui l'éclairait de l'intérieur, comme une lumière radieuse qui ne demandait qu'à être libérée.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Question idiote, la réponse résidait dans sa présence même dans la salle. Si je n'avais pas été aussi heureuse de la revoir, j'aurais éclaté de colère, mais même ma joie fut bientôt supplantée par mon désarroi.

— Je te demande pardon, répondit-elle avec ce sourire plein de compassion que j'avais vu mille fois sur son visage.

C'était le sourire qu'elle me destinait chaque fois que je m'égratignais le genou, chaque fois que je rentrais à la maison avec tellement de devoirs que j'avais à peine le temps de dîner, chaque fois qu'un médecin nous avait annoncé qu'elle n'avait plus que quelques mois à vivre. Sous de nombreux aspects, elle me demeurait étrangère, mais ce sourire était bel et bien celui de ma mère.

— Cette mise en scène était la seule façon de te soumettre aux épreuves de façon satisfaisante. Je n'ai jamais voulu te blesser, trésor. Tout ce que j'ai fait, c'était pour te protéger et te rendre aussi heureuse que possible.

Je la savais sincère, mais ne pouvais m'empêcher de me sentir humiliée par cette tromperie. Même si c'était pour mon bien, je me trouvais la dernière des idiots pour n'avoir pas compris plus tôt que ma propre mère était une déesse.

— Diane..., dit Walter.

Se relevant, ma mère avança vers moi de quelques pas, sa robe de soie blanche ondulant autour de ses jambes comme une nappe d'eau. Elle ne s'approcha pas assez pour que je la touche, mais je voyais que ses yeux brillaient. Je n'aurais su dire s'ils scintillaient de larmes ou bien, comme Henry et ses prunelles aux lueurs lunaires, d'un éclat tout divin.

— Et pour la septième épreuve, l'orgueil et l'humilité..., lâcha ma mère.

S'interrompant, elle me sourit longuement avant de reprendre :

— Je déclare Kate victorieuse.

Je n'y comprenais plus rien. La décision finale n'avait-elle pas déjà été prise ? Je n'avais le droit d'échouer à aucune des épreuves, Walter lui-même l'avait affirmé. J'attendis qu'on m'explique, mais personne ne me fit ce plaisir.

— Qui est d'accord ? demanda alors Walter.

Je me mis à dévisager les membres du Conseil les uns après les autres, mais leurs traits demeuraient indéchiffrables. Ni Ava, ni Ella, ni même Henry ne laissèrent échapper le moindre signe de ce qui se tramait. Les uns après les autres, ils se contentèrent de hocher la tête en signe d'assentiment.

A ma grande surprise, même Calliope, si pâle et déconfite qu'elle m'inspira un élan de sympathie, acquiesça quand vint son tour. Ils étaient en train de voter, réalisai-je tout à coup. Par un incroyable miracle, je n'avais pas complètement échoué ! Pourtant, quand ce fut au tour de James, je retins mon souffle, certaine qu'il allait dire non.

Prenant soin d'éviter mon regard, il opina pourtant comme les autres. Pendant que le vote se poursuivait, je gardai les yeux rivés sur lui et, quand enfin il croisa mon regard, j'articulai silencieusement un seul mot : merci.

— Le Conseil a rendu son verdict, déclara enfin Walter quand chacun des membres se fut exprimé. Par cette décision, il est accordé à Katherine Winters de devenir immortelle ; elle sera unie à notre frère Henry afin de régner avec lui sur l'Autre Monde aussi longtemps qu'elle le souhaitera.

Alors, seulement, il sourit, et une lueur joyeuse éclaira son regard sage.

— Bienvenue dans la famille, Kate... Et, maintenant, je déclare l'assemblée levée.

Plus désorientée que jamais, je restai immobile sur mon siège, tandis que les membres du Conseil se levaient un par un et se dirigeaient vers la porte. En passant, certains d'entre eux — Ella, Nicolas, Irène, Sofia et même Xander — me pressèrent l'épaule ou me murmurèrent un mot d'encouragement. Ava souriait tout particulièrement. D'autres, Calliope en particulier, s'éloignèrent sans rien dire. James passa, lui aussi, sans un mot. Je pris conscience de ce qu'il avait dû lui en coûter de voter pour moi. J'aurais voulu faire un geste vers lui, mais j'étais paralysée d'émotion et de peur. Comme si je craignais de voir, au moindre mouvement, la réalité voler en éclats pour découvrir que finalement tout cela n'était qu'un rêve.

Bientôt, nous ne fûmes plus que trois dans la salle : Henry, ma mère et moi. Alors, elle se leva sans un mot et vint m'embrasser, me serrant contre elle avec douceur. Je posai mon menton sur son épaule et enfouis mon visage dans ses cheveux. Pommes et freesia. C'était bien elle.

J'ignore combien de temps dura notre étreinte mais, quand nous nous écartâmes enfin l'une de l'autre, ma poitrine me brûlait et j'avais à moitié glissé de mon tabouret. Tandis qu'elle m'aidait à me redresser, mon regard croisa celui d'Henry.

— Est-ce que..., dis-je d'une voix dont le tremblement m'horrifia. Ce qui s'est passé... Est-ce que c'était une bonne, ou une mauvaise chose ?

Henry s'approcha de moi et, avec l'assistance de ma mère, m'aida à me mettre debout.

— Tu as réussi, dit-il. J'espère que tu es contente.

« Contente » n'était pas tout à fait le mot. Perdue, oui. Bouleversée, à coup sûr. Et il n'était pas question que je sois « contente » avant d'avoir compris ce qui venait de se passer.

— Walter a dit que j'avais échoué. Comment puis-je avoir échoué et réussi à la fois ?

— A cause de la dernière épreuve, trésor, répondit ma mère. En réalité, tu n'as pas échoué à l'épreuve de la luxure. Vous avez été drogués, et même si tu n'avais pas été amoureuse d'Henry, cela suffisait à t'innocenter de ce péché. Quant à ce qui s'est passé ensuite... Dire que tu avais échoué était le seul moyen de te soumettre à l'épreuve de l'orgueil. En acceptant ton échec, et ce à l'encontre de ton désir de rester au manoir, et en respectant la décision du Conseil, tu as fait preuve d'humilité.

— Et grâce à cette humilité, tu as triomphé dans la dernière épreuve, conclut Henry.

— Alors...

Les choses se brouillaient dans ma tête et je dus prendre un instant pour tenter d'y remettre un

peu d'ordre. Je détestais paraître aussi lente d'esprit, mais tout cela me semblait trop beau pour être vrai.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Ça veut dire, répondit Henry, que, si tu es d'accord, nous serons mariés au coucher du soleil.

Mariés au coucher du soleil ! Ce qui, il y avait peu encore, m'avait paru relever du fantasme le plus pur, venait de devenir une réalité à laquelle je ne pouvais désormais plus échapper.

Non que je le souhaite, d'ailleurs. C'était ce que je voulais. Pas exactement me marier, mais au moins donner à Henry une chance de survivre, lui offrir le même espoir que celui que je nourrissais pour moi-même. A présent que j'avais retrouvé ma mère — même si elle était différente —, tout le monde était gagnant.

Non. Pas tout le monde. Calliope et James, eux, n'avaient pas gagné. Pour qu'Henry demeure en vie, pour qu'il soit heureux et pour que je puisse revoir ma mère, il avait fallu qu'ils perdent. Calliope l'avait bien cherché, mais James, à quoi avait-il renoncé pour mon bénéfice ?

Je sursautai en prenant conscience qu'Henry et ma mère avaient les yeux rivés sur moi. Sans que je sache comment, nous avions traversé la pièce et, à présent, nous étions arrêtés entre les immenses portes doubles qu'on avait ouvertes juste assez grand pour nous laisser le passage. Je n'avais pas encore répondu à Henry.

— Oui, bien sûr, dis-je en rougissant. Je suis désolée, je n'étais pas en train d'hésiter. Je... réfléchissais juste et, bien sûr, je suis toujours partante pour... enfin, pour tout.

— Je suis heureux d'entendre ça, dit-il d'une voix où le soulagement était palpable. Puis-je te demander à quoi tu réfléchissais ?

Je ne voulais pas lui avouer que j'étais inquiète pour James. A la place, je lui posai une question qui me brûlait les lèvres depuis qu'Ava était entrée dans la salle.

— Est-ce que tout ça a constitué une mise en scène depuis le départ ?

Il y eut un silence pesant et, cette fois, je vis Henry et ma mère se consulter du regard, comme s'ils n'avaient pas besoin de parler pour communiquer entre eux. Il n'était d'ailleurs pas impossible que ce soit le cas, et je me mordis les lèvres, agacée d'être ainsi mise à l'écart.

— Oui et non, dit enfin ma mère.

Nous progressions avec lenteur dans le couloir, chaque pas plus douloureux que le précédent, mais mes blessures, à ce moment, étaient le cadet de mes soucis.

— Après les décennies qu'Henry a passées à chercher une nouvelle reine, et quand il est devenu évident que ses recherches ne donnaient pas le résultat escompté...

— J'étais prêt à renoncer, l'interrompit Henry. Chaque nouvelle candidate échouait avant même d'avoir commencé, et quand l'une d'entre elles semblait prometteuse, elle était inmanquablement assassinée. Aujourd'hui, nous avons éclairci ces crimes, mais tu n'imagines pas à quel point cela me tordait le cœur de regarder ces jeunes filles mourir les unes après les autres en sachant que c'était à cause de moi. J'avais résolu de ne plus mettre quiconque en danger, et j'étais bien décidé à en finir avec tout cela.

— Quant à moi, j'étais tout aussi déterminée à continuer d'essayer jusqu'à ce que soit écoulé le temps qui nous était imparti, reprit ma mère. Alors nous avons établi un compromis. Perséphone...

Quelque chose changea dans son expression et, l'espace d'un instant, je décelai une sorte de honte dans son regard.

— Perséphone, reprit-elle, était ma fille. Ta sœur, Kate. C'est ma faute si elle n'a jamais été heureuse. Et, à cause de moi, Henry non plus n'a jamais trouvé le bonheur.

— Ce n'était pas ta faute, objecta Henry avec une conviction sereine. Ce n'était la faute de

personne, sinon la mienne. C'est moi qui ne suis pas parvenu à la rendre heureuse...

— Et c'est moi qui vous ai jetés dans les bras l'un de l'autre. Ne discute pas, Henry. C'est un ordre !

Il se tut, non sans esquisser un sourire.

Ma mère m'ébouriffa les cheveux avec affection.

— Comme j'allais le dire avant d'être grossièrement interrompue, dit-elle d'une voix faussement irritée, tu as toujours eu le choix, trésor. Si tu avais refusé de jouer le jeu, nous l'aurions tous accepté, et nous aurions continué sans toi. Tu as toujours eu l'entière maîtrise de la situation — tout ce que nous avons fait, c'est te fournir un certain nombre d'opportunités.

Ma gorge se noua à l'idée de ce qu'aurait pu être cette situation si je n'en avais pas eu le contrôle.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— Cela t'aurait donné un avantage déloyal. Il fallait que tu prennes toi-même ta décision, sans que je t'influence d'une quelconque manière, ou que, sachant ce qui t'attendait, tu rejettes automatiquement certaines options. En outre, ajouta-t-elle avec douceur, même si je t'avais dit la vérité, penses-tu que tu m'aurais crue ?

Non, ça c'était sûr...

— Et la ville d'Eden, existe-t-elle seulement ? Tous les gens que j'y ai vus... Ils viennent d'ici ? Le lycée, tout ça, c'était aussi pour m'aider à prendre ma décision ?

— Eden n'a existé que durant les quelques semaines où tu t'y es installée, dit Henry. Si tu retournes à l'emplacement de la ville, tout ce que tu y trouveras, ce sont des arbres et des champs. Je suis désolé de cette supercherie.

Et moi donc. Pis que désolée. Vexée. Humiliée d'être la seule au courant de rien, celle que tous les autres ont regardée s'agiter dans tous les sens comme ils auraient regardé une mouche se débattre dans une toile d'araignée. Lèvres pincées, je cherchai, face à cet aveu, une réaction qui ne me fasse pas passer pour une gamine de douze ans.

— Ne vous avisez pas de recommencer, d'accord ? dis-je enfin en les regardant tour à tour. Finis les mensonges et les cachotteries.

A ma grande surprise, ma mère éclata de rire, mais d'un rire que je ne lui connaissais pas. Il évoquait tout à la fois le murmure d'un ruisseau, le chant des cigales, l'approche du printemps. J'étais sidérée.

— C'est d'accord, dit-elle sur un ton débordant d'affection qui me redonna vigueur. Maintenant, avant que nous ne procédions à votre mariage, as-tu d'autres questions ?

Notre mariage... Je sentis une boule se former dans ma gorge, et j'eus toutes les peines du monde à trouver mes mots.

— Oui, dis-je d'une voix rauque. Tu ne trouves pas que Diane, c'est un drôle de nom pour une déesse ?

De nouveau, elle s'esclaffa, et la boule dans ma gorge disparut aussitôt.

— Ella a été surprise que j'endosse son nom romain, mais elle n'en voulait plus, et moi, il m'a toujours plu. Au fil du temps, nous nous choisissons de nouveaux noms.

— Ils sont adaptés à notre personnalité et à l'époque que nous traversons, expliqua Henry. Nous sommes très célèbres dans la mythologie grecque, et c'est pourquoi nous sommes plutôt connus sous nos identités grecques.

— Mais nous n'avons pas de véritables noms, ajouta ma mère. Nous sommes nés avant la création des noms.

— Et nous vivrons bien après qu'ils auront disparu, conclut Henry.

Ma mère lui lança un regard en coin.

— Certains d'entre nous, en tout cas.

Ses paroles firent surgir l'image de James dans mon esprit. Je tentai de la chasser, mais elle demeura obstinément présente dans ma tête.

— Vous êtes vraiment des dieux de l'Olympe, alors ?

— Tous les treize, dit ma mère. Plus Henry, les bons jours.

Celui-ci poussa un grognement de protestation. Tout n'était pas encore clair pour moi, et je grimaçai dans un effort de concentration.

— Qui est qui ? Tous les deux, je sais... Vous êtes Hadès et Déméter, mais les autres ?

— Tu veux dire que tu n'as pas encore compris ? demanda Henry.

Je lui lançai un regard furibond.

— Tout le monde ne peut pas être omniscient, figure-toi.

— Nous ne le sommes pas non plus, rétorqua-t-il, une lueur amusée dans le regard.

— Je pense que je dois pouvoir deviner. Mais pas pour tous. Les dieux de l'Olympe. Incroyable ! Vous auriez quand même pu me prévenir.

L'amertume que je ressentais devait transparaître dans ma voix, car ma mère resserra son étreinte et m'embrassa la joue.

— Peu importe qui je suis, ou comment on m'appelle, je reste ta mère, Kate, et je t'aime.

Je hochai la tête, préférant garder le silence. C'était ma mère, oui ; sauf que ma mère, celle qui m'avait accompagnée dix-huit ans durant, quand elle riait, elle ne m'évoquait pas le printemps. Ma mère avait sacrifié sa vie pour moi, et il ne restait d'elle qu'un corps rigide et froid. Rien à voir avec cette créature chaleureuse et exubérante qui me semblait plus forte que je ne le serais jamais.

— Viens, dit Henry auquel mon changement d'humeur n'avait apparemment pas échappé.

Nous nous arrê tâmes devant une double porte de bois richement décorée dont les panneaux représentaient la Terre et le monde souterrain. La chambre de Perséphone.

— Henry ? demandai-je, inquiète.

Il secoua la tête et se contenta de sourire. Mal à l'aise, je rajustai les dentelles qui maintenaient mon corsage en place, vérifiant que mes blessures ne s'étaient pas ouvertes et que ma robe n'était pas maculée de sang.

Les portes s'ouvrirent. Mais, au lieu du sanctuaire qu'elle abritait quelques semaines plus tôt, la pièce était vide, à l'exception d'une petite arche blanche ornée d'une guirlande de marguerites. Alignés sur un côté de la chambre se tenaient les membres du Conseil, à l'exception de Calliope et de James. Sous l'arche, Walter nous attendait.

— J'espère que ça te convient, dit Henry. Tu aurais peut-être préféré quelque chose d'un peu plus cérémonieux.

— Non, dis-je dans un souffle. C'est parfait.

Les yeux pleins de larmes, ma mère saisit ma main.

— Je suis fière de toi, dit-elle.

Je ne voulais pas la quitter une nouvelle fois, mais je savais que le moment était venu. C'était ma vie, à présent, elle en ferait toujours partie, mais elle n'en serait plus jamais le centre. Je lui lâchai la main et elle alla rejoindre les autres.

Henry me mena sous l'arche. Tous les yeux étaient rivés sur nous. Walter prit la parole, Henry et moi échangeâmes nos vœux, puis Walter nous proclama mari et femme.

Henry se pencha pour m'embrasser, et une vague de chaleur se répandit dans tout mon corps,

semant dans son sillage une fraîcheur qui éteignit la brûlure de mes plaies. Quand il s'écarta de moi, je sentis que j'avais retrouvé toutes mes forces ; j'étais guérie, et jamais je n'avais été emplie d'une telle énergie. Mais tout ce qui m'importait, c'était la façon dont Henry me regardait, comme si c'était le plus beau jour de sa longue vie. Et, tout au fond de moi, je sus que je ne serais plus jamais seule.

* * *

Nous passâmes notre nuit de noces à jouer aux cartes dans ma chambre, évitant soigneusement d'évoquer le lendemain. C'était mon dernier jour au manoir avant six mois. Je savais que je reviendrais, mais j'appréhendais cette séparation. Pour Henry, six mois, c'était une goutte d'eau dans l'océan. Pour moi, en revanche, je n'en voyais pas la fin.

Mariée un jour et partie le lendemain. Henry m'avait répété que je pouvais revenir plus tôt si je le souhaitais, mais ma mère avait été intraitable : je devais passer mon premier été loin du manoir.

Le jour suivant, nous prîmes le petit déjeuner au lit. J'étais assise en tailleur d'un côté, Henry de l'autre. Maintenant que le printemps était revenu, j'avais de nouveau l'autorisation de manger et, bien que je ne sois pas particulièrement affamée, je dévorai mes crêpes avec une vigueur inhabituelle, non sans me tartiner le visage de sirop d'érable. Cela ne semblait pas gêner Henry, au contraire. De temps à autre, il se penchait pour lécher une trace de sirop au bord de mes lèvres, souriant d'un air malicieux chaque fois que je rougissais.

Mes bagages furent prêts en un rien de temps et, bien plus tôt que je ne l'aurais voulu, je me retrouvai face à ma nouvelle famille sur la route pavée qui menait au portail. Calliope n'était pas là, mais ce fut l'absence de James qui me serra le cœur.

Les uns après les autres, je les serrai dans mes bras pour leur dire au revoir — même Phillip le bourru, avec son odeur d'écurie. Visiblement, il aurait préféré être n'importe où plutôt qu'au beau milieu de ce déballage de sentimentalisme. Avant même que j'aie pu la serrer contre moi, Ava avait fondu en larmes. Elle m'étreignit avec une telle vigueur que je crus un instant qu'elle ne me lâcherait plus.

— Kate, tu vas tant me manquer !

— A moi aussi, tu vas me manquer.

Malgré tout ce qui s'était passé entre nous durant l'hiver, j'espérais que ces larmes signifiaient que tout était pardonné, et que je la reverrais à mon retour à l'automne.

— Quand je reviendrai, il faudra que tu me racontes tout ce qui s'est passé en mon absence, lui dis-je.

Elle acquiesça, trop émue pour parler. Après une dernière effusion, nous nous séparâmes.

Je pris ensuite congé de ma mère. Elle se tenait bien droite dans la lumière du soleil, sereine et si radieuse qu'un instant j'eus peur de me brûler en la touchant.

Heureusement, devançant mon geste, elle m'enlaça et déposa un baiser sur ma joue.

— Amuse-toi bien, trésor, dit-elle avec chaleur.

Un éclat dans son regard me convainquit qu'elle comptait sur moi pour tenir ma promesse. D'accord, j'allais rester six mois loin du manoir, comme elle l'avait exigé, mais c'était la dernière fois que je la laisserais me dicter ma conduite.

— Vis ta vie de mortelle avant qu'il soit trop tard, m'avait-elle recommandé.

Je n'étais pas certaine d'être capable de profiter de ce genre de vie, à présent, mais j'acquiesçai néanmoins.

— Je t'aime, maman.

J'étais submergée par l'émotion. Ma mère me regarda longuement et, pendant quelques minutes, j'eus le sentiment qu'il n'y avait plus que nous au monde. Puis, aussi soudainement qu'elle était apparue, cette sensation s'évanouit.

Ce fut ensuite au tour d'Henry de me faire ses adieux. Incapable de trouver mes mots, je le pris dans mes bras et il me serra contre lui. Je me mis à pleurer sans retenue, indifférente au fait que tous les autres me regardaient, sentant couler sur mes joues le peu de maquillage qu'Ava m'avait convaincue d'appliquer le matin même.

— Prends soin de Pogo, d'accord ?

— On s'occupera bien de lui, Cerbère et moi, c'est promis. Quoi qu'il arrive quand tu auras franchi ce portail, Kate, rappelle-toi que tu es libre de faire tout ce que tu veux cet été.

Sa voix était tendue, mais il semblait déterminé à faire bonne figure.

— Tout ce que tu décideras de faire au cours de ces prochains mois ne me regarde pas.

— Je sais, Henry. Et je sais aussi que mes sentiments pour toi ne vont pas fluctuer au rythme des saisons. Alors, si ça ne t'ennuie pas, je crois que je vais m'en tenir aux vœux que nous avons échangés, dis-je en lui décochant un sourire que j'espérai rassurant. Tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement !

Il m'adressa un sourire contraint.

— Tu ne peux pas savoir comme je suis soulagé d'entendre ça ; mais ça ne change rien au fait que...

— Henry, ça suffit ! Je te rappelle que nous sommes mariés, alors tu ferais bien de t'habituer à cette idée.

Il parut se détendre enfin.

— Chaque fois que tu auras besoin de moi, je serai là. Tu as ma parole.

Je hochai la tête et il posa ses lèvres sur mon front. C'était un baiser si chaste que je me demandai un instant s'il allait finir par m'embrasser pour de bon. Sans doute pas, compris-je avec regret. Pas sous les yeux de ma mère.

— Je serai là quand tu reviendras, dit-il. Et je t'aime.

Cette fois, ce n'était pas un rêve ou un effet de mon imagination. Il l'avait vraiment dit, et ses paroles n'étaient pas dictées par une quelconque épreuve ou son sens du devoir. Il pensait ce qu'il disait. Au plus profond de moi, quelque chose enfla, et j'eus soudain la sensation que j'allais exploser.

— Moi aussi, je t'aime, dis-je d'une voix étranglée.

Alors, sans se soucier du maquillage qui maculait mon visage, il m'embrassa sur la bouche dans un baiser si sensuel que je m'efforçai de le prolonger aussi longtemps que possible. Quand il se détacha de moi, je sus que le moment était venu de partir.

* * *

Je m'engageai sans hâte sur le chemin pavé, me retournant à chaque pas ou presque. La présence d'Henry derrière moi rendait mon départ difficile, mais il fallait que je m'en aille pour pouvoir le retrouver. J'étais chez moi au manoir désormais, et rien ne pourrait m'empêcher d'y revenir.

Quand j'eus atteint le sommet de la petite colline, au-delà de laquelle je ne verrais plus rien des bâtiments et du jardin, je me retournai une dernière fois en agitant la main. Il ne restait plus qu'Henry. Il me fit signe à son tour et, le cœur lourd, je poursuivis ma route.

J'arrivai bientôt en vue du portail. Là, je compris pourquoi Henry avait tant insisté sur le fait

que mes faits et gestes, au cours de l'été qui s'annonçait, ne regardaient que moi.

James était appuyé contre ma voiture, dans laquelle il m'avait conduite au Manoir d'Eden six mois plus tôt et, comme à ce moment-là, il était coiffé de ses écouteurs surdimensionnés. La seule différence, c'est qu'à présent il me souriait.

Je me glissai entre les battants et avançai vers lui, hésitant sur la conduite à adopter. Sans un mot, il fit le tour de la voiture pour m'ouvrir la portière. Je le remerciai mais, là encore, il garda le silence. Nous parcourûmes plusieurs centaines de mètres avant que je trouve le courage de parler.

— Je suis désolée, James... Pour tout.

— Ne t'excuse pas, Kate.

Il bifurqua à droite, et la haie disparut de notre vue.

— Tu as agi en ton âme et conscience, tout comme moi. Et tout comme le Conseil. De toute façon, dès que je t'ai rencontrée, j'ai su que les chances n'étaient pas de mon côté...

Je ne sus que répondre. J'étais sûre qu'il s'agissait d'un compliment, mais il ne contribua pas à apaiser la culpabilité qui me taraudait.

— Tu vas exister encore longtemps, non ? demandai-je après un instant. Je veux dire, la fin du monde n'est pas pour demain...

— Je ne sais pas.

L'espace d'une seconde, j'eus l'impression de retrouver le garçon que j'avais connu au lycée, celui qui construisait des châteaux de frites à la pause-déjeuner.

— Avec Calliope qui a pétié les plombs, tout est possible, ajouta-t-il.

Je me laissai aller contre le dossier de mon siège, m'efforçant de me détendre. Au moins, le James que je connaissais n'avait pas totalement disparu.

— Où allons-nous ?

— Quelque part où, à mon avis, tu dois aller avant de partir pour l'été.

Quand il devint clair qu'il n'entrerait pas dans les détails, je renonçai à le questionner et regardai le paysage par la vitre en essayant de trouver un sujet de conversation qui ne nous blesserait ni l'un ni l'autre.

Henry ne m'avait pas menti. Là où s'était trouvée, quelques mois plus tôt, la rue principale d'Eden, il n'y avait plus qu'une route de campagne bordée d'arbres, et à l'endroit où s'était dressé le lycée s'étendait un immense champ. Je n'avais passé que quelques semaines dans la petite ville, mais je n'en sentais pas moins une pointe de nostalgie. Je ne pouvais plus faire machine arrière : ma vie de mortelle n'était plus qu'un souvenir, mais je n'étais pas encore préparée à celle que j'allais vivre désormais.

Quand nous eûmes atteint notre destination, nous avons de nouveau rejoint la civilisation. Certes, ce n'était pas New York, mais nous n'étions pas non plus en pleine campagne. Quelques bâtiments de taille modeste étaient rassemblés en bourgade non loin de l'hôpital où ma mère avait séjourné avant mon départ pour le manoir. Scrutant les alentours, je m'efforçai de retrouver des éléments familiers, mais je ne vis que quelques usines, des églises et des épiceries.

En arrivant à proximité d'un portail de fer forgé, je compris où James m'emmenait. Le gravier crissa sous nos pneus tandis que nous le franchissions. Il arrêta la voiture à une centaine de mètres de l'entrée.

— Viens, dit-il en m'ouvrant la portière. Je veux te montrer quelque chose.

Je sortis du véhicule et regardai autour de moi. Un cimetière. Des stèles et des statues émergeant d'épaisses touffes d'herbe brune. Sur certaines tombes, assez récentes, les épitaphes étaient clairement lisibles, mais d'autres étaient si anciennes que je distinguais à peine les noms qui y étaient

gravés. James m'avait devancée dans le cimetière désert. Les mains dans les poches, il progressait à grands pas, comme s'il craignait de me toucher. Je demeurai donc derrière lui, prenant soin d'éviter les flaques de boue et de neige fondue.

Il s'arrêta devant une tombe si fraîchement creusée qu'on n'y avait pas encore posé de dalle. Elle comportait juste un panneau provisoire sur lequel était inscrit un nom au marqueur noir. James fit un pas de côté pour que je puisse le lire, mais c'était inutile. Je savais exactement où qui était enterré là.

— Diane Winters, dis-je à voix basse en caressant d'une main tremblante les lettres qui formaient le nom de ma mère. Pourtant, je pensais qu'elle était...

— Vivante ?

Je fis signe que oui.

— En tant que déesse, oui. Mais elle a pris une forme mortelle pour t'élever et, sous cette forme, elle est morte il y a dix jours. C'est toujours ta mère, Kate, mais il faut que tu comprennes qu'à présent les choses ne seront plus jamais les mêmes entre vous. De même qu'elles seront différentes entre Henry et toi, ou entre le Conseil et toi.

— Et entre toi et moi ?

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, parce que tu es plus proche d'Henry ou de ta mère, mais entre nous, en effet, ce sera aussi différent.

Je m'accroupis près du panneau et, du doigt, suivis de nouveau les contours du nom de ma mère, tout en contemplant le tas de terre meuble sous lequel reposait son enveloppe humaine. Je n'étais pas très sûre de ce que je ressentais, de la tristesse, évidemment, mais aussi un mélange d'émotions que je ne parvenais pas clairement à identifier. Du soulagement, peut-être, à l'idée que son combat contre la mort avait pris fin. De la peur face à cette nouvelle réalité qu'il me fallait affronter et aux vérités que j'avais apprises tandis qu'elle se consumait dans son lit d'hôpital.

Par-dessus tout, je sentais au fond de moi un vide douloureux, et il me fallut un moment avant de prendre conscience que notre vie d'avant Eden me manquait. Pas les années de maladie et de souffrance, mais le temps de nos promenades à Central Park. Nos arbres de Noël. Tous ces moments où je savais que je n'avais qu'à traverser le couloir pour retrouver ma meilleure amie. Ce temps-là n'était plus, et une nouvelle vie s'ouvrait à moi, vierge à l'exception des visages d'Henry et de ma mère — en tout cas de sa version divine — et des autres membres du Conseil.

— Je sais que c'est la fin, dis-je en posant la main sur le monticule de terre. Je le sais depuis longtemps.

— Non, tu te trompes, dit James en me rejoignant près de la tombe. C'est seulement le début.

Nous nous attardâmes jusqu'à ce que le froid transperce mes vêtements et que le brouillard détrempe mes cheveux, me laissant glacée et frissonnante. Alors, je pris la main que James me tendait pour m'aider à me relever et effleurai une dernière fois le panneau où figurait le nom de ma mère, la preuve de mon humanité et de mon bref passage dans un monde où la mort était une réalité. Puis le cœur serré, je tournai le dos à la tombe.

— Alors, que vas-tu faire, cet été ? demanda James tandis que nous revenions vers la voiture.

Je savais qu'il essayait de détendre l'atmosphère, mais il me fallut quelques instants avant de pouvoir lui répondre, tant j'avais l'esprit perturbé. Je me sentais ancrée à la tombe que je laissai derrière moi et pourtant, à chaque pas que je faisais, je me sentais plus légère. Le poids que laissait sa mort ne disparaîtrait jamais complètement, je le savais, mais au moins j'étais sûre qu'un jour je serais capable de l'accepter.

— Je ne sais pas, répondis-je, les yeux rivés sur le sol boueux devant moi.

Je passai en revue les possibilités qui s'offraient à moi. Je ne souhaitais pas retourner à New York, finalement, rien ni personne ne m'attendait là-bas. Je pouvais rester à Eden au milieu des arbres mais, au bout d'un mois ou deux, je risquais de m'y ennuyer.

— Je vais peut-être aller goûter de la vraie cuisine grecque. Je ne suis jamais allée en Grèce, tu sais ?

— La Grèce, dit James d'un ton nostalgique qui me fit de la peine. C'est joli, en été...

D'un geste hésitant, je glissai mon bras sous le sien. Il ne se déroba pas.

— Tu veux m'accompagner ?

— Sérieusement ? dit-il d'un air effaré.

— Sérieusement.

Il me fallut faire un véritable effort pour sourire, mais j'étais sincère.

— Je ne veux pas aller toute seule en Grèce, et je ne peux pas imaginer de meilleur guide que mon seul véritable ami dans ce monde.

Un vrai sourire éclaira alors le visage de James, bien qu'il reste dans ses yeux une distance qu'il m'était difficile de ne pas remarquer.

— Ça me plairait bien, dit-il.

Le gravier crissait sous nos pieds. Quand nous arrivâmes à la voiture, il me tint de nouveau la portière. Cette fois, au lieu d'être tendu, le silence qui s'installa dans la voiture était presque léger. Je m'assis confortablement tandis qu'il se glissait derrière le volant. Je lui souris et, en décelant cette même distance dans ses yeux, je ne pus empêcher un léger doute de s'installer dans mon esprit.

Les choses étaient probablement loin d'être parfaites, mais, enfin, j'avais retrouvé mon ami.

Quand il démarra, je me retournai pour regarder la tombe de ma mère, dont les contours sombres se détachaient sur les amas de neige blanche. James avait raison : ce n'était pas la fin. C'était un nouveau départ, celui que ma mère souhaitait pour moi, et auquel j'aspirais moi-même depuis longtemps. L'immortalité n'avait jamais fait partie de mes plans mais, puisque j'étais dotée de la vie éternelle, je comptais bien en profiter chaque seconde.

Remerciements

Toutes les personnes qui comptent dans ma vie m'ont, d'une façon ou d'une autre, aidée à mener ce projet à bien, et je leur en suis reconnaissante. J'aimerais en particulier remercier les personnes suivantes :

Rosemary Stimola, mon adorable agent, qui ne renonce jamais. Merci d'avoir misé sur moi.

Mary-Theresa Hussey, ma formidable éditrice, et Natashya Wilson, directrice de collection chez Harlequin Teen. Vous m'avez toutes les deux magnifiquement soutenue, et c'est avec enthousiasme que j'envisage de poursuivre l'aventure en votre compagnie.

Tous les profs qui m'ont accompagnée au fil des ans, en particulier Terry Brooks, Jim Burnstein, Kathy Churchill, Larry Francis, Wendy Gortney, Kim Henson, Chris Keane, Bob Mayer, Mike Sack et John Saul. En m'apprenant à écrire une histoire, vous m'avez révélé qui je suis vraiment.

Shannon et John Tullius. Votre indéfectible soutien m'a permis d'espérer que je n'étais pas aussi mauvaise que je le craignais.

Sarah Reck et Caitlin Straw, les deux meilleures amies et lectrices que j'aie pu espérer.

Melissa Anelli, la plus grande pom-pom girl du monde.

Et Jo, qui a changé ma vie rien qu'en vivant la sienne.

Merci à tous pour ce que vous m'avez apporté.

TITRE ORIGINAL : THE GODDESS TEST

Traduction française : EMMANUELLE DEBON

Réalisation graphique couverture : M. GOUAZE

DARKISS® est une marque déposée par le groupe Harlequin

© 2011, Aimée Carter.

© 2012, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7111-0

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85 boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

LE MANOIR DES IMMORTELS

Aimée Carter

Quand l'étrange jeune homme rencontré dans les bois qui bordent le Manoir lui affirme qu'il a le pouvoir d'exaucer son vœu le plus cher — prolonger la vie de sa mère gravement malade — Kate se refuse à le croire. Mais de mystérieux et terribles événements l'obligent à chasser ses doutes et à accepter le pacte qu'il lui propose : la vie de sa mère, contre six mois au Manoir des Immortels, où elle devra affronter sept épreuves... et une tentation...

DARKISS